



RPR

BIBLIOTECA CENTRALA
A
UNIVERSITAȚII
DIN
BUCUREȘTI

No. Curent 18784 Format I

No. Inventar 24662 Anul

Secția Depozit I Raftul II

Tome VIII

OEUVRES COMPLÈTES

du Comte

Léon TOLSTOÏ

GUERRE ET PAIX

TOME DEUXIÈME

Traduction
de

J.W. BIENSTOCK



P.V. STOCK éditeur.-Paris

CTE LÉON TOLSTOÏ

OEUVRES COMPLÈTES

VIII

GUERRE ET PAIX

1864-1869

TOME DEUXIÈME

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en Octobre 1903.

*Cette édition définitive des Œuvres Complètes du
C^{TE} LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par
M. J.-W. Bienstock.*

*Cette traduction littérale et intégrale est révisée et an-
notée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux
de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tcherlkov.*

Inv. 8620

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

CTE LÉON TOLSTOÏ

ŒUVRES COMPLÈTES

VIII

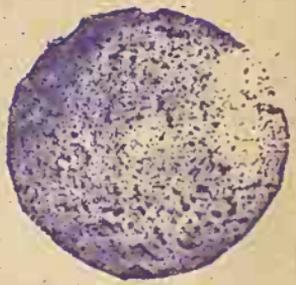
GUERRE ET PAIX

1864-1869

TOME DEUXIÈME



24662.



PARIS — 1^{er} ARR.
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1903

1961

L

PC 123/06

BIBLIOTECA UNIVERSITARA

Cota 18784

Inventar 24662

De cet ouvrage il a été tiré à part dix exemplaires sur papier de Hollande, numérotés et paraphés par l'éditeur.

B.C.U. Bucuresti



C24662

GUERRE ET PAIX

(1864-1869)

TROISIEME PARTIE

I

Le prince Vassili ne tirait pas ses plans à l'avance. Il songeait encore moins à faire du mal aux hommes pour y trouver un profit quelconque. C'était simplement un homme qui, ayant beaucoup de succès dans le monde, s'était habitué à ce succès. Sans cesse, suivant les circonstances de ses rencontres avec les hommes, divers plans et calculs, dont lui-même ne se rendait pas un compte exact mais qui faisaient tout l'intérêt de sa vie, se combinaient en lui. Il ne s'agissait pas de quelques-uns, mais de dizaines de plans, parmi les-

quels les uns ne faisaient que s'esquisser dans son esprit, les autres étaient réalisés, et les troisièmes disparaissaient. Par exemple, il ne se disait pas : « Cet homme a maintenant une grande influence, je dois acquérir sa confiance et son amitié et, par lui, recevoir une subvention »; ou : « Voilà, Pierre est riche, je dois le circonvenir, lui faire épouser ma fille et lui emprunter les quarante mille roubles dont j'ai besoin. » Mais, rencontrait-il l'homme influent, à ce même moment, l'instinct lui disait que cet homme pouvait être utile, et le prince Vassili se rapprochait de lui, et à la première occasion, sans étude, par instinct, il le flattait, devenait familier et lui parlait de ce qui lui était nécessaire.

A Moscou, Pierre se trouva sous la main du prince Vassili qui s'arrangea pour le faire nommer gentilhomme de la chambre, ce qui équivalait alors au rang de conseiller d'Etat, et il insista pour que le jeune homme vint avec lui à Pétersbourg et s'arrêtât dans sa maison. Comme par hasard, et en même temps avec une assurance absolue qu'il en devait être ainsi, le prince Vassili faisait tout ce qui était nécessaire pour faire marier Pierre avec sa fille. Si le prince Vassili avait fait ses plans d'avance, il n'aurait pu avoir un tel naturel dans les relations et une telle simplicité familiale dans tous ses rapports avec les hommes placés plus haut et plus bas que lui. Quelque chose l'attirait

toujours vers les hommes plus forts ou plus riches que lui et il était doué de ce talent rare de saisir précisément ce moment où il pouvait et où il fallait profiter d'eux.

Pierre, tout à fait à l'improviste, était devenu richissime et comte Bezoukhov et après sa solitude récente et son insouciance, tout à coup il se sentait à un tel point entouré, occupé, que c'était seulement au lit qu'il parvenait à rester seul avec soi-même. Il lui fallait signer des papiers, courir les chancelleries administratives dont il ne comprenait guère l'importance, interroger sur une chose ou une autre son premier intendant, aller dans son domaine près de Moscou, recevoir une quantité de personnes qui autrefois ne voulaient pas même connaître son existence et maintenant eussent été peinées et offensées qu'il ne voulût pas les voir. Toutes ces diverses personnes : hommes d'affaires, parents, connaissances, toutes étaient également bien disposées et tendres envers le jeune héritier. Tous évidemment et indiscutablement étaient convaincus des hautes qualités de Pierre. Sans cesse il entendait ces paroles : « Avec votre bonté extrême », « Avec votre bon cœur », « Vous-même êtes si pur, comte », « Si chacun était aussi intelligent que vous », etc, si bien qu'il commençait à croire vraiment en sa bonté et en son esprit extraordinaires, d'autant plus que toujours, au fond de son âme, il se jugeait, en effet, très bon et très in-

telligent. Même des personnes autrefois méchantes et évidemment hostiles devenaient avec lui tendres et affectueuses. L'aînée des princesses, si désagréable avec sa longue taille et ses cheveux bien lissés comme ceux d'une poupée, aussitôt après les funérailles, entra dans la chambre de Pierre. Les yeux baissés, en rougissant, elle déclara regretter vivement le malentendu survenu entre eux, elle dit que maintenant elle ne se sentait pas le droit de rien demander, sauf la permission, après le coup qui l'avait frappée, de rester quelques semaines dans la maison qu'elle aimait tant et où elle s'était tant sacrifiée. A ces paroles, elle ne put se retenir et pleura. Touché d'un tel changement chez cette femme-statue, Pierre la prit par la main et lui demanda pardon, sans savoir lui-même pourquoi. Depuis ce jour, la princesse commença à lui tricoter un cache-nez rayé, et changea complètement à son égard.

— Fais cela pour elle, MON CHER, en somme elle a eu beaucoup à souffrir de la part du défunt, lui dit le prince Vassili, en lui faisant signer un papier au profit de la princesse. Le prince Vassili avait décidé qu'il fallait jeter cet os — un billet à ordre de trente mille roubles, — à la pauvre princesse, afin qu'il ne pût lui venir en tête de bavarder sur sa participation à l'affaire du portefeuille de mosaïque. Pierre signa le billet à ordre et, depuis, la princesse devint encore meilleure. Les sœurs

cadettes commencèrent aussi à se montrer affectueuses envers lui, surtout la plus jeune, la plus jolie, avec le grain de beauté. Souvent elle gênait Pierre par ses sourires et sa confusion quand elle l'apercevait.

Il semblait si naturel à Pierre que tous l'aimaient, il lui semblait si extraordinaire que quelqu'un ne l'aimât pas qu'il ne pouvait douter de la franchise des personnes qui l'entouraient. En outre il n'avait pas le temps de s'interroger sur la franchise ou l'hypocrisie de ces personnes. Il n'en avait jamais le temps et se sentait toujours dans un état d'enivrement paisible et joyeux. Il se sentait le centre de quelque mouvement important; il sentait qu'on attendait quelque chose de lui et que s'il ne faisait pas certaines choses, il attristerait beaucoup de gens et les priverait de ce qu'ils espéraient, au lieu que s'il le faisait tout irait bien. Et il faisait ce qu'on lui demandait, mais ce quelque chose de bien restait toujours à faire.

Aux premiers moments, celui qui s'occupait le plus des affaires de Pierre et de Pierre lui-même, ce fut le prince Vassili. Depuis la mort du comte Bezoukhov, il ne lâchait pas Pierre. Le prince Vassili avait l'air d'un homme débordé d'affaires, fatigué, préoccupé mais qui, par bonté, ne pouvait pas jeter au hasard et aux coquins ce jeune homme sans aide, le fils de son ami, APRÈS TOUT, et possesseur d'une fortune considérable. Pendant les

quelques jours qu'il passa à Moscou après la mort du comte Bezoukhov, il faisait mander Pierre, ou venait lui-même chez lui et lui prescrivait ce qu'il devait faire d'un ton fatigué et assuré qui, chaque fois, semblait dire :

« VOUS SAVEZ QUE JE SUIS ACCABLÉ D'AFFAIRES ET QUE CE N'EST QUE PAR PURE CHARITÉ QUE JE M'OCCUPE DE VOUS, ET PUIS VOUS SAVEZ BIEN QUE CE QUE JE VOUS PROPOSE EST LA SEULE CHOSE FAISABLE. »

— Eh bien, mon ami, demain enfin, nous partons, lui dit-il une fois en fermant les yeux, en promenant ses doigts sur le bras de Pierre, et d'un tel ton qu'on eût dit que c'était chose convenue entre eux depuis longtemps et qu'il n'en pouvait être autrement. — Demain nous partons, je te donne une place dans ma voiture. Je suis très heureux. Ici, chez nous, tout l'essentiel est fait. Quant à moi, je devrais être de retour depuis longtemps. Voici... j'ai reçu du grand chancelier... je lui ai parlé de toi et tu es attaché au corps diplomatique et nommé gentilhomme de la chambre ; maintenant la voie diplomatique t'est ouverte.

Malgré l'expression de fatigue et d'assurance avec laquelle étaient prononcées ces paroles, Pierre qui avait réfléchi si longtemps à son avenir, voulait objecter quelque chose, mais le prince Vassili l'interrompit de cette voix basse et roucoulante qui excluait toute possibilité d'interrompre ses

paroles et dont il usait dans les cas extrêmes où la conviction était nécessaire.

— MAIS, MON CHER, je fais cela pour moi-même, pour ma conscience, et il n'y a pas de quoi me remercier ; jamais personne ne s'est plaint qu'on l'aimât trop, et enfin tu es libre, tu peux quitter tout dès demain ; voilà, tu verras toi-même à Pétersbourg. Et pour toi, il est déjà temps de s'éloigner de ces terribles souvenirs. Le prince Vassili soupira : — C'est ainsi, mon âme. Mon valet de chambre partira dans ta voiture. Ah ! oui, j'ai failli oublier, ajouta-t-il encore : — Tu sais, MON CHER, que nous étions en compte avec le défunt, alors, du domaine de Riazan, j'ai reçu... mais je garderai chez moi, tu n'en as pas besoin, nous compterons plus tard.

Ce que le prince Vassili appelait « du domaine de Riazan », c'étaient quelques milliers de roubles de redevance qu'il gardait pour lui.

A Pétersbourg, de même qu'à Moscou, l'atmosphère de personnes tendres, aimantes, entourait Pierre. Il ne pouvait refuser le poste ou plutôt le grade — puisqu'il n'avait rien à faire — que lui avait fait obtenir le prince Vassili, et Pierre eut tant de connaissances, d'invitations, d'occupations, qu'encore plus qu'à Moscou il éprouva une sensation de brouillard, de hâte, et d'un bien quelconque, qui toujours devait arriver mais ne se produisait pas.

Parmi ses amis célibataires d'autrefois, beaucoup n'étaient plus à Pétersbourg : La garde était partie à la guerre, Dolokhov était dégradé, Anatole était à l'armée en province, le prince André à l'étranger ; aussi Pierre ne passa-t-il plus de nuits comme il aimait à le faire auparavant ; de même il ne soulageait plus son âme dans la conversation amicale avec son ami plus âgé et estimé. Tout son temps passait aux diners, aux bals et principalement chez le prince Vassili dans la société de la grosse princesse sa femme et de la belle Hélène.

L'attitude d'Anna Pavlovna Schéerer envers Pierre, s'était modifiée comme celle de toute la société.

Auparavant, Pierre, en présence d'Anna Pavlovna, sentait toujours que ce qu'il disait était inconvenant, maladroit, inopportun, que les propos qu'il jugeait sages, alors qu'il les formulait en pensée, devenaient sots dès qu'il les émettait à haute voix, et qu'au contraire, les paroles les plus sottes d'Hippolyte devenaient spirituelles et charmantes. Maintenant, quoi qu'il pût dire, tout était CHARMANT. Si même Anna Pavlovna ne disait pas cela, il voyait qu'elle voulait le dire et qu'elle ne se retenait que pour épargner sa modestie.

Au commencement de l'hiver 1805-1806, Pierre reçut d'Anna Pavlovna l'habituel billet rose avec l'invitation à laquelle il était ajouté : VOUS TROU-

VEREZ CHEZ MOI LA BELLE HÉLÈNE QU'ON NE SE LASSE JAMAIS DE VOIR.

En lisant ce passage, Pierre sentit pour la première fois qu'entre lui et Héléne se formait un lien reconnu par les autres personnes, et cette idée, en même temps qu'elle l'effrayait et semblait lui imposer un devoir qu'il ne pouvait remplir, lui plaisait comme une supposition amusante.

La soirée d'Anna Pavlovna était comme la première, seulement la primeur dont Anna Pavlovna régala ses hôtes n'était pas Mortemart, mais un diplomate arrivé de Berlin et qui apportait les détails les plus frais sur le séjour de l'empereur Alexandre à Postdam et sur l'alliance indissoluble que s'étaient jurée là-bas les deux souverains, en se promettant de défendre la cause du droit contre l'ennemi du genre humain. Pierre était reçu par Anna Pavlovna avec une nuance de tristesse qui se rapportait évidemment à la perte récente qui avait atteint le jeune homme, à la mort du comte Bezoukhov (tous croyant de leur devoir d'affirmer à Pierre qu'il était attristé de la mort de son père qu'il avait à peine connu), tristesse tout à fait pareille à celle qu'elle affectait en parlant de S. M. I. Marie Fédorovna. Pierre se sentait très flatté de cela. Anna Pavlovna arrangeait les groupes dans son salon avec son habileté ordinaire. Le grand groupe où se trouvaient le prince Vassili et les généraux jouissait du diplomate. L'autre était

près de la table à thé. Pierre voulait se joindre au premier groupe mais Anna Pavlovna, qui se trouvait dans l'excitation d'un capitaine, au champ de bataille, à qui viennent par milliers des idées brillantes qu'on peut à peine mettre à exécution, Anna Pavlovna, en apercevant Pierre, du doigt, toucha sa manche.

— ATTENDEZ, J'AI DES VUES SUR VOUS POUR CE SOIR. Elle regarda Hélène et lui sourit : MA BONNE HÉLÈNE, IL FAUT QUE VOUS SOYEZ CHARITABLE POUR MA PAUVRE TANTE QUI A UNE ADORATION POUR VOUS. ALLEZ LUI TENIR COMPAGNIE POUR DIX MINUTES. ET pour que vous ne vous ennuyiez pas trop, voilà le cher comte qui ne refusera pas de vous accompagner.

La belle se dirigea vers la tante, mais Anna Pavlovna retint encore Pierre près d'elle comme s'il lui fallait donner les dernières instructions nécessaires.

— N'est-ce pas qu'elle est ravissante ? — dit-elle à Pierre en désignant la majestueuse belle qui s'éloignait. — ET QUELLE TENUE ! Pour une jeune fille, quel tact, quelles manières artistiques de se tenir ! Ça vient du cœur. Heureux celui à qui elle sera. Avec elle le mari le moins mondain occupera malgré lui la plus brillante situation. N'est-ce pas ? Je voulais seulement savoir votre opinion, et Anna Pavlovna le laissa partir.

Pierre, en toute franchise, répondit affirmati-

vement à la question d'Anna Pavlovna, sur l'art de se tenir d'Hélène. S'il lui arrivait de penser à Hélène, c'était précisément à sa beauté et à son talent calme, extraordinaire, d'être digne et silencieuse en société.

La tante reçut dans son coin les deux jeunes gens, mais sembla vouloir cacher son adoration pour Hélène et exprimer surtout sa peur d'Anna Pavlovna. Elle regardait sa nièce d'un air de demander ce qu'elle devait faire avec ces gens. En s'éloignant d'eux, de nouveau, Anna Pavlovna toucha du doigt la manche de Pierre et prononça :

— J'ESPÈRE QUE VOUS NE DIREZ PLUS QU'ON S'ENNUIE CHEZ MOI, et elle jeta un regard à Hélène. Hélène sourit d'un air qui disait qu'elle n'admettait pas la possibilité que quelqu'un pût la voir et n'être pas ravi. La tante toussota, avala sa salive et dit, en français, qu'elle était très heureuse de voir Hélène. Ensuite elle s'adressa à Pierre avec le même salut et la même mine.

Pendant la conversation ennuyeuse et boiteuse, Hélène regardait Pierre et lui souriait de ce sourire clair, beau, dont elle usait pour tous. Pierre était si habitué à ce sourire, il exprimait si peu pour lui, qu'il n'y fit aucune attention. La tante vint à parler de la collection de tabatières du père défunt de Pierre, du comte Bezoukhov et montrait sa tabatière. La princesse Hélène demanda la permission de regarder le portrait du

mari de la tante, peint sur cette tabatière.

— C'est probablement Vinesse qui l'a fait, — dit Pierre, nommant un miniaturiste très connu. Il s'inclina sur la table pour prendre la tabatière, tout en écoutant la conversation qui avait lieu devant l'autre table.

Il se leva pour faire un détour, mais la tante lui tendit la tabatière derrière Hélène ; Hélène s'inclina pour laisser la place et se détourna en souriant. Comme à chaque soirée, elle était en robe très décolletée devant et derrière, à la mode de cette époque. Son buste, qui semblait toujours à Pierre être de marbre, était si près de lui, qu'involontairement il distinguait, avec ses yeux myopes, le charme vivant de ses épaules et de son cou, et ils étaient si près de ses lèvres qu'il n'avait qu'à se pencher un peu pour les effleurer. Il sentait la chaleur de son corps, l'odeur de ses parfums, le craquement de son corset à chaque mouvement. Il ne voyait pas sa beauté marmoréenne qui faisait un avec la robe, mais il voyait et sentait toute la séduction de son corps couvert seulement par la robe. Et ayant une fois aperçu cela, il ne pouvait voir autrement, de même qu'on ne peut retourner à l'erreur une fois expliquée.

— « Alors vous ne vous étiez pas aperçu jusqu'ici que je suis belle, semblait lui dire Hélène. Vous ne vous étiez pas aperçu que je suis une femme ? Oui je suis une femme qui peut appartenir

à chacun et à vous aussi, » disait son regard. Et à ce moment Pierre sentait que non seulement Hélène pouvait être sa femme mais devait l'être, qu'il n'en pouvait être autrement.

A ce moment il en était aussi sûr que s'il eût été près d'elle à l'autel. Sûrement, ce sera ; mais quand ? il ne savait pas. Il ne savait pas si c'était bien (il lui semblait même que ce n'était pas bien), mais il était sûr que cela serait.

Pierre baissait les yeux, les relevait et de nouveau voulait la voir aussi lointaine, aussi étrangère pour lui qu'il la voyait chaque jour auparavant. Mais il ne le pouvait plus. Il ne le pouvait pas, comme l'homme qui, regardant à travers le brouillard, prend une herbe pour un arbre ne peut, après avoir vu l'herbe, croire que c'est un arbre. Elle était très près de lui ; elle exerçait déjà son pouvoir sur lui. Et entre lui et elle il n'y avait plus d'obstacles, sauf ceux que mettait sa propre volonté.

— BON, JE VOUS LAISSE DANS VOTRE PETIT COIN, JE VOIS QUE VOUS Y ÊTES TRÈS BIEN, — dit la voix d'Anna Pavlovna.

Pierre, en essayant de se rappeler s'il n'avait pas fait quelque inconvenance, rougit, regarda tout autour de lui. Il lui semblait que tous savaient comme lui ce qui était arrivé.

Quelques instants après, quand il s'approcha du grand groupe, Anna Pavlovna s'adressa à lui : — ON DIT QUE VOUS EMBELLISSEZ VOTRE MAISON DE

PÉTERSBOURG. (C'était vrai, l'architecte l'avait déclaré nécessaire, et Pierre, sans savoir pourquoi, restaurait son immense maison de Pétersbourg.)

— C'EST BIEN, MAIS NE DÉMÉNAGEZ PAS DE CHEZ LE PRINCE BASILE. IL EST BON D'AVOIR UN AMI COMME LE PRINCE, — dit-elle, en souriant au prince Vassili; — J'EN SAIS QUELQUE CHOSE, N'EST-CE PAS? Et vous êtes encore si jeune, vous avez besoin de conseils; vous ne m'en voulez pas si j'use de mes droits de vieille.

Elle se tut, comme le font toujours les femmes qui attendent quelque compliment quand elles parlent de leur âge. — « Si vous vous mariez, c'est une autre affaire. » Et elle les embrassa d'un même regard. Pierre ne regardait pas Hélène et Hélène ne le regardait pas mais elle était toujours très près de lui. Il marmonna quelque chose et rougit.

Rentré à la maison, Pierre en pensant à ce qui lui était arrivé, ne put de longtemps s'endormir. Que lui était-il donc arrivé? Rien. Il comprit seulement qu'une femme qu'il connaissait depuis l'enfance, de qui il disait distraitement : « Oui, elle est jolie, » quand on lui disait qu'Hélène était une beauté, il comprit que cette femme pouvait lui appartenir.

« Mais elle est sotte, je l'ai dit moi-même, pensait-il. Il y a quelque chose de vilain dans le

sentiment qu'elle a excité en moi, quelque chose de défendu. On m'a raconté que son frère Anatole était amoureux d'elle, qu'elle était éprise de lui, qu'il y a eu une fâcheuse histoire, qu'on a dû éloigner Anatole. Son frère, c'est Hippolyte... Son père, le prince Vassili... Ce n'est pas bien! » Et en même temps qu'il raisonnait ainsi (un de ces raisonnements qui demeurent inachevés), il se trouvait joyeux et reconnaissant de ce qu'une autre série de raisonnements suivissent les premiers, et, tout en constatant la nullité d'Hélène, il rêvait à la possibilité qu'elle devint sa femme, qu'elle pût l'aimer, qu'elle fût toute différente de ce qu'il connaissait, et que tout ce qu'il avait pensé et entendu pût être faux. Et de nouveau il ne voyait pas la fille du prince Vassili, mais il voyait tout son corps couvert seulement d'une robe grise. « Mais non, pourquoi donc cette idée ne me venait-elle pas en tête auparavant? » Et derechef il se disait que c'était impossible, que ce mariage serait quelque chose de vilain, contre nature et, lui semblait-il, malhonnête. Il se rappelait ses propos et ses jugements d'autrefois, les paroles et les regards de ceux qui les voyaient ensemble. Il se rappelait les paroles et les regards d'Anna Pavlovna quand elle lui parlait de la maison, il se souvenait de milliers d'allusions semblables de la part du prince Vassili et des autres. Il fut saisi d'horreur. Ne s'était-il pas déjà lié pour la réalisation d'un acte évidem-

ment mauvais et qu'il ne devait pas accomplir?

Mais tandis qu'il s'exprimait à lui-même cette crainte, de l'autre côté de son âme se dressait l'image d'Hélène dans toute sa beauté de femme.

II

Au mois de novembre 1805, le prince Vassili devait aller en inspection dans quatre provinces. Il s'était ménagé cette nomination pour visiter en même temps ses domaines ruinés et pour aller avec son fils Anatole (qu'il devait prendre dans la ville où il était en garnison) chez le prince Nikolai Andréievitch Bolkonski, afin de marier son fils à la fille de ce richard. Mais avant son départ et ces nouvelles affaires, le prince Vassili avait besoin d'en finir avec Pierre. Il est vrai que, ces derniers temps, Pierre passait des journées entières à la maison, c'est-à-dire chez le prince Vassili où il demeurait, bizarre, ému et sot (comme doit l'être un amoureux) en présence d'Hélène. Mais il n'avait pas encore fait sa demande.

— « TOUT ÇA EST BEL ET BON, MAIS IL FAUT QUE ÇA FINISSE, se dit un beau jour le prince Vassili avec un soupir de tristesse en reconnaissant que

Pierre, qui lui était tant obligé (mais que Dieu soit avec lui!), n'agissait pas tout à fait bien dans cette affaire. La jeunesse... la frivolité... mais Dieu soit avec lui! pensait le prince Vassili charmé de se sentir si bon; MAIS IL FAUT QUE ÇA FINISSE. Après-demain la fête de Lili, j'inviterai quelques amis, et s'il ne comprend pas ce qu'il a à faire, alors ce sera à moi d'agir. Oui c'est mon affaire, je suis le père! »

Pierre, un mois et demi après la soirée chez Anna Pavlovna, après la nuit troublée, sans sommeil, qui la suivit et où il avait décidé que le mariage avec Hélène serait un malheur et qu'il lui fallait l'éviter et partir, Pierre, après cette décision, ne quitta pas la demeure du prince Vassili et sentit avec horreur qu'aux yeux du monde, chaque jour il se liait davantage avec elle, qu'il ne pouvait absolument revenir à son ancienne opinion sur elle, qu'il ne pouvait non plus se détacher d'elle, que ce serait terrible, mais qu'il devait lier son sort au sien. Peut-être eut-il pu s'abstenir, mais il ne se passait pas un jour sans que le prince Vassili (chez qui les réceptions étaient ordinairement très rares) ne donnât une soirée à laquelle Pierre devait assister s'il ne voulait pas gâter le plaisir de tous et tromper leurs espérances. Le prince Vassili, dans les rares moments qu'il était à la maison, en passant devant Pierre, lui tirait la main en bas, distraitement lui tendait à baiser sa joue rasée et

ridée et disait : « A demain » ou « viens dîner, autrement je ne te verrais pas », ou « je reste pour toi, » etc. Bien que, quand le prince Vassili restait pour Pierre (comme il le disait) il ne lui adressât pas deux paroles, Pierre ne se sentait pas le courage de tromper son attente. Chaque jour il se disait la même chose : « Il faut enfin comprendre et se rendre compte de ce qu'elle est. Me suis-je trompé avant, ou bien est-ce que je me trompe maintenant? Non, elle n'est pas sottie, c'est une jeune fille charmante ; jamais elle ne se trompe, jamais elle ne dit rien de sot ; elle parle très peu mais ce qu'elle dit est toujours simple et clair. Alors elle n'est pas sottie ; jamais elle ne fut embarrassée. Alors ce n'est pas une mauvaise femme ! » Souvent il lui arrivait de commencer à discuter avec elle, de penser à haute voix, et chaque fois elle lui répondait ou par une observation brève, mais très à propos, qui montrait que cela ne l'intéressait pas, ou par un sourire silencieux et un regard qui, mieux que tout, montrait à Pierre sa supériorité. Elle avait raison en jugeant toutes les discussions puériles auprès de ses sourires.

Elle s'adressait toujours à lui avec un sourire joyeux, confiant, spécial pour lui seul et dans lequel il y avait quelque chose de plus que dans le sourire habituel qui éclairait toujours son visage. Pierre savait que tous attendaient de lui qu'il prononcât enfin un mot, qu'il franchît une certaine

ligne et il savait que tôt ou tard il la franchirait. Mais une terreur quelconque, incompréhensible le saisissait à l'idée seule de ce terrible pas. Des milliers de fois, au cours de ces six semaines, durant lesquelles il se sentait entraîné de plus en plus dans ce gouffre qui l'effrayait, Pierre se disait : « Mais quoi ! Il faut une décision... ne l'ai-je pas prise ? » Il voulait se décider, mais sentait avec effroi que dans ce cas, il n'avait pas cette résolution qu'il savait être en lui et qui en effet y était. Pierre était de ces hommes qui sont forts seulement quand ils se sentent la conscience tout à fait pure. Et depuis qu'il était empoigné du désir qu'il avait ressenti en examinant la tabatière chez Anna Pavlovna, le sentiment méconnu de l'ignominie d'un tel désir paralysait toute sa résolution.

Pour la fête d'Hélène, le prince Vassili convia une petite société des personnes les plus intimes, comme disait la princesse : parents et amis. A tous ces parents et amis on avait donné à comprendre qu'en ce jour, le sort de celle qu'on fêtait devait se décider. Les hôtes étaient assis devant la table pour le souper. La princesse Kouraguine, une femme massive, monumentale, autrefois très belle, était assise à la place de la maîtresse de la maison. De chaque côté d'elle se trouvaient les hôtes les plus honorés : un vieux général avec sa femme, et Anna Pavlovna Schéerer. Au bout de la table étaient placés les hôtes les plus jeunes et

les moins importants et les familiers. Pierre et Hélène étaient à côté l'un de l'autre. Le prince Vassili ne soupait pas; l'humeur joyeuse, il marchait autour de la table, s'asseyait près de l'un ou l'autre de ses hôtes et à chacun, sauf à Pierre et à Hélène qu'il semblait ne pas voir, il disait une parole aisée et aimable. Le prince Vassili animait tout le monde. Les bougies de cire brûlaient clairement, l'argenterie et les cristaux étincelaient, les toilettes des dames et l'or et l'argent des épau-lettes étincelaient aussi. Autour de la table circulaient des valets en livrée rouge. On entendait le bruit des couteaux, des verres, des assiettes et le son de quelques conversations animées qui s'échangeaient autour de cette table. A l'un des bouts un vieux chambellan jurait à une vieille baronne un amour passionné, et la baronne riait. A l'autre bout, c'étaient les récits sur l'insuccès d'une certaine Marie Victorovna. Au milieu de la table, le prince Vassili rassemblait autour de lui les auditeurs. Avec un sourire plaisant sur les lèvres, il racontait aux dames la dernière séance — du mercredi — au Conseil d'Empire, séance au cours de laquelle le nouveau général militaire de Pétersbourg, Sergueï Kouzmitch Viazmitinov avait reçu et lu le décret fameux que l'empereur Alexandre Pavlovitch envoyait à l'armée, et où l'Empereur disait, à l'adresse de Sergueï Kouzmitch, que de tous côtés il recevait les décla-

rations de dévouement du peuple et que la déclaration de Pétersbourg lui était particulièrement agréable, qu'il était fier d'avoir l'honneur d'être à la tête d'une telle nation, et qu'il tâcherait d'être digne d'elle. Ce rescrit commençait par ces mots : « *Sergueï Kouzmitch ! De tous côtés arrivent jusqu'à nous les bruits, etc...* »

— « Et ça n'allait pas plus loin que Sergueï Kouzmitch ? » demanda une dame.

— Oui ! oui, pas un iota de plus — répondit en riant le prince Vassili. — *Sergueï Kouzmitch... de tous côtés. De tous côtés, Sergueï Kouzmitch...* Le pauvre Viazmitinov ne put absolument aller plus loin. Il reprit plusieurs fois le rescrit, mais dès qu'il avait lu : *Sergueï... les sanglots... Kouzmitch... de tous côtés*, les sanglots l'étouffaient et il devait s'arrêter. Et de nouveau le mouchoir, et de nouveau *Sergueï Kouzmitch de tous côtés* et les larmes ; de sorte qu'on dut demander à un autre de lire.

— *Kouzmitch... de tous côtés... et des larmes...* répéta quelqu'un en riant.

— Ne soyez pas méchant, prononça Anna Pavlovna en menaçant du doigt de l'autre bout de table : C'EST UN SI BRAVE ET EXCELLENT HOMME NOTRE BON WIAZMITINOFF...

Tous riaient beaucoup ; aux places d'honneur de la table, tous semblaient gais et, sous les influences les plus diverses, très animés. Seuls

Pierre et Hélène étaient assis silencieux, côte à côte, presque à l'extrémité inférieure de la table. Sur les visages de tous deux s'arrêtait un sourire rayonnant qui n'avait rien à voir avec Sergueï Kouzmitch ; sourire de trouble sentimental. Quels que fussent les paroles, les rires et les plaisanteries des autres, le plaisir de déguster le vin du Rhin, le sauté et la glace, la manière dont on regardait ce couple, avec indifférence ou négligence : on sentait à quelque chose, aux coups d'œil jetés de temps en temps sur eux, que l'anecdote sur Sergueï Kouzmitch et le rire et le diner, tout cela était feint, et que toutes les forces d'attention de toute cette société étaient dirigées vers le couple formé par Pierre et Hélène.

Le prince Vassili imitait les sanglots de Sergueï Kouzmitch et en même temps lançait un regard sur sa fille, et pendant qu'il riait l'expression de son visage disait : « C'est ça, c'est ça, tout va bien ; aujourd'hui tout se décidera. » Anna Pavlovna le menaçait pour NOTRE BON WIAZMITINOFF et dans ses yeux, qui brillaient à ce moment sur Pierre, le prince Vassili lisait déjà les félicitations pour son futur gendre et le bonheur de sa fille. La vieille princesse, en offrant avec un soupir triste du vin à sa voisine et regardant méchamment sa fille, semblait dire : « Oui, maintenant, à vous et à moi il ne reste plus qu'à boire du vin doux, ma chère. Maintenant c'est le temps de cette jeunesse

d'être si audacieusement excitante, heureuse. »
« Et quelle bêtise que tout ce que je raconte, comme si cela m'intéressait, — pensait le diplomate en regardant les visages heureux des amoureux. — Voilà le bonheur ! »

Parmi ces intérêts mesquins, petits, artificiels qui liaient cette société, surgissait le sentiment simple de la fougue réciproque de deux êtres, homme et femme, jeunes, beaux, sains. Et ce sentiment humain surpassait tout et dominait tout ce bavardage artificiel. Les plaisanteries n'étaient pas gaies, les nouvelles pas intéressantes, l'animation pas sincère. Non seulement eux, mais les valets qui servaient à table semblaient obéir à la même préoccupation et oublier leur service en regardant la belle Hélène avec son visage brillant et le visage rouge, gros, heureux et inquiet de Pierre. Il semblait même que les feux des bougies se concentrassent seulement sur ces deux visages heureux.

Pierre sentait qu'il était le centre de tout et il en était joyeux et gêné. Il se trouvait dans l'état d'un homme plongé dans quelque occupation. Il ne voyait rien clairement, ne comprenait, n'entendait rien ; seulement parfois, tout à fait à l'improviste, des pensées éparses traversaient son âme, des impressions se détachaient de la réalité :
« Alors tout est déjà fini ! Et comment tout cela s'est-il fait ? Si vite ? Maintenant je sais que

ce n'est pas pour elle seule, pas pour moi seul, mais pour tout le monde que *cela* doit forcément s'accomplir. Tous y comptent tellement, ils sont si convaincus que cela sera, que je ne puis pas les tromper. Mais comment sera-ce ? Je ne le sais pas, mais ce sera, » pensait Pierre en regardant les épaules qui brillaient près de ses yeux mêmes.

Tantôt il était soudain pris de honte, il était gêné d'occuper à lui seul l'attention de tous, d'être heureux aux yeux de tous, d'être, avec son vilain visage, un Paris quelconque possédant Hélène. « Mais c'est probablement toujours ainsi, et il faut que ce soit, se consolait-il. Et cependant qu'ai-je fait pour cela ? Comment cela a-t-il commencé ? Je suis parti de Moscou avec le prince Vassili, il n'y avait encore rien. Ensuite, pourquoi me suis-je arrêté chez lui ? Après, j'ai joué aux cartes avec elle, j'ai ramassé son réticule, je suis allé en voiture avec elle ; quand donc tout cela a-t-il commencé, quand cela s'est-il fait ? » Mais voilà qu'il est près d'elle comme son fiancé, il entend, il voit, il sent sa présence, sa respiration, ses mouvements, sa beauté. Tantôt il lui semble tout à coup que ce n'est pas elle mais lui-même qui est si extraordinairement beau, que c'est pour cela qu'on le regarde tant, et lui, heureux de l'étonnement général, bombe sa poitrine, lève la tête et se réjouit de son bonheur. Tout à coup une voix qu'il connaît

se fait entendre et deux fois lui répète la même chose. Mais Pierre est si absorbé qu'il n'entend pas ce qu'on lui dit.

— Je te demande quand tu as reçu une lettre de Bolkonski ? répète pour la troisième fois le prince Vassili. — Comme tu es distrait, mon cher.

Le prince Vassili sourit et Pierre voit que tous lui sourient, à lui et à Hélène. « Eh bien, si vous tous le savez, — se dit-il, — eh bien, c'est vrai. » Et il sourit lui-même de son doux sourire d'enfant. Hélène souriait aussi.

— Quand l'as-tu reçue ? d'Olmütz ? — répéta le prince Vassili, qui feignait d'avoir besoin de ce renseignement pour résoudre la question.

« Peut-on parler et penser à une telle bêtise, » pensa Pierre. « Oui, d'Olmütz, répondit-il en soupirant.

Après le souper, Pierre amena sa dame au salon, derrière les autres. Ceux-ci commencèrent à s'en aller, quelques-uns parlaient sans dire adieu à Hélène; quelques-uns, qui ne désiraient pas la distraire de sa préoccupation sérieuse, s'approchaient pour un moment et s'éloignaient vite, en lui défendant de les reconduire. Le diplomate quitta le salon en se taisant tristement. Il comparait toute la vanité de sa carrière diplomatique au bonheur de Pierre. Le vieux général marmonna, colère, contre sa femme quand elle lui demanda comment il se sentait de sa jambe : « Quelle vieille sotte !

pensait-il; voilà Hélène Vassilievna, même à cinquante ans, ce sera une beauté. »

— Je crois pouvoir vous féliciter, chuchota Anna Pavlovna à la princesse, en l'embrassant avec force. Si je n'avais pas la migraine, je resterais.

La princesse ne répondit rien; elle était tourmentée, impatiente du bonheur de sa fille.

Pierre, pendant la sortie des hôtes, restait longtemps seul avec Hélène dans le petit salon où ils s'étaient assis. Pendant ce dernier mois, il était souvent resté seul avec Hélène, mais jamais il ne lui avait parlé d'amour. Maintenant il sentait que c'était nécessaire, mais il ne pouvait se décider à ce dernier pas. Il avait honte et se figurait occuper ici, près d'Hélène, une place étrangère. « Ce bonheur n'est pas pour toi, lui disait une voix intérieure. C'est un bonheur pour ceux qui n'ont pas ce qu'il y a en toi. » Mais il fallait dire quelque chose; il se mit à parler. Il lui demanda si elle était contente de sa soirée d'aujourd'hui. Elle, comme toujours, avec simplicité, répondit que cette fête était pour elle une des plus agréables.

Quelques proches parents restaient encore. Ils étaient dans le grand salon. Le prince Vassili, d'un pas paresseux, s'approcha de Pierre. Pierre se leva, dit qu'il était déjà tard. Le prince Vassili le regarda sévèrement et d'un ton interrogateur, comme si ces paroles étaient si étranges qu'on ne pouvait même les entendre; mais après, l'expres-

sion de sévérité disparut et le prince Vassili tira en bas la main de Pierre, le fit rasseoir et lui sourit tendrement.

— Eh bien, Lili ! dit-il aussitôt à sa fille, de ce ton négligent de caresse habituelle que les parents adoptent pour parler à leurs enfants, mais qui, chez le prince Vassili, n'était venu qu'à force d'imiter les autres parents. Et de nouveau il s'adressa à Pierre : *Sergueï Kouzmitch de tous côtés*, — prononça-t-il en déboutonnant le premier bouton de son gilet.

Pierre souriait, mais on voyait à son sourire qu'il comprenait que ce n'était pas l'anecdote de Sergueï Kouzmitch qui intéressait maintenant le prince Vassili ; et le prince Vassili sentit que Pierre comprenait cela. Il marmonna quelques mots et sortit. Il sembla même à Pierre que le prince Vassili était confus.

La confusion de ce vieil homme du monde toucha Pierre. Il se retourna vers Hélène, et elle aussi semblait confuse, et son regard disait : « Eh bien, c'est vous qui êtes coupable. »

« Il faut maintenant faire le saut, mais je ne peux pas, je ne peux pas, » pensa Pierre ; et de nouveau, il parla de choses indifférentes, de Sergueï Kouzmitch, et demanda en quoi consistait cette anecdote, car il ne l'avait pas entendue. Hélène répondit avec un sourire qu'elle n'en savait rien non plus.

Quand le prince Vassili entra au salon, la princesse parlait bas avec une dame âgée; elle parlait de Pierre.

— Sans doute, c'est un parti très brillant, mais le bonheur, ma chère...

— Les mariages se font dans les cieux, — répondit la dame âgée. Le prince Vassili, comme s'il n'entendait pas les dames, passa dans le coin reculé et s'assit sur le divan. Il fermait les yeux et semblait dormir. Sa tête se penchait, il se réveilla.

— Aline, allez voir ce qu'ils font, dit-il à sa femme.

La princesse s'approcha de la porte, passa devant avec un air important et indifférent et jeta un coup d'œil dans le salon. Pierre et Hélène, assis à la même place, causaient :

— Toujours la même chose, dit-elle à son mari.

Le prince Vassili fronça les sourcils, fit une grimace du coin de la bouche, ses joues s'agitèrent avec une expression désagréable, grossière, et, se secouant, il se leva, dressa la tête et d'un pas décidé, passa devant les dames et entra dans le petit salon. A pas rapides, l'air joyeux, il s'approcha de Pierre. Le visage du prince était si extraordinairement solennel que Pierre, en le remarquant, se leva effrayé.

— Dieu soit loué ! dit-il. Ma femme m'a tout dit ! D'une main il enlaçait Pierre et de l'autre sa fille. — Mon ami, Lili, je suis très, très

heureux. Sa voix tremblait. — J'aimais ton père... et elle sera pour toi une bonne épouse. Que Dieu vous bénisse!

Il embrassa sa fille, puis il embrassa Pierre, avec sa bouche à la mauvaise haleine. Des larmes en effet mouillaient ses joues.

— Princesse! Venez ici, — cria-t-il.

La princesse entra et pleura aussi. La dame âgée s'essuyait avec son mouchoir. On embrassa Pierre, et lui, baisa plusieurs fois la main de la belle Hélène. Quelques instants après, de nouveau on les laissa ensemble.

« Tout cela devait se passer ainsi, ce ne pouvait être autrement, — pensa Pierre, — c'est pourquoi il n'y a pas à se demander si c'est bien ou mal. C'est bien parce que c'est fini et qu'il n'y a plus le doute troublant d'autrefois. » Pierre, silencieux, tenait la main de sa fiancée et regardait sa belle poitrine qui se soulevait et s'abaissait.

— Hélène! dit-il à haute voix, et il s'arrêta. « Dans les cas pareils, on dit quelque chose de particulier » pensa-t-il, mais il ne pouvait se rappeler ce qu'on dit précisément dans ce cas.

Il regardait son visage. Elle se rapprocha de lui. Son visage rougit.

— Ah! ôtez ces... comment, ces... — elle désignait les lunettes.

Pierre ôta ses lunettes et ses yeux, outre l'expression étrange des yeux des hommes qui ôtent

leurs lunettes, avaient un regard effaré, interrogateur. Il voulut se pencher vers sa main et la baiser ; mais elle, d'un mouvement rapide et grossier de la tête saisit ses lèvres au passage et y posa les siennes. Pierre était frappé de l'expression de son visage tout à fait changé et désagréablement éperdu.

» Maintenant, c'est déjà tard, tout est fini, mais d'ailleurs, je l'aime, » pensa Pierre.

— JE VOUS AIME, — prononça-t-il, se rappelant ce qu'il était nécessaire de dire en pareil cas. Mais ces paroles étaient si fades qu'il avait honte de soi-même.

Un mois et demi après il était marié, possesseur heureux, — comme on disait, — d'une femme belle et de millions, et il s'installait à Pétersbourg dans la grande maison, remise à neuf, du comte Bezoukhov.

III

En décembre 1803, le vieux prince Nicolas Andréievitch Bolkonski reçut du prince Vassili une lettre lui annonçant son arrivée avec son fils.

« Je pars en inspection et il ne me sera sans doute pas difficile de faire un détour de cent verstes pour faire visite à mon très estimé bienfaiteur, — écrivait-il. — Mon Anatole m'accompagnera. Il part à l'armée, et j'espère que vous lui permettrez de vous exprimer personnellement le profond respect, qu'à l'exemple de son père, il nourrit pour vous. »

— Voilà, on n'a pas même besoin de faire sortir Marie, les fiancés viennent eux-mêmes chez nous, dit imprudemment la petite princesse quand elle apprit cette nouvelle.

Le prince Nicolas Andréievitch fronça les sourcils et ne dit mot.

Deux semaines après qu'il eut reçu cette lettre,

le soir, des serviteurs du prince Vassili arrivèrent d'avance, et le lendemain, le prince lui-même vint avec son fils.

Le vieux Bolkonski n'avait jamais eu très grande opinion du caractère du prince Vassili et surtout dans les derniers temps, quand le prince Vassili, sous le nouveau régime de Paul et d'Alexandre, avait avancé beaucoup dans les grades et les honneurs. Et maintenant, aux allusions de la lettre et de la petite princesse, le prince Nicolas Andréievitch comprit de quoi il s'agissait et son opinion médiocre du prince Vassili se transforma dans son âme en un sentiment de mépris hostile. Il reniflait toujours en parlant de lui.

Le jour de l'arrivée du prince Vassili, le prince Nicolas Andréievitch était particulièrement grincheux et de mauvaise humeur. Était-il de mauvaise humeur à cause de la venue du prince Vassili, ou était-il particulièrement mécontent de son arrivée parce qu'il était de mauvaise humeur? en tout cas, il était de mauvaise humeur et Tikhone, dès le matin, dissuada l'architecte d'aller porter le rapport au prince.

— Vous entendez comme il marche, disait Tikhone en attirant l'attention de l'architecte sur le bruit des pas du prince. — Il marche sur la plante du pied; nous savons déjà...

Cependant à neuf heures, comme à l'habitude, le

prince, dans sa petite pelisse de velours à col de zibeline et le bonnet de même fourrure sortit se promener. La veille il avait neigé. Le sentier que suivait le prince Nicolas Andréievitch en allant à la serre était nettoyé, les traces de balai se voyaient sur la neige et la pelle était enfoncée dans le monceau de neige au bord du sentier. Le prince traversa les serres, la cour, les dépendances ; sans rien dire, il fronçait les sourcils.

— Peut-on passer en traîneau ? demanda-t-il à l'intendant très respectable, ressemblant par le visage à son maître et qui l'accompagnait jusqu'à la maison.

— La neige est profonde, Votre Excellence, j'ai ordonné de déblayer l'avenue.

Le prince inclina la tête et s'approcha du perron. « Grâce à Dieu ! — pensa l'intendant — l'orage est dissipé ! »

— C'était difficile de passer, Votre Excellence, ajouta l'intendant. On a entendu dire que le ministre arrive chez Votre Excellence...

Le prince se tourna vers l'intendant et fixa sur lui des yeux sévères.

— Quoi ! Ministre ! Quel ministre ! Qui a ordonné ? fit-il de sa voix dure, perçante. — Pour la princesse ma fille, on n'a pas déblayé et voilà, pour le ministre... Chez nous, il n'y a aucun ministre...

— Votre Excellence, j'ai pensé...

— Tu as pensé, cria le prince ; il parlait de plus en plus rapidement, et de moins en moins distinctement. — Tu as pensé... Brigands ! Coquins ! Je t'apprendrai à supposer.

Soulevant son bâton, il en menaça Alpatitch et l'eût frappé si l'intendant n'eût réussi à se garer des coups.

— Pensé ? Coquins ! — cria-t-il vivement.

Mais, bien qu'Alpatitch effrayé d'avoir fui le coup, s'approchât du perron en baissant docilement la tête devant lui ; ou peut-être à cause de cela, le prince continua de crier : « Coquins ! Va recouvrir la route... », mais il ne leva pas le bâton et se rendit dans son appartement.

Avant le dîner la princesse et mademoiselle Bourienne, qui savaient le prince de mauvaise humeur, l'attendaient debout. Mademoiselle Bourienne avait un visage rayonnant qui disait : « Je ne sais rien. Je suis comme toujours » ; et la princesse Marie, se tenait pâle ; effrayée, les yeux baissés.

Le plus pénible pour la princesse Marie c'était qu'elle savait, qu'en ce cas, il fallait agir comme mademoiselle Bourienne, mais qu'elle ne pouvait le faire. Elle se disait : « Si je feins de ne pas le remarquer, il pensera que je ne compatissais pas à ses soucis ; si je paraissais triste ou maussade, il dira (comme c'est arrivé) que j'ai une figure d'enterrement, etc.

Le prince regarda le visage effrayé de sa fille et renifla.

— Des can... ou une sottie!... — prononça-t-il. « Et l'autre manque aussi, on lui a déjà raconté, » pensa-t-il de la petite princesse qui n'était pas dans la salle à manger.

— Où est la princesse, demanda-t-il. — Elle se cache ?

— Elle ne va pas tout à fait bien, répondit mademoiselle Bourienne en souriant gaiement. — Elle ne sortira pas. C'est bien compréhensible, dans sa position.

— Hum ! cr !... cr !... cr !... fit le prince en s'asseyant à table. L'assiette ne lui parut pas propre, il indiqua une tache et la jeta. Tikhone l'attrapa et la remit au sommelier.

La petite princesse n'était pas indisposée, mais elle avait tellement peur du prince, qu'ayant su qu'il n'était pas de bonne humeur elle s'était décidée à ne pas descendre.

— Je crains pour l'enfant, disait-elle à mademoiselle Bourienne. Dieu sait ce que peut produire la peur.

En général, la petite princesse vivait à Lissia-Gori dans un sentiment perpétuel de peur et d'antipathie envers le vieux prince, dont elle ne se rendait même pas compte, car la peur était si impérieuse, qu'elle ne pouvait même la sentir. Du côté du prince il y avait aussi de l'antipathie, mais étouffée par le mépris.

A Lissia-Gori, la petite princesse aimait sur-

· tout mademoiselle Bourienne. Elle passait avec elle ses journées, la faisait coucher dans sa chambre et souvent, lui parlait de son beau-père et le critiquait.

— IL NOUS ARRIVE DU MONDE, MON PRINCE, — dit mademoiselle Bourienne en dépliant de ses petites mains rosées, la serviette blanche. — SON EXCELLENCE LE PRINCE KOURAGUINE AVEC SON FILS, A CE QUE J'AI ENTENDU DIRE? — demanda-t-elle interrogativement.

— Hum... cette EXCELLENCE, c'est un gamin... C'est moi qui l'ai mis au collège, — dit le prince d'un ton blessé. — Et pourquoi le fils? Je ne puis le comprendre. La princesse Lisaveta Karlovna et la princesse Marie le savent peut-être; moi je ne sais pas pourquoi il amène son fils; pour moi c'est tout à fait inutile.

Et il regardait sa fille rougissante.

— Es-tu malade? C'est peut-être la peur du ministre? comme a dit aujourd'hui cet imbécile d'Alpatitch.

— Non, MON PÈRE.

Bien que mademoiselle Bourienne n'eût pas eu la main heureuse pour choisir son sujet de conversation, elle ne s'arrêta pas et bavarda sur les serres, la beauté des nouvelles plantes, et le prince, après la soupe, s'adoucit un peu.

Après le dîner, il se rendit chez sa belle-fille.

La petite princesse était assise devant la petite

table et bavardait avec Macha, sa femme de chambre. Elle pâlit en apercevant son beau-père.

La petite princesse avait beaucoup changé.

Maintenant elle était plutôt laide que jolie. Ses joues retombaient, sa lèvre était plus relevée, ses yeux étaient cernés.

— Oui, une fatigue quelconque, répondit-elle à la question du prince sur sa santé.

— Ne vous faut-il rien ?

— Non, MERCI, MON PÈRE.

— Allons, bien, bien.

Il sortit et vint à l'office. Alpatitch, la tête basse, s'y trouvait.

— La route est-elle recouverte ?

— Oui, Votre Excellence. Pardonnez-moi au nom de Dieu, c'est par bêtise seule...

Le prince l'interrompit et rit de son rire forcé.

— C'est bon, c'est bon. Il tendit sa main qu'Alpatitch baisa et il passa dans son cabinet.

Le prince Vassili arriva le soir. Les cochers et les gens de la maison le rencontrèrent dans l'avenue et menèrent ses chariots et son traîneau vers le pavillon, par la route exprès recouverte de neige.

Des chambres étaient préparées pour le prince Vassili et Anatole.

Anatole, dévêtu, les mains sur les hanches, était assis devant la table; en souriant il fixait distraitement ses beaux et grands yeux sur le coin de

la table. Il considérait sa vie comme un plaisir ininterrompu que quelqu'un, on ne sait pourquoi, se chargeait de lui donner.

Maintenant, il considérait de la même façon son voyage chez le vieillard méchant et chez la riche et laide héritière. Selon ses idées, tout cela pouvait être très bien et très amusant. « Et pourquoi donc ne pas se marier si elle est très riche ? L'argent ne gâte jamais, » pensait Anatole.

Il se rasa, se parfuma avec le soin et l'élégance coutumières, et avec une expression à lui spéciale, bon enfant, conquérante, portant haut sa belle tête, il entra dans la chambre de son père. Deux valets de chambre s'agitaient autour du prince Vassili et l'habillaient. Lui-même, avec animation, regardait alentour et quand son fils entra il le salua gaîment d'un air de dire : Oui, c'est ça, il me faut t'avoir comme ça !

— Non, sans plaisanterie, père : est-elle donc si laide ? hein ? demanda-t-il comme s'il continuait une conversation abordée maintes fois pendant la route.

— Tais-toi ! des bêtises ! Tâche surtout d'être respectueux et sage avec le vieux prince.

— S'il me reçoit mal, je m'en irai, fit Anatole.

— Je déteste ces vieillards, hein !

— Souviens-toi que tout ton avenir est en jeu.

Cependant à la chambre des bonnes on connaissait non seulement la nouvelle de l'arrivée du mi-

nistre et de son fils, mais même l'extérieur des deux hôtes, en détails. La princesse Marie, assise seule dans sa chambre, s'efforçait en vain de dominer son émotion intérieure.

— « Pourquoi ont-ils écrit cela ; pourquoi Lise m'en a-t-elle parlé ? Cela ne peut être ! se disait-elle en se regardant dans le miroir. Comment paraîtrai-je au salon ? Si même il me plaisait, je ne pourrais maintenant être naturelle avec lui. » La pensée seule du regard de son père la remplissait d'effroi.

La petite princesse et mademoiselle Bourienne avaient déjà reçu de la femme de chambre Macha tous les renseignements nécessaires : que le fils du ministre était beau et frais avec des sourcils noirs ; que le père traînait à peine ses pieds dans l'escalier, et que lui, vif comme un aigle, enjambait trois marches et courait après son père.

Ayant reçu ces renseignements, la petite princesse et mademoiselle Bourienne, qu'on entendait jaser du corridor, entrèrent dans la chambre de la princesse.

— ILS SONT ARRIVÉS, MARIE, VOUS SAVEZ ? — dit la petite princesse en balançant son ventre et tombant lourdement sur une chaise. Elle n'avait plus cette blouse qu'elle portait le matin ; elle avait pris l'une de ses plus jolies robes. Ses cheveux étaient soigneusement coiffés et sur son visage était répandue l'animation qui toutefois n'en cachait pas les traits

fanés et tombants. Dans cette toilette qu'elle portait ordinairement dans la société de Pétersbourg, on remarquait encore plus combien elle avait enlaidi. La toilette de mademoiselle Bourienne, avait été aussi l'objet d'un perfectionnement discret qui donnait encore plus d'attrait à son visage joli et frais.

— EH BIEN, ET VOUS RESTEZ COMME VOUS ÊTES, CHÈRE PRINCESSE. — dit-elle. — ON VA VENIR ANNONCER QUE CÉS MESSIEURS SONT AU SALON ; IL FAUDRA DESCENDRE, ET VOUS NE FAITES PAS UN PETIT BRIN DE TOILETTE !

La petite princesse se leva de sa chaise, sonna la femme de chambre et, à la hâte, gaiement, commença à combiner et à préparer une toilette pour la princesse Marie.

La princesse Marie se sentait blessée dans sa propre dignité de ce fait que l'arrivée du fiancé annoncé l'émotionnait, et elle l'était encore davantage parce que ses deux amies supposaient qu'il n'en pouvait être autrement. Leur dire combien elle avait honte pour soi et pour elles c'était trahir son émotion, en outre, refuser de faire la toilette qu'on lui conseillait, exciterait de longues et instantes plaisanteries. Elle s'enflammait, ses beaux yeux s'éteignaient, son visage se couvrait de taches, prenait cette expression disgracieuse qui lui était coutumière, et elle s'abandonna aux mains de mademoiselle Bourienne et de Lise. Les deux femmes songeaient, *tout franchement*, à la

faire belle. Elle était si laide que ni à l'une ni à l'autre ne pouvait venir en tête la pensée de l'avoir pour rivale, c'est pourquoi tout sincèrement, avec cette conviction naïve et ferme des femmes que la toilette peut embellir le visage, elles se mirent à l'habiller.

— Non, vraiment, MA BONNE AMIE, cette robe n'est pas bien, dit Lise en regardant de loin et de côté, la princesse. — Non, donne l'ordre d'apporter la robe massacat. Vraiment! quoi, il se peut que ce soit le sort de ta vie qui se décide. Et c'est vraiment trop clair. Pas bien, pas bien!

Ce n'était pas la robe qui n'était pas bien, mais tout le visage et la personne de la princesse. Mais mademoiselle Bourienne et la petite princesse ne sentaient pas cela, il leur semblait qu'en mettant un ruban bleu dans les cheveux bouffants; en ôtant le ruban bleu de la robe brune, etc., alors tout irait bien.

Elles oubliaient qu'on ne pouvait pas changer le visage effaré et la stature, et c'est pourquoi, malgré toutes les modifications du cadre et de l'ornement du visage, il restait triste et laid.

Après deux ou trois changements auxquels la princesse Marie se soumettait docilement, quand elle fut coiffée en l'air, coiffure qui changeait et gâtait son visage, quand elle fut dans l'écharpe bleue et la robe massacat, la petite princesse fit deux fois le tour d'elle, de sa petite main réparant

les plis de la jupe, lissant l'écharpe par-ci, par-là, et regardait en penchant la tête, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

— Non, c'est impossible, dit-elle résolument en tapant des mains. — NON, MARIE, DÉCIDÉMENT ÇA NE VOUS VA PAS. JE VOUS AIME MIEUX DANS VOTRE PETITE ROBE GRISE DE TOUS LES JOURS. NON DE GRACE, FAITES CELA POUR MOI. Katia, dit-elle à la femme de chambre, apporte la robe grise de la princesse, et vous verrez, mademoiselle Bourienne, comment j'arrangerai cela, dit-elle avec un sourire de plaisir artistique anticipé. Mais quand Katia apporta la robe demandée, la princesse Marie, toujours immobile devant le miroir, vit en s'y regardant que des larmes emplissaient ses yeux et que sa bouche tremblait, prête aux sanglots.

— VOYONS, CHÈRE PRINCESSE, ENCORE UN PETIT EFFORT, — dit mademoiselle Bourienne.

La petite princesse prit la robe des mains de la femme de chambre et s'approcha de la princesse Marie.

— Non, maintenant nous ferons cela tout simplement et gentiment, dit-elle. Sa voix, celles de mademoiselle Bourienne et de Katia, qui riait de quelque chose, se confondaient en un gai gazouillis semblable à un chant d'oiseau.

— NON, LAISSEZ-MOI! — dit la princesse. Sa voix contenait tant de gravité et de souffrance, que le gazouillis d'oiseaux se tut instantanément. Elle re-

gardait de ses grands beaux yeux pleins de larmes et de pensées qui, clairement, les suppliaient ; et elles comprirent qu'il serait inutile et même cruel d'insister.

— AU MOINS, CHANGEZ DE COIFFURE, dit la petite princesse. — JE VOUS LE DISAIS, fit-elle avec reproche à mademoiselle Bourienne, MARIE A UNE DE CES FIGURES AUXQUELLES CE GENRE DE COIFFURE NE VA PAS DU TOUT. MAIS DU TOUT, DU TOUT. CHANGEZ, DE GRACE.

— LAISSEZ-MOI, LAISSEZ-MOI ; TOUT ÇA N'EST PARFAITEMENT ÉGAL, — répondit la voix qui retenait à peine les larmes ; mademoiselle Bourienne et la petite princesse devaient avouer qu'ainsi attifée, la princesse Marie était pire que jamais ; mais il était déjà tard.

Elle les regardait avec cette expression qu'elles connaissaient, cette expression pensive et triste. Cette expression ne leur inspirait pas de crainte, — la princesse Marie n'inspirait à personne ce sentiment, — mais elles savaient qu'elle ne se montrait sur son visage qu'en cas de décision muette inébranlable.

— VOUS CHANGEREZ, N'EST-CE PAS ? — dit Lise. La princesse Marie ne répondit rien ; Lise sortit de la chambre.

La princesse Marie resta seule. Elle n'accéda pas au désir de Lise et, non seulement ne changea pas de coiffure, mais même ne se regarda pas dans le

miroir. Les yeux et les bras baissés, elle s'assit, abattue, et se mit à rêver. A elle se présentait un époux, un homme, une créature forte, puissante, incompréhensible, attrayante, qui la transportait tout d'un coup dans son monde, tout à fait autre, heureux. Puis c'était, près de sa poitrine, son enfant, comme elle en vit un hier chez la fille de la nourrice. Le mari, à côté, les regarde tendrement, elle et l'enfant. « Mais non, c'est impossible, je suis trop laide », — pensait-elle.

— Le thé est servi, le prince viendra tout de suite, — dit à travers la porte la voix de la femme de chambre. Elle s'éveilla, effrayée de ses pensées. Avant de descendre elle se leva, alla dans son oratoire, et fixant les yeux sur une grande image noire du Saint-Sauveur, éclairée par la veilleuse, elle resta quelques minutes devant, les mains jointes. Un doute poignant était dans l'âme de la princesse Marie. La joie de l'amour, de l'amour terrestre pour un homme, lui était-elle réservée. Dans ses rêves sur le mariage, la princesse Marie voyait le bonheur de famille, les enfants, mais son rêve le plus fort, le plus caché était l'amour terrestre. Ce sentiment était d'autant plus vif qu'elle tâchait de le cacher aux autres et à elle-même.

« Mon Dieu, — disait-elle, — comment chasser de mon cœur ces pensées du démon? Comment éloigner pour toujours ces mauvaises pensées pour remplir facilement Ta volonté? » A peine avait-elle fait

cette demande que Dieu lui répondait dans son propre cœur : « Ne désire rien pour toi, ne cherche rien, ne t'émotionne pas, n'envie rien. L'avenir des hommes et ton sort te doivent être inconnus, et vis de façon à être prête à tout. S'il plait à Dieu de t'éprouver dans le devoir du mariage, sois prête à remplir Sa volonté ».

Avec cette pensée tranquillissante (mais quand même avec l'espoir de son rêve terrestre défendu), la princesse Marie, en soupirant, fit le signe de la croix et descendit sans songer à sa robe et à sa coiffure, ni à la façon dont elle se présenterait et à ce qu'elle dirait. Quelle importance cela pouvait-il avoir en comparaison de la prédiction de Dieu, sans la volonté de qui pas un cheveu ne tombe de la tête de l'homme ?

IV

Quand la princesse Marie entra au salon, le prince Vassili et son fils y étaient déjà et causaient avec la petite princesse et mademoiselle Bourienne. Quand elle entra, en marchant lourdement sur la plante des pieds, les messieurs et mademoiselle Bourienne se levèrent et la petite princesse la désignant aux hôtes dit : VOILA MARIE !

La princesse Marie les vit tous en détails. Elle aperçut le visage du prince Vassili qui pour un moment se fit sérieux à la vue de la princesse, et aussitôt sourit. Elle aperçut le visage de la petite princesse qui, avec curiosité, lisait sur les visages des hôtes l'impression produite par Marie. Elle aperçut mademoiselle Bourienne avec son ruban et son joli visage, et le regard plus animé que jamais et fixé sur *lui*; mais elle ne pouvait *le* voir. Elle aperçut seulement quelque chose de grand, de clair, de beau qui s'avança vers elle quand elle

entra. Le prince Vassili, le premier, s'approcha d'elle; elle baisa la tête chauve qui s'inclinait sur sa main et elle répondit à ses paroles qu'elle se souvenait très bien de lui. Ensuite ce fut le tour d'Anatole.

Elle continuait à ne pas le voir. Elle sentit seulement la main douce qui serra fermement la sienne et elle effleura à peine le front blanc sur lequel étaient pommadés de jolis cheveux blonds. Quand elle le regarda, sa beauté la frappa. Anatole, le pouce de la main droite dans la boutonnière de son uniforme, la poitrine bombée, le dos effacé, en se balançant sur une jambe, un peu écartée. et la tête inclinée, silencieusement, joyeusement regardait la princesse, mais évidemment sans penser du tout à elle. Anatole n'était ni brillant, ni vif, ni éloquent en conversation, mais au lieu de cela, il avait une qualité précieuse dans le monde : un calme et une assurance imperturbables. Si un homme timide se tait à une première rencontre et montre qu'il sent l'inopportunité de ce silence et laisse voir le désir de trouver quelque chose à dire, c'est mal. Mais Anatole se taisait et balançait sa jambe, en observant gaiement la coiffure de la princesse. Il était évident qu'il pouvait encore longtemps se taire et rester aussi calme. « Si c'est gênant pour quelqu'un, alors causez, mais moi je ne veux pas », semblait dire son regard. En outre, dans ses rapports envers les femmes, Anatole avait ce qui inspire le plus aux

femmes la curiosité, la peur et même l'amour : la conscience méprisante de sa supériorité. Il semblait dire : « Je vous connais, je vous connais, et quel intérêt ai-je à m'entretenir avec vous ? Et vous en seriez heureuse ! » Peut-être ne pensait-il pas cela en face des femmes (et même très probablement il ne le pensait pas parce qu'en général, il pensait très peu), mais ses manières, son air semblaient le vouloir dire. La princesse le sentit, et comme si elle désirait lui montrer qu'elle n'avait pas pensé l'occuper, elle s'adressa au vieux prince. La conversation était générale et animée grâce à la voix de la petite princesse, à sa petite lèvre velue découvrant ses dents blanches. Elle aborda le prince Vassili avec cette façon de plaisanter dont usent souvent les personnes bavardes et gaies et qui consiste à supposer qu'entre quelqu'un et soi-même existent des plaisanteries établies depuis déjà longtemps, plaisanteries gaies, que tout le monde ne sait pas, et souvenirs amusants, tandis qu'en réalité il n'y a aucun souvenir pareil ; c'était le cas de la petite princesse et du prince Vassili.

Le prince Vassili se prêtait volontiers à ce ton. La petite princesse introduisait dans sa conversation des aventures amusantes qui n'étaient jamais arrivées, et Anatole, qu'elle connaissait à peine, partageait ainsi que mademoiselle Bourienne ces souvenirs communs ; la princesse Marie, elle-même, se sentit entraînée dans ces souvenirs joyeux.

— Voilà, maintenant au moins, nous jouirons de vous tout à fait, cher prince, dit la petite princesse, en français bien entendu, au prince Vassili. — Ce n'est pas comme à nos soirées chez Annette, où vous vous enfuyiez toujours. Vous vous rappelez CETTE CHÈRE ANNETTE ?

— Ah ! vous ne commencerez pas à *parler politique* comme Annette !

— Et notre table à thé ?

— Oh ! oui !

— Pourquoi n'étiez-vous jamais chez Annette ? demanda la petite princesse à Anatole. Et moi, je sais, je sais, — fit-elle en clignant des yeux. Votre frère Hippolyte m'a parlé de vos aventures. Oh ! — elle le menaça du petit doigt — je connais encore vos aventures de Paris.

— Et lui, Hippolyte, ne te disait rien ? dit le prince Vassili, en s'adressant à son fils et prenant la main de la princesse, comme si elle voulait s'enfuir et qu'il eût le dessein de la retenir. Ne t'a-t-il pas dit comment lui-même, Hippolyte, s'éprenait de la charmante princesse et comment elle LE METTAIT A LA PORTE ! OH ! C'EST LA PERLE DES FEMMES, PRINCESSE ! — fit-il, s'adressant à la princesse.

De son côté, mademoiselle Bourienne ne manqua pas, au mot de Paris, de mêler ses souvenirs à la conversation générale.

Elle se permit de demander si Anatole avait

quitté Paris depuis longtemps et comment lui plaisait cette ville. Anatole répondit très volontiers à la Française, et en souriant et la fixant, il causa avec elle de sa patrie. Dès qu'il avait vu la jolie Bourienne, Anatole avait décidé que même ici, à Lissia-Gori, on pourrait ne pas s'ennuyer. « Elle n'est pas mal, pas mal du tout cette DEMOISELLE DE COMPAGNIE. J'espère qu'elle la gardera avec elle quand elle se mariera. LA PETITE EST GENTILLE, » pensait-il.

Le vieux prince s'habillait lentement dans son cabinet; les sourcils froncés, il réfléchissait à ce qu'il devait faire. L'arrivée de ces hôtes le fâchait. « Que sont pour moi le prince Vassili et son fils? Le prince Vassili est un vaniteux, un homme vide et son fils aussi doit être fameux! » se disait-il. Il était fâché que l'arrivée de ces hôtes soulevât en son âme la question irrésolue, toujours étouffée, question pour laquelle le vieux prince se trompait toujours lui-même. Elle consistait en ceci : « Me déciderai-je jamais à me séparer de la princesse Marie, à la donner à un époux? » Le prince ne pouvait se décider à se poser nettement cette question, car il savait d'avance qu'il y répondrait par l'équité et que l'équité, dans ce cas, était en opposition plus qu'avec ses sentiments, mais avec toutes les *conditions* de sa vie. La vie sans la princesse Marie, bien qu'il semblât l'apprécier très peu, était inconcevable pour le prince Nicolas An-

dréiévitich. « Et qu'a-t-elle besoin de se marier ? Elle sera sûrement malheureuse. Voilà Lisa et André (je crois qu'il est difficile de trouver un meilleur mari), est-elle contente de son sort ? Et qui l'épousera par amour ? Laide, gauche. On la prendra pour les relations, pour l'argent. Est-ce qu'on ne vit pas vieille fille ? C'est encore le mieux ? » Ainsi pensait en s'habillant le prince Nicolas Andréiévitich, et en même temps, la question toujours ajournée demandait une solution immédiate. Le prince Vassili amenait évidemment son fils avec l'intention de faire la proposition de mariage et probablement aujourd'hui ou demain il demanderait une réponse ferme. — « Il a un nom, une situation convenable. Eh bien. Je n'y ferai pas obstacle, se dit le prince ; mais qu'il la mérite. Voilà, ça, nous verrons. »

— Ça nous verrons ! C'est ce que nous verrons ! prononça-t-il à haute voix. Et comme toujours, il entra à pas rapides au salon, jeta un regard rapide sur tous, et en apercevant la toilette nouvelle de la petite princesse, les rubans de Bourienne et l'affreuse coiffure de la princesse Marie, les sourires de Bourienne et d'Anatole et l'isolement de sa fille dans la conversation commune : « Elle s'est habillée comme une sotte ! » pensa-t-il, et il regarda sa fille avec colère : « Elle n'a pas honte, et lui ne daigne pas faire attention à elle ? »

Il s'approcha du prince Vassili.

— Eh bien ! Bonjour, bonjour, je suis content de vous voir.

— Pour un ami cher, sept verstes ne sont pas un détour, dit le prince Vassili, comme toujours rapidement, avec assurance et familiarité. — Voici mon cadet. Puis-je vous demander de l'aimer ?

Le prince Nicolas Andréiévitich regarda Anatole.

— Un beau garçon ! fit-il. Eh bien ! Viens m'embrasser ; et il lui tendit sa joue. Anatole embrassa le vieux et le regarda avec une curiosité tout à fait tranquille, attendant de lui une de ces originalités que lui avait promises son père.

Le prince Nicolas Andréiévitich s'assit à sa place habituelle, dans le coin du divan, approcha la chaise destinée au prince Vassili, et la lui désignant, se mit à l'interroger sur les affaires politiques et les nouvelles. Il semblait écouter avec attention le récit du prince Vassili, mais il ne cessait de regarder la princesse Marie.

— Alors on écrit déjà cela de Potsdam ? — fit-il répétant les dernières paroles du prince Vassili. En même temps il se leva soudain et s'approcha de sa fille.

— C'est à cause des hôtes que tu t'es parée ainsi, hein ? Belle, très belle. Pour les visiteurs tu t'es coiffée à merveille, et moi je te préviens, devant les visiteurs, de ne pas oser te parer sans ma permission.

— C'est moi la coupable, mon père, — prononça, en rougissant, la petite princesse.

— Vous, vous êtes libre, — dit le prince Nicolas Andréievitch en s'inclinant devant sa bru, — mais elle n'a pas besoin de se défigurer, elle est assez laide sans cela. — Et il se rassit à sa place sans faire attention à sa fille prête à pleurer.

— Au contraire, cette coiffure va très bien à la princesse, — intervint le prince Vassili.

— Eh bien, mon cher jeune prince, comment l'appelle-t-on, hein? — dit le prince Nicolas Andréievitch en s'adressant à Anatole. — Viens ici, causons, faisons connaissance.

« La farce va commencer! » pensa Anatole : et, en souriant, il s'assit près du vieux prince.

— Eh bien, voilà : on dit, mon cher, que vous avez été élevé à l'étranger ; ce n'est pas comme nous, moi et ton père, à qui un sacristain a enseigné à lire et écrire. Dites-moi, mon cher, vous servez maintenant dans la garde à cheval? — Et le vieux regardait de très près et fixement Anatole.

— Non, j'ai passé dans l'armée, répondit Anatole, se retenant à peine de rire.

— Ah ! c'est bien. Quoi, mon cher, vous voulez servir l'Empereur et la patrie ? On est à la guerre. Un pareil gaillard doit servir. Êtes-vous du service actif?

— Non, prince. Notre régiment est déjà en

marche et moi je suis attaché... A quoi suis-je attaché, papa? demanda en riant Anatole.

— Il sert bien, bien. « A quoi suis-je attaché? » Ah! ah! ah!

Le prince Nicolas Andréievitch riait, Anatole rit encore plus haut. Tout à coup le prince Nicolas Andréievitch fronça les sourcils. — Eh bien, va dit-il à Anatole. Anatole, avec un sourire, s'approcha de nouveau des dames.

— Tu les as élevés là-bas, à l'étranger, prince Vassili, hein? fit le vieux prince au prince Vassili.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu et je vous dirai que l'éducation là-bas est de beaucoup meilleure que la nôtre.

— Oui, aujourd'hui, c'est entendu, tout à la nouvelle mode. Un brave garçon, un brave! Eh bien! Allons chez moi. — Il prit le prince Vassili sous le bras et l'emmena dans son cabinet.

Dès qu'ils furent en tête-à-tête, le prince Vassili déclara au vieux prince ses désirs et ses espérances.

— Qu'en penses-tu? — fit méchamment le vieux prince. — Penses-tu que je la tiens, que je ne m'en puisse pas séparer? on se l'imagine — ajouta-t-il avec colère. — Pour moi, dès demain!... Seulement, je te dirai que je veux connaître mieux mon gendre. Tu sais mes principes : tout à découvert. Demain, devant toi, je lui demanderai si elle veut;

alors il restera ici quelque temps ; qu'il reste, je verrai. — Le prince renifla. — Qu'elle se marie, cela m'est tout à fait égal ! cria-t-il de cette voix perçante, de laquelle il avait dit adieu à son fils.

— En vérité, prince, vous voyez les hommes de part en part, dit le prince Vassili du ton d'un homme rusé qui s'est convaincu de l'inutilité de la ruse devant la perspicacité de l'interlocuteur. Anatole n'est pas un génie mais c'est un garçon honnête et bon, et un très bon fils et parent.

— Bien, bien, nous verrons.

Comme il arrive toujours pour les femmes qui vivent isolées, sans la société des hommes, avec l'apparition d'Anatole, les trois femmes de la maison de Nicolas Andréiévitich sentaient également que jusqu'ici leur vie n'était pas une vie. La force de penser, de sentir, d'observer, momentanément se décuplait chez toutes, et leur vie jusqu'ici dans les ténèbres s'éclairait tout à coup d'une lumière nouvelle, vivifiante.

La princesse Marie ne songeait pas du tout à son visage et à sa coiffure. Le visage beau et ouvert d'un homme qui deviendrait peut-être son mari-absorbait toute son attention. Il lui semblait bon, courageux, résolu, fort et magnanime. Elle en était convaincue. Des milliers de rêves sur la future vie de famille naissaient sans cesse en son imagination. Elle les chassait et tâchait de les cacher.

— « Mais ne suis-je pas trop froide avec lui, pensait-elle. Je tâche de me retenir, car dans le fond de mon âme je me sens déjà trop près de lui; mais il ne sait pas tout ce que je pense de lui, et il peut s'imaginer qu'il m'est désagréable ».

Et la princesse Marie s'évertuait à être aimable avec le nouvel hôte, mais n'y pouvait parvenir. « LA PAUVRE FILLE! ELLE EST DIABLEMENT LAIDE! » pensait d'elle Anatole.

Mademoiselle Bourienne, excitée aussi au plus haut degré par l'arrivée d'Anatole, pensait mais d'une autre façon.

Sans doute, la belle jeune fille, sans situation définie, sans parents, sans amis, même sans patrie, ne pouvait penser vouer toute sa vie au service du prince Nicolas Andréievitch, à lui lire des livres, et se contenter de l'amitié de la princesse Marie. Mademoiselle Bourienne attendait depuis longtemps ce prince russe qui d'un coup pourrait apprécier sa supériorité sur les princesses russes, laides, mal ficelées, gauches, s'éprendrait d'elle et l'enlèverait. Et voilà qu'un prince russe était enfin arrivé! Mademoiselle Bourienne avait une histoire qu'elle avait entendue de sa tante, elle même l'avait terminée et elle aimait à se la répéter en imagination : devant une jeune fille séduite paraît SA PAUVRE MÈRE; elle lui reproche de s'être, hors du mariage, donnée à un homme. Souvent mademoiselle Bourienne

était touchée jusqu'aux larmes quand, en imagination elle racontait cette histoire « à lui ».

Maintenant ce *lui*, le vrai prince russe paraissait. Il l'enlèvera, ensuite viendra LA PAUVRE MÈRE, et il l'épousera. Voilà comment s'arrangeait dans la tête de mademoiselle Bourienne toute son histoire future, pendant qu'elle parlait avec lui de Paris. Ce n'était pas le calcul qui guidait mademoiselle Bourienne (elle ne réfléchissait pas un moment à ce qu'il lui fallait faire), mais tout cela depuis longtemps était prêt en elle et maintenant se groupait simplement autour d'Anatole à qui elle désirait et tâchait de plaire le plus possible.

La petite princesse, comme un vieux cheval de régiment qui hennit au son des trompettes, oubliait sa situation et se préparait au galop habituel de la coquetterie sans aucune arrière-pensée, ni lutte, mais avec une gaieté naïve et frivole.

Bien que, dans la société des femmes, Anatole jouât le rôle de l'homme ennuyé des attentions féminines, il éprouvait un plaisir vaniteux en voyant son influence sur les trois femmes.

En outre, il commençait à éprouver, envers la jolle et excitante Bourienne, ce sentiment passionné, bestial qui l'empoignait avec une rapidité extraordinaire et le poussait aux actes les plus grossiers et les plus hardis.

Après le thé, la société passa au divan, et l'on invita la princesse à jouer du clavecin. Anatole

s'accouda devant elle, auprès de mademoiselle Bourienne, et ses yeux, rieurs et joyeux, regardaient la princesse Marie. La princesse Marie avec une émotion craintive et joyeuse sentait ce regard posé sur elle. Sa sonate favorite la transportait dans le monde poétique le plus intime et le regard qu'elle sentait sur elle ajoutait à ce monde une poésie plus grande encore. Le regard d'Anatole, bien que fixé sur elle ne se rapportait pas à elle, mais aux mouvements du petit pied de mademoiselle Bourienne qu'il touchait en ce moment avec le sien, sous le clavecin. Mademoiselle Bourienne regardait aussi la princesse, qui lut aussi dans ses jolis yeux, une expression nouvelle de joie craintive et d'espoir.

« Comme elle m'aime ! Comme je suis heureuse, maintenant, et comme je puis l'être avec une amie et un mari pareils ! Est-ce un mari ? » — pensa la princesse Marie, n'osant pas regarder son visage et sentant toujours le même regard posé sur elle.

Le soir, quand, après le souper, on se sépara, Anatole baisa la main de la princesse.

Elle ne savait elle-même comment juger son audace, mais elle regarda tout droit le beau visage qui s'offrait à ses yeux myopes. Après, il s'approcha pour baiser la main de mademoiselle Bourienne (c'était inconvenant, mais il faisait tout avec tant d'assurance et si simplement !):

celle-ci s'empourpra et, effrayée, regarda la princesse.

« QUELLE DÉLICATESSE ! Est-ce qu'Amélie (c'était le prénom de mademoiselle Bourienne) peut penser que je suis jalouse d'elle et que je n'apprécie pas sa pure tendresse et son dévouement pour moi ? » pensa la princesse.

Elle s'approcha de mademoiselle Bourienne et l'embrassa fortement.

Anatole s'approcha pour baiser la main de la petite princesse.

— NON, NON, NON ! QUAND VOTRE PÈRE M'ÉCRIRA QUE VOUS VOUS CONDUISEZ BIEN, JE VOUS DONNERAI MA MAIN A BAISER. PAS AVANT. Et, levant le petit doigt, en souriant, elle sortit de la chambre.

Tous se séparèrent, et, sauf Anatole qui s'endormit aussitôt au lit, cette nuit, de longtemps, personne ne put fermer l'œil.

« Est-ce lui mon mari, lui, cet étranger beau et bon, oui, précisément bon », pensait la princesse Marie ; et la peur, qui presque jamais ne la visitait, descendit sur elle.

Elle avait peur de se retourner. Il lui semblait que quelqu'un se trouvait ici, derrière le paravent, dans le coin sombre. Et ce quelqu'un était le diable, un homme au front blanc, aux sourcils noirs, la bouche rouge.

Elle sonna la femme de chambre et lui demanda de coucher dans sa chambre.

Mademoiselle Bourienne, ce soir-là, se promena longtemps dans le jardin d'hiver, attendant vainement quelqu'un, tantôt souriant, tantôt émue jus-

qu'aux larmes par les paroles imaginaires de LA PAUVRE MÈRE qui lui reprochait sa faute.

La petite princesse grondait la femme de chambre parce que le lit n'était pas bien fait. Elle ne pouvait se coucher ni sur le côté, ni sur le ventre, partout elle sentait une pesanteur incommode. Son ventre la gênait.

Il la gênait, aujourd'hui plus que jamais parce que la présence d'Anatole la transportait plus vivement à un autre temps, où elle n'était pas dans cet état, et où tout lui était facile et gai. Elle était assise sur une chaise, en camisole et en bonnet. Katia endormie, la tresse enroulée, pour la troisième fois secouait et retournait la lourde couette en marmonnant quelque chose.

— Je te dis qu'il y a partout des bosses et des creux — répétait la petite princesse. — Je serais heureuse de m'endormir, alors ce n'est pas ma faute... — Et sa voix tremblait comme celle d'un enfant prêt à pleurer.

Le vieux prince ne dormait pas non plus. Tikhone, à travers le sommeil, l'entendait marcher avec colère et renifler. Le vieux prince se croyait blessé par sa fille. C'était l'offense la plus pénible parce qu'elle ne se rapportait pas à lui, mais à sa fille, qu'il aimait plus que lui-même. Il se disait qu'il réfléchirait à toute cette affaire et trouverait ce qu'il convenait de faire. Mais au lieu de cela, il s'énervait de plus en plus.

« Le premier venu paraît, et le père, et tout, est oublié. Elle court en haut, se pare, se coiffe, s'agite et n'est plus la même! Elle est contente de quitter son père! Elle savait que je m'en apercevrais? Pouah! Pouah! Est-ce que je ne vois pas que cet idiot ne regarde que la Bourienne (il faut la chasser). Et comment n'avoir pas assez d'orgueil pour ne pas voir cela! Sinon pour elle, si elle n'a pas d'orgueil, alors pour moi au moins. Il faut lui montrer que cet idiot ne pense pas à elle mais regarde seulement la Bourienne. Elle n'a pas d'orgueil, mais je le lui montrerai... »

Le vieux prince savait qu'en disant à sa fille qu'elle se trompait, qu'Anatole avait l'intention de faire la cour à Bourienne, il exciterait l'amour-propre de la princesse Marie et que sa cause (le désir de ne pas se séparer de sa fille) serait gagnée. C'est pourquoi cette pensée le rassura. Il appela Tikhone et commença à se déshabiller.

— Le diable les a amenés! pensait-il pendant que Tikhone couvrait d'une chemise de nuit son corps sec et vieux, couvert de poils gris sur la poitrine. — Je ne les ai pas appelés. Ils sont venus déranger ma vie et il ne m'en reste plus guère. Diable! prononça-t-il pendant que sa tête était encore couverte de la chemise.

Tikhone connaissait cette habitude du prince d'exprimer parfois ses pensées à haute voix. C'est pourquoi il soutint avec un visage impassible le

méchant regard qui se montra au-dessus de la chemise.

— Sont couchés? demanda le prince.

Tikhone, comme tout bon valet, connaissait d'instinct la direction des pensées de son maître. Il devina qu'il s'agissait du prince Vassili et de son fils.

— Ils ont daigné se coucher et ont éteint les feux, Excellence.

— Pas nécessaire, pas nécessaire... prononça rapidement le prince. Et enfonçant ses pieds dans ses pantoufles, ses mains dans sa robe de chambre, il s'approcha du divan sur lequel il dormait.

Bien que rien n'eût été dit entre Anatole et mademoiselle Bourienne, ils s'étaient tout à fait compris, quant à la première partie du roman, jusqu'à l'apparition de *la pauvre mère*. Ils avaient compris qu'ils avaient beaucoup à se dire secrètement, et c'est pourquoi depuis le matin, ils cherchaient à se voir en tête-à-tête. Pendant que la princesse passait l'heure habituelle chez son père, mademoiselle Bourienne se rencontrait avec Anatole dans le jardin d'hiver.

Ce jour-là, la princesse Marie s'approcha de la porte du cabinet avec un tremblement particulier.

Il lui semblait que non seulement tous savaient qu'aujourd'hui son sort se déciderait mais qu'ils savaient aussi qu'elle y pensait. Elle lut cette expression dans le visage de Tikhone, dans celui

du valet de pied du prince Vassili qui, en portant de l'eau chaude, la croisa dans le corridor et la salua bas.

Le vieux prince, ce matin, était extraordinairement tendre et bienveillant envers sa fille. La princesse Marie connaissait bien cette expression d'aménité.

C'était l'expression qui paraissait sur son visage alors que de dépit il serrait les poings parce que la princesse Marie ne comprenait pas un problème d'arithmétique; il s'éloignait d'elle et, à voix basse, répétait plusieurs fois les mêmes paroles.

Aussitôt il commença la conversation en « vous. »

— On m'a fait une demande pour vous, fit-il avec un sourire peu naturel. — Je pense que vous avez deviné que le prince Vassili n'est pas venu ici et n'a pas amené avec lui son pupille (on ne sait pourquoi le prince Nicolas Andréievitch appelait Anatole, pupille) pour mes beaux yeux. On m'a fait une demande pour vous; et, puisque vous connaissez mes principes, je m'en rapporte à vous.

— Comment dois-je vous comprendre, mon père? dit la princesse en rougissant et en pâlisant.

— Comment comprendre! cria-t-il avec colère. Le prince Vassili te trouve à son goût pour sa bru et te demande en mariage pour son pupille. Voilà comment il faut comprendre. Comment comprendre? C'est moi qui te le demande.

— Je ne sais pas comment « vous », *mon père*? murmura la princesse Marie.

— Moi ? Moi ! Quoi moi ? Mettez-moi de côté. Ce n'est pas moi qui me marie. Qu'est-ce que vous pensez, *vous* ? Voilà ce qu'il est intéressant de savoir.

La princesse s'aperçut que son père voyait cette demande d'un mauvais œil ; mais en ce moment, il lui vint la pensée que maintenant ou jamais le sort de sa vie se déciderait. Elle baissa les yeux pour ne pas voir le regard sous l'influence duquel elle se sentait incapable de penser, et auquel, par habitude, elle ne savait qu'obéir et elle dit :

— Je ne désire qu'une chose : faire votre volonté. Mais s'il fallait exprimer mon désir...

Elle ne parvint pas à achever, le prince l'interrompit.

— Bon ! cria-t-il. Il te prendra avec ta dot, et en même temps emmènera mademoiselle Bourienne. Celle-ci sera la femme et toi... — Le prince s'arrêta. Il remarqua l'impression que ces paroles produisaient sur sa fille. Elle baissait la tête, prête à pleurer.

— Bon, je plaisante, je plaisante, dit-il. Souviens-toi, princesse, que je m'en tiens à ce principe, que la fille a le plein droit de choisir, et tu as pleine liberté. Souviens-toi d'une chose : de ta décision dépend le bonheur de ta vie. Il n'y a pas à penser à moi.

— Mais je ne sais pas, **MON PÈRE**.

— Il n'y a rien à dire ! On lui ordonnera, il se mariera, et non seulement avec toi, mais avec n'importe qui... Mais toi, tu es libre de choisir... Va chez toi et réfléchis. Dans une heure reviens ici et, devant lui dis, oui ou non. Je sais que tu vas prier. Eh bien, prie si tu veux, mais tu ferais mieux de réfléchir. Va.

— Oui ou non ! Oui ou non ! Oui ou non ! — criait-il encore, pendant que la princesse Marie, sortait du cabinet comme dans un brouillard, en chancelant. Son sort se décidait, et se décidait heureusement. Mais l'allusion relative à mademoiselle Bourienne, prononcée par le père, était affreuse. Ce n'était pas vrai, par exemple, mais c'était quand même terrible. Elle ne pouvait s'empêcher d'y penser. Elle marchait tout droit devant elle, à travers le jardin d'hiver, ne voyant, n'entendant rien, quand tout à coup, le chuchotement connu de mademoiselle Bourienne, la tira de ses rêveries. Elle leva les yeux, et à deux pas, elle aperçut Anatole qui enlaçait la Française et lui murmurait quelque chose. Anatole, avec une expression terrible sur son beau visage, se tourna vers la princesse Marie et, au premier moment ne lâcha pas la taille de mademoiselle Bourienne qui ne la voyait pas.

« Qui est là ? Pourquoi ? Attendez ! » semblait dire le visage d'Anatole.

La princesse Marie les regardait en silence. Elle ne pouvait comprendre. Enfin, mademoiselle Bou-

rienne poussa un cri et s'enfuit. Anatole, avec un sourire aimable, salua la princesse Marie, comme s'il l'invitait à rire de ce cas étrange, et, en haussant les épaules, franchit la porte qui menait à ses appartements.

Une heure après, Tikhone vint appeler la princesse Marie. Il la pria de venir chez le vieux prince et ajouta que le prince Vassili Serguéitch était là. Quand Tikhone entra chez la princesse Marie, celle-ci était assise sur le divan de sa chambre et tenait dans ses bras mademoiselle Bourienne en larmes. Elle lui caressait doucement la tête. Les beaux yeux rayonnants et calmes de la princesse regardaient avec amour et compassion le joli visage de mademoiselle Bourienne.

— NON PRINCESSE, JE SUIS PERDUE POUR TOUJOURS DANS VOTRE CŒUR, — disait mademoiselle Bourienne.

— POURQUOI? JE VOUS AIME PLUS QUE JAMAIS, ET JE TACHERAI DE FAIRE TOUT CE QUI EST EN MON POUVOIR POUR VOTRE BONHEUR, — répondit la princesse.

— MAIS VOUS ME MÉPRISEZ, VOUS SI PURE, VOUS NE COMPRENDREZ JAMAIS CET ÉGAREMENT DE LA PASSION. AH! CE N'EST QUE MA PAUVRE MÈRE...

— JE COMPRENDS TOUT, fit la princesse Marie en souriant tristement. — Calmez-vous, mon amie, je vais chez mon père. Et elle sortit.

Quand la princesse Marie entra, le prince Vassili, les jambes croisées haut, la tabatière à la

main, paraissant ému au plus haut degré, était assis avec un sourire d'attente sur le visage; comme s'il craignait lui-même pour sa sensibilité, il porta hâtivement la prise de tabac à son nez.

— Ah! MA BONNE, MA BONNE — dit-il en se levant et lui prenant les deux mains. Il soupira et continua :

— LE SORT DE MON FILS EST EN VOS MAINS. DÉCIDEZ, MA BONNE, MA CHÈRE, MA DOUCE MARIE, QUE J'AI TOUJOURS AIMÉE COMME MA FILLE. Il s'éloigna. Une larme, en effet, se montrait dans ses yeux.

— Ff... ff... — renifla le prince Nicolas Andréievitch.

— Le prince, au nom de son pupille... de son fils... te demande en mariage. Veux-tu, oui ou non être la femme du prince Anatole Kouraguine? Dis oui ou non? cria-t-il. Je me réserve le droit d'exprimer après mon opinion. Oui, mon opinion, et rien de plus, ajouta le prince Nicolas Andréievitch en s'adressant au prince Vassili et en répondant à son expression anxieuse. — Oui ou non?

— Mon désir, mon père, est de ne jamais vous quitter, de ne jamais séparer ma vie de la vôtre. Je ne veux pas me marier, — prononça-t-elle résolument en regardant de ses beaux yeux le prince Vassili et son père.

— Bêtise! Bêtise! Bêtise! cria le prince Nicolas Andréievitch en fronçant les sourcils. Il prit sa fille

par la main, l'attira vers lui et ne l'embrassa pas, mais seulement s'approcha de son front, l'effleura et serra si fortement la main qu'il tenait qu'elle cria !

Le prince Vassili se leva.

— MA CHÈRE, JE VOUS DIRAI QUE C'EST UN MOMENT QUE JE N'OUBLIERAI JAMAIS, JAMAIS ; MAIS, MA BONNE, EST-CE QUE VOUS NE NOUS DONNEREZ PAS UN PEU D'ESPÉRANCE DE TOUCHER CE CŒUR SI BON, SI GÉNÉREUX. DITES QUE PEUT-ÊTRE... L'AVENIR EST SI GRAND... DITES PEUT-ÊTRE.

— Prince, ce que j'ai dit, c'est tout ce qu'il y a dans mon cœur. Je vous remercie de l'honneur, mais je ne serai jamais la femme de votre fils.

— Eh bien, c'est terminé, mon cher, je suis très content de te voir, très content. Va chez toi, princesse, va, dit le vieux prince. Je suis très content de te voir, répéta-t-il en embrassant le prince Vassili.

« Ma vocation est autre, — pensait la princesse Marie, — ma vocation est d'être heureuse du bonheur des autres, du bonheur de l'amour du sacrifice. Et quoi qu'il puisse m'en coûter, je ferai le bonheur de cette pauvre Amélie... Elle l'aime si passionnément. Elle se repent si vivement ; je ferai tout pour arranger son mariage avec lui. S'il n'est pas riche, je lui donnerai les moyens, je le demanderai à mon père, j'implorerai André. Je serai si heureuse quand elle sera sa femme. Elle

est si malheureuse, une étrangère, seule, sans soutien ! Et, mon Dieu ! comme elle l'aime passionnément pour avoir pu s'oublier ainsi ! Peut-être aurais-je fait la même chose !... »

VI

La famille Rostov était depuis longtemps sans nouvelles de Nicolas. Au milieu de l'hiver seulement, on remit au comte une lettre, et il reconnut l'adresse pour être de la main de son fils. En recevant cette lettre, le comte, effrayé, comme un homme qui ne veut pas être remarqué, courut hâtivement, sur la pointe des pieds, dans son cabinet de travail, s'y enferma et se mit à lire. Dès qu'Anna Mikhaïlovna eut connaissance de cette lettre (elle savait tout ce qui se passait dans la maison), elle entra chez le comte à pas de loup et le trouva sanglotant et riant sur la lettre.

Bien que ses affaires fussent arrangées, Anna Mikhaïlovna était restée chez les Rostov.

— MON BON AMI, prononça-t-elle d'un ton triste, interrogateur et prêt à toute compassion.

Le comte sanglota davantage.

— Nikolenka... une lettre... blessé... MA CHÈRE...

était blessé!.. mon petit... comtesse... promu officier... Dieu soit béni... Comment l'annoncer à la comtesse ?

Anna Mikhaïlovna s'assit près de lui, avec son mouchoir essuya les larmes du comte, la lettre mouillée de larmes, ses larmes à elle, lut la lettre, tranquillisa le comte et décida que jusqu'au thé elle préparerait la comtesse, et qu'après le thé, avec l'aide de Dieu, elle raconterait tout.

Pendant le diner, elle parla des bruits de la guerre, de Nicolas, demanda à deux reprises quand on avait reçu sa dernière lettre, bien qu'elle le sût déjà, et remarqua qu'il était très possible qu'on eût une lettre aujourd'hui. A chacune de ces allusions, quand la comtesse commençait à s'inquiéter et regardait, toute troublée, tantôt le comte, tantôt Anna Mikhaïlovna, celle-ci, de la façon la plus naturelle, transportait la conversation sur les sujets les plus insignifiants. Natacha qui, de toute la famille, était le mieux douée de la capacité de sentir les nuances de l'intonation, du regard, du jeu de la physionomie, depuis le commencement du diner, tendait les oreilles et sentait qu'il y avait entre son père et Anna Mikhaïlovna quelque chose concernant son frère et qu'Anna Mikhaïlovna préparait. Malgré sa hardiesse (Natacha savait combien sa mère était sensible à tout ce qui touchait les nouvelles de Nicolas), de tout le diner elle ne se décida pas à poser une question et, d'in-

quiétude elle ne mangea rien et s'agita sur sa chaise, sans tenir compte des observations de son institutrice. Après le dîner, en toute hâte, elle courut derrière Anna Mikhaïlovna et dans le divan se jeta à son cou.

— Petite tante, ma colombe! Qu'y a-t-il?

— Rien, mon amie.

— Non, petite âme, ma colombe chérie, ma pêche, je ne cesserai pas. Je sais que vous savez quelque chose.

Anna Mikhaïlovna hocha la tête.

— VOUS ÊTES UNE FINE MOUCHE, MON ENFANT, — dit-elle.

— Une lettre de Nikolenka! C'est sûr! s'écria Natacha en lisant la réponse affirmative sur le visage d'Anna Mikhaïlovna.

— Mais au nom de Dieu, sois plus prudente, tu sais comme ça peut frapper ta MAMAN.

— Je serai prudente. Mais racontez-moi ce qu'il y a, vous ne voulez pas? Eh bien alors, je sors immédiatement et vais lui dire...

Anna Mikhaïlovna raconta brièvement à Natacha le contenu de la lettre, sous condition qu'elle n'en parlerait à personne.

— Parole d'honneur! dit Natacha en se signant, je ne le dirai à personne. Et aussitôt elle courut chez Sonia.

— Nikolenka!... blessé... lettre... — prononça-t-elle solennellement et joyeusement.

— NICOLAS ! — prononça seulement Sonia en pâ-
lissant subitement.

Natacha, voyant l'impression produite sur Sonia par la nouvelle de la blessure de son frère, comprit pour la première fois tout le côté douloureux de cette nouvelle.

Elle se jeta vers Sonia et l'embrassa en pleurant.

— Il est un peu blessé, mais il est promu officier. Maintenant il va bien, il écrit lui-même, — disait-elle à travers ses larmes.

— Voilà, on voit que vous toutes, les femmes, vous êtes des pleurnicheuses, dit Pétia en marchant dans la chambre à grands pas décidés. — Quant à moi je suis très heureux, vraiment, très heureux, que mon frère se soit distingué. Vous êtes toutes des pleurnicheuses et ne comprenez rien.

Natacha sourit à travers ses larmes.

— Tu n'as pas lu la lettre ? demanda Sonia.

— Non, mais elle dit que tout est passé et qu'il est déjà officier.

— Grâce à Dieu, dit Sonia en se signant. — Mais, peut-être t'a-t-elle trompée. Allons chez maman.

Pétia, sans rien dire, marchait dans la chambre.

— Moi, si j'étais à la place de Nikolenka, je tuerais encore plus de Français, dit-il. Ils sont lâches ! J'en tuerais tant que j'en ferais une montagne, continuait Pétia.

— Tais-toi, Pétia, tu es sot !

— Ce n'est pas moi qui suis sot, mais ceux qui pleurnichent pour des bêtises, dit Pétia.

— Tu te le rappelles ? demanda tout à coup Natacha après un moment de silence.

Sonia sourit.

— Si je me souviens de NICOLAS ?

— Non, Sonia, te souviens-tu de tout ? fit Natacha avec un geste lent, désirant évidemment donner à ses paroles une signification plus sérieuse. Moi aussi je me rappelle Nikolenka ; et Boris, je ne me le rappelle pas du tout, pas du tout...

— Comment ! tu ne te rappelles pas Boris ? demanda Sonia avec étonnement.

— Ce n'est pas que je ne me rappelle pas. Je sais comment il est : mais je ne me le rappelle pas comme Nikolenka. Lui... je ferme les yeux et je le vois... Boris, non. (Elle ferma les yeux.) Non... rien !

— Ah Natacha ! exclama Sonia, enthousiaste, en regardant sérieusement son amie, comme si elle l'invitait à écouter ce qu'elle avait l'intention de dire, et comme si elle disait cela à quelqu'un avec qui on ne peut plaisanter. — J'aime ton frère pour toujours, et advienne que pourra entre lui et moi, de ma vie, je ne cesserai de l'aimer.

Natacha, étonnée, les yeux curieux, regarda Sonia et se tut. Elle sentait que Sonia disait vrai, que l'amour dont Sonia parlait existait, mais elle-même n'éprouvait rien de pareil ; elle croyait que

cela pouvait être, mais ne le comprenait pas.

— Tu lui écriras? demanda-t-elle. Sonia devint pensive.

Comment écrire à Nicolas? Faut-il lui écrire, et quoi?... cette question la tourmentait. Maintenant qu'il était déjà officier et héros blessé, était-il bien de sa part de se rappeler à lui, comme pour lui remémorer l'engagement qu'il avait pris envers elle.

— Je ne sais pas; je pense que s'il écrit, j'écrirai aussi, dit-elle en rougissant.

— Et tu ne seras pas gênée de lui écrire?

Sonia sourit.

— Non.

— Et moi, j'aurais honte d'écrire à Boris; je n'écrirais pas.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas, comme ça. J'aurais honte.

— Et moi, je sais pourquoi elle aurait honte, dit Pétia, blessé par la première observation de Natacha. Parce qu'elle était amoureuse de ce gros aux lunettes. (Pétia désignait ainsi son homonyme Pierre Bezoukhov.) Maintenant elle est amoureuse de ce chanteur. (Pétia parlait de l'Italien, professeur de chant de Natacha.) Et voilà, elle a honte.

— Pétia, tu es sot — dit Natacha.

— Pas plus sot que toi, ma petite mère — répondit Pétia, garçon de neuf ans, comme s'il était un vieux brigadier.

La comtesse était préparée par les allusions d'Anna Mikhaïlovna pendant le dîner. En entrant dans sa chambre, assise sur la chaise, elle n'ôtait pas les yeux du portrait miniature de son fils, sur sa tabatière, et ses yeux s'emplissaient de larmes. Anna Mikhaïlovna, la lettre à la main, s'approcha sur la pointe des pieds de la chambre de la comtesse et s'arrêta.

— N'entrez pas, dit-elle au vieux comte qui marchait derrière elle. Après. Et elle referma la porte derrière elle. Le comte appliqua l'oreille à la serrure et écouta.

Au commencement il entendit le son de paroles indifférentes, ensuite le son de la voix seule d'Anna Mikhaïlovna; elle parlait longuement. Ensuite un cri; après le silence; ensuite de nouveau deux voix qui parlaient ensemble avec des intonations joyeuses; ensuite des pas et Anna Mikhaïlovna lui ouvrit la porte. Le visage de cette dernière avait l'expression joyeuse de l'opérateur qui a terminé une amputation difficile et qui introduit le public pour faire admirer son art.

— C'EST FAIT, — dit-elle au comte en désignant d'un geste solennel la comtesse qui tenait d'une main la tabatière au portrait, de l'autre la lettre, et posait ses lèvres tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre. En apercevant le comte, elle lui tendit les mains, embrassa sa tête chauve, et par derrière la tête chauve regarda de nouveau la lettre et le por-

trait, et de nouveau, pour les serrer vers elle, elle repoussa un peu la tête chauve. Véra, Natacha, Sonia et Pétia entrèrent dans la chambre, et la lecture commença.

Dans la lettre étaient décrites brièvement la campagne et les deux batailles auxquelles Nicolas avait pris part, sa promotion comme officier; il ajoutait qu'il baisait les mains de sa mère et de son père, en leur demandant leur bénédiction; qu'il embrassait Véra, Natacha et Pétia. En outre, qu'il envoyait ses saluts à M. Scheling, à madame Chosse, à la vieille bonne; de plus, il demandait qu'on embrassât la chère Sonia qu'il aimait toujours de même et dont il se souvenait toujours. A ces mots Sonia rougit tant que des larmes parurent dans ses yeux, et que, n'ayant pas la force de soutenir les regards tournés vers elle, elle s'enfuit dans la grande salle, en fit le tour, pirouetta, et, en faisant gonfler sa robe en ballon, toute rouge et souriante, elle s'assit sur le parquet. La comtesse pleurait.

— Pourquoi pleurez-vous, MAMAN, dit Véra. D'après tout ce qu'il écrit, il faut se réjouir et non pleurer.

C'était tout à fait juste, mais le comte, la comtesse et Natacha, tous, la regardèrent avec reproche. « Et de qui donc tient-elle! » pensait la comtesse.

La lettre de Nicolas était lue cent fois, et ceux

qui étaient jugés dignes de l'écouter devaient venir près de la comtesse qui ne la lâchait pas. Des précepteurs, des bonnes, Mitenka, quelques connaissances vinrent, et la comtesse, chaque fois, relisait la lettre avec un nouveau plaisir, et chaque fois, après cette lecture, elle découvrait de nouvelles vertus à son Nikolenka. Si étrange, si extraordinaire, si joyeux que pût lui paraître ceci, que son fils, ce fils qui, vingt ans avant, agitait faiblement ses petits membres dans son sein, ce fils, cause de ses querelles avec le comte qui le gâtait, ce fils qui avait appris à prononcer d'abord « poire, » ensuite « femme, » que ce fils fût maintenant là-bas, à l'étranger, dans un milieu étranger, soldat courageux, seul, sans protecteur et sans guide, faisant là-bas son devoir d'homme. Toute l'expérience universelle des siècles, qui montre que les enfants, insensiblement, du berceau deviennent des hommes, n'existait pas pour la comtesse. La croissance de son fils, dans chacune de ses périodes, était pour elle aussi extraordinaire que si jamais des millions et des millions d'hommes ne se fussent développés de la même façon. De même que vingt ans avant, elle ne croyait pas que ce petit être, qui vivait quelque part en elle, sous son cœur, crierait et commencerait à prendre le sein, puis à parler, de même maintenant, elle ne croyait pas que ce même être pouvait devenir l'homme fort et courageux, modèle des fils et des

hommes qu'il était maintenant, à en juger par cette lettre.

— Quel *style*! Comme il décrit avec charme, disait-elle en lisant la partie descriptive de cette lettre. Quelle âme! Sur lui-même, rien, rien!... Sur un Denissov quelconque!... Et lui est sûrement le plus brave de tous. Il ne dit rien de ses souffrances. Quel cœur! Comme je le reconnais! Et comme il se rappelle à tous! Il n'a oublié personne. Je disais toujours, quand il était encore comme ça...

Plus d'une semaine, dans toute la maison, on préparait des brouillons et transcrivait des lettres pour Nicolas. Sur l'observation de la comtesse et par les soins du comte, on recueillit les objets nécessaires et de l'argent pour l'uniforme et pour l'installation du nouvel officier. Anna Mikhaïlovna, en femme pratique, pouvait s'assurer une protection pour son fils, même pour la correspondance. Elle avait l'occasion d'envoyer ses lettres au grand duc Constantin Pavlovitch, commandant de la garde.

La famille Rostov supposait que *la Garde russe à l'Étranger* était une adresse très suffisante, et que si la lettre arrivait jusqu'au grand-duc commandant de la Garde, alors il n'y avait point de raison pour qu'elle n'arrivât pas jusqu'au régiment de Pavlograd qui devait être là-bas, à proximité; c'est pourquoi l'on décida d'envoyer lettres

et argent par le courrier du grand-duc, chez Boris, qui devait les remettre à Nicolas. Il y avait des lettres du vieux comte, de la comtesse, de Pétia, de Véra, de Natacha, de Sonia, et enfin six mille roubles pour l'uniforme, et encore divers objets que le comte envoyait à son fils.

VII

Le 12 novembre, l'armée de Koutouzov, campée près d'Olmütz, se préparait, pour le lendemain, à la revue des deux empereurs, russe et autrichien. La garde qui venait d'arriver de Russie passait la nuit à quinze *verstes* d'Olmütz, et le lendemain, gagnait le camp d'Olmütz droit à la revue, à dix heures du matin.

Nicolas Rostov avait reçu, ce jour, un billet de Boris qui lui communiquait que le régiment Izmailovsky passerait la nuit à quinze *verstes* d'Olmütz et qu'il l'attendait pour lui remettre lettres et argent.

Rostov avait besoin d'argent, surtout maintenant, après la campagne, quand les troupes s'arrêtèrent à Olmütz, où les vivandiers et les juifs autrichiens, bien approvisionnés, étalant des tentations de toutes sortes, emplissaient le camp. Chez les officiers du régiment de Pavlograd il y avait

des séries de festins et de fêtes à cause des décorations et des récompenses obtenues pour la campagne, et une série de voyages de plaisir à Olmütz chez une Caroline hongroise qui venait d'ouvrir là-bas un restaurant avec un service de femmes. Rostov avait fêté récemment sa promotion de cornette et avait acheté Bédouin, le cheval de Denissov. Il devait beaucoup aux camarades et aux vivandiers. Dès qu'il reçut le billet de Boris, il partit à Olmütz avec un camarade. Il dîna là-bas, but une bouteille de vin et partit seul au camp de la garde, à la recherche de son camarade d'enfance. Rostov n'était pas encore équipé ; il avait un veston de junker usé, orné de la croix militaire, un pantalon à fond de cuir, et un sabre d'officier avec ceinturon. Il montait un cheval du Don, acheté pendant la campagne à un cosaque. Son shako de hussard, bosselé, était posé en arrière et de côté, crânement. En s'approchant du camp du régiment Izmaïlovsky, il pensait à l'étonnement qu'il allait causer à Boris et à tous ses camarades de la garde par son aspect martial de hussard qui a fait déjà des campagnes.

La garde avait fait toute la campagne comme une promenade, en faisant parade de sa belle tenue et de sa discipline. Les marches étaient très courtes, on menait les havresacs sur des charrettes, et à toutes les étapes les autorités autrichiennes offraient aux officiers de bons diners. Les régi-

ments entraient dans la ville et en sortaient avec la musique, et toutes les marches (ce dont les officiers de la garde étaient fiers), sur l'ordre du grand-duc, se faisaient au pas et les officiers à leur rang.

Boris, pendant tout le trajet, allait et s'arrêtait avec Berg, déjà promu commandant de compagnie. Ayant reçu pendant la campagne le commandement d'une compagnie, Berg, grâce à son exactitude et à sa ponctualité, s'était acquis la confiance des chefs et avait arrangé très avantageusement ses affaires financières. Boris, pendant la campagne, s'était créé beaucoup de relations avec des hommes capables de lui être utiles, et, par une lettre de recommandation que lui avait donnée Pierre, il avait fait connaissance du prince André Bolkonski par qui il espérait recevoir une nomination à l'état major du généralissime. Berg et Boris, habillés avec soin et élégance, étaient assis dans l'appartement propre qui leur était destiné, ils se reposaient avec délices des dernières marches de la journée ; devant une table ronde ils jouaient aux échecs. Berg tenait entre ses genoux une pipe allumée. Boris, avec sa précision habituelle, de ses mains blanches et fines arrangeait les pièces en pyramide, en attendant le coup de Berg et regardait le visage de son partenaire qui, selon son habitude de ne penser qu'à ce dont il était occupé, était visiblement tout à son jeu.

— Eh bien, comment vous tirerez-vous de ce coup-là ? dit-il.

— Nous essayerons, répondit Berg en touchant un pion et baissant de nouveau la main.

A ce moment la porte s'ouvrit.

— Voilà, enfin ! c'est lui ! cria Rostov. — Ah ! Berg ici ! *Eh ! petits enfants, allez coucher, dormir,* — cria-t-il répétant les paroles de la vieille bonne, dont il se moquait autrefois avec Boris.

— Mes aïeux, comme tu es changé ! — Boris se leva à la rencontre de Rostov, mais en se levant il n'oublia pas de retenir et de mettre en place les pièces qui tombaient. Il voulut embrasser son ami, mais Nicolas s'écarta de lui.

Avec ce sentiment particulier de la jeunesse qui craint les voies battues et veut, sans imiter les autres, exprimer ses sentiments à sa manière et non comme on le fait souvent, en singeant les hommes âgés, Nicolas voulait faire quelque chose de particulier à cette rencontre avec son ami : il voulait pincer, pousser Boris, faire n'importe quoi, mais pas embrasser comme tout le monde ; et Boris, au contraire, tranquillement et amicalement, embrassait trois fois Rostov.

Ils ne s'étaient pas vus depuis six mois, et à cet âge, quand les jeunes gens font leurs premiers pas dans la vie, tous les deux trouvaient l'un chez l'autre de grands changements, des reflets tout à fait nouveaux des milieux où ils avaient fait ces

premiers pas. Tous deux, avaient beaucoup changé depuis qu'ils ne s'étaient vus; tous deux avaient hâte d'exprimer cette transformation qui s'était faite en eux.

— Allons, maudits frotteurs de parquets! propres, frais, comme au retour d'une promenade, tandis que nous, les malheureux de l'armée... dit Rostov, de sa voix de baryton, nouvelle pour Boris, et avec des manières militaires, en désignant ses pantalons maculés de boue.

La propriétaire allemande, se montra dans la porte, au bruit de la voix forte de Rostov.

— Quoi! est-elle jolie! fit-il en clignant des yeux.

— Pourquoi cries-tu tant! Tu les effrayeras, dit Boris. — Je ne t'attendais pas aujourd'hui, continua-t-il; c'est hier seulement que je t'ai envoyé un mot par un aide de camp de Koutouzov, une de mes connaissances, Bolkonski. Je ne pensais pas qu'il te le transmettrait si vite... Eh bien, toi, comment? Déjà tâté le feu? — demanda Boris.

Rostov, sans répondre, secoua la croix de Saint-Georges qui était attachée au brandebourg de son uniforme, et, montrant son bras en écharpe, en souriant, il regardait Berg.

— Comme tu vois, dit-il.

— Ma foi oui! dit en souriant Boris. Et nous aussi nous avons fait une belle campagne. Tu sais sans doute que Son Altesse se trouve tou-

jours auprès de notre régiment, de sorte que nous avons toutes les commodités et tous les avantages. Quelles réceptions il y avait en Pologne! Quels dîners! quels bals! je ne puis te raconter. Et le tzarevitch est très généreux avec tous ses officiers.

Et les deux amis se mirent à se raconter, l'un ses orgies de hussard et de la vie de camp, l'autre les avantages et les agréments du service sous le commandement de si grands personnages.

— Oh, la garde! — dit Rostov. — Eh bien! envoie chercher du vin.

Boris fronça les sourcils.

— Si tu y tiens absolument, fit-il. Il s'approcha du lit, tira sa bourse sous un oreiller propre, et donna l'ordre d'apporter du vin. Il faut te rendre l'argent et les lettres, ajouta-t-il. — Rostov prit la lettre, jeta l'argent sur le divan et, appuyant ses deux coudes sur la table, se mit à lire. Il lut quelques lignes et regarda Berg avec colère. Ayant rencontré le regard de celui-ci, il cacha son visage derrière la lettre.

— Mais on vous a envoyé pas mal d'argent, dit Berg en regardant la lourde bourse qui s'enfonçait dans le divan. — Voilà, nous autres, comte, nous vivons avec nos appointements. Quant à moi je vous dirai...

— Voilà ce que c'est, mon cher Berg, dit Rostov : quand vous recevrez des lettres de votre famille, que vous rencontrerez un ami à qui

vous aurez beaucoup de choses à dire et que j'y serai je m'en irai immédiatement pour ne pas vous gêner. Ecoutez, allez-vous-en quelque part, allez... au diable ! — cria-t-il et aussitôt le prenant par l'épaule et le regardant amicalement, en plein visage, évidemment pour adoucir la grossièreté de ses paroles, il ajouta : Vous savez, mon cher, ne vous fâchez pas, je vous parle comme à une vieille connaissance.

— Ah ! que dites-vous, comte, je comprends bien, dit Berg de sa voix gutturale, en se levant.

— Allez chez les maîtres de la maison, ils vous ont invité, ajouta Boris.

Berg prit un veston des plus propres, sans la moindre tache ni poussière, devant le miroir il releva ses mèches sur les tempes, comme les portait Alexandre Pavlovitch, et, se convainquant par le regard de Rostov que son veston faisait son effet, avec un sourire agréable il sortit de la chambre.

— Ah ! quel animal je suis ! prononça Rostov en lisant la lettre.

— Quoi ?

— Quel cochon je suis ! pas une seule fois je ne leur ai écrit et je les ai effrayés... quel cochon ! — répétait-il en rougissant. Eh bien, envoie donc Gavriilo chercher du vin ! Eh bien, nous allons boire ! dit-il.

Dans la lettre des parents, était introduite une lettre de recommandation pour le prince Bagration :

la vieille comtesse, selon les conseils d'Anna Mikhaïlovna, l'avait reçue par ses connaissances et l'envoyait à son fils en lui demandant de la remettre à destination et d'en profiter.

— En voilà des bêtises! j'en ai bien besoin, dit Rostov en jetant la lettre sous la table.

— Pourquoi l'as-tu jetée? demanda Boris.

— Une lettre de recommandation, que diable, je n'en ai pas besoin.

— Comment, tu te moques de cette lettre, — dit Boris qui avait ramassé la lettre et la lisait; cette lettre t'est très nécessaire.

— Non pas du tout, et je ne veux être aide de camp de personne.

— Pourquoi?

— C'est une fonction de valet.

— Comme je vois, tu es toujours le même rêveur, dit Boris en hochant la tête.

— Et toi, toujours le même diplomate. Mais il ne s'agit pas de cela... Eh bien! Comment vas-tu? — demanda Rostov...

— Moi, comme tu vois. Jusqu'ici tout va bien, mais j'avoue que je désirerais beaucoup être nommé aide de camp et ne pas rester dans les rangs.

— Pourquoi!

— Parce qu'une fois engagé dans la carrière militaire il faut tâcher, autant que possible, de la faire brillante!

— Ah ! voilà ! dit Rostov songeant à autre chose. Il regardait fixement, interrogativement dans les yeux de son ami, y cherchant visiblement et en vain la solution d'une question.

Le vieux Gavriilo apporta du vin.

— Ne faudrait-il pas maintenant envoyer chercher Alphonse Karlitch ? dit Boris ; il boira avec toi, moi je ne puis pas.

— Va, va le chercher. Eh bien, que fait ici le Teuton ? prononça Rostov avec un sourire de mépris.

— C'est un homme très brave, très honnête et très agréable, dit Boris. De nouveau Rostov regarda fixement Boris dans les yeux et soupira. Berg revint, et devant la bouteille de vin la conversation des trois officiers s'anima. Les officiers de la garde racontèrent à Rostov leur campagne, les fêtes qu'on leur avait offertes en Russie en Pologne et à l'étranger. Ils racontaient les paroles et gestes de leur commandant en chef, le grand duc ; des anecdotes sur sa bonté et son emportement. Berg, comme à son habitude, se taisait quand la conversation ne le touchait pas personnellement, mais à propos des anecdotes et de l'importance du grand-duc il raconta avec plaisir comment, en Galicie, il avait eu la chance de parler au grand-duc quand celui-ci inspectait les régiments et se fâchait pour l'irrégularité des mouvements. Avec un sourire agréable, Berg raconta comment le grand-duc

très irrité s'était approché de lui et avait crié : « Arnaoutes » (expression favorite du grand-duc héritier quand il était emporté) puis avait appelé le chef de la compagnie. « Le croiriez-vous, comte, je n'avais nullement peur, je savais avoir raison. Moi, vous savez, comte, je puis dire sans me vanter que je connais par cœur les ordres du jour et les règlements ; je les connais comme le *Pater noster*. C'est pourquoi, comte, dans ma compagnie il n'y avait pas d'irrégularité. Voilà, alors ma conscience était tranquille. Je comparus devant lui (Berg se leva, composa son visage, la main à la visière. En effet il était difficile de trouver dans un visage plus de respect et de contentement de soi-même). Il me réprimanda, m'écuma, comme on dit, m'écuma, m'écuma pas pour la vie, mais pour la mort ; il invoqua et les Arnaoutes, et les diables et la Sibérie, dit Berg en souriant finement. « Je savais que j'avais raison, c'est pourquoi je me suis tu, n'est-ce pas comte ? » — « Quoi ! es-tu muet ? — cria-t-il. — Je me taisais toujours. Et que pensez-vous, comte ? Le lendemain, dans l'ordre du jour, il n'y avait rien. Voilà ce que c'est que de ne pas perdre la tête. Oui, c'est ça, comte » conclut Berg en allumant sa pipe et lançant des ronds de fumée.

— Oui, c'est bon, — dit Rostov en souriant. Mais Boris, remarquant que Rostov avait l'intention de se moquer de Berg, détourna habilement la conversation. Il demanda à Rostov de lui raconter où

et comment il avait reçu sa blessure. C'était agréable pour Rostov. Il commença à raconter, s'animant de plus en plus pendant le récit. Il leur narra son affaire de Schœngraben, tout à fait comme racontent ordinairement les acteurs d'une bataille, c'est-à-dire comme ils voudraient que ç'eût été, comme ils l'ont entendu des autres narrateurs, de la façon la plus jolie au point de vue narratif, mais pas du tout conforme à la réalité. Rostov était un jeune homme très franc, pour rien au monde il n'aurait menti consciemment. Il commença son récit avec l'intention de raconter tout, tel que c'était, mais involontairement, inévitablement il tournait à l'invention. S'il eût raconté la vérité à ses auditeurs qui, comme lui-même, avaient déjà entendu plusieurs fois le récit de cette attaque et s'étaient fait une idée nette de ce qu'elle était, et attendaient de lui absolument le même récit, alors, ou c'est lui qu'ils n'auraient pas crû, ou, le pire, ils auraient pensé que Rostov était coupable s'il ne lui était pas arrivé ce qui arrive ordinairement aux narrateurs d'attaques de cavalerie. Il ne pouvait leur raconter tout simplement que tous étaient allés au trot, qu'il était tombé de cheval, qu'il s'était démis le bras, s'était enfui de toutes ses forces et s'était sauvé des Français dans une forêt. En outre, pour tout raconter selon la vérité, pour ne raconter que ce qui était, il fallait faire un effort sur soi. Raconter la vérité c'est très difficile et

les jeunes gens en sont rarement capables. Ils attendaient que Rostov racontât comment tout enflammé, comme une tempête il se jetait sur le carré, comment il s'élançait en pourfendant à droite et à gauche, comment son épée arrachait la chair, et comment, à bout de fatigue, il tombait, etc. Et il racontait tout cela.

Au milieu de son récit, à ces paroles : « Tu ne peux t'imaginer quel sentiment étrange de fureur on éprouve pendant l'attaque, » le prince André Bolkonskī, que Boris attendait, entra dans la chambre. Le prince André qui aimait le rôle de protecteur des jeunes gens, était flatté qu'on recherchât sa protection et se montrait bien disposé envers Boris qui avait su lui plaire la veille, et il désirait lui être utile. Envoyé avec des papiers de Koutouzov chez le grand-duc héritier, il venait chez lui, espérant le trouver seul.

Quand, en entrant dans la chambre, il aperçut le hussard qui racontait des aventures militaires (sorte de gens que le prince André ne pouvait supporter), il sourit doucement à Boris, fronça les sourcils et cligna des yeux vers Rostov, et, en saluant à peine, d'un air fatigué, il s'assit sur le divan. Il lui était désagréable d'être tombé en mauvaise société. Rostov le comprit et s'enflamma. Mais peu lui importait, c'était un étranger ; mais en regardant Boris, il s'aperçut que lui aussi avait honte d'un hussard. Malgré le ton désagréable, railleur

du prince André, malgré le mépris général que Rostov professait pour tous les aides de camp de l'état-major auquel appartenait évidemment le nouveau venu, Rostov se sentit confus, rougit et se tut. Boris demanda quelles étaient les nouvelles à l'état-major et, sans indiscretion, ce qu'on disait des nouvelles dispositions.

— Probablement une marche en avant, répondit Bolkonski, qui sans doute ne désirait pas parler davantage devant des étrangers.

Berg profita de l'occasion pour demander, avec une politesse particulière, si l'on donnerait maintenant, comme on en avait parlé, la double solde de fourrage au chef de compagnie. A cela le prince André répondit avec un sourire qu'il ne pouvait juger une si grave question d'État, et Berg sourit joyeusement.

— De ce qui vous concerne, dit encore le prince André à Boris, nous parlerons après, et il regarda Rostov. — Venez chez moi après la revue, nous ferons tout ce qui sera possible. Et, en parcourant du regard la chambre, il s'adressa à Rostov dont il ne daignait pas remarquer la gêne enfantine et invincible qui se transformait en colère.

— Vous narriez, je crois, l'affaire de Schœngra-ben ? Vous y étiez ?

— J'y étais, — répondit Rostov d'un ton irrité, comme s'il voulait par là blesser l'aide de camp.

Bolkonski remarqua l'état d'esprit du hussard, et il en fut amusé. Il sourit avec un léger mépris.

— Oui, maintenant il y a beaucoup de récits sur cette affaire!

— Oui, des histoires! — dit Rostov à voix haute en regardant avec des yeux rageurs, tantôt Boris, tantôt Bolkonski. — Oui, il y a beaucoup de récits et d'histoires, mais nos récits, les récits de ceux qui étaient au feu ont un certain poids, plus que ceux des gaillards de l'état-major qui reçoivent des récompenses sans rien faire.

— Auxquels vous supposez que j'appartiens? dit le prince André avec un sourire calme, particulièrement agréable. Un sentiment étrange de colère et en même temps de respect pour le calme de cet homme, s'unissaient en ce moment dans l'âme de Rostov.

— Je ne parle pas de vous, dit-il. Je ne vous connais pas, et j'avoue que je n'ai aucun désir de vous connaître. Je parle en général de ceux de l'état-major.

— Et moi, voici ce que je vous dirai, l'interrompit, avec une autorité tranquille dans le ton, le prince André. — Vous voulez m'offenser et je suis prêt à vous concéder que c'est très facile à faire, si vous n'avez pas assez de respect de vous-même, mais avouez que le lieu et le temps sont bien mal choisis pour cela. Bientôt, nous serons tous à un grand duel plus sérieux et, en outre, Droubetzkoï,

qui se dit votre vieil ami, n'est point du tout coupable de ce que ma physionomie ait le malheur de vous déplaire. Cependant, fit-il en se levant, vous savez mon nom et où me trouver ; mais n'oubliez pas que je ne me considère nullement comme votre offensé et que mon conseil d'homme plus âgé c'est de laisser cette affaire sans suite. Alors, à vendredi, après la revue, je vous attendrai, Droubetzkoï. Au revoir, dit le prince André ; et il sortit en les saluant tous deux.

Rostoy se rappela ce qu'il fallait répondre, seulement quand le prince André fut parti, et il était surtout fâché de n'avoir pas répondu.

Rostov ordonna immédiatement de préparer son cheval, et en disant sèchement adieu à Boris, il partit chez lui. « Faut-il aller demain au quartier général et provoquer cet aide de camp poseur, ou, en effet, laisser cette affaire sans suite ? » Cette question le tourmentait tout le long du chemin. Tantôt avec colère il pensait avec quel plaisir il verrait l'effroi de cet homme petit, faible et orgueilleux, sous son pistolet ; tantôt, avec étonnement, il sentait que de tous les hommes qu'il connaissait il ne désirait avoir pour ami personne autant que ce petit aide de camp qu'il haïssait si fort.

VIII

Le lendemain de l'entrevue de Boris avec Rostov, avait lieu la revue des troupes autrichiennes et des troupes russes, les unes, fraîches arrivées de Russie, et les autres de retour de campagne avec Koutouzov. Les deux empereurs : celui de Russie avec le grand-duc héritier, et l'empereur d'Autriche avec l'archiduc, passaient la revue de l'armée alliée, forte de quatre-vingt mille hommes.

Dès l'aube, les troupes commencèrent à se mouvoir dans leur tenue de parade et s'alignèrent dans les champs devant la forteresse. Tantôt, des milliers de pieds, de baïonnettes et de drapeaux flottants s'agitaient sur l'ordre des officiers, s'arrêtaient, se tournaient, se mettaient dans les intervalles, se laissant dépasser par d'autres masses d'infanterie avec d'autres uniformes ; tantôt, l'élégante cavalerie en uniformes bleus, rouges, verts, brodés, précédée des musiciens bigarrés sur des chevaux noirs, bais,

gris, avec un cliquetis, galopait à pas cadencés ; tantôt en s'alignant avec un bruit d'airain, les canons tremblaient sur leurs affûts polis, brillants, l'artillerie s'avancait entre l'infanterie et la cavalerie et s'installait sur les places qui lui étaient réservées. Non seulement les généraux en tenue de parade, les bustes minces et gros, tendus jusqu'à l'excès, les cous rouges serrés dans les collets, les écharpes et toutes les décorations, non seulement les officiers pommadés, élégants, mais chaque soldat, le visage lavé, frais, rasé, son uniforme brossé jusqu'au luisant, chaque cheval étrillé, le poil brillant comme de la soie, la crinière lissée poil à poil, tous sentaient qu'il se passait quelque chose de très important et de très solennel. Chaque général et chaque soldat sentait son propre néant, se reconnaissait un grain de poussière dans cette mer humaine, et, en même temps, avait conscience de sa puissance comme partie de cet énorme tout.

Dès la pointe du jour le branle-bas, les préparatifs étaient commencés et, à dix heures, tout était prêt. Les rangs se dressaient sur un immense espace. L'armée était disposée sur trois rangs : devant la cavalerie, derrière l'artillerie, et plus en arrière encore l'infanterie.

Entre chaque rang de troupes un passage était ménagé. Les trois parties de l'armée étaient nettement séparées l'une de l'autre : les troupes de guerre de Koutouzov (parmi lesquelles, dans la

ligne de devant, sur le flanc droit, était le régiment de Pavlograd); les régiments de l'armée et de la garde venant de Russie, et l'armée autrichienne. Mais tous étaient dans une même ligne, sous le même commandement et dans le même ordre.

« Ils arrivent! Ils arrivent! » Ce chuchotement ému glissa comme le vent sur les feuilles. Des voix effrayées se firent entendre et l'inquiétude des derniers préparatifs parcourut toutes les troupes.

Un groupe qui s'avançait, s'aperçut devant Olmütz, et en même temps, bien que l'air fût calme, un vent léger parcourut l'armée en inclinant à peine les flammes des lances et les drapeaux flottants qui se balançaient à leurs hampes. L'armée elle-même semblait exprimer par ce mouvement léger, sa joie de l'approche des Empereurs. On entendit une voix : fixe!

Ensuite, comme le chant du coq à l'aube, des voix le répétèrent en divers endroits. Et tout devint calme.

Dans le silence de mort on n'entendait que le piétinement des chevaux. C'était la suite des Empereurs. Les Empereurs s'approchèrent du front, et les sons des trompettes du 1^{er} régiment de cavalerie jouant la marche générale, éclatèrent. On eût dit que l'armée tout entière, et non les trompettes, en se réjouissant de l'approche des Empereurs, émettait ces sons.

A travers eux on percevait nettement la voix

jeune, caressante de l'empereur Alexandre. Il prononça le salut, et le premier régiment, cria : « Hourra ! » si longuement, si fort et si joyeusement que les hommes eux-mêmes s'effrayaient de leur nombre et de la force de l'énorme masse qu'ils composaient.

Rostov se trouvait au premier rang de l'armée de Koutouzov, de qui l'Empereur s'approcha tout d'abord. Il éprouvait le sentiment de tous les hommes de cette armée : l'oubli de soi-même, la conscience fière de la puissance et de l'enthousiasme passionné pour celui qui était le centre de ce triomphe.

Il sentait qu'une parole de cet homme suffisait pour que toute cette masse (et lui avec elle, comme une miette infime) se jetât au feu ou à l'eau, au crime, à la mort ou au plus grand héroïsme, c'est pourquoi il ne pouvait s'empêcher de trembler et de frémir au son de ce cri enthousiaste.

— Hourra ! Hourra ! Hourra ! résonnait de tous côtés ; un régiment après l'autre recevait l'Empereur aux sons de la marche générale et ensuite avec un : Hourra ! Hourra ! qui, en grossissant toujours, se confondait en un grondement étourdissant.

Avant l'approche de l'Empereur, chaque régiment, silencieux et immobile, semblait un corps mort, mais dès que l'Empereur était près de lui, le régiment s'animait et joignait ses clameurs à celles de toute la ligne qu'avait dépassée l'Empe-

reur. Aux sons bruyants, étourdissants de ces voix, parmi les masses de troupes immobiles, comme pétrifiées dans leurs carrés, se mouvaient négligemment, mais symétriquement et avec aisance, des centaines de cavaliers de la suite et devant eux des hommes, les Empereurs.

Sur eux était concentrée l'attention passionnée de toute cette masse d'hommes.

Le jeune et bel empereur Alexandre, en uniforme de cavalier de la garde, en tricorne, par son visage agréable et sa voix sonore, non haute, attirait toute l'attention.

Rostov était près des trompettes, et de loin, ses yeux percants reconnurent l'Empereur ; il suivit son approche. Quand l'empereur fut à une distance de vingt pas et que Nicolas distingua jusqu'aux moindres détails le beau, jeune et gai visage de l'empereur, il éprouva un sentiment de tendresse et d'enthousiasme qu'il n'avait jamais éprouvé. Tout, chaque trait, chaque mouvement de l'empereur, lui semblait délicieux.

En s'arrêtant en face du régiment de Pavlograd, Alexandre s'adressa en français à l'empereur d'Autriche et sourit. A ce sourire, Rostov sourit malgré lui et ressentit un amour encore plus grand pour son Empereur. Il voulait le lui témoigner par quelque chose, il savait cela impossible et voulait pleurer. Alexandre appela le commandant du régiment et lui dit quelques mots.

« Mon Dieu, qu'éprouverais-je si l'Empereur s'adressait à moi? Je mourrais de bonheur! » pensa Rostov.

L'Empereur s'adressa aussi aux officiers.

— Messieurs, je vous remercie, tous, de tout mon cœur. (A chaque parole, Rostov croyait entendre des voix du ciel).

Comme Rostov eût été heureux de mourir maintenant pour son Empereur!

— Vous avez mérité les drapeaux de Saint-Georges et vous serez dignes d'eux!

— « Mourir, mourir pour lui, rien que mourir! » pensait Rostov.

L'Empereur prononça encore quelque chose que Rostov n'entendit pas, et les soldats répondirent de toute la force de leurs poumons : Hourra!

Rostov aussi cria fort en se penchant sur sa selle.

Il désirait se faire mal en poussant ce cri, mais exprimer son enthousiasme pour l'empereur.

Celui-ci resta quelques secondes en face du hussard, comme s'il était indécis. « Comment l'Empereur peut-il être indécis? » se dit Rostov. Et ensuite cette indécision même parut à Rostov majestueuse et charmante, comme tout ce que faisait l'Empereur.

L'indécision d'Alexandre ne dura qu'un instant. Son pied, chaussé de souliers pointus, comme on les portait alors, toucha la jument anglaise

bai qu'il montait ; sa main, gantée de blanc, tendit les guides et il avança, accompagné de la mer mouvante de ses aides de camp. Il s'éloignait de plus en plus, s'arrêtait devant d'autres régiments, et Rostov ne distingua bientôt que son plumet blanc à travers la suite qui entourait les empereurs.

Parmi les personnes de la suite, Rostov remarqua Bolkonskī qui se tenait à cheval nonchalamment, négligemment. Rostov se rappela sa querelle de la veille avec lui, et il se demanda : « Faut-il ou non le provoquer ? Non, sans doute, et, en général, faut-il parler de cela, y penser en un tel moment ? Après de tels sentiments d'amour, d'enthousiasme, de sacrifice, que signifient toutes nos querelles et nos offenses ? Je les aime tous et maintenant je pardonne à tous. »

Quand l'Empereur eut parcouru presque tous les régiments, les troupes commencèrent à défiler devant lui dans une marche cérémoniale. Rostov, sur son Bédouin, récemment acheté à Denissov, passa en queue de son escadron, c'est-à-dire seul et tout à fait en vue de l'Empereur. Avant d'arriver à l'Empereur, Rostov, en bon cavalier, donna deux fois des éperons à son Bédouin et l'amena heureusement jusqu'à cette allure furieuse du trot que prenait Bédouin échauffé : sa gueule écumante abaissée sur son poitrail, la queue soulevée, à peine touchant le sol, comme s'il fendait l'air, levant gracieusement, haut les pattes, Bédouin

qui sentait aussi sur lui le regard de l'Empereur, passa magnifiquement.

Rostov lui-même, les jambes en arrière, la poitrine bombée, ne faisant qu'un avec son cheval, le visage grave mais rayonnant, *en diable*, comme disait Denissov, passa devant l'Empereur.

— Bravo ! les hussards de Pavlograd ! — dit l'Empereur.

« Mon Dieu, comme je serais heureux s'il m'ordonnait à l'instant de me jeter dans le feu, » pensa Rostov.

Quand la revue fut terminée, les officiers nouveaux venus et ceux de Koutouzov se réunirent en groupes et se mirent à causer des décorations, des Autrichiens, de leurs uniformes, de leur front, de Bonaparte et combien celui-ci se sentirait mal, surtout après l'arrivée du corps d'armée d'Essen et si la Prusse prenait notre parti.

Mais dans les groupes on parlait surtout de l'empereur Alexandre, on répétait ses mots, ses gestes ; on était enchanté de lui.

Tous ne désiraient qu'une chose : sous son commandement marcher au plus vite contre l'ennemi. Sous le commandement de l'Empereur, impossible de ne pas vaincre n'importe qui ; ainsi pensaient, après la revue, Rostov et la majorité des officiers.

Après la revue tous étaient plus sûrs de vaincre qu'ils auraient pu l'être après deux batailles gagnées.

IX

Le lendemain de la revue, Boris, vêtu de son plus bel uniforme et accompagné des souhaits de son camarade Berg, partit à Olmütz, chez Bol-konskï, afin de profiter de sa bonne grâce pour se faire une meilleure situation et surtout devenir aide de camp d'un personnage important, ce qui lui semblait particulièrement désirable dans l'armée. « C'est bien facile à Rostov, à qui le père envoie des dizaines de mille roubles, de dire qu'il ne veut s'humilier devant personne et qu'il ne sera le valet de personne, mais moi qui n'ai que ma tête, je dois faire une carrière et ne pas laisser échapper les occasions mais en profiter. »

A Olmütz il ne trouva pas ce jour-là le prince André, mais l'aspect de la ville où se tenait le quartier général, le corps diplomatique, et où demeureraient les deux empereurs avec leur suite de

courtisans augmentait encore plus son désir d'appartenir à ce monde supérieur.

Il ne connaissait personne et malgré son élégant veston d'officier de la garde, tous ces chefs qui passaient dans les rues, en équipages élégants, avec des plumets, des rubans et des décorations, courtisans et militaires, semblaient tellement au-dessus de lui, petit officier de la garde, qu'ils ne voulaient et ne pouvaient reconnaître son existence. A l'appartement du généralissime Koutouzov, où il demanda Bolkonski, tous les aides de camp et même les brosseurs le regardaient comme s'ils désiraient lui faire entendre que beaucoup d'officiers comme lui venaient ici et que tous étaient très importuns. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, le lendemain 15, après le dîner, il alla de nouveau à Olmütz et, en entrant dans la maison occupée par Koutouzov, demanda Bolkonski.

Le prince André était à la maison. Boris fut introduit dans une grande salle où probablement autrefois on dansait et où maintenant se trouvaient cinq lits, divers meubles, une table, des chaises, un clavecin. Un aide de camp, en robe de chambre persane, qui se trouvait le plus près de la porte, était assis à une table et écrivait. L'autre, rouge, gros, Nesvitzki, était allongé sur un lit, les mains sous la tête, et il riait avec l'officier assis près de lui.

Le troisième jouait au clavecin une valse viennoise ; le quatrième, appuyé sur le clavecin, chantait. Bolkonski n'était pas là. Aucun de ces messieurs, en remarquant Boris, ne changea d'attitude. Celui qui écrivait et à qui Boris s'adressa, se tourna d'un air mécontent et lui dit que Bolkonski était de service et qu'il aille, s'il avait besoin de le voir, par la porte de gauche, dans le salon de réception. Boris remercia et se dirigea vers le salon de réception. Là il y avait environ dix officiers et généraux.

Au moment où Boris entra, le prince André, en clignant des yeux avec mépris (et une expression particulière de fatigue polie qui exprimait clairement : je ne causerais pas avec vous si ce n'était de mon devoir), écoutait un vieux général russe, décoré, qui, presque sur la pointe des pieds, le visage cramoisi empreint de l'expression obséquieuse du soldat, disait quelque chose au prince André.

— Très bien, veuillez attendre, — dit-il au général, en russe, avec cette prononciation française qu'il affectait quand il voulait exprimer du mépris ; et, en remarquant Boris, le prince André cessa de s'adresser au général (qui courait derrière lui en le suppliant d'écouter encore quelque chose), et, avec un sourire gai, salua Boris. A ce moment Boris comprit clairement ce qu'il présentait auparavant : que, dans l'armée, outre cette

subordination et cette discipline écrites dans les règlements, enseignées au régiment et qu'il connaissait lui-même, il existe une autre subordination, plus essentielle, celle qui force le général au visage cramoisi à attendre respectueusement, alors que le capitaine prince André, pour son propre plaisir, préfère causer avec le sous-lieutenant Droubetzkoï. Plus que jamais Boris résolut de s'attacher, moins à obéir aux règlements qu'à se conformer à cette subordination non écrite. Il sentit maintenant que ce fait seul d'être recommandé au prince André le faisait d'un coup supérieur à ce général qui, en l'autre cas, dans les rangs, pourrait perdre le sous-lieutenant de la garde. Le prince André s'approcha de lui et lui prit la main.

— C'est bien dommage que vous ne m'ayez pas rencontré hier. J'ai passé toute la journée avec ces Allemands. Nous sommes allés avec Veyroter contrôler la disposition. Quand les Allemands se piquent d'exactitude, on n'en finit plus!...

Boris sourit comme s'il comprenait ce à quoi le prince André faisait allusion; mais il entendait pour la première fois le nom de Veyroter et même le mot disposition.

— Eh bien, mon cher, vous tenez toujours à être aide de camp? J'ai pensé à vous tout ce temps.

— Oui, je le désirerais, — répondit Boris en rougissant. — J'ai eu l'intention de supplier le gé-

néral en chef; il a une lettre me concernant de la part du prince Kouraguine; je voulais lui demander... parce que... je crains que la garde n'aille pas au feu, — ajouta-t-il, en guise d'excuse.

— Bon, bon, nous causerons de tout cela, — dit le prince André. — Permettez-moi seulement d'annoncer ce monsieur et je suis à vous.

Pendant que le prince André allait annoncer le général cramoisi, ce général, qui évidemment ne partageait pas les idées de Boris sur les avantages de la subordination non écrite, fixait d'un tel regard l'audacieux sous-lieutenant qui l'avait empêché de terminer sa conversation avec l'aide de camp, que Boris se sentit gêné. Il se détourna et attendit avec impatience que le prince André revint du cabinet du général en chef.

— Voici, mon cher, ce que j'ai pensé pour vous, dit le prince André quand il revint dans la grande salle au clavecin. — Vous n'avez pas besoin d'aller chez le général en chef : il vous dira un tas d'amabilités, vous invitera à dîner (ce ne serait pas encore mal au point de vue de cette subordination, pensa Boris) mais, il n'en sortira rien. Nous serons bientôt un bataillon entier d'aides de camp et d'ordonnances; mais voici ce que nous ferons : j'ai un excellent ami, le général aide de camp, un homme charmant, le prince Dolgoroukov, et, bien que vous l'ignoriez peut-être,

maintenant, Koutouzov et son état-major et nous tous, nous ne sommes absolument rien ; tout se fait maintenant chez l'empereur. Alors, allons chez Dolgoroukov, j'ai fort à propos besoin d'aller chez lui ; je lui ai déjà parlé de vous ; nous verrons s'il n'aurait pas la possibilité de vous installer près de lui ou quelque part là-bas, plus près du soleil.

Le prince André s'animait particulièrement quand il lui arrivait de guider un jeune homme vers le succès mondain, et, sous le prétexte de cette aide pour autrui que par orgueil il n'acceptait jamais pour soi, il se trouvait près de ce centre qui assurait le succès et qui l'attirait. Il se chargeait très volontiers de Boris et allait avec lui chez le prince Dolgoroukov.

Il était déjà très tard le soir quand ils arrivèrent au palais d'Olmütz occupé par les Empereurs et leurs Cours.

Le même jour avait eu lieu le Conseil supérieur de la guerre auquel assistaient tous les membres des Hofkriegsrath et les deux Empereurs. Au conseil, contre l'avis des anciens : Koutouzov et le prince Schwarzenberg, on avait décidé de prendre immédiatement l'offensive et de livrer à Bonaparte une bataille générale. Le Conseil supérieur de la guerre venait de prendre fin quand le prince André, accompagné de Boris, arriva au Palais pour voir le prince Dolgoroukov.

Tous les personnages du quartier général se trouvaient encore sous le charme du Conseil supérieur de la guerre, favorable au parti des jeunes. Les voix timorées qui conseillaient d'attendre encore quelque événement avant de prendre l'offensive étaient si bien étouffées, leurs objections étaient repoussées par des preuves si éclatantes, que la question qu'on avait traitée dans le conseil — la future bataille et sans doute la victoire — semblait déjà n'être pas dans l'avenir, mais dans le passé. Tous les avantages étaient de notre côté. Les forces énormes qui surpassaient sans doute les forces de Napoléon étaient concentrées en un endroit. Les troupes étaient animées par la présence de l'empereur et impatientes de se battre. Le point stratégique où il fallait opérer était connu jusqu'aux moindres détails du général autrichien Veyroter qui guidait les troupes (un hasard heureux faisait que les troupes autrichiennes avaient fait précisément les manœuvres sur ce même champ où maintenant il fallait se battre avec les Français); le pays était relevé sur des cartes, et Bonaparte, visiblement affaibli, n'entreprendrait rien.

Dolgoroukov, un des partisans les plus convaincus de l'offensive, venait de rentrer du Conseil, fatigué et tourmenté, mais animé et fier de la victoire remportée. Le prince André présenta son protégé; le prince Dolgoroukov serra poli-

ment et fortement la main de Boris mais ne lui dit rien, et évidemment incapable de se retenir d'exprimer les idées qui l'occupaient si fortement en ce moment, il s'adressa en français au prince André :

— Eh bien ! Mon cher, quelle bataille nous avons soutenue, Dieu fasse seulement que la prochaine ait un résultat aussi victorieux. Cependant, mon cher, — fit-il en s'animant et saccadant ses mots, — je dois reconnaître ma faute envers les Autrichiens et surtout envers Veyroter. Quelle ponctualité ! quelle exactitude ! quelle connaissance du pays ! quelles prévisions de toutes les possibilités, de toutes les conditions, de tous les moindres détails ! Non, mon cher, même exprès on ne peut inventer rien de plus avantageux que les conditions dans lesquelles nous nous trouvons. L'exactitude autrichienne unie au courage russe, que voulez-vous de plus ?

— Alors, l'attaque est définitivement décidée ? demanda Bolkonski.

— Vous savez, mon cher, il me semble que Buonaparte a définitivement perdu son latin. Vous savez qu'aujourd'hui une lettre de lui est arrivée pour l'Empereur.

Dolgoroukov eut un sourire significatif.

— Vraiment ! qu'écrit-il ? demanda Bolkonski.

— Que peut-il écrire ? Tra, dé, ri, dé, ra, etc. C'est toujours afin de gagner du temps. Je vous

dis qu'il est entre nos mains, c'est sûr? Mais le plus amusant, — fit-il tout à coup en riant avec bonhomie — c'est, qu'on ne savait comment lui adresser la réponse. Si ce n'est au Consul, il va sans dire que ce ne peut être à l'Empereur; alors il me semble qu'il fallait adresser au général Buonaparte.

— Cependant, entre ne pas reconnaître l'empereur et l'appeler général Buonaparte, je crois qu'il y a de la marge, dit Bolkonski.

— Voilà, c'est ça, — l'interrompt en riant et très vite Dolgoroukov. — Vous connaissez Bilibine, c'est un homme très spirituel, il proposait d'adresser : « A l'usurpateur et à l'ennemi du genre humain. »

Dolgoroukov riait joyeusement.

— Pas plus? remarqua Bolkonski.

— Mais quand même Bilibine a trouvé une suscription sérieuse. C'est un homme très spirituel, très intelligent.

— Et quoi donc?

— AU CHEF DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS, — prononça sérieusement et avec plaisir le prince Dolgoroukov. — N'est-ce pas bien?

— Bien, oui, mais ça ne lui plaira pas, objecta Bolkonski.

— Oh même beaucoup! mon frère le connaît: il a diné plus d'une fois chez lui, chez l'empereur d'aujourd'hui, à Paris et il m'a dit n'avoir

jamais vu de diplomate plus affiné et plus rusé. Vous savez : l'habileté française unie au cabotage italien. Vous connaissez ses aventures avec le comte Markov ? Seul le comte Markov pouvait lui tenir tête. Vous connaissez l'histoire du mouchoir ? C'est charmant ! Et le bavard Dolgoroukov s'adressant tantôt à Boris, tantôt au prince André, raconta comment Bonaparte, pour éprouver notre ambassadeur Markov, laissa tomber exprès devant lui son mouchoir, et s'arrêta en le regardant et en attendant probablement que le comte le lui ramassât. Aussitôt Markov, avait laissé tomber le sien à côté de celui de Bonaparte et avait ramassé le sien et laissé l'autre.

— CHARMANT ! — dit Bolkonski. — Mais, voilà, prince, je suis venu chez vous afin de solliciter pour ce jeune homme. Voyez-vous?...

Le prince André ne pouvait achever ; un aide de camp entra chez Dolgoroukov et le mandait chez l'Empereur.

— Ah ! quel ennui ! dit Dolgoroukov en se levant hâtivement et serrant les mains du prince André et de Boris. Sachez que je serai très heureux de faire tout ce qui dépendra de moi pour vous et pour ce charmant jeune homme. Il serra de nouveau la main de Boris avec une expression joviale, franche et animée. — Mais vous voyez... A une autre fois !

Boris était ému à la pensée de cette proximité du pouvoir suprême qu'il sentait en ce moment.

Là il se trouvait en contact avec les ressorts qui guidaient tous les mouvements énormes de ces masses dont il se sentait, dans son régiment, une infime et docile partie. Ils sortirent dans le couloir, derrière le prince Dolgoroukov, et rencontrèrent un homme de petite taille qui sortait de la porte de la chambre de l'Empereur où entrait Dolgoroukov. Il était vêtu en civil, avait l'air intelligent, et sa mâchoire proéminente, loin d'enlaidir son visage, lui donnait de la vivacité et une expression rusée. Cet homme, petit, salua Dolgoroukov comme l'un des siens, et d'un regard fixe et froid, dévisagea le prince André, attendant visiblement que celui-ci le saluât ou lui cédât la route. Le prince André ne fit ni l'un ni l'autre; son visage exprimait la colère, et le jeune homme, en se détournant cotoya le mur du couloir.

— Qui est-ce? — demanda Boris.

— Un des hommes les plus remarquables, mais le plus désagréable pour moi. C'est le ministre des Affaires étrangères, le prince Adam Czartorisky. Ce sont ces hommes qui décident du sort des peuples, dit en sortant du palais Bolkonskï avec un soupir qu'il ne put retenir.

Le lendemain les troupes se mirent en marche et avant la bataille d'Austerlitz, Boris ne put revoir Bolkonskï, ni celui-ci aller chez Dolgoroukov, et, pour le moment, il restait dans le régiment Izmaïlovsky.

Le 16, à l'aube, l'escadron de Denissov, où servait Nicolas Rostov, qui était dans le détachement du prince Bagration, quitta son étape, pour aller au feu, comme on disait. A la distance d'une verste, derrière d'autres colonnes, il était arrêté sur la grand route. Rostov vit défilér devant lui, en avant, les Cosaques, le 1^{er} et le 2^e escadron de hussards, les bataillons d'infanterie avec l'artillerie ; il vit passer à cheval les généraux Bagration et Dolgoroukov, les aides de camp. Toute la peur qu'il avait éprouvée comme autrefois devant le feu, toute la lutte intérieure déployée pour la vaincre, tous ses rêves pour lui, hussard, de se distinguer dans la mêlée, étaient perdus en vain. Leur escadron était laissé en réserve, et Nicolas Rostov passa toute la journée dans l'ennui.

A neuf heures du matin il entendit devant lui des fusillades, les cris : hurra ! il vit des blessés

(peu nombreux) qu'on emportait et enfin il vit une centaine de Cosaques qui conduisaient un détachement entier de cavaliers français. Évidemment l'affaire était terminée. Elle était peu importante, mais heureuse. Les soldats et les officiers qui retournaient parlaient de la victoire brillante, de la prise de Vischau, de la capture d'un escadron français tout entier. Le temps s'était ensoleillé après la légère gelée de la nuit et le radieux éclat de ce jour d'automne coïncidait avec la nouvelle de la victoire qu'affirmaient non seulement les récits de ceux qui participaient à cette affaire mais aussi l'expression joyeuse des visages des soldats, des officiers, des généraux, des aides de camp qui passaient en tous sens devant Rostov. Nicolas avait d'autant plus de regrets qu'il avait éprouvé en vain toute la peur qui précède la bataille et qu'il passait toute cette joyeuse journée dans l'inaction.

— 'ostov, viens ici ! Buons à not'e chag'in ! lui cria Denissov en s'installant au bord de la route, devant une bouteille et des victuailles. Les officiers firent cercle autour de Denissov et bavardèrent en mangeant.

— Voilà, on en emmène encore un ! dit un des officiers en montrant un dragon français que deux cosaques conduisaient à pied. L'un d'eux menait par la bride un grand et beau cheval français, celui du prisonnier.

— Vends-moi le cheval ! cria Denissov au cosaque.

— Si vous voulez, Votre Noblesse...

Les officiers se levèrent et entourèrent les cosaques et le captif français. Le dragon français était un jeune Alsacien qui parlait le français avec un accent allemand. Il étouffait d'émotion. Son visage était rouge et, en entendant la langue française, il parla rapidement aux officiers s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Il disait qu'on ne l'aurait pas pris, qu'il n'était pas coupable de ce qu'on l'avait pris, que c'était la faute du CAPORAL qui l'avait envoyé chercher des housses, que lui-même l'avait prévenu que les Russes étaient déjà là ; et à chaque mot il ajoutait : MAIS QU'ON NE FASSE PAS DE MAL A MON PETIT CHEVAL ; et il caressait son cheval. On voyait qu'il ne comprenait pas bien où il se trouvait. Tantôt il s'excusait de s'être laissé prendre ; tantôt, s'imaginant être devant les autorités, il vantait son exactitude de soldat et son souci du service. Il apportait avec lui dans notre arrière-garde l'atmosphère toute fraîche de l'armée française, si étrangère pour nous.

Les Cosaques vendirent le cheval pour deux louis, et Rostov, qui avait reçu de l'argent et était le plus riche parmi les officiers, l'acheta.

— MAIS QU'ON NE FASSE PAS DE MAL A MON PETIT CHEVAL, dit naïvement l'Alsacien à Rostov quand le cheval lui fut remis.

Rostov, en souriant, rassura le dragon et lui donna l'argent.

— Allez, allez, dit le Cosaque en touchant de la main le prisonnier pour qu'il avançât.

— L'Empereur ! l'Empereur ! entendirent tout à coup les hussards. Tous couraient, se hàtaient, s'agitaient et Rostov vit s'avancer sur la route quelques cavaliers à plumets blancs. En un clin d'œil tous étaient à leur poste et attendaient.

Rostov ne se rendit pas compte comment il courut jusqu'à son poste et monta à cheval. Son regret de n'avoir pas participé à l'affaire, sa mauvaise humeur de se trouver toujours avec les mêmes personnes, toute pensée égoïste disparurent instantanément. Il était tout absorbé par le sentiment de bonheur que lui causait la présence de l'Empereur. A elle seule, elle le récompensait de l'ennui de ce jour. Il était heureux comme un amant qui a obtenu le rendez-vous désiré. Dans le rang, n'osant pas se retourner, il sentait *son* approche par un instinct passionné et non par le bruit des sabots des chevaux de la cavalerie qui s'approchait; il le sentait parce qu'au fur à mesure de l'approche, autour de lui, tout devenait plus clair, plus joyeux, plus important, plus solennel; à mesure que le soleil s'avancait en répandant autour de lui les rayons d'une lumière douce, majestueuse, il se sentait saisi par ces rayons, il entendait sa voix, cette voix caressante, calme,

majestueuse et ample. Comme Rostov sentait que ce devait être, un silence de mort s'établit, et dans ce silence éclata la voix de l'empereur.

— LES HUZARDS DE PAVLOGRAD? fit-il interrogativement.

— LA RÉSERVE, SIRE, répondit une voix quelconque, très humaine après cette voix surhumaine qui avait dit : LES HUZARDS DE PAVLOGRAD?

L'empereur était près de Rostov, il s'arrêta. Le visage d'Alexandre était encore plus beau qu'à la revue, trois jours avant. Il brillait de tant de gaité, de jeunesse innocente qu'il rappelait le rayonnement d'un enfant de quatorze ans, et en même temps, c'était l'éclat du visage du grand empereur. En parcourant du regard l'escadron, par hasard, les yeux de l'empereur rencontrèrent ceux de Rostov et pour deux secondes à peine s'arrêtèrent sur eux. L'empereur comprit-il ce qui se passait dans l'âme de Rostov (Rostov pensa qu'il avait tout compris), mais pendant deux secondes il fixa ses yeux bleus (une lumière douce et tendre en jaillissait) sur le visage de Rostov.

Puis, tout à coup, il souleva les sourcils, d'un mouvement brusque frappa du pied gauche son cheval et, au galop, partit en avant. Le jeune empereur ne pouvait s'abstenir du désir d'assister au combat, et malgré les observations des courtisans, à midi, laissant la troisième colonne avec laquelle il marchait, il galopa sur l'avant-garde. En-

core avant de s'approcher des hussards, quelques aides de camp lui apportèrent la nouvelle de l'heureuse issue de l'affaire.

Le combat, qui consistait seulement en ce qu'un escadron français était pris, fut présenté comme une brillante victoire sur les Français, et c'est pourquoi, l'empereur et toute l'armée, surtout avant que la fumée de la poudre du champ de bataille ne fût dissipée, crurent que les Français étaient vaincus et qu'ils reculaient par force. Quelques minutes après le passage de l'empereur on manda en avant la division des hussards de Pavlograd. Rostov vit encore une fois l'empereur à Vischau, petit village allemand. Sur la place du village, où, avant l'arrivée de l'empereur, avait eu lieu une fusillade assez forte, il y avait quelques soldats blessés et tués qu'on n'avait pas encore eu le temps de relever.

L'empereur, entouré de sa maison militaire et civile, montait une jument alezane, tout autre que celle qu'il avait à la revue, et, un peu incliné en côté, portant à ses yeux, d'un geste gracieux, la lorgnette d'or, il regardait un soldat étendu, sans casque et la tête ensanglantée. Le blessé était si sale, si grossier, si laid, que Rostov était choqué qu'il fut si près de l'empereur. Rostov vit les épaules de l'empereur frissonner comme sous l'influence du froid, son pied gauche éperonner nerveusement le flanc du cheval, tandis que le cheval,

habitué, regardait avec indifférence, sans bouger. Un aide de camp descendit de cheval, prit le soldat sous les bras et l'installa sur un brancard.

Le soldat gémissait :

— Plus doucement ! plus doucement ! Ne peut-on pas plus doucement ? prononça l'empereur, qui semblait souffrir davantage que le soldat mourant ; et il s'éloigna.

Rostov vit que des larmes emplissaient les yeux de l'empereur, et, comme il s'éloignait, il l'entendit dire à Czartorisky :

— QUELLE HORRIBLE CHOSE QUE LA GUERRE !

Les troupes d'avant-garde se disposaient devant Vischau en face des ennemis qui, durant toute la journée, nous cédaient la place à la moindre escarmouche. Les remerciements de l'Empereur furent transmis à l'avant-garde ; des décorations étaient promises ; les soldats reçurent double ration d'eau-de-vie. Plus gaîment encore que dans la nuit précédente, les bûchers brillaient, les chansons des soldats retentissaient. Denissov, cette nuit-là, fêtait son avancement au grade de major, et Rostov, qui avait déjà bu pas mal à la fin du banquet, proposa un toast à la santé de l'empereur : « Pas l'empereur imperator, comme on dit aux banquets officiels, mais à la santé de l'empereur, l'homme bon, charmant et grand. Buvons à sa santé et à sa victoire certaine sur les Français ! »

« Si auparavant nous avons combattu, dit-

il, si nous n'avons pas cédé aux Français comme à Schœngraben, que sera-ce maintenant que l'empereur est devant nous ! Nous mourrons tous avec plaisir, nous mourrons pour lui ! N'est-ce pas, messieurs. Je ne m'exprime peut-être pas bien, j'ai bu beaucoup, mais je sens comme ça et vous aussi. A la santé d'Alexandre I^{er}, hurra ! »

— Hurra ! répétèrent les voix avinées des officiers.

Et le vieux chef de compagnie Kirsten cria avec animation et non moins franchement que Rostov, jeune homme de vingt ans.

Quand les officiers eurent bu et brisé leurs verres, Kirsten en remplit d'autres et, en bras de chemise, un verre à la main, il s'approcha des bûchers des soldats, et dans une pose majestueuse, agitant haut la main, ses moustaches longues et grises et sa poitrine blanche qu'on apercevait derrière sa chemise ouverte, il s'arrêta dans la lumière des bûchers.

— Enfants ! A la santé de l'empereur ! A la victoire sur les ennemis ! Hurra ! cria-t-il de son fort baryton de vieux hussard.

Les hussards se serrèrent et tous répondirent par de grands cris.

Très tard dans la nuit, quand tous se furent séparés, Denissov tapa de sa main courte l'épaule de son favori Rostov.

— Voilà, en campagne, on ne sait de qui s'amou'acher, alo's il s'est ép'is de l'Empe'eur !

— Denissov, ne plaisante pas sur ce sujet, — cria Rostov. — C'est un sentiment si grand, si noble?...

— Je te c'ois, je te c'ois! Moi aussi je le pa'tage, l'app'ouve...

— Non, tu ne comprends pas! Et Rostov se leva et se mit à errer entre les bûchers en rêvant au bonheur de mourir, non pour sauver la vie de l'empereur (il n'osait même y songer), mais tout simplement pour mourir sous ses yeux.

En effet, il était amoureux de l'empereur et de la gloire des armes russes et de l'espoir du triomphe futur. Et il n'était pas le seul à éprouver ce sentiment en ce jour mémorable qui précéda la bataille d'Austerlitz. Les neuf dixièmes des soldats et des officiers russes d'alors étaient amoureux, bien que moins enthousiastes, de leur empereur et de la gloire des armes russes.

XI

Le lendemain, l'empereur séjourna à Vischau, Le premier médecin, Villiers, fut plusieurs fois mandé près de lui. Au quartier général et parmi les troupes les plus proches, la nouvelle se répandit que l'empereur était indisposé. Il ne prenait rien et avait mal dormi, disaient les plus intimes. Cette indisposition de l'empereur était due à la forte impression produite sur son âme sensible par la vue des blessés et des morts.

Au lever du jour, le 17, un officier français, protégé par le drapeau parlementaire, venant de l'avant-poste, arrivait à Vischau et demandait une audience à l'empereur de Russie. Cet officier était Savary. L'empereur venait de s'endormir et Savary dut attendre. A midi il était admis près de l'empereur, et une heure après il parlait aux avant-postes de

l'armée française avec le prince Dolgoroukov.

On disait que Savary était venu afin de proposer à l'empereur Alexandre une entrevue avec Napoléon. A la joie de toute l'armée et à son orgueil, l'entrevue était refusée. Et au lieu de l'empereur, c'était le prince Dolgoroukov, le vainqueur de Vischau, qui était envoyé avec Savary pour s'entretenir avec Napoléon afin de savoir si ces pourparlers, contre tout espoir, avaient pour but le désir réel de la paix.

Le soir, à son retour, Dolgoroukov se rendit directement chez l'empereur et resta longtemps en tête-à-tête avec lui.

Les 18 et 19 novembre, les troupes firent encore deux marches en avant, et, après une légère escarmouche, les avant-postes de l'ennemi reculèrent. Dans les sphères supérieures de l'armée, le 19, vers midi, se produisit une agitation très vive qui dura jusqu'au lendemain matin 20 novembre, date de la mémorable bataille d'Austerlitz. Le 19, jusqu'à midi, le mouvement, les conversations animées, l'allée et venue des aides de camp, se limitaient au seul quartier général des empereurs; l'après-midi du même jour, le mouvement se transmettait au quartier général de Koutouzov et dans les états-majors des chefs de colonnes. Le soir, par les ordres portés par les aides de camp, ce mouvement se répandait dans toute l'armée, et dans la nuit du 19 au 20, se soulevait, houlait,

s'agitait et s'ébranlait comme une immense toile de dix *verstes*, la masse des quatre-vingt mille hommes de l'armée alliée.

Le mouvement concentré qui avait commencé le matin dans le quartier général des empereurs et qui avait donné le branle à tout le mouvement lointain, était semblable au premier mouvement de la roue centrale de la grande horloge d'une tour. Lentement une roue se remue, puis une deuxième, une troisième, puis toutes commencent à se mouvoir de plus en plus rapidement; les poulies, les essieux crient, la sonnerie tinte, des figures se dressent, et lentement les aiguilles commencent à se mouvoir en indiquant le résultat du mouvement.

Comme dans le mécanisme de l'horloge, dans le mécanisme militaire, le mouvement, une fois donné, ne peut s'arrêter avant qu'il n'ait été jusqu'au bout; de même qu'avant la mise en mouvement, les parties du mécanisme qui ne sont pas encore entrées en fonction sont immobiles: les roues s'engrènent en s'accrochant par des dents, les poulies tournent rapidement en sifflant, mais la roue voisine reste immobile, on dirait qu'elle va rester ainsi des centaines d'années; mais le moment est venu, une dent l'a accrochée, et, obéissant à ce mouvement, la roue tourne en grinçant et se confond dans une action dont elle ne comprend ni le but ni le résultat.

De même que dans l'horloge, où le résultat du mouvement compliqué des innombrables roues et poulies n'est qu'un déplacement lent et mesuré de l'aiguille qui indique le temps, le résultat de tous les mouvements humains, compliqués, de ces cent soixante mille Russes et Français, de toutes ces passions, des désirs, des regrets, des humiliations, des élans orgueilleux, de la peur, de l'enthousiasme de ces hommes, était seulement la perte de la bataille d'Austerlitz, appelée bataille des Trois Empereurs, c'est-à-dire le mouvement lent de l'aiguille de l'histoire universelle sur le cadran de l'histoire de l'humanité.

Le prince André était de service ce jour-là, et n'avait pas quitté le général en chef.

A six heures du soir, Koutouzov arrivait au quartier général des empereurs, et, passant peu de temps chez l'empereur, allait chez le grand maréchal de la cour, comte Tolstoï.

Bolskonskiï profita de ce moment pour entrer chez Dolgoroukov et prendre des détails de l'affaire. Le prince André sentait que Koutouzov était troublé et contrarié de quelque chose et qu'au quartier général on était mécontent de lui, que tous les personnages du quartier général des empereurs avaient avec lui le ton de personnes qui savent quelque chose que les autres ignorent, c'est pourquoi il désirait causer à Dolgoroukov.

— Bonjour, mon cher, — dit Dolgoroukov qui

prenait le thé avec Bilibine, — demain c'est le grand jour. Eh bien, votre vieux? Pas de bonne humeur?

— Je ne puis dire qu'il n'est pas de bonne humeur, mais il me semble qu'il désirerait être écouté.

— Mais on l'a écouté au Conseil, et on l'écouterait quand il parlera sensément. Mais retarder et attendre quelque événement, maintenant que Bonaparte redoute par-dessus tout la bataille décisive, c'est impossible.

— Vous l'avez vu? Eh bien comment est-il Bonaparte? Quelle impression vous a-t-il produite? demanda le prince André.

— Oui, je l'ai vu et me sens convaincu qu'il craint plus que tout au monde la bataille générale, répéta Dolgoroukov, donnant évidemment une grande importance à cette conclusion tirée par lui de son entrevue avec Napoléon. — S'il n'avait pas peur de la bataille, pourquoi demanderait-il cette entrevue, engagerait-il des pourparlers, et surtout pourquoi reculerait-il tandis que la retraite est si contraire à toute sa tactique guerrière? Croyez-moi, il craint, il redoute la bataille générale. Son heure est sonnée. C'est moi qui vous le dis.

— Mais racontez-moi comment il est, demanda de nouveau le prince André.

— Lui! C'est un homme en redingote grise qui désire beaucoup que je l'appelasse Votre

Majesté, et qui, à son regret, n'a reçu de moi aucun titre. Voilà l'homme qu'il est, pas plus, répondit Dolgoroukov en regardant Bilibine avec un sourire.

— Malgré mon profond respect pour le vieux Koutouzov, — continua-t-il, — nous serions bien bons d'attendre pour lui donner ainsi l'occasion de s'en aller et de nous tromper, tandis que maintenant, il est sûrement entre nos mains. Mais il ne faut pas oublier Souvorov et sa règle : ne pas se placer dans la situation de l'attaqué, mais attaquer soi-même. Croyez-moi, à la guerre, l'énergie des jeunes gens est souvent un meilleur guide que toute l'expérience des vieux tacticiens.

— Mais dans quelle position l'attaquerons-nous ? Je suis allé aujourd'hui aux avant-postes, et personne ne peut dire au juste où se trouvent ses forces principales ! — dit le prince André.

Il avait envie de raconter à Dolgoroukov le plan d'attaque qu'il avait imaginé.

— Bah ! ça m'est tout à fait égal ! — se mit à dire Dolgoroukov, très vite, en se levant et dépliant une carte sur la table ; — tous les cas sont prévus : s'il est près de Brün...

Et le prince Dolgoroukov, vite mais peu clairement, expliquait le mouvement de flanc de Veyroter.

Le prince André éleva des objections et exposa son plan, qui pouvait être aussi bon que celui de

Veyroter mais avait ce défaut que le plan de Veyroter était déjà approuvé.

Dès que le prince André se mit à montrer les désavantages du plan de Veyroter et les avantages du sien, le prince Dolgoroukov cessa de l'écouter et regarda distraitement non la carte, mais le visage de l'interlocuteur.

— Mais chez Koutouzov, il y aura aujourd'hui le Conseil supérieur de guerre et vous y pourrez exposer tout cela, dit Dolgoroukov.

— C'est ce que je ferai, prononça le prince André en s'éloignant de la carte.

— Et sur quoi discutez-vous, messieurs? — intervint Bilibine qui, avec un sourire gai, avait écouté leur conversation et se préparait à plaisanter; — que demain apporte la victoire ou la défaite, la gloire de l'armée russe est assurée. Sauf votre Koutouzov, il n'y a pas un seul Russe parmi les chefs de division. Les chefs sont : HERR GÉNÉRAL WIMPFEN, LE COMTE DE LANGERON, LE PRINCE DE LICHTENSTEIN, LE PRINCE DE HOHENLOHE ET ENFIN PRISCH... ET AINSI DE SUITE, COMME TOUS LES NOMS POLONAIS.

— TAISEZ-VOUS, MAUVAISE LANGUE, dit Dolgoroukov. C'est faux, maintenant il y a déjà deux Russes : Miloradovitch et Dokhtourov, et il y en aurait un troisième, le comte Araktcheïev, mais ses nerfs sont ébranlés.

— Mais, je pense que Mikhaïl Ilarionovitch est

déjà revenu, — dit le prince André. — Je vous souhaite le succès et bonne chance, messieurs.

Et il sortit en serrant les mains de Dolgoroukov et de Bilibine.

En revenant, le prince André ne put se retenir de demander à Koutouzov, assis près de lui en silence, ce qu'il pensait de la bataille de demain.

Koutouzov regarda sévèrement son aide de camp, et après un silence, répondit :

— Je pense que nous perdrons la bataille, je l'ai dit au comte Tolstoï, et lui ai demandé de le faire savoir à l'empereur. Sais-tu ce qu'il m'a répondu?

Eh, MON CHER GÉNÉRAL, JE ME MÊLE DE RIZ ET DE CÔTELETTES, MÉLEZ-VOUS DES AFFAIRES DE LA GUERRE.

Oui, c'est ce qu'on m'a répondu.

XII

A dix heures du soir, Veyroter arriva avec ses plans au logement de Koutouzov où était réuni le Conseil supérieur de la guerre. Tous les chefs de colonnes, sauf le prince Bagration qui avait refusé de venir, étaient réunis chez le général en chef à l'heure indiquée. Veyroter, qui avait combiné la future bataille, présentait, par son animation et son impatience, un contraste frappant avec Koutouzov, mécontent et somnolent qui, malgré lui, remplissait les fonctions de président et de directeur du Conseil. Veyroter, on le voyait, se sentait en tête d'un mouvement devenu déjà impossible à arrêter. Il était comme un cheval attelé à une charrette qui court sur une descente. Était-ce lui qui traînait ou quelque chose le poussait-il ? il ne savait pas, mais il allait à toute vitesse, n'ayant plus déjà le temps de réfléchir où le mènerait ce mouvement. Veyroter, ce soir-là était allé deux

fois inspecter personnellement les lignes ennemies, deux fois chez les empereurs, russe et autrichien, pour les rapports et les explications, et dans sa chancellerie où il avait dicté en allemand les dispositions. Tout à fait épuisé, il arrivait maintenant chez Koutouzov.

Il était évidemment si préoccupé qu'il oubliait même de se montrer respectueux envers le général en chef. Il l'interrompait et parlait vite, pas très clairement, sans regarder son interlocuteur, sans répondre aux questions qu'on lui posait. Tout couvert de terre, il avait l'air misérable, tourmenté, fatigué, et en même temps, assuré et orgueilleux.

Koutouzov occupait un petit château près d'Austerlitz. Dans le grand salon, devenu le cabinet du général en chef, se trouvaient Koutouzov, Veyroter et les membres du conseil supérieur de la guerre. Ils buvaient du thé. On n'attendait que le prince Bagration pour ouvrir la séance.

A huit heures, un ordonnance du prince Bagration apporta la nouvelle qu'il ne pouvait venir. Le prince André vint en informer le général en chef, et, profitant de la permission que lui avait donné Koutouzov, il resta dans la salle du conseil.

— Puisque le prince Bagration ne vient pas, nous pouvons commencer, dit Veyroter en se levant hâtivement de sa place et s'approchant de la table où s'étalait une grande carte des environs de Brünn.

Koutouzov, en uniforme déboutonné, d'où émergeait un cou gras, était assis dans un voltaire, ses mains potelées de vieillard posées symétriquement sur les bras du fauteuil, et presque endormi. Au son de la voix de Veyroter avec un effort il ouvrit son œil unique.

— Oui, oui, je vous en prie, il est déjà tard, prononça-t-il en hochant la tête, la baissant et de nouveau fermant les yeux.

Si, au commencement, les membres du conseil pouvaient penser que Koutouzov feignait de dormir, alors les sons émis par son nez, durant la lecture suivante, prouvaient, qu'en ce moment, pour le général en chef, il s'agissait d'une chose bien plus importante que le désir de montrer du mépris pour la disposition ou pour n'importe quoi. Il s'agissait pour lui de la satisfaction de l'invincible besoin humain de sommeil. En effet, il dormait. Veyroter, avec le mouvement de l'homme trop occupé pour perdre un moment, jeta un regard sur Koutouzov et, s'étant convaincu qu'il dormait, il prit le papier et d'une voix haute, monotone, se mit à lire la disposition de la bataille future, sous le titre qu'il lut aussi :

« Dispositions des troupes pour l'attaque des positions ennemies derrière Kobelnitz et Sokolnitz, le 20 novembre 1805. »

• La disposition était très compliquée et très difficile. Elle était ainsi conçue :

DA DER FEIND MIT SEINEM LINKEN FLUEGEL AN DIE MIT WALD BEDEKTEN BERGE LEHNT, UND SICH MIT SEINEM RECHTEN FLUEGEL LAENGS KOBELNITZ UND SOKOLNITZ HINTER DIE DORT BEFINDLICHEN TEICHEZIEHT, WIR IM GEGENTHEIL MIT UNSEREM LINKEN FLUEGEL SEINEM RECHTEN SEHR DEBORDIREN, SO IST ES VORTHEILHAFT FLUEGEL DES FEINDES ZU ATTAKIREN, BESONDERS WENN WIR DIE DOERFER SOKOLNITZ UND KOBELNITZ IM BEZITZE HABEN, WODURCH WIR DEM FEIND ZUGLEICH IN DIE FLANKE FALLEN UND IHN AUF DER FLOECHE ZWISCHEN SCHLAPANITZ UND DEM THUERASSA-WALDE VERFOLGEN KOENNEN, INDEM WIR DEM DEFILEEN VON SCHLAPANITZ UND BELLOWITZ AUSWEIFEN, WELCHE DIE FEINDLICHE FRONT DECKEN. ZU DIESEM ENDZWECKE IST ES NOETHIG... DIE ERSTE KOLONNE MARSCHIRT... DIE ZWEITE KOLONNE MARSCHIRT... DIE DRITTE KOLONNE MARSCHIRT etc. (1), lisait Veyroter. Les généraux semblaient écouter avec ennui cette disposition compliquée. Le général Bouksguevden, blond, grand, était debout, le

(1) Puisque l'ennemi s'appuie de son aile gauche sur les montagnes boisées et de l'aile droite s'étend le long de Kobelnitz et de Sokolnitz, derrière les étangs situés là, et que nous, au contraire, avec notre aile gauche, dépassons de beaucoup son aile droite, alors il nous sera avantageux d'attaquer cette aile ennemie surtout si nous occupons les villages Sokolnitz et Kobelnitz ce qui nous donnera la possibilité d'attaquer l'ennemi de flanc et de l'acculer dans la plaine entre Schlapanitz et la forêt de Thurass, en évitant le défilé entre Schlapanitz et Bielovitz qui couvre le front de l'ennemi. Pour atteindre ce but il faut... la première colonne marche... la deuxième colonne marche... la troisième marche..., etc.

dos appuyé contre le mur et les yeux fixés sur les bougies allumées ; il paraissait ne pas écouter, et même désirer qu'on s'en aperçût. Juste en face de Veyroter et fixant sur lui ses yeux brillants, grands ouverts, le rouge Miloradovitch, les moustaches et les épaules soulevées, était assis dans une attitude martiale, les coudes appuyés sur les genoux. Il se taisait obstinément en regardant le visage de Veyroter et ne le quitta des yeux que quand le chef d'état-major autrichien se tut. A ce moment, Miloradovitch promena avec importance son regard sur les autres généraux. Mais l'expression de ce regard important ne permettait pas de décider s'il approuvait ou non, les dispositions, s'il en était satisfait ou non. Le comte Langeron était assis le plus près de Veyroter ; avec un fin sourire, qui ne quitta pas son visage de méridional français tant que dura la lecture, il regardait ses doigts fins qui tournaient rapidement, en la tenant par un coin, une tabatière d'or à portrait. Au milieu d'une des plus longues périodes, il cessa de tourner sa tabatière, souleva la tête et, avec une politesse désagréable, du bout de ses lèvres minces, il interrompit Veyroter et voulut dire quelque chose. Mais le général autrichien, sans interrompre sa lecture, fronça sévèrement les sourcils et agita les coudes comme s'il voulait dire : « Après, après vous ferez vos réflexions, maintenant, veuillez regarder la carte et écouter. »

Langeron leva des yeux étonnés, regarda Miloradovitch comme pour avoir une explication, mais en rencontrant le regard important qui ne signifiait rien, il baissa tristement les yeux, et de nouveau, se mit à tourner sa tabatière.

— UNE LEÇON DE GÉOGRAPHIE, prononça-t-il en à parté mais assez haut pour se faire entendre.

Prjebichewsky, avec une politesse respectueuse mais digne, rabattait son oreille, avec sa main, dans la direction de Veyroter, et avait l'air d'un homme absorbé d'attention. Le petit Dokhtourov était assis juste en face de Veyroter, avec un air très attentif et modeste, penché sur la carte étalée, il étudiait de bonne foi la disposition et le pays inconnu. Plusieurs fois il demanda à Veyroter de répéter des mots qu'il n'avait pas bien entendus et les noms difficiles des villages. Veyroter accédait à son désir et Dokhtourov prenait des notes.

Quand la lecture, qui dura plus d'une heure, fut terminée, Langeron, arrêtant le mouvement de sa tabatière, sans regarder Veyroter ni personne en particulier, se mit à dire combien il serait difficile d'exécuter une telle disposition, qui supposait connue la situation de l'ennemi, alors que cette situation pouvait être tout à fait quelconque puisque l'ennemi était en mouvement. Les observations de Langeron étaient fondées, mais on voyait que leur but était surtout de faire sentir au général Veyroter, qui avait lu cette disposition avec autant d'assurance

que s'il avait eu en sa présence des écoliers, qu'il avait affaire non pas à des sots, mais à des hommes qui pouvaient lui en remontrer dans les questions militaires. Quand le son monotone de la voix de Veyroter s'arrêta, Koutouzov ouvrit les yeux, comme un meunier qui s'éveille à l'interruption du bruit endormant des roues du moulin. Il écouta ce que disait Langeron et sembla dire : « Ah ! vous en êtes toujours aux mêmes bêtises ! » Et il ferma hâtivement les yeux et baissa la tête encore davantage.

En s'efforçant de blesser le plus fortement possible Veyroter dans son amour-propre militaire d'auteur, Langeron prouvait que Bonaparte pouvait facilement attaquer au lieu d'être attaqué et rendre ainsi toutes ces dispositions inutiles. A toutes ces objections, Veyroter répondait par un sourire ferme et méprisant, évidemment préparé à l'avance pour chaque objection, quelle qu'elle pût être.

— S'il pouvait nous attaquer, il l'aurait fait aujourd'hui, dit-il.

— Alors, vous pensez qu'il est sans forces ? demanda Langeron.

— S'il a quarante mille hommes c'est beaucoup, répondit Veyroter avec le sourire fin d'un docteur à qui une bonne femme de campagne veut indiquer un remède.

— Dans ce cas, il marche à sa perte en attendant

notre attaque, — dit Langeron avec un sourire ironique en regardant de nouveau, pour obtenir son appui, Miloradovitch qui était le plus près de lui. Mais évidemment, à ce moment Miloradovitch ne pensait guère à ce que discutaient les généraux.

— MA FOI, — dit-il, — demain nous verrons tout au champ de bataille.

Veyroter sourit de nouveau de ce sourire qui voulait exprimer qu'il trouvait ridicule et étrange de rencontrer des objections de la part des généraux russes, et de prouver ce dont, non seulement lui-même, mais les deux empereurs, étaient absolument convaincus.

— L'ennemi a éteint les feux et on entend un bruit ininterrompu dans son camp, dit-il. Que signifie cela? Ou il s'en va, et c'est la seule chose que nous devons craindre, ou il change de position (il sourit). Mais même, s'il occupait Thurass, il nous éviterait seulement beaucoup de peines, et toutes les dispositions, jusqu'aux moindres détails, resteraient les mêmes.

— Comment cela? dit le prince André qui attendait depuis longtemps l'occasion d'exprimer ses doutes.

Koutouzov s'éveilla, toussota et regarda les généraux.

— Messieurs, la disposition prise ne peut être changée ni demain, ni même aujourd'hui (parce

qu'il est déjà plus de minuit). Vous l'avez entendue, et nous tous accomplirons notre devoir. Et, avant la bataille, il n'y a rien de plus important... (il se tut un moment) que de bien dormir.

Koutouzov fit le mouvement de se lever; les généraux saluèrent et s'éloignèrent. Il était déjà minuit passé. Le prince André sortit.

Le Conseil supérieur de la guerre devant lequel le prince André n'avait pas pu exposer son projet, ainsi qu'il l'avait espéré, lui laissait une impression vague et troublée. Qui avait raison, Dolgoroukov et Veyroter, ou Koutouzov, Langeron et ceux qui n'approuvaient pas le plan d'attaque?

Il ne le savait. « Mais, est-ce que Koutouzov n'aurait pas pu exprimer directement à l'Empereur ses idées! Ne peut-on pas agir autrement? A cause de considérations personnelles de courtisans doit-on risquer des milliers d'existences et la mienne? » pensait-il.

« Oui, il se peut qu'on me tue demain. » Et tout à coup, à cette idée de la mort, une série de souvenirs, les plus lointains et les plus intimes, s'éveillèrent dans son imagination. Il se rappelait les derniers adieux avec son père, avec sa femme, les premiers temps de son amour pour elle. Il se rappelait sa grossesse, et il se sentit ému pour elle et pour soi-même, et tout nerveux, il sortit de la cabane où il logeait avec Nesvitzki et se mit à marcher devant la maison.

La nuit était brumeuse et, à travers le brouillard, le clair de lune glissait mystérieusement. « Oui, demain, demain, — pensait-il — demain peut-être tout sera-t-il fini pour moi ; tous ces souvenirs ne seront peut-être plus, ils n'auront plus pour moi aucun sens, et demain peut-être, même sûrement, je le pressens, pour la première fois je devrai enfin montrer tout ce que je puis faire. »

Et il se représentait la bataille, la défaite, la concentration de la bataille sur un seul point, l'embarras de tous les chefs. Et voilà : ce moment heureux, ce Toulon qu'il a attendu si longtemps s'offre enfin à lui. Il exprime fermement et nettement son opinion à Koutouzov, à Veyroter, aux empereurs. Tous sont frappés de la justesse de ses considérations, mais personne ne s'engage à les réaliser. Alors, il prend un régiment, une division, s'assure que personne ne se mêlera de ses dispositions et il conduit sa division au point décisif, et, à lui seul, il remporte la victoire. « Et la mort et les souffrances, » dit une autre voix. Mais le prince André ne répond pas à cette voix et continue ses succès.

La bataille suivante est élaborée par lui seul. Officiellement il est près de Koutouzov, mais il fait tout lui-même. La bataille suivante est gagnée par lui seul, Koutouzov est déplacé et c'est lui qu'on nomme... « Et bien, et après ? » dit de nouveau une voix. « Et après, si avant d'accomplir

cela tu n'es pas dix fois blessé, tué, si tu ne t'es pas trompé ; et bien, après ? » — « Après, se répond le prince André, je ne sais pas, après, je ne veux pas, et ne peux pas le savoir. Mais si je désire cela, si je veux la gloire, si je veux que les hommes me connaissent, qu'ils m'aient, suis-je donc coupable, suis-je coupable de vouloir cela seul, de ne vivre que pour cela ? Oui, seulement pour cela ! Je ne l'avouerai jamais à personne, mais, mon Dieu, que donc faire si je n'aime que la gloire, l'amour des hommes. La mort, les blessures, la perte de la famille, rien ne m'effraye. Si chers que puissent m'être mon père, ma sœur, ma femme, et ceux que j'aime le plus, si terrible et antinaturel que ce puisse paraître, je les donnerais tous sans hésiter, pour un moment de gloire, de triomphe, pour l'amour d'hommes que je ne connais pas, que je ne connaîtrai jamais, pour l'amour de ces hommes-là » — fit-il, en entendant causer dans la cour de Koutouzov.

Dans la cour de Koutouzov on entendait les voix des brosseurs qui s'apprétaient à se coucher ; une voix, probablement celle d'un cocher ; agaçait le vieux cuisinier de Koutouzov, appelé Tite, que le prince André connaissait, et disait : « Tite, eh Tite ? »

— Quoi ?

— Tite, va battre le blé (1), — répondit celui qui plaisantait.

(1) Jeu de rimes intraduisible.

— Allez au diable ! — éclata la voix, dominée par le rire des brosseurs et des domestiques.

« Et quand même, je n'aime et ne tiens qu'au triomphe sur tous ceux-ci, je ne tiens qu'à la gloire, et à la force mystérieuse qui ici même, s'avance vers moi, dans ce brouillard ! »

XIII

Rostov passa cette nuit avec son peloton aux avant-postes du détachement de Bagration. Les hussards étaient dispersés derrière la ligne, deux par deux, et lui-même parcourait cette ligne en essayant de vaincre le sommeil invincible qui le gagnait. Derrière lui se voyait un immense espace couvert des bûchers de notre armée qui éclairaient à travers le brouillard. Devant s'étendaient l'obscurité et la brume épaisse.

Rostov avait beau regarder dans ce lointain il ne voyait rien. Il lui semblait apercevoir là où devait être l'ennemi, tantôt une lueur grise, tantôt quelque chose de noir, tantôt des feux; parfois il croyait à une aberration de sa vue. Ses yeux se fermaient et dans son imagination se présentaient ou l'empereur, ou Denissov, ou les souvenirs de Moscou, et de nouveau il se hâtait d'ouvrir les yeux et tout près, devant lui, il voyait tantôt la

tête et les oreilles du cheval qu'il montait, tantôt les figures noires des hussards — quand, à six pas, il se heurtait contre eux — et, dans le lointain, la même obscurité et le même brouillard. « Pourquoi pas? C'est très possible, pensait Rostov, que l'empereur me rencontre et, me donnant un ordre, comme à tout officier, me dise : Va, en reconnaissance là-bas. Ne dit-on pas que tout se fait par hasard : il voit tel ou tel officier, et l'attache à sa personne... »

« Et s'il m'attachait à lui ! oh ! comme je le garderais, comme je lui dirais toute la vérité, comme je dénoncerais les fourbes. » Et Rostov, pour se représenter vivement son amour et son dévouement pour l'empereur, s'imaginait l'ennemi ou un Allemand traître qu'avec plaisir non seulement il tuerait, mais qu'il souffleterait aux yeux mêmes de l'Empereur. Tout à coup un cri lointain éveilla Rostov. Il tressaillit et ouvrit les yeux.

« Ou suis-je? Ah oui, dans la ligne; le mot d'ordre flèche, Olmütz. Quel dommage que notre escadron soit demain en réserve... Je demanderai qu'on m'envoie au feu. C'est peut-être la seule occasion de voir l'empereur. Maintenant la relevée n'est pas loin. Je ferai encore un tour et après j'irai chez le général et le lui demanderai. » Il se réinstalla sur sa selle et poussa le cheval pour regarder encore une fois ses hussards. Le temps lui semblait plus clair.

A gauche, on apercevait une pente douce, éclairée, et en face un mamelon noir qui semblait droit comme un mur. Sur ce mamelon, paraissait une tache blanche, tout à fait inexplicable pour Rostov. Était-ce une plaine dans la forêt éclairée par la lune ou la neige pas encore fondue ou des maisons blanches? Il lui semblait même que quelque chose remuait sur cette tache blanche. « C'est sans doute de la neige, cette tache... une TACHE, pensa Rostov. Mais non, pas une tache... Natacha, ma sœur, les yeux noirs, Natachka (comme elle sera étonnée quand je lui dirai que j'ai vu l'Empereur!) Natachka, Natachka... »

— Serrez à droite, votre Seigneurie, ici, il y a des buissons, dit la voix d'un hussard devant qui Rostov passait endormi. Rostov releva sa tête déjà penchée jusque sur la crinière de son cheval et s'arrêta près du hussard. Le sommeil juvénile, enfantin s'emparait de lui invinciblement. « Oui, à quoi pensais-je? pour ne pas oublier... Comment je parlerai à l'Empereur? Non, pas ça. C'est demain. Oui, oui, Natachka. Qui? Les hussards. Les hussards, les moustaches. Ce hussard aux moustaches a passé par la rue Tverskaia, j'ai pensé à lui encore en face de la maison Gouriev... Le vieux Gouriev... Ah! bon, bon garçon, Denissov!... Oui tout est bêtise. Le principal c'est que maintenant l'Empereur est ici. Quand il m'a regardé il a voulu dire quelque chose mais il n'osait pas... Non, c'est moi qui n'ai

pas osé. Oui, c'est de la blague. Mais surtout ne pas oublier ce que j'ai pensé. Oui, Natachka. Oui, oui, oui. C'est bon. » Et de nouveau sa tête retombait sur le cou du cheval. Soudain il lui sembla qu'on venait de tirer sur lui. « Quoi, quoi! qui frappe? » — dit-il en s'éveillant. Au moment où il ouvrait les yeux, Rostov entendit devant lui, là où était l'ennemi, les cris prolongés de milliers de voix. Son cheval et celui du hussard qui chevauchait près de lui dressèrent les oreilles. A cet endroit, d'où l'on entendait des cris, des feux, l'un après l'autre, s'enflammaient et s'éteignaient, et par toute la ligne des troupes françaises, sur la colline, des feux s'allumaient et des cris s'élevaient de plus en plus. Rostov entendait déjà le son des mots français mais ne pouvait les comprendre. Trop de voix résonnaient. On n'entendait que Raaaa! Rrrrrrrr!

— Qu'est-ce que c'est? Qu'en penses-tu? demanda Rostov au hussard qui était près de lui. C'est chez l'ennemi?

Le hussard ne répondit pas.

— Eh bien! n'entends-tu pas? — fit Rostov qui attendait en vain la réponse.

— Qui le sait, votre Seigneurie! répondit de mauvaise grâce le hussard.

— Par la position, ce doit être l'ennemi, — répéta Rostov.

— Peut-être oui, peut-être non, dit le hus-

sard. Il se passe tant de choses la nuit. Eh ! cria-t-il à son cheval qui s'impatientait.

Le cheval de Rostov aussi s'impatientait, frappait du pied le sol gelé, en écoutant les sons et regardant les feux. Les cris augmentaient toujours et se confondaient en une clameur générale, que seule, une armée de plusieurs milliers d'hommes pouvait produire. Les feux se dispersaient de plus en plus, probablement sur toute la ligne du camp français. Rostov n'avait plus sommeil. Les cris joyeux, triomphants, de l'armée ennemie l'excitaient : VIVE L'EMPEREUR ! L'EMPEREUR ! — distinguait maintenant Rostov.

— Ce ne doit pas être loin ; derrière le ruisseau, dit-il au hussard.

Le hussard, sans répondre, se contenta de soupirer et toussota mécontent. Dans la ligne des hussards, on entendait les piétinements des cavaliers qui marchaient au trot, et du brouillard de la nuit, tout à coup émergea, semblable à un énorme éléphant, la figure d'un sous-officier de hussards.

— Votre Seigneurie, les généraux ! — dit le sous-officier en s'approchant de Rostov. Celui-ci, en continuant à suivre les feux et les cris, partit avec le sous-officier à la rencontre de quelques cavaliers qui s'avançaient sur la ligne. L'un était sur un cheval blanc ; le prince Bagration et le prince Dolgoroukov et les aides de camp venaient observer

le phénomène étrange des feux et des cris dans l'armée ennemie. Rostov s'approcha de Bagration, lui fit son rapport, et, se joignant aux aides de camp, écouta ce que disaient les généraux.

— Croyez-moi, ce n'est qu'une ruse, — disait Dolgoroukov à Bagration. — Ils se retirent, et l'on a ordonné à l'arrière-garde d'allumer les feux et de faire du bruit pour nous tromper.

— Je ne crois pas, dit Bagration. Ce soir, je les ai vus sur cette colline. S'ils reculent, alors ils ont décampé de là. Monsieur l'officier, sont-ils encore là-bas, les éclaireurs ? demanda-t-il à Rostov.

— Ils y étaient ce soir, mais maintenant je l'ignore, Votre Excellence. Si vous me l'ordonnez, j'irai avec les hussards.

Bagration s'arrêta et, sans répondre, tâcha de distinguer le visage de Rostov, en dépit du brouillard.

— Eh bien ! Allez, fit-il après un court silence.

— J'obéis.

Rostov éperonna son cheval, appela le sous-officier Fedtchenko et deux hussards, et, leur ordonnant de le suivre, il descendit au trot la colline dans la direction des cris incessants. Rostov, avec un frisson joyeux, allait seul, suivi de trois hussards, dans ce lointain brumeux, mystérieux et dangereux, où personne n'était allé avant lui. De la colline, Bagration lui cria de n'aller pas plus loin que le ruisseau, mais Rostov feignit de ne pas entendre,

et, sans s'arrêter, il allait de plus en plus loin, en se trompant sans cesse : prenant les buissons pour les arbres, les ravins pour des hommes, et en expliquant toujours ses méprises. Descendant la colline au trot, bientôt il ne voyait plus ni les feux des nôtres, ni ceux de l'ennemi, mais entendait plus hauts et plus distincts les cris des Français. Dans le creux, il aperçut devant lui quelque chose comme une rivière, mais quand il fut auprès, il reconnut la grand'route. En sautant sur la grand'route, indécis il retint sa monture : fallait-il suivre la route ou la traverser et continuer à travers les champs noirs, vers la colline opposée. Suivre la route qui éclairait dans le brouillard, c'était moins dangereux parce qu'on pouvait remarquer plus vite les hommes. « Suis-moi, » cria-t-il. Il coupa la route, et au galop s'engagea sur la colline, vers cet endroit où se tenait le soir, un piquet français.

— Votre Seigneurie ! Voilà ! — prononça derrière lui un des hussards, et Rostov n'avait pas encore aperçu quelque chose qui semblait noir dans le brouillard, que déjà brillait la flamme, craquait un coup et qu'une balle, comme en gémissant, sifflait haut dans le brouillard et disparaissait. L'autre coup ne partit pas, mais un éclair brilla. Rostov fit volte-face et retourna au galop. A divers intervalles, quatre coups éclatèrent, et sur des notes différentes les balles sifflaient dans le brouillard. Rostov retenait son cheval excité

comme lui par les coups, et montait au pas. « Eh bien, encore, encore, encore ! » disait en son âme une voix joyeuse.

Mais il n'y avait plus de coups de fusil. Seulement en s'approchant de Bagration, Rostov lança son cheval au galop et la main à la visière, il l'aborda.

Dolgoroukov insistait toujours sur son opinion que les Français reculaient et n'avaient allumé des feux que pour nous tromper.

— Qu'est-ce que cela prouve ? disait-il, pendant que Rostov s'approchait d'eux. Ils ont pu reculer et laisser le piquet.

— Évidemment tous ne sont pas encore partis, prince. A demain matin, demain nous saurons tout, dit Bagration.

— Votre Excellence, le piquet est toujours sur la colline, au même endroit que ce soir, — rapporta Rostov en s'inclinant et tenant la main à la visière ; il n'avait pas la force de retenir le sourire joyeux excité par cette course et principalement par le son des balles.

— Bien, bien, je vous remercie, monsieur l'officier, — dit Bagration.

— Votre Excellence, permettez-moi de vous adresser une demande !

— Qu'y a-t-il ?

— Demain, notre escadron est destiné aux réserves, permettez-moi de vous demander de m'attacher au premier escadron.

— Quel nom ?

— Comte Rostov.

— Eh bien, reste près de moi comme ordonnance.

— Le fils d'Illia Andréiévitich ? dit Dolgoroukov. Mais Rostov ne lui répondit pas.

— Alors, je puis espérer, Votre Excellence ?

— Je donnerai l'ordre.

« Demain, il est très possible qu'on m'envoie avec un ordre près de l'Empereur, — pensa-t-il, — Dieu soit loué ! »

Les feux et les cris de l'armée ennemie tenaient à ceci : pendant que dans les rangs on lisait l'ordre de Napoléon, celui-ci, lui-même, à cheval, faisait le tour des bivouacs. Les soldats, en apercevant l'Empereur, enflammaient des torches de paille, et couraient derrière lui aux cris de : *Vive l'Empereur !* La proclamation de Napoléon était ainsi conçue :

« Soldats ! L'armée russe se dresse contre vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont les mêmes bataillons que vous avez écrasés près d'Hollabrünn et que, depuis, vous avez sans cesse poursuivis jusqu'à cet endroit. Les positions que nous occupons sont formidables, et pendant qu'ils monteront pour prendre notre droite ils me présenteront le flanc. Soldats ! je conduirai moi-même

vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu, si vous, avec votre courage habituel, portez dans les rangs ennemis le désordre et le trouble. Mais si la victoire restait douteuse, ne fût-ce qu'un instant, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups de l'ennemi, car il ne peut y avoir d'hésitation dans la victoire, surtout en ce jour où il s'agit de l'honneur de l'infanterie française, si nécessaire pour l'honneur de sa nation.

» Qu'on ne dérange pas les rangs sous le prétexte d'emmener les blessés ! Que chacun soit tout pénétré de l'idée qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre animés d'une telle haine contre notre nation. Cette victoire achèvera notre campagne, et nous pourrons retourner à nos logements d'hiver où nous attendront les nouvelles troupes françaises qui se forment en ce moment en France, et alors, la paix que je conclurai sera digne de mon peuple, de vous et de moi.

» NAPOLÉON. »

XIV

A cinq heures du matin il faisait encore tout-à-fait sombre. Les troupes du centre, des réserves et le flanc droit de Bagràtion se tenaient encore immobiles. Mais au flanc gauche, les colonnes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie qui devaient les premières descendre des hauteurs pour attaquer le flanc droit des Français et les rejeter, selon le plan, dans les montagnes de Bohême, s'agitaient déjà et commençaient leurs préparatifs. La fumée des bûchers, dans lesquels on avait jeté tout ce qui était encombrant, piquait les yeux. Il faisait froid et sombre. Les officiers, à la hâte, buvaient du thé et déjeunaient. Les soldats mâchaient des biscuits, battaient la semelle pour se réchauffer, et s'assemblaient autour des feux où ils jetaient les débris des huttes, des chaises, des tables, des roues, des tonneaux : superflu qu'on ne pouvait emporter. Les guides autrichiens passaient

parmi les troupes russes, donnaient le signal de la sortie. Aussitôt que l'officier autrichien se montrait près de la tente du commandant de régiment, le commandant commençait à se préparer : les soldats quittaient les bûchers, enfonçaient leurs pipes dans les tiges de leurs bottes, entassaient les sacs dans les charrettes, prenaient leurs fusils et se mettaient en rang. Les officiers boutonnaient leurs uniformes, prenaient leur sabre et leur sacoché, et, en criant, parcouraient les rangs. Les soldats des fourgons et les brosseurs attelaient les chariots et entassaient tous les bagages. Les aides de camp, les commandants de bataillon et de régiment montaient sur leurs chevaux, se signaient, donnaient les derniers ordres, les indications et les explications aux soldats des fourgons qui restaient, et l'on entendait le bruit monotone des milliers de pieds. Les colonnes se remuaient sans savoir où, ne voyant, à cause des hommes qui les entouraient, à cause de la fumée et du brouillard épais, ni le pays qu'ils quittaient ni celui où ils allaient.

En marche, le soldat est entouré, borné et entraîné par son régiment comme le marin par le navire qui l'emporte. Si loin qu'il puisse aller, sous quelque latitude inconnue et dangereuse qu'il puisse être, autour de lui, comme pour le marin, se trouvent toujours les mêmes ponts, les mêmes mâts, les mêmes cordes de son navire, et

partout et toujours les mêmes compagnons, les mêmes rangs, le même caporal Ivan Mitritch, le même chien de la compagnie, Joutchka, le même chef. Le soldat désire rarement savoir sous quelle latitude se trouve son navire, mais le jour de la bataille, Dieu sait comment et d'où, dans le monde moral de l'armée, on entend la même note sévère pour tous, et cette note sonne comme l'approche de quelque chose de décisif et de solennel, excite en eux une curiosité inaccoutumée. Le jour de la bataille, les soldats tâchent de sortir, de s'élever au-dessus des intérêts de leur régiment, ils écoutent, regardent et interrogent avidement sur ce qui se passe autour d'eux.

Le brouillard était si épais que, malgré le lever du jour, on ne voyait pas à dix pas devant soi. Les buissons semblaient être des arbres énormes, les endroits plats, des ravins et des pentes. Partout, de tous côtés, on pouvait se heurter contre un ennemi invisible à dix pas.

Les colonnes marchèrent longtemps, toujours dans le même brouillard, en descendant et gravissant des collines, en traversant des jardins, des potagers, dans un pays nouveau, inconnu, mais sans rencontrer nulle part l'ennemi. Au contraire, tantôt devant, tantôt derrière, de tous côtés, les soldats voyaient des colonnes russes qui suivaient la même direction.

Chaque soldat se sentait l'âme plus légère en

reconnaissant que beaucoup, beaucoup des nôtres marchaient à l'endroit où il allait lui-même, c'est-à-dire sans savoir où.

— Voilà, ceux de Koursk sont passés, — disait-on dans les rangs.

— C'est effrayant, mon cher, combien de troupes sont réunies ! Le soir, quand on a allumé les feux, j'ai regardé ; on n'en voyait pas le bout. C'est tout-à-fait comme Moscou, quoi !

Bien qu'aucun des chefs de colonnes ne s'approchât des rangs et ne causât aux soldats (les chefs de colonnes, comme nous les avons vus au Conseil de la guerre, étaient de mauvaise humeur et mécontents de l'entreprise, aussi ne faisaient-ils que remplir les ordres et se souciaient-ils peu de reconforter les soldats), malgré cela, les soldats marchaient gaiement, comme toujours quand ils vont à une affaire, surtout à une attaque. Mais après environ une heure de marche, toujours dans l'épais brouillard, la plupart des troupes devaient s'arrêter, et dans les rangs passait le sentiment désagréable du grand désordre et de la grande confusion qui se produisaient. Comment ce sentiment se transmettait-il, c'est difficile à définir, mais le fait est qu'il se propageait sûrement et rapidement d'une façon insaisissable, comme l'eau dans un creux. Si l'armée russe eût été seule, sans les alliés, peut-être eût-il fallu longtemps avant que ce sentiment de désordre devint une certitude.

générale. Mais maintenant, en mettant avec un plaisir particulier et naturel la cause du désordre sur le compte des Allemands balourds, tous étaient convaincus de l'existence d'une confusion nuisible, produite par les mangeurs de saucisses.

— Pourquoi vous arrêtez-vous? — Est-ce que la route est barrée? — S'est-on heurté aux Français?

— Non, on n'entend rien. Autrement ils tireraient.

— Voilà, on s'est hâté de sortir, et maintenant on s'arrête bêtement au milieu des champs. — Ce sont toujours ces maudits Allemands qui gâtent tout. Quels diables de brouillons! — Moi, je les laisserais passer devant. Mais ils se serrent derrière. Et voilà, reste ici sans manger. — Eh bien! Ça viendra bientôt?

— On dit que la cavalerie a barré la route, — dit un officier.

— Ah! ces maudits Allemands, ils ne connaissent pas leur pays! — disait un autre.

— De quelle division êtes-vous? — demanda un aide de camp qui s'approchait.

— De la 18^e.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici? Il y a longtemps que vous devriez être en avant. Maintenant vous ne pourrez avancer avant le soir.

— En voilà des ordres stupides! Ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils font, — dit un officier en s'éloignant.

Ensuite un général passa; avec colère, il criait quelque chose, pas en langue russe.

— Ta, fa, la, fa! Qu'est-ce qu'il chante? On ne comprend pas, — dit un soldat en désignant le général qui passait plus loin. — Je les fusillerais, les lâches!

— On donne l'ordre d'être sur les lieux à neuf heures, et nous ne sommes pas encore à moitié chemin. Quels ordres! — répétait-on de tous côtés. Et l'énergie qu'avaient les troupes en sortant commençait à se transformer en dépit et en colère contre les ordres ineptes et contre les Allemands.

La cause de la confusion était en effet celle-ci : pendant le mouvement de la cavalerie autrichienne qui marchait au flanc gauche, l'autorité supérieure, trouvant notre centre trop éloigné du flanc droit, avait ordonné à toute la cavalerie de passer à droite. Quelques mille cavaliers passaient devant l'infanterie, et celle-ci devait attendre.

Là, une discussion se produisit entre le chef de la colonne autrichienne et le général russe. Le général russe criait en demandant que la cavalerie s'arrêtât, l'Autrichien démontrait que ce n'était pas lui le coupable, mais l'autorité supérieure.

En attendant, les troupes se tenaient debout, s'ennuyaient et se fatiguaient. Après une heure d'arrêt, les troupes, enfin, continuèrent leur marche et descendirent la colline. Le brouillard répandu sur la colline devenait plus épais en bas où descendaient les troupes. En avant, dans le brouillard des coups éclatèrent, d'abord irréguliè-

rement et avec des intervalles inégaux : Ta-ta-ta-ta-ta ; ensuite plus régulièrement et plus fréquemment, et le combat commença sur la Goldbach.

Ne comptant pas rencontrer l'ennemi en bas, au-dessus de la rivière, et se heurtant contre lui par hasard, dans le brouillard, les Russes, sans un mot d'encouragement de leurs chefs, avec la conscience, répandue dans les troupes, qu'il était tard, et principalement ne voyant rien ni devant ni autour, à cause du brouillard, lentement, sans énergie, échangeaient des coups avec l'ennemi, s'avançaient et s'arrêtaient de nouveau, ne recevant pas à temps les ordres des chefs et des aides de camp qui erraient dans le brouillard, en pays inconnu, sans trouver les troupes auxquelles ils avaient affaire. Ainsi commença l'attaque pour les 1^{re}, 2^e et 3^e colonnes qui arrivaient au bas de la colline. La 4^e colonne où se trouvait Koutouzov lui-même se tenait sur les hauteurs de Pratzen.

En bas, où l'action commençait, il y avait toujours un brouillard épais. En haut il faisait plus clair mais on ne voyait toujours rien de ce qui se passait devant. Toutes les forces ennemies étaient-elles à dix *verstes* de nous comme on l'avait supposé ? ou étaient-elles dans cette ligne de brouillard ? Jusqu'à neuf heures personne ne le savait.

Il était neuf heures du matin. Le brouillard s'étendait en bas comme une mer compacte, mais au

village Schlapanitz, à la hauteur où se tenait Napoléon entouré de ses maréchaux, il faisait tout à fait clair.

Au-dessus de lui s'étendait le ciel bleu, et l'énorme disque solaire, comme un formidable clavier rouge-vif, se balançait à la surface de l'immensité lactée du brouillard.

Non seulement toutes les troupes françaises, mais Napoléon lui-même avec son état-major, se trouvaient, non de l'autre côté de la rivière et des villages Sokolnitz et Schlapanitz, derrière lesquels nous avons l'intention de prendre position, mais de ce côté, si près de nos troupes que Napoléon pouvait, à l'œil nu, distinguer dans notre armée, un cavalier d'un fantassin. Napoléon était un peu en avant de ses maréchaux, sur un petit cheval arabe gris, en capote bleu foncé, celle qu'il portait pendant la campagne d'Italie. Silencieux, il regardait les collines qui se profilaient dans la masse du brouillard et sur lesquelles, au loin, remuaient les troupes russes, et il écoutait les sons de la fusillade dans les ravins. A ce moment, pas un seul muscle de son visage maigre ne tressaillait. Ses yeux brillants étaient fixes, immobiles sur un point. Ses prévisions étaient justes. Une partie des troupes russes descendaient déjà dans la vallée, vers les étangs et les lacs, une autre partie quittait les hauteurs de Pratzen qu'il avait l'intention d'occuper et qu'il considérait comme la clef de la position. A

travers le brouillard il voyait, dans la profondeur fermée par deux montagnes, que près du village Prätzen les colonnes russes avec leurs baïonnettes brillantes, s'avançaient toujours dans la même direction, vers les ravins, et l'une après l'autre, disparaissaient dans l'immense brouillard. D'après les renseignements qu'il avait reçus le soir, au bruit des pas et des roues entendu la nuit aux avant-postes, au désordre du mouvement des colonnes russes, conformément à ses suppositions, il voyait clairement que les alliés le croyaient loin devant eux, que les colonnes en mouvement près de Prätzen formaient le centre de l'armée russe, et que le centre était déjà trop faible pour une attaque victorieuse. Mais il ne commençait pas encore l'affaire.

Ce jour était pour lui un jour solennel : l'anniversaire de son couronnement. Avant le lever du soleil il s'endormit pour quelques heures et bien portant, gai, reposé, dans cette disposition d'esprit où tout semble possible et assuré, il monta à cheval et partit dans le champ.

Il se tenait immobile, regardant les hauteurs qu'on apercevait à travers le brouillard, et sur son visage froid passait cette nuance du bonheur sûr et mérité qu'on rencontre sur le visage d'un garçon amoureux et heureux.

Les maréchaux se tenaient derrière lui et n'osaient le troubler. Il regardait tantôt les hauteurs

de Pratzen, tantôt le soleil qui se montrait au-dessus du brouillard.

Quand le soleil sortit tout à fait du brouillard et avec une clarté aveuglante brilla sur les champs et sur le brouillard, Napoléon, comme s'il n'attendait que cela pour engager l'affaire, déganta sa main fine et blanche, fit un signe aux maréchaux et donna l'ordre de commencer. Les maréchaux, accompagnés des aides de camp galopèrent de divers côtés, et, quelques minutes après, les forces principales de l'armée française s'avançaient rapidement vers les hauteurs de Pratzen, abandonnées de plus en plus par les troupes russes qui descendaient à gauche dans les ravins.

A huit heures, Koutouzov se rendit à cheval à Prätzen, à la tête de la quatrième colonne de Miloradovitch, celle qui devait occuper la place des colonnes de Prjebichevski et de Langeron, qui déjà étaient arrivées en bas. Il salua les soldats du régiment qui était en avant et donna l'ordre de se mouvoir en montrant ainsi que lui-même avait l'intention de conduire cette colonne. Il s'arrêta près du village Prätzen. Le prince André se tenait derrière le général en chef, parmi le grand nombre de personnes que formaient sa suite. Le prince André se sentait ému, agacé et en même temps résolu, tranquille, comme l'est un homme à l'arrivée d'un moment longtemps désiré. Il était fermement convaincu que ce jour serait son Toulon ou son Pont d'Arcole.

Comment cela arriverait-il ? Il n'en savait rien, mais il était fermement convaincu que ce serait. Il

connaissait le pays et la situation de nos troupes aussi bien que les pouvait connaître n'importe qui de notre armée. Il avait oublié son plan stratégique, que maintenant on ne pouvait penser à mettre à exécution, et, s'accommodant déjà du plan de Veyroter, il réfléchissait aux hasards qui pouvaient se produire et faire naître le besoin de ses considérations rapides et de sa décision.

A gauche, en bas, dans le brouillard, on entendait la fusillade entre des troupes invisibles. Là-bas, comme il semblait au prince André, la bataille se concentrait ; là-bas était le principal obstacle. « Et je serai envoyé là, avec une brigade ou une division, et c'est là, que j'irai en avant, le drapeau à la main et briserai tout ce qui sera devant moi », pensait-il.

Le prince André ne pouvait regarder avec indifférence les drapeaux des bataillons qui passaient. En les regardant il pensait toujours : c'est peut-être ce même drapeau avec lequel il me faudra conduire les troupes.

Le brouillard de la nuit ne laissait le matin, sur les hauteurs, que du givre qui se transformait en rosée, et dans la vallée, le brouillard s'étendait encore comme une mer lactée. On ne voyait rien dans la vallée, à gauche, où descendaient nos troupes et d'où arrivaient les sons de la fusillade. Sur les hauteurs paraissait le ciel bleu, foncé, et à droite le large disque du soleil. En avant, loin, sur

l'autre rive de l'océan de brouillard on voyait les collines boisées où devait se trouver l'armée ennemie, et on y apercevait quelque chose.

A droite, en pénétrant dans le brouillard, la garde laissait derrière elle un bruit de pas et de roues, et des baïonnettes brillaient de temps en temps.

A gauche, derrière le village, les mêmes masses de cavalerie s'avançaient et se perdaient dans le brouillard. Devant et derrière marchait l'infanterie. Le général en chef se tenait à la sortie du village, les troupes défilaient devant lui. Ce matin-là, Koutouzov paraissait fatigué et agacé. L'infanterie qui passait devant lui s'arrêta sans ordre, évidemment quelque chose faisait obstacle devant elle.

— Mais dites enfin qu'on se fractionne en bataillons et qu'on fasse le tour du village, — dit avec colère Koutouzov, à un général qui s'approchait. — Vous ne comprenez donc pas, monsieur votre excellence, qu'on ne peut s'allonger en file dans les rues d'un village, quand on marche contre l'ennemi.

— J'avais pensé me former derrière le village. Votre haute Excellence, — répondit le général.

Koutouzov sourit aigrement.

— Vous serez bon, très bon, de développer le front en face de l'ennemi.

— L'ennemi est encore loin, Votre haute Excellence, selon la disposition...

— Disposition ! — s'écria Koutouzov d'un ton acerbe. — Qui vous a dit cela ? Veuillez faire ce que je vous ordonne.

— J'obéis.

— MON CHER, LE VIEUX EST D'UNE HUMEUR DE CHIEN, — chuchota Nesvitzki au prince André.

Un général autrichien, un plumet vert au chapeau, en uniforme blanc, s'approcha de Koutouzov et lui demanda, au nom de l'Empereur, si la quatrième colonne était engagée dans l'action.

Koutouzov se détourna sans lui répondre, et son regard tomba par hasard sur le prince André qui se trouvait près de lui. En apercevant Bolkonski, Koutouzov adoucit l'expression méchante et amère de son regard, il semblait vouloir exprimer que son aide de camp n'était pas coupable de ce qui se faisait. Sans répondre à l'aide de camp autrichien il s'adressa à Bolkonski.

— ALLEZ VOIR, MON CHER, SI LA TROISIÈME DIVISION A DÉPASSÉ LE VILLAGE. DITES-LUI DE S'ARRÊTER ET D'ATTENDRE MES ORDRES.

Le prince André s'éloigna aussitôt ; il l'arrêta.

— ET DEMANDEZ-LUI SI LES TIRAILLEURS SONT POSTÉS, — ajouta-t-il. — CE QU'ILS FONT ! CE QU'ILS FONT ! — prononça-t-il en aparté, toujours sans répondre à l'Autrichien.

Le prince André s'élança pour exécuter l'ordre.

Ayant dépassé tout le bataillon qui marchait devant lui, il arrêta la 3^e division et constata qu'en

effet, il n'y avait pas de tirailleurs devant nos colonnes.

Le chef du régiment, qui était devant, fut très étonné de l'ordre de poster les tirailleurs que lui faisait transmettre le généralissime. Il était tout à fait convaincu d'avoir des troupes russes devant lui, et il croyait l'ennemi au moins à dix verstes. En effet, devant, on ne voyait qu'une étendue déserte qui s'abaissait un peu en avant et que couvrait un brouillard épais.

Après avoir transmis l'ordre du général en chef, le prince André revint. Koutouzov était au même endroit ; son gros corps affaissé sur la selle, il bâillait profondément en fermant les yeux. Les troupes ne bougeaient plus et tenaient les crosses à terre.

— Bon, bon, dit-il au prince André ; et il s'adressa au général, qui une montre à la main, lui disait qu'il était temps de se mettre en marche puisque toutes les colonnes du flanc gauche étaient déjà descendues.

— Nous aurons encore le temps, Excellence, — prononça Koutouzov, derrière un bâillement ; — ça ne presse pas, répéta-t-il.

A ce moment derrière Koutouzov, on entendait au loin les cris des régiments qui saluaient et les sons commencèrent à se propager rapidement sur toute l'étendue des colonnes russes qui avançaient. Évidemment celui qu'on saluait devait passer très vite. Quand les soldats du

régiment devant lequel se tenait Koutouzov commencèrent à crier, il se recula un peu en côté, et les sourcils froncés se détournèrent.

Sur la route de Pratzen, on eût dit que galopait un escadron entier de cavaliers de diverses couleurs. Deux cavaliers, d'un galop rapide, passaient devant tous les autres. L'un d'eux était en uniforme noir avec un plumet blanc ; il montait un alezan ; l'autre, en uniforme blanc, avait un cheval noir. C'étaient les deux empereurs et leur suite. Koutouzov, avec l'affectation d'un subordonné dans les rangs, commanda : « Fixe ! » et avec un salut militaire s'approcha de l'empereur. Toute sa personne et son attitude changèrent d'un coup. Il prenait l'air d'un subordonné qui ne discute pas. Avec l'affectation d'un respect qui paraissait frapper désagréablement l'Empereur Alexandre, il s'approcha et le salua.

Une impression désagréable, tel le reste d'un nuage sur le ciel clair, passa sur le visage jeune et heureux de l'empereur, puis disparut. Après son indisposition il était maintenant un peu plus maigre que sur le champ d'Olmütz où Bolkonski l'avait vu pour la première fois à l'étranger, mais dans ses beaux yeux gris et sur ses lèvres fines, la même union charmante de majesté et de douceur, la même mobilité d'expression, et surtout l'impression de la jeunesse naïve, innocente.

A la revue d'Olmütz, il était plus majestueux ;

ici il était plus gai et plus énergique. Il était un peu rouge, et après avoir parcouru au galop trois verstes, il avait arrêté son cheval pour respirer à pleins poumons et regarder les visages jeunes et animés comme le sien, des personnes de sa suite. Czartorisky, Novosiltzov, prince Volkonski, Stroganov, et les autres, tous jeunes gens gais, richement habillés, montés sur des chevaux soignés, frais, un peu en sueur, en causant et souriant s'arrêtaient derrière l'empereur. L'empereur Frantz, jeune homme roux, au visage long, était très droit sur son beau cheval noir et, soucieux, regardait lentement autour de lui. Il appela un de ses aides de camp, vêtu de blanc, et lui demanda quelque chose. « Probablement à quelle heure ils sont partis? » pensa le prince André en observant sa vieille connaissance avec un sourire qu'il ne pouvait réprimer au souvenir de son audience. Dans la suite des empereurs se trouvaient des écuyers d'élite, Russes et Autrichiens, des régiments de la garde et de l'infanterie. Des écuyers menaient, sous des couvertures brodées, les beaux chevaux de réserve des empereurs.

Comme si, par une fenêtre ouverte, entraient tout à coup dans une salle étouffante l'air pur des champs, de même, soufflait sur l'état-major peu gai de Koutouzov, la jeunesse, l'énergie, l'assurance du succès de cette brillante jeunesse qui arrivait.

— Pourquoi ne commencez-vous pas, Mikhaïl Ilarionovitch? demanda hâtivement l'empereur Alexandre à Koutouzov, en regardant en même temps, avec politesse, l'empereur Frantz.

— J'attends, Votre Majesté, — répondit Koutouzov en s'inclinant respectueusement.

L'empereur pencha l'oreille, fronça un peu les sourcils en laissant comprendre qu'il n'avait pas bien entendu.

— J'attends, Votre Majesté, — répéta Koutouzov.

Le prince André remarqua chez Koutouzov un tremblement anormal de la lèvre inférieure pendant qu'il disait ce « j'attends. » — Toutes les colonnes ne sont pas encore rassemblées, Votre Majesté.

L'empereur entendit cette réponse, mais on voyait qu'elle ne lui plaisait pas. Il haussa son dos un peu voûté, regarda Novosiltzov qui se trouvait près de lui et sembla dans ce regard se plaindre de Koutouzov.

— Nous ne sommes pas au Champ de Mars Mikhaïl Ilarionovitch, où l'on ne commence pas la parade avant que tous les régiments ne soient rassemblés, — dit l'empereur en regardant de nouveau les yeux de l'empereur Frantz, comme s'il l'invitait sinon à prendre part à ce qu'il disait, du moins à l'écouter.

Mais l'empereur Frantz continuait à regarder autour de lui et n'écoutait pas.

— C'est justement pour cela, sire, que je ne

commence pas, prononça Koutouzov d'une voix sonore et nette, comme pour se préserver de la possibilité de n'être pas entendu; — et dans son visage, quelque chose tremblait. — C'est pourquoi je ne commence pas, sire, parce que nous ne sommes ni à la parade, ni au Champ de Mars.

Dans la suite de l'empereur, sur tous les visages, qui aussitôt se regardèrent, s'exprimèrent le mécontentement et le blâme. « Il a beau être âgé, sous aucun prétexte il ne devrait pas parler ainsi, » voulaient exprimer ces visages.

L'empereur, fixement, attentivement, regardait dans les yeux Koutouzov, attendant s'il n'allait pas dire autre chose; mais, de son côté Koutouzov, inclinant respectueusement la tête, semblait aussi attendre.

Le silence dura près d'une minute.

— Cependant, si Votre Majesté l'ordonne... dit Koutouzov en relevant la tête. — Et, de nouveau, changeant de ton, il parlait comme un général qui ne discute pas mais obéit.

Il poussa son cheval et appelant le chef de la colonne, Miloradovitch, il lui donna l'ordre d'attaquer.

L'armée s'agitait de nouveau et deux bataillons du régiment du Novgorod et un bataillon du régiment d'Apchéron défilèrent devant l'empereur.

Au moment où passait le bataillon d'Apchéron,

Miloradovitch, tout rouge, sans manteau, en uniforme, avec ses décorations, son bicorne à plumet énorme mis de côté, galopait hâtivement en avant et, en saluant crânement, arrêta court son cheval devant l'Empereur.

— Avec Dieu, général! — lui dit l'empereur.

— MA FOI, SIRE, NOUS FERONS CE QUI SERA DANS NOTRE POSSIBILITÉ, SIRE, — répondit-il gaiement, en excitant toutefois un sourire moqueur chez les officiers de la suite de l'empereur, à cause de sa mauvaise prononciation française. Miloradovitch tourna bride; son cheval s'arrêta en arrière de l'empereur. Les soldats du régiment d'Apchéron, excités par la présence de l'Empereur, d'un pas ferme, en cadence, défilèrent devant les empereurs et leur suite.

— Enfants! — cria Miloradovitch d'une voix forte, ferme et gaie, excité au plus haut point par le bruit de la fusillade, l'attente de la bataille et la vue des braves d'Apchéron, ses camarades encore au temps de Souvorof, qui passaient si bravement devant les empereurs qu'ils en oubliaient leur présence, — enfants! ce n'est pas le premier village que vous enlevez?

— Heureux de servir! — crièrent les soldats.

A ce cri inattendu le cheval de l'empereur se cabra. Ce cheval que montait l'empereur dans les revues, en Russie, ici sur le champ d'Austerlitz portait son maître et recevait des coups distraits

du pied gauche ; il dressait les oreilles au bruit des coups, comme il le faisait au Champ de Mars, ne comprenant la signification ni de ces coups, ni du voisinage du cheval noir de l'empereur Frantz, ni tout ce que disait, pensait et sentait en ce jour celui qu'il portait.

L'empereur s'adressa en souriant à l'un de ses intimes en désignant les braves soldats du régiment d'Apchéron et lui dit quelque chose.

XVI

Koutouzov, accompagné de ses aides de camp, suivait au pas les carabiniers.

Après avoir parcouru une demi-verste en queue de la colonne, il s'arrêta près d'une maison isolée, délaissée (probablement une auberge abandonnée), située à l'embranchement de deux routes. Les deux routes venaient de la montagne et par les deux, les troupes descendaient.

Le brouillard commençait à se dissiper ; à la distance de deux verstes on distinguait vaguement, les troupes ennemies sur les hauteurs d'en face. A gauche, en bas, la fusillade devenait plus distincte. Koutouzov s'arrêta et causa au général autrichien. Le prince André, un peu en arrière, les observait. Ayant besoin de la longue-vue, il la demanda à un aide de camp.

— Regardez, regardez, — dit cet aide de camp qui regardait non l'armée lointaine mais celle qui

se trouvait devant lui, sur la montagne, — ce sont des Français !

Les deux généraux et les aides de camp prirent vivement la longue-vue qu'ils s'arrachaient l'un l'autre. Soudain, tous les visages changèrent, tous exprimèrent l'effroi. On croyait les Français à dix verstes et ils paraissaient inopinément devant nous,

— C'est l'ennemi?... — Non!... — Mais voyez, c'est lui...

— Assurément... que signifie cela! — s'exclamaient les voix.

Le prince André apercevait à l'œil nu, en bas, à droite, une épaisse et forte colonne française qui montait à la rencontre du régiment d'Apchéron, à cinq cents pas à peine à l'endroit où se trouvait Koutouzov.

— « Voilà, le moment décisif est arrivé ! C'est à moi d'agir », pensa le prince André, et, piquant son cheval, il s'approcha de Koutouzov. — Il faut arrêter le régiment d'Apchéron, Votre Haute Excellence, — cria-t-il. Mais au même moment, tout était couvert de fumée, la fusillade s'élevait tout près et une voix naïve et effrayée cria à deux pas du prince André : « C'en est fait, camarades ! » On eût dit que cette voix était un ordre. A cet ordre tous se mirent à courir.

Une foule toujours croissante courait, en revenant sur ses pas, à l'endroit où cinq minutes avant les troupes passaient devant les empereurs. Il était non

seulement difficile d'arrêter cette foule, mais impossible de ne pas être entraîné par elle. Bolkonski s'efforçait seulement ne pas reculer et regardait autour de lui, stupéfait, sans pouvoir comprendre ce qui se passait sous ses yeux. Nesvitzki, l'air furieux, rouge, méconnaissable, criait à Koutouzov que s'il ne partait pas immédiatement il serait sûrement fait prisonnier. Koutouzov restait à la même place et, sans répondre, il tira son mouchoir. Du sang coulait sur sa joue. Le prince André se fraya un passage jusqu'à lui.

— Vous êtes blessé? — demanda-t-il retenant avec peine le tremblement de sa mâchoire inférieure.

— La blessure n'est pas ici, mais là! — dit Koutouzov en serrant le mouchoir sur sa joue blessée et désignant les fuyards.

— Arrêtez-les! cria-t-il, et en même temps, se convainquant sans doute qu'il était impossible de les arrêter, il frappa son cheval et s'élança à droite.

La foule montante des fuyards l'attrapa et l'entraîna en arrière.

Les troupes couraient en foule si compacte, qu'une fois tombé au milieu, il était difficile d'en sortir.

L'un criait : « Va! Pourquoi t'arrêtes-tu? » L'autre, se tournant, tirait en l'air. Un troisième frappait le cheval de Koutouzov lui-même. Avec les plus grands efforts, Koutouzov, se débarrassant du courant de la foule, sortit à gauche avec sa suite

diminuée de plus de moitié et s'élança dans la direction des coups de canon les plus proches. Dégagé de la foule des fuyards, le prince André, en tâchant de ne pas s'éloigner de Koutouzov, aperçut sur la descente de la montagne, dans la fumée, une batterie russe qui tirait encore et les Français accourant sur elle. Plus haut, l'infanterie russe se tenait immobile; elle n'allait ni en avant pour aider à la batterie, ni en arrière pour suivre les fuyards. Un général à cheval se sépara de cette batterie et s'approcha de Koutouzov. Quatre hommes seulement restaient dans la suite de Koutouzov. Tous étaient pâles et se regardaient en silence.

— Arrêtez ces misérables! cria en suffoquant Koutouzov au chef du régiment, en désignant les fuyards. Mais à ce moment même, comme pour punir ces paroles, les balles, comme une bande de petits oiseaux, volèrent en sifflant sur le régiment et la suite de Koutouzov. Les Français attaquaient la batterie, et, en apercevant Koutouzov, tiraient sur lui. A cette décharge, le commandant du régiment porta la main à sa jambe, quelques soldats tombèrent et le sous-lieutenant qui tenait le drapeau le laissa choir de ses mains. Le drapeau chancelait et tombait en s'accrochant aux fusils des soldats voisins. Sans attendre l'ordre, les soldats commencèrent à tirer.

— Oh! oh! gémissait Koutouzov avec une expression désespérée. Il se retourna.

— Bolkonski! murmura-t-il d'une voix tremblante, conscient de sa faiblesse sénile. Bolkonski, murmura-t-il en désignant le bataillon désorganisé et l'ennemi, qu'est-ce donc? Mais avant qu'il eût achevé, le prince André, sentant des larmes de colère et de honte lui monter à la gorge, descendit de cheval et courut vers le drapeau.

— Enfants! en avant! cria-t-il d'une voix perçante et enfantine. Le moment est venu, pensa le prince André, en saisissant la hampe du drapeau; et il écoutait avec plaisir le sifflement des balles dirigées précisément contre lui.

Quelques soldats tombaient.

— Hourra! — cria le prince André, portant avec peine le lourd drapeau. Et il s'élança en avant avec la certitude que tout le bataillon allait le suivre. En effet, il n'avait fait que quelques pas seul: un soldat bougeait, puis un autre et tout le bataillon, en criant: hourra! courait en avant et le dépassait.

Un sous-officier du bataillon prit le drapeau qui chancelait, trop lourd pour les mains du prince André; mais aussitôt il était tué. Le prince André saisit de nouveau le drapeau et, le traînant par la hampe, courut vers le bataillon. Devant lui, il voyait nos artilleurs, dont les uns se battaient, les autres quittaient les canons et venaient à sa rencontre. Il voyait des fantassins français qui attrapaient les chevaux des artilleurs et tournaient les

canons. Le prince André, avec le bataillon, était déjà à vingt pas des canons. Il entendait, non loin, le sifflement ininterrompu des balles, et sans cesse, à droite et à gauche de lui des soldats gémissaient et tombaient. Mais il ne les regardait pas. Il regardait seulement ce qui se passait devant lui, sur la batterie. Déjà, il voyait clairement la figure d'un artilleur roux, avec son képi de côté, qui tirait à lui le refouloir tandis qu'un Français s'efforçait de le lui arracher. Le prince André distinguait déjà l'expression égarée, haineuse de ces deux hommes qui, visiblement, ne comprenaient pas ce qu'ils faisaient « Que font-ils ? pensa le prince André en les regardant. Pourquoi l'artilleur roux ne s'enfuit-il pas, puisqu'il n'a plus d'arme, et pourquoi le Français ne l'abat-il pas ? A peine voudra-t-il se sauver que le Français songera à son fusil et le tuera. » En effet, un autre Français, le fusil en joue, accourut vers les deux adversaires et le sort de l'artilleur roux, qui ne comprenait toujours pas ce qui l'attendait et, triomphant, venait d'arracher le refouloir, se décidait. Mais le prince André ne vit pas comment cela se termina. Il lui semblait que quelques-uns des soldats, les plus proches, de toutes leurs forces, lui frappaient la tête à coups de bâton. Il avait assez mal, mais le plus désagréable, c'est que le mal le distrayait et l'empêchait de voir ce qu'il regardait.

« Qu'est-ce donc ? Je tombe ? Mes jambes

vacillent, » pensa-t-il ; et il tomba sur le dos.

Il ouvrit les yeux, espérant voir comment finissait la lutte des Français et des artilleurs ; il désirait savoir si l'artilleur roux était tué ou non, si les canons étaient pris ou sauvés. Mais il ne voyait rien. Au-dessus de lui, il n'y avait rien, sauf le ciel, le ciel haut, sombre, mais cependant infiniment haut, avec des nuages gris qui couraient doucement. « Quelle douceur, quel calme, quelle solennité ; ce n'est pas du tout comme tout à l'heure quand je courais, pensait le prince André, quand nous avons couru, crié, quand nous nous battions, quand, avec des visages furieux, effrayés, le Français et l'artilleur s'arrachaient le refouloir ; ce n'est pas ainsi que les nuages flottaient dans ce ciel infini. Comment, auparavant, n'ai-je pas vu ce haut ciel ! Comme je suis heureux de l'avoir enfin aperçu. Oui, tout est sottise, tromperie, sauf ce ciel infini. Il n'y a rien, rien sauf lui. Mais même il n'existe pas, il n'y a rien outre le calme et le repos. Dieu soit loué ! »...

XVII

Au flanc droit de Bagration, à neuf heures, l'affaire n'était pas encore commencée. Ne voulant pas acquiescer aux demandes de Dolgoroukov de commencer l'affaire et désirant décliner toute responsabilité, le prince Bagration proposa à Dolgoroukov d'envoyer quérir les ordres du général en chef. Bagration savait que, selon la distance d'environ dix verstes qui séparait un flanc de l'autre, dans le cas même où l'on ne tuerait pas celui qu'on enverrait (ce qui était très probable), si même il trouvait le général en chef, ce qui était très difficile, l'envoyé ne pourrait être de retour avant le soir.

Bagration promena sur sa suite ses grands yeux qui n'exprimaient rien et qui n'étaient pas encore éveillés. Le premier qui frappa son regard fut le visage enfantin de Rostov, empreint, malgré lui, d'émotion et d'espoir.

Il l'envoya.

— Et, Votre Excellence, si je rencontre Sa Majesté avant le général en chef? — dit Rostov, tenant la main à la visière

— Vous pourrez demander des ordres à Sa Majesté, — répondit Dolgoroukov en interrompant vivement Bagration.

Après avoir été relevé de faction, Rostov avait pu dormir quelques heures dans la matinée; il se sentait gai, hardi, résolu, plein d'entrain et d'assurance de bonheur; en un mot dans cette disposition d'esprit où tout semble aisé, joyeux et possible.

Ce matin, tous ses désirs se réalisaient. Une bataille générale se livrait, il y prenait part; de plus il était ordonnance du général le plus courageux; enfin, il était envoyé en mission près de Koutouzov et peut-être près de l'empereur lui-même. La matinée était claire, le cheval bon, son âme légère et joyeuse. Aussitôt l'ordre reçu, il lança son cheval et galopa le long de la ligne. D'abord il longea les troupes de Bagration qui n'étaient pas encore engagées dans l'affaire et se tenaient immobiles. Ensuite il entra dans l'espace occupé par la cavalerie d'Ouvarov, et ici il remarqua déjà le mouvement et les indices des préparatifs de combat. Après avoir dépassé la cavalerie d'Ouvarov, il entendit clairement devant lui les sons des canons et des mousquets. Le bruit croissait toujours.

Dans l'air frais du matin, n'éclataient plus comme auparavant, deux, trois coups à intervalles irréguliers, ensuite un ou deux coups de canon, mais sur les pentes des montagnes, en avant de Pratzen, s'entendait le roulement de la fusillade interrompu de coups de canon si fréquents que, parfois, quelques coups se confondaient en un grondement général. On voyait le long des pentes, les fumées des fusils courir et s'attraper l'une l'autre, et celles des canons qui, formant de gros nuages, se dispersaient et se confondaient. Au milieu de la fumée on pouvait remarquer, à l'éclat des baïonnettes, les masses de l'infanterie en mouvement et les lignes étroites de l'artillerie avec les caissons verts.

Rostov, pour un moment, arrêta son cheval sur un monticule, afin de regarder ce qui se faisait. Mais malgré toute son attention, il ne pouvait rien comprendre, ni distinguer ce qui se passait. Là-bas, dans la fumée, des gens quelconques, se remuaient devant et derrière des masses de troupes ; mais, pourquoi, où, il ne pouvait le savoir ; cet aspect et ces sons, non seulement n'excitaient pas en lui un sentiment de crainte ou de timidité, mais au contraire lui donnaient du courage, de la décision.

— Eh bien, encore, encore, plus fort ! se disait-il en les entendant.

Et il se mit à galoper par la ligne, poussant de

plus en plus en plus loin, pénétrant dans les troupes qui prenaient part au combat. « Comment sera-ce là-bas, je ne sais, mais ce sera bien ! » pensait Rostov.

En dépassant des troupes autrichiennes, Rostov remarqua qu'une partie de la ligne suivante (c'était la garde) était déjà rentrée dans l'action.

« Tant mieux, je verrai de près, » se dit-il. Il marchait presque sur la ligne de devant ; quelques cavaliers venaient à lui au galop. C'étaient nos uhlands de la garde dont les rangs étaient rompus et qui revenaient de l'attaque. Rostov les croisa ; en passant, involontairement, il en remarqua un d'entre eux, ensanglanté, et galopa plus loin. « Peu m'importe ! » pensait-il. Il n'avait pas fait quelques centaines de pas après cela, qu'à sa gauche, lui barrant la route, se montrait sur toute l'étendue des champs une masse énorme de cavaliers sur des chevaux noirs, en uniformes blancs, éblouissants, qui, au trot, venaient droit à sa rencontre. Rostov lâcha le cheval bride abattue pour s'écarter du chemin de ces cavaliers, et il leur eût échappé s'ils eussent conservé leur allure ; mais ils accélèrent toujours la marche, si bien que certains chevaux couraient déjà au galop. Rostov percevait de plus en plus leur piétinement, le cliquetis de leurs armes, il voyait plus distinctement leurs chevaux, leurs personnes et même leurs visages. C'étaient nos chevaliers-gardes ; ils marchaient

à l'attaque de la cavalerie française qui s'ébranlait à leur rencontre.

Les chevaliers-gardes galopaient mais retenaient encore leurs chevaux. Rostov voyait déjà leurs visages, et entendait le commandement : « Marche ! marche ! » prononcé par l'officier qui poussait à toute vitesse son cheval de race. Rostov, ayant peur d'être écrasé ou entraîné dans l'attaque contre les Français, courait le long du front, de toutes les forces de son cheval ; malgré tout, il ne réussit pas à les éviter.

Le chevalier-garde qui était à l'autre extrémité, un géant, un homme grêlé, fronça avec colère les sourcils en apercevant devant soi Rostov qu'il devait inévitablement heurter, et il l'eût littéralement écrasé ainsi que son Bédouin (Rostov se sentait lui-même tout petit et tout faible en comparaison de ces hommes et de ces chevaux énormes), si Rostov n'avait eu l'idée d'agiter sa cravache dans les yeux du cheval du chevalier-garde. Le cheval noir, massif, bondit en aplatissant les oreilles ; mais le cavalier grêlé lui enfonça dans les côtes d'énormes éperons et le cheval, en agitant la queue et tendant le cou, s'élança encore plus vite. Le chevalier-garde avait à peine dépassé Rostov qu'il entendait leurs cris : Hourra ! et, qu'en se détournant, il vit leurs premiers rangs se mêler à d'autres cavaliers en épaulettes rouges, des Français probablement. Plus loin, on ne pouvait rien

voir, parce qu'aussitôt après, de quelque endroit, on commençait à tirer le canon et tout se couvrait de fumée.

Au moment où le chevalier-garde dépassant Rostov disparaissait dans la fumée, celui-ci hésita : fallait-il les suivre ou aller où on l'envoyait? C'était cette brillante attaque des chevaliers-gardes qui étonna même les Français. Plus tard, Rostov eut l'horreur d'apprendre que de cette foule de beaux hommes, de jeunes et riches officiers et junkers qui montaient des chevaux de prix, il ne restait plus après l'attaque, que dix-huit hommes.

« Pourquoi les envier, mon tour viendra, et peut-être tout de suite verrai-je l'empereur, » pensa Rostov, et il galopa plus loin.

Une fois au niveau de l'infanterie de la garde, il remarqua que des boulets volaient derrière et autour d'elle. Il apercevait cela, moins parce qu'il entendait le son des canons qu'à l'inquiétude qui couvrait les visages des soldats et des officiers et à la solennité inusitée, guerrière. En passant derrière l'un des régiments de l'infanterie de la garde il entendit une voix qui l'appelait par son nom :

— Rostov !

— Quoi? répondit-il, ne reconnaissant pas Boris.

— Comment, nous étions dans la première ligne! Notre régiment était à l'attaque! — dit Bo-

ris avec ce sourire heureux qu'on voit chez les jeunes gens qui sont allés au feu pour la première fois.

Rostov s'arrêta.

— Ah ! — dit-il. — Eh bien, quoi !

— Nous l'avons repoussée ! — fit avec animation Boris qui devenait bavard. — Peux-tu t'imaginer...

Et Boris se mit à raconter comment la garde s'était installée sur un endroit et apercevant devant elle les troupes, les avait prises pour des troupes autrichiennes, et tout à coup, aux boulets lancés, avait reconnu qu'elle se trouvait sur la première ligne, et tout à fait à l'improviste devait se mêler au combat.

Rostov, sans écouter Boris jusqu'au bout, poussa son cheval.

— Où vas-tu ? — lui demanda Boris.

— Près de Sa Majesté, j'ai une mission.

— Le voici, — dit Boris qui pensa que Rostov avait besoin de Son Altesse Impériale et non de Sa Majesté.

Et il lui désignait le grand-duc qui se trouvait à cent pas d'eux, avec le casque, l'uniforme de chevalier-garde ; les épaules soulevées, et les sourcils froncés il criait quelque chose à un officier autrichien, blanc et pâle.

— Mais c'est le grand-duc, et il me faut ou le général en chef ou l'empereur, — dit Rostov ; et il voulut faire avancer son cheval.

— Comte ! Comte ! — cria Berg qui était aussi animé que Boris et accourait de l'autre côté. — Comte ! je suis blessé à la main droite, — dit-il en montrant son poignet ensanglanté et bandé d'un mouchoir. Et je suis resté dans le rang. Comte ! J'ai tenu mon épée de la main gauche ! Dans notre famille des Von Berg, comte, tous étaient des chevaliers.

Berg dit encore quelque chose, mais Rostov sans l'écouter jusqu'au bout partait plus loin.

En dépassant la garde et l'espace vide, Rostov, pour ne pas tomber de nouveau dans la première ligne, comme il était tombé sous l'attaque des chevaliers-gardes, se dirigea sur la ligne des troupes de réserve et dépassa beaucoup d'endroits d'où l'on entendait la fusillade et la canonnade la plus nourrie. Tout à coup, devant lui et derrière nos troupes, de l'endroit où il ne pouvait nullement supposer l'ennemi, il entendit une fusillade très proche. « Qu'est-ce que ce peut être ? pensa-t-il. L'ennemi sur nos derrières ! C'est impossible ! » Et soudain il était envahi par la peur pour soi-même et pour l'issue de la bataille. « Quoiqu'il en soit maintenant il n'y a plus à reculer, je dois chercher le général en chef, ici, et, si tout est perdu, mon devoir est de périr avec tous les autres. »

Le mauvais pressentiment qui tout à coup avait empoigné Rostov, se justifiait de plus en plus au fur

à mesure qu'il s'avavançait dans l'espace occupé par des masses de troupes diverses qui se trouvaient derrière le village Prätzen.

— Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? Sur qui tire-t-on? qui tire? — demanda Rostov quand il se croisa avec des soldats russes et autrichiens qui couraient dans la foule mélangée et lui coupaient la route.

— Eh! le diable le sait! Il nous a écrasés tous! Tout est perdu! — lui répondirent en russe, en allemand, en tchèque, les bandes de fuyards, qui ne comprenaient pas mieux que lui ce qui passait.

— ...Bat les Allemands! — cria l'un.

— Que le diable les emporte, les traîtres!

— ZUM HENKER DIESE RUSSEN (1)... — grommelait un Allemand.

Quelques blessés se traînaient sur la route. Les injures, les cris, les gémissements se confondaient dans un grondement général. La canonnade cessa, et Rostov reconnut après que c'étaient des soldats russes et autrichiens qui tiraient les uns sur les autres.

« Mon Dieu! qu'est-ce donc? pensa Rostov. Et cela se passe ici, quand, à chaque moment, l'empereur peut les voir... Mais non, ce ne sont, sans doute, que quelques lâches... Ce n'est pas

(1) Au diable ces Russes!

cela, non... cela ne peut-être; que seulement je les dépasse plus vite, plus vite! »

La pensée de la défaite et de la déroute ne pouvait lui venir en tête. Bien qu'il vit des canons français et des troupes, précisément sur le plateau de Pratzen, à cet endroit même où on lui avait ordonné d'aller trouver le général en chef, il ne pouvait ni ne voulait y croire.

XVIII

Rostov avait l'ordre de rejoindre Koutouzov ou l'empereur près du village Prätzen ; et, non seulement ils n'étaient pas ici, mais il ne s'y trouvait aucun chef, il n'y avait que des bandes diverses de troupes désorganisées. Il activa son cheval, déjà harassé, pour dépasser plus vite ces foules, mais plus il avançait, plus ces foules étaient désordonnées. Sur la grand'route, où il marchait, se heurtaient ca-
lèches et équipages de toutes sortes, des soldats russes et autrichiens de diverses armes, blessés et non blessés. Toute cette foule houlait et bouillonnait sous le bruit sombre des obus des batteries françaises postées sur les hauteurs de Prätzen.

— Où est l'empereur ? Où est Koutouzov ? — demandait Rostov à tous ceux qu'il pouvait arrêter ; mais de personne il ne pouvait obtenir de réponse. Enfin, saisissant un soldat par le collet, il l'obligea à lui répondre.

— Eh! camarade! il y a déjà longtemps que tous se sont enfuis, — lui avait répondu le soldat en criant et cherchant à s'échapper.

Lâchant ce soldat, évidemment ivre, Rostov arrêta le cheval d'une ordonnance ou de l'écuyer d'un personnage important, et se mit à l'interroger.

L'ordonnance déclara à Rostov, qu'une heure avant, en toute hâte, on avait conduit l'empereur dans sa voiture, par cette même route, et qu'il était dangereusement blessé.

— Ce n'est pas possible! C'est probablement quelqu'un d'autre! — dit Rostov.

— Je l'ai vu moi-même, — dit l'ordonnance avec un sourire assuré. — J'ai déjà moyen de connaître l'empereur : combien de fois, à Pétersbourg, l'ai-je vu comme je vous vois! Il était en voiture, pâle, très pâle. Quand on lançait devant nous ses quatre chevaux noirs, mes aïeux! il me semble qu'il est temps que je connaisse les chevaux de l'empereur et Ilia Ivanitch. On sait bien que le cocher Ilia ne conduit personne autre que l'empereur.

Rostov lâcha la guide et voulut aller plus loin. Un officier blessé qui passait là s'adressa à lui.

— Que voulez-vous? — demanda-t-il; — le général en chef? Alors il a été tué par un obus, droit dans la poitrine, devant notre régiment.

— Pas tué, mais blessé, — corrigea un autre officier.

— Mais qui? Koutouzov? — demanda Rostov.

— Pas Koutouzov; comment l'appelle-t-on? mais qu'importe. Peu sont restés vivants. Allez là-bas à ce village, tous les chefs sont réunis, — dit l'officier en désignant le village Gostiéradek, et il s'éloigna.

Rostov marchait au pas, ne sachant où il allait ni pourquoi. L'Empereur était blessé, la bataille perdue. Maintenant il était impossible de n'y pas croire. Rostov suivait la direction qu'on lui montrait et d'où l'on voyait au loin la tour et l'église. Qu'avait-il besoin de se hâter? Que pouvait-il dire maintenant à l'Empereur ou à Koutouzov, si même il était vivant et non blessé.

— Par ce chemin, votre Excellence, parce qu'on vous tuera net, — lui cria un soldat. — Ici, on vous tuera!

— Oh! que dis-tu? fit un autre. Où ira-t-il? Ici c'est plus près.

Rostov réfléchit et partit précisément dans cette direction où, lui avait-on dit, on le tuerait.

« Maintenant que m'importe, à quoi bon me garder si l'Empereur est blessé! » pensa-t-il. Il entra dans l'espace où avaient été tués le plus d'hommes s'enfuyant de Prätzen. Les Français n'occupaient pas encore cet endroit et parmi les Russes, ceux qui étaient restés vivants ou blessés, l'avaient quitté depuis longtemps.

Sur le champ, comme des gerbes sur le bon chaume gisaient, par *déciatine*, dix, quinze hommes

tués, blessés. Les blessés, en rampant, se réunissaient par deux ou trois ensemble et l'on entendait leurs cris et leurs gémissements plaintifs, parfois feints comme il semblait à Rostov. Pour ne pas voir tous ces hommes qui souffraient, Rostov lança son cheval au trot, et l'instant lui devint terrible.

Il avait peur non pour sa vie, mais pour ce courage qui lui était nécessaire et qui ne pouvait supporter la vue de ces malheureux.

Les Français avaient cessé de tirer sur cet espace couvert de morts et de blessés, parce qu'ils ne voyaient plus personne debout devant eux. En y apercevant un aide de camp, ils pointèrent un canon et lancèrent quelques obus. La conscience de ce sifflement terrible et les morts qui l'entouraient se confondaient pour Rostov en une impression d'horreur et de pitié pour soi-même. Il se rappelait la dernière lettre de sa mère : « Qu'éprouverait-elle, si elle me voyait maintenant dans ce champ, les canons dirigés contre moi ? »

Des troupes russes étaient au village Gostiéradek ; bien que mélangées, ces troupes s'étaient retirées en meilleur ordre du champ de bataille ; maintenant elles étaient hors de portée des boulets français et les sons de la canonnade semblaient lointains. Ici, on voyait clairement et l'on disait que la bataille était perdue. Rostov avait beau demander, personne ne pouvait lui dire où se trouvait l'Empereur, ni où était Koutouзов

Les uns confirmaient que l'Empereur était blessé, d'autres le niaient et attribuaient ce bruit mensonger à ce que dans la voiture de l'Empereur avait passé rapidement, quittant le champ de bataille, le grand maréchal de la Cour, comte Tolstoï, pâle, effrayé, qui était avec les autres, dans la suite de l'Empereur, sur le champ de bataille.

Un officier dit à Rostov qu'il avait vu à gauche, dans le village, quelques grands personnages. Rostov s'y rendit sans espoir de trouver quelqu'un, mais par acquit de conscience. Après avoir parcouru trois verstes et dépassé les dernières troupes russes, près d'un potager entouré de fossés, Rostov aperçut deux cavaliers devant le fossé ; l'un avec un plumet blanc au chapeau, ne sembla pas inconnu à Rostov ; l'autre, un cavalier inconnu, sur un beau cheval roux (Rostov crut connaître ce cheval), s'approchait du fossé, éperonnait son cheval, et, lâchant les guides, sautait légèrement le fossé du potager, seule la terre tombait des sabots de derrière du cheval.

Faisant faire volte-face au cheval, de nouveau il sauta le fossé et s'adressa respectueusement au cavalier en plumet blanc, en lui proposant, évidemment, de faire la même chose. Le cavalier dont le visage semblait connu à Rostov et attirait involontairement son attention, fit un geste négatif de la tête et de la main, et à ce geste, Rostov reconnut aussitôt son Empereur pleuré, adoré. « Mais ce ne

peut être lui, seul au milieu de ce champ vide », pensa Rostov. A ce moment, Alexandre tourna la tête. Rostov remarqua les traits aimés qui s'étaient gravés si profondément dans sa mémoire. L'Empereur était pâle, ses joues et ses yeux étaient tirés, mais ses traits n'en avaient que plus de charme et de douceur. Rostov était heureux de voir que les racontars sur les blessures de l'Empereur étaient sans fondement. Il était heureux de l'avoir vu. Il savait qu'il pouvait, qu'il devait même s'adresser directement à lui, et transmettre ce que lui avait ordonné de demander Dolgoroukov.

Mais, tel un jeune homme amoureux, qui tremblant et ému n'ose dire ce à quoi il rêve pendant les nuits et regarde effrayé en cherchant l'aide ou la possibilité de l'ajournement ou la fuite quand est venu le moment désiré, quand il est seul, en tête-à-tête avec elle, tel était Rostov ; maintenant qu'il avait ce qu'il désirait le plus au monde, il ne savait comment s'approcher de l'Empereur, et à lui se présentaient mille considérations qui lui montraient que c'était incommode, inconvenant et impossible.

— « Comment ! j'ai l'air d'être heureux de profiter de l'occasion qu'il est seul et triste. En ce moment de chagrin, ce lui peut être désagréable et pénible de voir quelqu'un. Ensuite, que puis-je lui dire maintenant, lorsque, rien qu'à le voir, mon cœur tremble et ma bouche devient sèche ». Pas

un seul de ces nombreux discours qu'il imaginait à l'adresse de l'Empereur, ne lui venait en tête.

« Les discours, pour la plupart étaient liés à d'autres conditions ; la plupart, étaient prononcés à l'occasion d'une victoire, d'un triomphe et principalement sur le lit où il mourait de ses blessures, quand l'Empereur le remerciait pour ses actes héroïques, et que lui, en mourant, lui exprimait son amour confirmé par ses actes.

» Ensuite pourquoi demander à l'Empereur des ordres sur le flanc droit quand il est plus de trois heures et que la bataille est perdue ? Non, je ne dois pas m'approcher de lui ; je ne dois pas troubler ses méditations. Mieux vaut mille fois la mort que recevoir de lui un regard fâché, que de lui faire une mauvaise impression, » — décida Rostov, et le cœur plein de tristesse et de désespoir il s'éloigna, tout en regardant sans cesse l'Empereur qui se tenait toujours dans la même attitude indécise.

Pendant que Rostov se livrait à ces considérations et tristement s'éloignait de l'Empereur, par hasard le capitaine Von Tol arrivait au même endroit ; en apercevant l'Empereur, il s'approcha droit vers lui, lui proposa ses services et l'aida à franchir à pied le fossé. L'Empereur, désirant se reposer et se sentant mal à l'aise, s'assit sous les pommiers, et Van Tol s'arrêta près de lui. De loin, Rostov voyait avec envie et regret que Van Tol parlait longuement et chaleureusement à l'Empereur, que

l'Empereur semblait pleurer, et, se couvrant les yeux avec la main, serrait la main de Tol.

« Et je pourrais être à sa place », pensa Rostov. Et retenant à peine des larmes de pitié pour le sort de l'Empereur, tout à fait désespéré, il partit plus loin, ne sachant où ni pourquoi il marchait.

Son désespoir était d'autant plus vif qu'il sentait que sa propre faiblesse était cause de sa douleur.

Il aurait pu — non seulement il aurait pu, — il aurait dû s'approcher de l'Empereur ; c'était une occasion unique de lui montrer son dévouement. Et il n'en avait pas profité.

« Qu'ai-je fait ? »... pensa-t-il. Faisant volte-face il retourna à cet endroit où il avait vu l'Empereur. Mais il n'y avait plus personne derrière le fossé. Il ne vit que des chariots et des voitures qui passaient par là. Rostov apprit d'un des conducteurs que l'état-major de Koutouzov se trouvait non loin d'ici, dans un village où se rendaient les fourgons. Rostov les suivit.

Devant lui marchait l'écuyer de Koutouzov ; il conduisait des chevaux protégés par une couverture. Un camion suivait l'écuyer, et derrière marchait un vieux domestique aux jambes arquées couvert d'une pelisse courte de peau d'agneau.

— Tite ! Eh ! Tite ! dit l'écuyer.

— Quoi ? répondit distraitemment le vieux.

— Tite va battre !

— Imbécile ! dit le vieillard en crachant avec colère.

Le silence durait quelques instants, puis la même plaisanterie recommençait.

A cinq heures du soir, la bataille était perdue sur tous les points. Plus de cent canons étaient déjà aux mains des Français.

Prjebichevski et son corps d'armée avaient rendu les armes ; les autres colonnes, diminuées de moitié, reculaient en troupes débandées, mélangées.

Le reste des troupes de Langeron et de Dokhtourov, se pressait pêle-mêle autour des étangs, sur les écluses et au bord du village d'Auhest.

A six heures, ce n'était que près de l'écluse d'Auhest qu'on entendait la canonnade nourrie des Français seuls, qui montait de nombreuses batteries sur la pente des hauteurs de Pratzen, et qui foudroyait nos troupes en déroute.

A l'arrière-garde Dokhtourov et les autres, en recueillant les bataillons, se défendaient contre la cavalerie française qui les poursuivait. Le crépuscule descendait. Près d'une étroite écluse d'Auhest où, pendant tant d'années, s'était assis paisiblement le vieux meunier, en bonnet, avec ses lignes, pendant que son petit-fils, les manches de la chemise retroussées, plongeait les mains

dans le grand arrosoir et tâta le poisson argenté, tremblant; sur cette même digue, où, pendant tant d'années, passaient et repassaient pacifiquement, sur des chariots pleins de blé, attelés de deux chevaux, des Moraves en bonnets à poils et vestons bleus, et où ils se retournaient en partant tout enfarinés dans leurs chariots blancs; sur cette même digue, maintenant, parmi les fourgons et les canons, sous les chevaux et parmi les roues, se pressaient des hommes affolés par la peur de la mort; ils se bouscullaient l'un l'autre, mouraient, enjambaient les mourants, s'entretuaient, s'arrêtaient pour être tués de la même façon après avoir fait quelques pas.

Toutes les dix secondes, au milieu de cette foule épaisse, tombait un boulet ou éclatait une grenade, en tuant et couvrant de sang ceux qui se trouvaient là: Dolokhov, blessé au bras, à pied, avec une dizaine d'hommes de sa compagnie (il était déjà officier) et le commandant de son régiment, à cheval, étaient les seuls survivants de tout le régiment. Entraînés par la foule, ils se pressaient à l'entrée de la digue, et, serrés de tous côtés, ils s'arrêtèrent, car devant eux, un cheval était tombé sous le canon et la foule le tirait de là.

Un boulet tua quelqu'un derrière eux, un autre tomba devant et couvrit de sang Dolokhov. La foule se rua en avant, se serra, fit quelques pas et s'arrêta de nouveau.

« Encore cent pas et on est sauvé; rester debout encore deux minutes et c'est la perte sûre, » pensait chacun.

Dolokhov, qui se trouvait au milieu de la foule, bondit vers le bout de la digue en renversant deux soldats, et courut sur la glace glissante qui couvrait l'étang.

— Tourne! cria-t-il en courant sur la glace qui craquait sous lui. — Tourne!... cria-t-il en désignant le canon. — Ça tient! La glace le portait, mais craquait et cédait. C'était évident qu'elle allait s'ouvrir non seulement sous le canon ou sous la foule, mais sous lui seul. On le regardait et l'on se serrait sur le bord, ne se décidant pas encore à monter sur la glace. Le commandant du régiment, qui était à cheval à l'entrée, levait la main et ouvrait la bouche en s'adressant à Dolokhov, mais tout-à-coup un boulet siffla si bas sur la foule que tous s'inclinèrent. Quelque chose tomba, frappant un corps mou, et le général et son cheval, tombaient dans une mare de sang. Personne ne regarda le général et personne ne le releva.

— Monte sur la glace! — Va sur la glace! — Marche! — Tourne! — N'entends-tu pas? Va! — vociférèrent tout-à-coup, après le boulet, de nombreuses voix qui ne savaient elles-mêmes ce qu'elles disaient. Un des canons de derrière, monté sur la digue, tourna sur la glace. Une foule de soldats se mit à courir de la digue sur l'étang glacé! Sous un des

soldats de devant la glace craqua, une de ses jambes s'enfonça dans l'eau. Il voulut se redresser et s'enfonça jusqu'à la ceinture. Les soldats les plus proches s'arrêtèrent; le conducteur de la pièce arrêta son cheval; mais derrière on criait encore: — « Va sur la glace. — Pourquoi s'arrêtent-ils? Va! Va! » Et des cris d'horreur s'entendaient dans la foule. Les soldats qui entouraient la pièce agitaient leurs cravaches et frappaient les chevaux pour les faire avancer. Les chevaux retournèrent. La glace qui soutenait les piétons craqua sur un large espace, et une quarantaine d'hommes, se jetant en avant et en arrière, furent noyés.

Les boulets sifflaient régulièrement et tombaient sur la glace, dans l'eau, et le plus souvent dans la foule qui couvrait la digue, les étangs et leurs bords.

XIX

Sur la montagne de Pratzen, gisait le prince André Bolkonski, à ce même endroit où il était tombé, la hampe du drapeau dans la main. Perdant le sang, évanoui, il poussait un gémissement plaintif, faible, enfantin.

Vers le soir, il cessa de gémir et se tut tout-à-fait. Il ne savait combien de temps avait duré son évanouissement. Tout-à-coup il se sentait de nouveau vivant, et souffrant d'un mal violent qui lui déchirait la tête.

« Où est-il, ce haut ciel que je ne connaissais pas et que j'ai vu aujourd'hui pour la première fois ? » Telle fut sa première pensée. « Et cette souffrance, que je ne connaissais pas non plus. Oui, jusqu'à présent, je ne savais rien, rien. Mais où suis-je ? » Il se mit à écouter et perçut le piétinement des chevaux qui s'approchaient, et le son de voix qui parlaient français. Il ou-

vril les yeux. Au-dessus de lui était encore le haut ciel avec les nuages flottants qui se soulevaient encore plus haut et, à travers lesquels, s'apercevait l'infini bleuâtre. Il ne tournait pas la tête et ne voyait pas ceux qui, à en juger au bruit des sabots et des voix, s'approchaient de lui et s'arrêtaient.

Les cavaliers qui s'approchaient étaient Napoléon et deux aides de camp. Bonaparte, en parcourant le champ de bataille, donnait les derniers ordres pour fortifier les batteries qui tiraient sur la digue d'Auhest, et il examinait les morts et les blessés qui restaient sur le champ de bataille.

— DE BEAUX HOMMES, — dit Napoléon en regardant un grenadier russe tué, qui, le visage enfoncé dans le sol et la nuque noircie, était couché sur le ventre, une main déjà raidie, rejetée au loin.

— LES MUNITIONS DES PIÈCES DE POSITION SONT ÉPUISÉES, SIRE, — dit à ce moment l'aide de camp qui arrivait des batteries qui tiraient sur Auhest.

— FAITES AVANCER CELLES DE LA RÉSERVE, — dit Napoléon, et, s'éloignant de quelques pas, il s'arrêta près du prince André qui était couché sur le dos, avec la hampe du drapeau près de lui. (le drapeau avait été pris par les Français comme trophée.)

— VOILA UNE BELLE MORT! — dit-il en regardant Bolkonski.

Le prince André comprit que ces paroles

étaient dites par Napoléon et se rapportaient à lui. Il entendait qu'on appelait sire celui qui les prononçait. Mais il les entendait comme le bourdonnement d'une mouche. Non seulement il ne s'y intéressait pas, mais il ne les remarqua pas et les oublia aussitôt. Sa tête brûlait, il sentait son sang couler, il voyait au-dessus de lui le ciel lointain, haut, infini. Il savait que c'était son héros, Napoléon, mais à ce moment, Napoléon lui semblait un homme si petit, si minime en comparaison de ce qui se passait maintenant entre son âme et ce haut ciel infini où couraient des nuages !... Maintenant il se souciait peu qu'on s'arrêtât près de lui, qu'on dit de lui n'importe quoi, néanmoins il était content que des hommes se fussent arrêtés près de lui, et il désirait que ces hommes l'aidassent et le ramenassent à la vie qui lui semblait si belle, maintenant qu'il la comprenait autrement. Il rassembla toutes ses forces, pour remuer, émettre un son. Il agita faiblement la jambe et produisit un son maladif, faible, qui l'apitoya lui-même.

— Ah ! il vit ! — dit Napoléon. — Soulevez ce jeune homme et conduisez-le à l'ambulance !

Puis Napoléon partit plus loin, à la rencontre du maréchal Lannes qui, soulevant son chapeau, s'approchait de l'empereur et le félicitait de la victoire.

Le prince André ne se souvenait plus de ce qui se fit après. Il n'avait plus conscience des souf-

frances horribles que lui causaient l'installation sur le brancard, les secousses pendant le transport, l'examen des blessures à l'ambulance. Il ne s'éveilla qu'à la fin de la journée, quand on l'emmena rejoindre à l'hôpital les autres officiers russes blessés et prisonniers. Pendant ce transport, il se sentait un peu mieux et pouvait regarder et même parler.

Les premières paroles qu'il entendit en s'éveillant furent celles de l'officier français du convoi, qui disait hâtivement :

— Il faut s'arrêter ici : l'empereur passera tout de suite, ça lui fera plaisir de voir messieurs les prisonniers.

— Aujourd'hui, il y a tant de prisonniers, presque toute l'armée russe, que probablement ça l'ennuie déjà, — dit un autre officier.

— Mais cependant ! On dit que celui-ci est le commandant de la garde de l'Empereur, — reprit le premier en désignant un officier blessé, en uniforme blanc de chevalier-garde.

Bolkonski reconnut le prince Repnine qu'il avait rencontré dans le monde à Pétersbourg.

A côté de lui se trouvait un garçon de dix-neuf ans, aussi un chevalier-garde blessé.

Bonaparte, qui arrivait au galop, arrêta son cheval.

— Qui a le plus haut grade ? demanda-t-il en voyant les prisonniers.

On nomma le colonel, prince Reppine.

— Vous commandiez la garde de l'empereur de Russie? — lui demanda Napoléon.

— Je suis colonel et chef d'escadron dans le régiment des chevaliers-gardes, — répondit Reppine.

— Votre régiment a fait noblement son devoir, dit Napoléon.

— C'est une belle récompense que d'avoir l'approbation d'un grand homme, — dit Reppine.

— Je vous l'accorde avec plaisir, — dit Napoléon.

— Quel est ce jeune homme, à côté de vous?

— C'est le fils du général Soukhtelen. Il sert comme lieutenant dans mon escadron.

En le regardant, Napoléon dit avec un sourire :

« IL EST VENU BIEN JEUNE SE FROTTER A NOUS. »

— On n'a pas besoin d'être vieux pour être brave, — prononça Soukhtelen avec emphase.

— Bien répondu, — dit Napoléon; — jeune homme, vous ferez votre chemin!

Le prince André, placé lui aussi en avant, pour compléter le trophée des prisonniers, ne pouvait pas ne point attirer l'attention de l'empereur.

Napoléon se rappelait évidemment l'avoir vu sur le champ de bataille, et s'adressant à lui :

Il employa la même appellation — JEUNE HOMME, sous laquelle Bolkonski, la première fois, se reflétait dans sa mémoire.

— ET VOUS, JEUNE HOMME? Comment vous sentez-vous, mon BRAVE?

Bien que cinq minutes auparavant, le prince André ait pu adresser quelques mots au soldat qui le transportait, maintenant, fixant ses yeux droit sur Napoléon, il se taisait...

A ce moment, il jugeait si petits tous les intérêts qui occupaient Napoléon; son héros lui paraissait si mesquin, avec cette petite ambition et la joie de la victoire, en comparaison de ce ciel, haut, juste et bon, qu'il voyait et comprenait, qu'il ne pouvait rien lui répondre.

Tout semblait si inutile et si mesquin en comparaison de ces sévères et majestueux élans de la pensée qu'excitait en lui l'affaiblissement de ses forces, dû à la perte du sang, aux souffrances et à l'attente d'une mort prochaine! En regardant Napoléon dans les yeux, le prince André pensait au néant de la grandeur, au néant de la vie dont personne ne pouvait comprendre le sens, au néant encore plus grand de la mort dont nul vivant ne pouvait ni percevoir ni expliquer le sens.

L'empereur, sans attendre la réponse, se détourna, et en s'éloignant s'adressa à l'un des chefs :

— Qu'on aie soin de ces messieurs, qu'on les mène à mon bivouac, et qu'on dise à Larrey d'examiner leurs blessures. Au revoir, prince Reprine.

Et il s'éloigna au galop.

Son visage brillait de la joie et de la satisfaction de soi-même.

Les soldats qui portaient le prince André et lui avaient ôté la petite image mise à son cou par la princesse Marie, en voyant la bienveillance de l'empereur pour le prisonnier, s'empressèrent de la lui remettre.

Le prince André ne vit pas qui la lui remit ni comment, mais sur sa poitrine, sous l'uniforme, tout à coup il sentit la petite médaille attachée à la fine chaîne d'or.

« Ce serait bien si tout était clair et simple, comme il semble à la princesse Marie, » pensa-t-il en regardant cette médaille qu'avec tant de piété et de vénération sa sœur lui avait mise. « Comme ce serait bien de savoir où chercher l'aide en cette vie et ce qu'il faut attendre après, au delà du cercueil ! Comme je serais heureux et tranquille si je pouvais dire maintenant : Seigneur, pardonnez-moi ! Mais à qui dirais-je cela ! A une force indéfinie, incompréhensible, à laquelle je ne puis ni m'adresser ni m'exprimer par des paroles : le grand tout, ou rien ! Ou est-ce Dieu qui est là, dans cette amulette que m'a donnée la princesse Marie ? Rien, il n'y a rien de certain outre le néant de tout ce qui m'est compréhensible et la majesté de quelque chose, incompréhensible, mais encore plus important ! »

Le brancard avançait. A chaque secousse il res-

sentait un mal insupportable. La fièvre augmentait ; il commençait à avoir le délire. Les rêves sur son père, sa femme, sa sœur, son fils attendu, et la tendresse qu'il éprouvait dans la nuit, la veille de la bataille, la figure du petit, de l'infime Napoléon, et sur tout cela le haut ciel, formaient le sujet principal de ses visions enfiévrées.

Il se représentait la vie calme et le bonheur doux, familial à Lissia-Gori, il jouissait déjà de ce bonheur, quand tout à coup paraissait le petit Napoléon avec son regard indifférent, borné et heureux du malheur d'autrui ; et les doutes, les souffrances, revenaient, et le ciel seul promettait la tranquillité. Vers le matin tous les rêves se confondaient dans le chaos et les ténèbres du délire et de l'oubli, qui, selon l'opinion de Larrey, le médecin de Napoléon, devaient se résoudre plutôt par la mort que par la guérison.

— C'EST UN SUJET NERVEUX ET BILIEUX, IL N'EN RÉCHAPPERA PAS, — opina Larrey.

Le prince André, ainsi que les autres malades désespérés, était laissé aux soins des habitants du pays.

QUATRIÈME PARTIE

I

Au commencement de 1806, Nicolas Rostov vint en congé. Denissov allait aussi chez lui à Voronège et Rostov le persuada de l'accompagner à Moscou et de s'arrêter pour quelque temps chez eux. A l'avant-dernier relais, Denissov rencontra un camarade et but avec lui trois bouteilles de vin, et, en s'approchant de Moscou, malgré les secousses de la route, il ne s'éveillait pas. Il s'était couché au fond du traîneau près de Rostov dont l'impatience croissait au fur et à mesure qu'ils s'approchaient de Moscou.

« Est-ce bientôt ? Est-ce bientôt ? Oh ! ces insupportables rues, ces boutiques, ces réverbères, ces cochers ! » pensait Rostov après qu'ils eurent montré leur permission à la barrière en entrant à Moscou.

— Denissov ! nous sommes arrivés !... Il dort ! fit-il en se penchant de tout son corps, comme si, par cette position, il espérait activer le mouvement du traîneau.

Denissov ne répondit pas.

— Voilà le carrefour où se tenait le cocher Zakhar, et voilà Zakhar avec le même cheval, et la boutique où l'on achetait le pain d'épice ! Est-ce bientôt ? Hé !

— A quelle maison faut-il s'arrêter ? demanda le postillon.

— Mais là, au bout, à la grande maison ! Est-ce que tu ne vois pas ? C'est notre maison, disait Rostov... Denissov ! Denissov ! nous sommes arrivés.

Denissov leva la tête, toussota et ne répondit rien.

— Dimitri ! Il y a de la lumière chez nous ? — dit Rostov au valet qui était sur le siège.

— Parfaitement, c'est la lumière dans le cabinet de votre père.

— On n'est donc pas encore couché ? Hein ! qu'en penses-tu ? Prends garde, n'oublie pas de déballer tout de suite mon nouvel uniforme, ajouta Rostov en tirant ses moustaches naissantes. — Eh bien, va donc plus vite, cria-t-il au postillon. — Mais, Vassia, éveille-toi donc ? dit-il à Denissov qui, de nouveau, laissait retomber sa tête. Mais va, va donc, trois roubles de pourboire, va, cria

Rostov, quand le traîneau était encore à trois maisons du perron. Il lui semblait que les chevaux n'avançaient pas. Enfin le traîneau prit à droite, vers le perron. Rostov aperçut, au-dessus de sa tête, la corniche qu'il connaissait si bien avec le plâtre ébréché, le perron, le réverbère sur le trottoir. Il bondit du traîneau en marche et courut dans le vestibule. La maison était immobile, inhospitalière, comme si l'on ne s'intéressait pas du tout aux visiteurs. Dans le vestibule, il n'y avait personne. « Mon Dieu, tout va-t-il bien ? » pensa Rostov ; et, avec un serrement de cœur, après une pause d'un moment, il s'élança plus loin, traversa le vestibule et ensuite les marches usées qu'il connaissait si bien. Toujours le même bouton de la porte, pour le nettoyage duquel se fâchait la comtesse, et elle s'ouvrait doucement comme toujours. Une seule chandelle éclairait l'anti-chambre.

Le vieux Mikhaïlo dormait sur une banquette. Prokofi, le valet de pied, celui qui était si fort qu'il soulevait la voiture par l'arrière-train, était assis et tressait des chaussons de lisière de drap. Il regarda la porte qui s'ouvrait et son air indifférent et endormi se transforma soudain en un enthousiasme effrayé.

— Mes aïeux ! Le jeune comte ! exclama-t-il en reconnaissant le jeune seigneur. — Qu'y a-t-il donc ! Mon chéri ! Et Prokofi, tremblant d'émotion, se jeta vers la porte du salon, probablement pour

annoncer. Mais il réfléchit et, se retournant, il vint baiser l'épaule du jeune seigneur.

— Va-t-on bien? demanda Rostov en dégageant sa main.

— Dieu soit loué! Tout va bien, on vient de souper. Laisse-moi te regarder, Excellence.

— Tout-à-fait bien?

— Dieu merci! Dieu merci!

Rostov oubliait tout à fait Denissov, et, ne permettant à personne de l'annoncer, il jeta sa pelisse, puis sur la pointe des pieds, courut dans la grande salle sombre.

Tout était comme autrefois : les mêmes tables à jeu, le même lustre enveloppé. Mais quelqu'un avait déjà aperçu le jeune maître et il n'était pas encore à la porte du salon, qu'un flot bruyant comme une tempête, bondit de la porte latérale et se mit à l'entourer, à l'embrasser. Encore une deuxième, une troisième créature semblable bondissait d'une porte puis d'une autre, encore des embrassements, des cris, des baisers, des larmes de joie. Il ne pouvait distinguer qui était le père, qui Natacha, qui Pétia. Tous criaient, parlaient et l'embrassaient en même temps. Seule la mère n'y était pas, de cela il se rendit compte.

— Et moi je ne savais pas... Nikolenka... mon ami!

— Le voilà, notre... mon ami... Kola... Il a changé! Il n'y a pas de lumière? Du thé!

— Mais embrasse-moi !

— Petite âme, et moi...

Sonia, Natacha, Pétia, Anna Mikhaïlovna, Véra, le vieux comte, l'embrassaient. Les domestiques et les femmes de chambre s'exclamaient en emplissant la maison de leurs « ah ! »

Pétia s'accrochait à ses jambes.

— Et moi ! cria-t-il.

Natacha s'éloignait de lui, après l'attirait vers elle, et embrassait tout son visage en se cramponnant aux pans de son uniforme ; elle sautait comme une chèvre, toujours à la même place, et poussait des cris perçants.

De tous côtés, des yeux brillants, aimants, des larmes de joie, des lèvres qui cherchaient des baisers.

Sonia, toute rouge, lui tenait aussi le bras et s'épanouissait toute en un regard heureux fixé sur les yeux qu'elle guettait. Sonia avait déjà plus de seize ans. Elle était très jolie, surtout en ce moment d'animation heureuse, enthousiaste. Elle le regardait sans détacher ses yeux, en souriant et retenant son souffle. Il la regardait avec reconnaissance, mais il attendait et cherchait quelqu'un. La vieille comtesse n'était pas encore là. Mais on entend des pas derrière la porte, des pas si rapides que ce ne peut être sa mère.

Mais c'était elle, vêtue d'une robe nouvelle qu'il ne connaissait pas, faite en son absence. Tous le

quittèrent et il courut vers elle. Quand ils'approcha, elle tomba sur sa poitrine en sanglotant. Elle ne pouvait relever la tête et l'appuyait contre les brandebourgs froids de son uniforme.

Denissov, que personne n'avait remarqué, était dans la chambre et en les voyant ainsi se frottait les yeux.

— Vassili Denissov, un ami de votre fils — dit-il en se présentant au comte qui le regardait d'un air interrogateur.

— Ah ! soyez le bienvenu, je sais, je sais, dit le comte en enlaçant et embrassant Denissov. Nicolas nous a écrit... Natacha, Véra, c'est lui, Denissov.

Les mêmes visages heureux, enthousiastes, se tournèrent vers la personne ébouriffée de Denissov et l'entourèrent.

— Cher Denissov ! cria Natacha qui d'enthousiasme perdait conscience.

Elle sauta vers lui, et l'embrassa.

Tous étaient confus de l'acte de Natacha. Denissov rougit aussi, puis prenant en souriant la main de Natacha, il la baisa. On conduisit Denissov dans la chambre préparée pour lui et tous les Rostov se réunirent dans le divan autour de Nicolas.

La vieille comtesse, sans lâcher sa main qu'elle baisait à chaque instant, s'assit près lui ; les autres, groupés autour de lui, attrapaient chaque

mouvement, chaque parole, chaque regard, et ne détachaient pas de lui des yeux enthousiastes et amoureux. Les frères et les sœurs se chicanaient pour les places, se les chipaient pour être plus près de lui, et se battaient pour l'honneur de lui apporter du thé, un mouchoir, du tabac.

Nicolas était très heureux de l'affection qu'on lui témoignait, mais au premier moment de la rencontre, il était si heureux que son bonheur actuel lui semblait encore peu et qu'il attendait encore et encore quelque chose.

Le lendemain, après la route, les voyageurs dormirent jusqu'à dix heures du matin.

Dans la chambre voisine, de tous côtés traînaient des sabres, des gibernes, des havresacs, des valises ouvertes, des bottes sales. Deux paires cirées et éperonnées venaient d'être placées près du mur. Les serviteurs apportaient les lavabos, l'eau chaude pour la barbe, les habits brossés. Ça sentait le tabac et l'homme.

— Hé! G'ichka! la pipe! cria la voix rauque de Vaska Denissov. 'ostov, lève-toi!

Rostov, en frottant ses yeux collés, releva ses cheveux aplatis dans l'oreiller chaud.

— Eh bien! Est-il tard?

— Il est tard. Neuf heures passées, — répondit la voix de Natacha. Et, dans la chambre voisine, on entendait le froufrou de jupes empesées, le chuchotement, les rires et les voix des jeunes

filles, et quelque chose de bleu, des rubans, des cheveux noirs et de gais visages parurent dans la porte entr'ouverte. C'étaient Natacha, Sonia et Pétia qui venaient voir s'ils n'étaient pas levés.

— Nikolénka, lève-toi ! dit de nouveau, près de la porte, la voix de Natacha.

— Tout de suite.

A ce moment, Pétia, apercevant un sabre dans la première chambre, l'attrapa et éprouva cet enthousiasme des jeunes garçons pour leurs frères aînés militaires, et oubliant qu'il n'était pas convenable pour ses sœurs de voir des hommes en déshabillé, il ouvrit la porte.

— C'est ton sabre ! cria-t-il.

Les fillettes s'éloignèrent. Denissov, les yeux effrayés, cachait avec la couverture ses jambes velues, et se retournait vers son camarade pour demander aide. La porte laissa passer Pétia et se referma. Des rires s'entendaient de l'autre côté de la porte.

— Nikolénka, sors en robe de chambre, — prononça la voix de Natacha.

— C'est ton sabre ? demandait Pétia. Ou le vôtre ? fit-il avec un respect servile au noir Denissov aux longues moustaches.

Rostov se chaussa rapidement, mit sa robe de chambre et sortit. A ce moment Natacha avait déjà mis une botte éperonnée et glissait l'autre. Sonia pirouettait sur elle-même pour faire le ballon et

s'asseoir. Toutes deux avaient la même robe : bleu clair ; toutes deux étaient fraîches, rouges et gaies. Sonia s'enfuit et Natacha, après avoir pris son frère sous le bras, l'emmena au divan et ils se mirent à causer. Ils n'en finissaient pas de s'interroger l'un l'autre et de répondre aux questions sur des milliers de petits riens qui ne pouvaient intéresser qu'eux seuls. Natacha riait à chaque mot, non parce qu'ils étaient drôles, mais parce qu'elle était gaie et que, n'étant pas capable de contenir sa joie, elle l'exprimait par le rire. — Ah ! comme c'est bien ! A merveille ! — ajoutait-elle à tout. Pour la première fois depuis un an et demi, Rostov, sous l'influence des chauds rayons de l'amour, sentait s'épanouir en son âme et sur son visage ce sourire enfantin qu'il n'avait pas eu une seule fois depuis son départ de la maison. — Non, écoute, dit-elle, maintenant tu es tout à fait un homme ? Je suis très heureux que tu sois mon frère. Elle touchait sa moustache. Je veux savoir comment vous êtes des hommes. Est-ce que vous nous ressemblez ? Non ?

— Pourquoi Sonia s'est-elle enfuie ? — demanda Rostov.

— Oh ! c'est toute une histoire ! Comment lui parleras-tu ? Tu ou vous ?

— Comme ça se trouvera.

— Dis-lui vous, je t'en prie. Après je te dirai pourquoi. Eh bien ! je te le dirai maintenant ; tu

sais que Sonia est mon amie, et une telle amie que pour elle je me suis brûlé le bras ; tiens, regarde.

Elle retroussa sa manche de mousseline, et sur son bras long, mince, doux, beaucoup au-dessus du coude, près de l'épaule, juste à cet endroit que cachent les robes de bal, elle montra une tache rouge.

— Je me suis brûlée pour elle, pour lui prouver mon affection. J'ai tout simplement rougi la règle au feu et l'ai posée là.

Assis dans son ancienne salle d'étude, sur le divan avec des coussins, et voyant les yeux brillants et animés de Natacha, Rostov entraît de nouveau dans son monde de famille enfantin, qui n'avait de sens pour personne, sauf pour lui, mais qui lui donnait les meilleurs plaisirs de la vie, et la brûlure du bras avec la règle comme preuve d'amour ne lui semblait pas inutile ; il le comprenait et ne s'en étonnait pas.

— Alors quoi ? Seulement cela ? demanda-t-il.

— Ah ! nous sommes si amies, si amies ! La brûlure ce n'est rien, c'est une bêtise. Nous sommes amies pour toujours. Quand elle aime quelqu'un c'est pour toujours, et moi je ne comprends pas cela, j'oublierais immédiatement.

— Eh bien ! quoi donc ?

— Oui, elle m'aime et elle t'aime. — Soudain Natacha rougit. — Eh bien, tu te rappelles avant ton départ?... Alors, elle dit que tu oublies tout...

Elle dit : je l'aimerai toujours, mais qu'il soit libre. N'est-ce pas que c'est beau, que c'est noble ! Oui, oui, très noble ! Dis ? prononçait Natacha si sérieusement et avec tant d'émotion, qu'évidemment, elle avait dû dire autrefois, avec des larmes, ce qu'elle disait maintenant. Rostov demeurait pensif.

— Je ne reprends jamais ma parole, dit-il. Et puis, Sonia est un tel charme, qu'un fou seul refuserait ce bonheur.

— Non, non ! cria Natacha nous en avons déjà causé ensemble. Nous savions que tu dirais cela. Mais c'est impossible, parce que tu comprends, si tu parles ainsi, si tu te considères comme lié par des paroles, il en résulte qu'elle aurait dit cela exprès. Il en résulte que tu l'épouseras quand même par force, et ce n'est pas du tout cela.

Rostov trouva que c'était bien. Dès la veille, Sonia l'avait frappé par sa beauté ; aujourd'hui, en la voyant, elle lui semblait encore mieux. C'était une charmante fillette de seize ans, qui évidemment l'aimait passionnément (il n'en doutait pas un moment). « Pourquoi donc ne l'aimerais-je pas et ne l'épouserais-je pas ? Mais pour le moment il y a tant d'autres joies et d'occupations ! Oui, elles ont bien inventé cela ! Il faut rester libre ! » pensait-il.

— C'est bien — dit-il. — Nous en reparlerons plus tard. Ah ! comme je suis heureux de te

voir. Et toi, n'as-tu pas trahi Boris ? lui demandait-il.

— En voilà des bêtises ! s'exclama en riant Natacha, je ne pense ni à lui, ni à personne, et je ne veux rien savoir.

— Vraiment ! Alors, toi, que feras-tu ?

— Moi ? fit Natacha, et un sourire heureux éclaira son visage. As-tu vu Duport ?

— Non.

— Tu n'as pas vu le célèbre Duport, le danseur ? Ah, alors, tu ne comprendras pas. Moi, voilà ce que je suis. Natacha, en arrondissant les bras, prit sa jupe, comme à la danse, s'éloigna un peu en courant, se retourna, fit un entrechat, sauta d'un pied sur l'autre, et se dressant sur les pointes, fit quelques pas.

— Je reste debout, tu vois ! dit-elle. Mais elle ne pouvait se tenir sur la pointe des pieds. Eh bien, voilà ce que je suis ! Je ne me marierai jamais, je serai danseuse. Seulement ne le dis à personne.

Rostov éclata de rire si fort et si gaiement que Denissov, dans sa chambre, en devint jaloux. Natacha, ne pouvant se contenir, riait avec son frère.

— Hein, c'est beau ! disait-elle.

— Bon, mais alors, tu ne veux plus épouser Boris ?

Natacha rougit.

— Je ne veux épouser personne, je le lui dirai quand je le verrai.

— Vraiment !

— Mais tout cela ne signifie rien, bavardait encore Natacha. — Et Denissov, est-il bon ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Eh bien, adieu, habille-toi. Il n'est pas effrayant ton Denissov ?

— Pourquoi ? demanda Nicolas. Non, Vaska est très bon ?

— Tu l'appelles Vaska, c'est drôle. Alors, il est vraiment très bon ?

— Oui, très bon.

— Eh bien ! dépêche-toi de venir prendre du thé, nous le prendrons tous ensemble.

Natacha se leva sur les pointes et sortit de la chambre comme le font les danseuses, mais en souriant comme sourient seulement les heureuses fillettes de quinze ans.

En se rencontrant avec Sonia au salon, Rostov rougit. Il ne savait comment se tenir avec elle. Hier ils s'étaient embrassés au premier moment, dans la joie du revoir, mais aujourd'hui, il sentait qu'il ne pouvait faire cela. Il sentait que tous, sa mère et ses sœurs, le regardaient d'un air interrogateur et se demandaient comment il allait être envers elle. Il lui baisa la main et lui dit : *Vous, Sonia*, mais leurs yeux en se rencontrant dirent toi et

s'embrassèrent tendrement. Le regard de Sonia lui demandait pardon de lui avoir rappelé sa promesse par l'intermédiaire de Natacha et elle le remerciait pour son amour. Lui, par son regard, la remerciait de l'offre de la liberté, et disait que de telle ou telle façon, il ne cesserait jamais de l'aimer, que c'était impossible.

— Comme c'est étrange pourtant que Sonia et Nicolas se disent vous comme des étrangers dit Véra, en profitant d'un moment de silence. L'observation de Véra était juste comme toutes ses observations, mais, effet qu'elles produisaient toujours, tous se sentirent gênés, non seulement Sonia, Nicolas et Natacha, mais même la vieille comtesse, qui avait peur de l'amour de son fils pour Sonia, lequel pouvait le priver d'un brillant parti; elle rougit comme une fillette. Denissov, à l'étonnement de Rostov, entra au salon en uniforme neuf, pommadé et parfumé, aussi élégant qu'il l'était à la bataille; il fut si aimable avec les dames et les messieurs, que Rostov en fut tout surpris.

II

A son retour de l'armée à Moscou, Nicolas Rostov fut reçu par ses familiers, comme le meilleur des fils, comme un héros, comme le chéri Nikolenka; par ses parents, comme un jeune homme charmant, agréable et respectueux; par ses connaissances, comme un joli lieutenant de hussards bon danseur, et l'un des plus beaux partis de Moscou.

Les Rostov connaissaient tout Moscou. Cette année, le vieux comte avait assez d'argent parce qu'il avait réengagé tous les domaines. C'est pourquoi Nikolenka devenu propriétaire d'un trotteur et portant les pantalons à la dernière mode, tels que personne n'en avait encore à Moscou, les chaussures les plus élégantes, les plus pointues, et des petits éperons d'argent, passait son temps très gaïement. Rostov éprouvait, en se retrouvant à la maison, le sentiment agréable de s'accoutumer,

après un certain temps, aux anciennes conditions de la vie. Il lui semblait être devenu très martial et avoir grandi. Le désespoir à cause du mauvais examen de religion, l'emprunt chez le cocher Gavriilo, les baisers furtifs à Sonia, maintenant il se rappelait tout cela comme un enfantillage dont il était fort éloigné. Maintenant, il est lieutenant de hussards, avec un dolman galonné d'argent, avec la croix d'argent de Saint-Georges ; il entraîne son trotteur avec des amateurs âgés, très respectables et très connus. Il connaît au Boulevard, une dame chez qui il va le soir ; il dirige la mazurka au bal des Arkharov, cause de la guerre avec le feld-maréchal Kaminsky, fréquente le club anglais, tutoie un colonel d'une quarantaine d'années avec qui Denissov lui a fait faire connaissance.

A Moscou, sa passion pour l'empereur faiblit un peu, parce qu'il ne le voyait pas et n'avait pas l'occasion de le voir, mais il parlait souvent de l'empereur, de son amour pour lui, en laissant entendre qu'il ne racontait pas tout, qu'il y avait dans son affection pour l'empereur quelque chose que tous ne pouvaient comprendre. Et de tout son cœur il partageait le sentiment général d'adoration pour l'empereur Alexandre Pavlovitch que professait alors tout Moscou où on l'avait surnommé *l'ange terrestre*.

Pendant son court séjour à Moscou, jusqu'à son départ à l'armée, Rostov ne se rapprochait pas de

Sonia, mais au contraire, s'en éloignait. Elle était très belle, charmante, et on voyait qu'elle l'aimait passionnément, mais il était à cette période de la jeunesse où il semble y avoir tant de choses qu'on n'a pas le temps de s'occuper de celle-ci et qu'on a peur de se lier; la liberté lui paraissait nécessaire pour une foule d'autres choses. Quand il pensait à Sonia pendant ce séjour à Moscou, il se disait : « Eh ! il y en aura encore beaucoup d'autres pareilles ; il y en a quelque part là-bas, que je ne connais pas encore, j'aurai le temps quand je voudrai m'occuper d'amour, mais maintenant je n'ai pas le temps. » En outre, la société des fillettes lui paraissait humiliante pour sa dignité d'homme. Il allait au bal et dans la société des femmes, en feignant de le faire contre sa volonté. Les courses, le club anglais, la noce avec Denissov, les visites *là-bas*, c'était une autre affaire, c'était convenable pour un brave hussard.

Au commencement de mars, le vieux comte Ilià Andréiévitich Rostov s'occupait de l'organisation d'un banquet au club anglais pour la réception du prince Bagration.

Le comte marchait dans le salon, en robe de chambre, en donnant des ordres au gérant du club et au célèbre Théoctiste, chef cuisinier du club anglais, sur les asperges, les concombres frais, les fraises, le veau, les poissons, pour le dîner du prince Bagration. Depuis la fondation du club, le

comte en était membre et directeur. Le club lui avait confié l'organisation du banquet de Bagration, car nul autre que lui ne pouvait organiser un si grand banquet, et surtout peu de personnes savaient et voulaient y mettre de leur argent si c'était nécessaire. Le chef cuisinier et le gérant du club écoutaient avec un visage joyeux les ordres du comte, car ils savaient qu'avec personne mieux que lui ils ne pourraient tant gagner sur un dîner de plusieurs milliers de roubles.

— Alors, fais attention, n'oublie pas les champignons dans le potage tortue, tu sais?

— Alors il faudra trois plats froids? demanda le maître d'hôtel.

Le comte devint pensif.

— Moins que trois, c'est impossible... La mayonnaise... un, — fit-il en pliant un doigt.

— Et il faudra prendre les grands sterlets? demanda le maître d'hôtel.

— Mais que faire, prends, s'ils ne veulent pas céder à moins. Ah! mon cher, j'allais oublier... Il faut encore une entrée. Ah! diable, diable! — Il se prit la tête. — Oui, mais qui apportera les plantes? Mitenka! eh, Mitenka! Pars au galop à notre villa, près de Moscou, s'adressa-t-il au gérant qui accourait à son appel. Pars au galop à la villa, et ordonne au jardinier Maxime d'employer la corvée et de m'envoyer ici, immédia-

tement, toute l'orangerie; qu'il enveloppe dans du feutre, que deux cents plantes soient ici pour vendredi.

Après avoir donné encore divers ordres, il voulut partir se reposer chez la comtesse, mais il se rappela encore quelque chose de nécessaire, fit appeler le chef cuisinier et le maître d'hôtel et, de nouveau, se mit à donner des ordres.

On entendit derrière la porte l'allure légère d'un homme, un cliquetis d'éperons, et le jeune comte, joli, frais, avec une petite moustache naissante parut. Il était visible qu'il se reposait et se jetait dans la vie oisive de Moscou.

— Ah mon cher, la tête m'en tourne! dit le vieux en souriant, et honteux devant son fils. — Si tu m'aidais au moins! Il faut encore des chanteurs, des musiciens. Nous en avons chez nous, mais il faudrait peut-être appeler des tziganes? vous les militaires, vous aimez cela.

— Vraiment, père, je pense que Bagration, quand il se préparait à la bataille de Schœngraben, était moins affairé que vous aujourd'hui, dit le jeune homme en souriant.

Le vieux comte feignait d'être froissé.

— Oui, raconte; essaie toi-même!

Et il s'adressa au cuisinier qui, avec un visage intelligent et respectueux, observait et regardait tendrement le père et le fils.

— Voilà la jeunesse d'aujourd'hui, Théoc-

tiste, elle se moque des vieux! — dit le comte.

— Eh quoi, Votre Excellence, il ne leur faut que bien manger, et quant aux apprêts et au service ils ne s'en occupent pas.

— Oui, c'est ça, c'est ça! s'écria le comte; et en saisissant gaiement les mains de son fils il dit : — Alors voilà pour être tombé chez moi : prends tout de suite le traîneau à deux chevaux, va chez Bezoukhov et dis-lui que le comte Ilia Andréievitch a envoyé demander chez lui des fraises et des ananas frais, il n'y en a nulle part ailleurs. S'il n'est pas là alors dis-le aux princesses. De là va à Razgoulai, — le cocher Ipatka sait où — là-bas tu trouveras le tzigane Iluchka, celui qui dansait en casaquin blanc chez le comte Orlov, tu te rappelles; amène-le ici, chez moi.

— L'amener ici avec les bohémiennes? demanda en riant Nicolas.

— Bien, bien!

A ce moment Anna Mikhaïlovna entrait dans la chambre d'un pas imperceptible, avec l'air soucieux et en même temps chrétien et résigné qui ne la quittait jamais.

Anna Mikhaïlovna voyait chaque jour le comte en robe de chambre, et, malgré cela, chaque fois il se sentait confus et s'excusait de son costume.

— Ce n'est rien, cher comte, — dit-elle en fermant modestement les yeux. — C'est moi qui irai chez Bezoukhov. Pierre est arrivé et maintenant

nous aurons toutes ses serres. En outre j'ai besoin de le voir. Il m'a envoyé une lettre de la part de Boris. Grâce à Dieu, Boris est maintenant attaché à l'état-major.

Le comte, heureux qu'Anna Mikhaïlovna prit part à ses préparatifs, donna l'ordre d'atteler pour elle la petite voiture.

— Dites à Bezoukhov qu'il vienne. Je l'inscrirai. Viendra-t-il avec sa femme ?

Anna Mikhaïlovna leva les yeux et une douleur profonde s'exprima sur son visage.

— Ah ! mon ami, il est très malheureux ! dit-elle. Si ce qu'on dit est vrai, c'est horrible ! Et penser que nous nous étions tant réjouis de son bonheur ! Et une âme si supérieure, si céleste, ce jeune Bezoukhov ! Oui, je le plains de toute mon âme et dans la mesure de mes moyens, je tâcherai de le consoler.

— Mais qu'y a-t-il donc ? demandèrent le vieux et le jeune Rostov.

Anna Mikhaïlovna soupira profondément.

— Dolokhov... le fils de Maria Ivanovna l'a, dit-on, tout à fait compromise, prononça-t-elle d'une voix mystérieuse. Elle l'a protégé, l'a invité dans sa maison de Pétersbourg et voilà .. Elle est arrivée ici et ce polisson lui a fait la cour, — dit Anna Mikhaïlovna désirant exprimer sa compassion pour Pierre ; mais par des intonations involontaires et un demi-sourire, elle compatissait sur-

tout à ce polisson de Dolokhov, comme elle l'appelait. — On dit que Pierre est abattu par ce malheur.

— Eh bien, dites-lui quand même qu'il vienne au club. Ce sera toujours une distraction. Ce sera un banquet monstre !

Le lendemain, 3 mars, à deux heures de l'après-midi, deux cent cinquante membres du club anglais et cinquante invités attendaient pour dîner l'hôte d'honneur, le héros de la campagne autrichienne, le prince Bagration.

Au premier moment, après la nouvelle de la bataille d'Austerlitz, tout Moscou avait été étonné. A cette époque les Russes étaient si habitués aux victoires, qu'en apprenant la défaite, les uns, tout simplement, n'y croyaient pas, les autres cherchaient à expliquer cet événement étrange par des causes extraordinaires. Au club anglais, où se réunissait tout ce qui était illustre, on avait des renseignements sûrs et importants, et au mois de décembre, quand arriva la nouvelle, on ne prononça pas un mot sur la guerre et sur la dernière bataille, comme si tous s'étaient entendus pour n'en rien dire. Les personnages qui donnaient le ton aux conversations, par exemple le comte Rostopchine, le prince Iuri Vladimirovitch Dolgorouki, Valouiev, le comte Markov, le prince Viazemski, ne se montraient pas au club, mais se réunissaient dans leurs hôtels, dans leurs cercles intimes ;

et les Moscovites qui parlaient d'après les autres (de ce nombre Ilia Andréiévitich Rostov) restèrent pour un court laps de temps, sans opinion arrêtée sur la guerre, et sans guides. Les Moscovites sentaient qu'il y avait quelque chose de fâcheux, qu'il était difficile de discuter des nouvelles mauvaises, et qu'il était préférable de se taire. Mais au bout de quelque temps, tels les jurés qui sortent de la chambre des délibérations, les personnes qui faisaient l'opinion au club parurent, et tous commencèrent à parler haut et clair. On trouvait des causes à cet événement incroyable, inouï, impossible : à la défaite des Russes. Tout est devenu clair, et dans tous les coins de Moscou, on répétait la même chose. Ces causes étaient : la trahison des Autrichiens, la manutention défectueuse de l'armée, la trahison du polonais Prjebichevsky et du Français Langeron, l'incapacité de Koutouzov et (on le disait en sourdine) la jeunesse et l'inexpérience de l'empereur qui se fiait à des gens mauvais et nuls. Mais les troupes, les troupes russes, disaient-ils tous, avaient été extraordinaires et avaient fait des prodiges de valeur. Les soldats, les officiers, les généraux, tous étaient des héros. Mais le héros d'entre les héros c'était le prince Bagration, qui se glorifiait de l'affaire de Schœngraben et de la retraite d'Austerlitz où lui seul avait maintenu ses colonnes en ordre et dans la jour-

née avait repoussé un ennemi deux fois plus fort. Une autre raison qui faisait de Bagration le héros choisi à Moscou, c'est qu'il n'avait aucun lien dans cette ville, qu'il y était étranger. Dans sa personne on rendait hommage en dehors de toutes relations et intrigues, au soldat russe, au guerrier, dont le nom était encore lié à celui de Souvorov par les souvenirs de la campagne d'Italie. De plus, en lui rendant de tels honneurs, on montrait mieux le mécontentement et le blâme à l'égard de Koutouzov.

Si Bagration n'existait pas, IL FAUDRAIT L'INVENTER, disait le plaisant Chinchine en parodiant le mot de Voltaire. Personne ne parlait de Koutouzov et quelques-uns l'injuriaient tout bas en le traitant de girouette de cour et de vieux satyre.

Tout Moscou répétait les paroles du prince Dolgoroukov : « Il n'y a que celui qui ne fait rien, qui ne se trompe pas, » qui se consolait de notre défaite au souvenir des victoires anciennes, et l'on répétait avec Rostopchine qu'il fallait exciter les soldats français aux batailles par les grandes phrases, qu'avec les Allemands il fallait raisonner et les convaincre qu'il est plus dangereux de fuir que de marcher en avant, mais qu'il n'y a qu'à retenir le soldat russe et lui demander d'aller plus doucement. De tous côtés s'entendaient de nouveaux récits d'exemples de courage donnés à la bataille d'Austerlitz par nos soldats et nos offi-

ciers; l'un a sauvé le drapeau, l'autre a tué cinq Français, le troisième a chargé, à lui seul, cinq canons. Ceux qui connaissaient Berg racontaient que blessé à la main droite, il avait pris l'épée de la main gauche et s'était élancé en avant.

On ne disait rien de Bolkonski et seulement ceux qui l'avaient connu de près regrettaient qu'il fût mort si tôt en laissant sa femme enceinte chez son original de père.

III

Le 3 mars, toutes les salles du club anglais étaient pleines du bruit des conversations et, comme des abeilles au printemps, les membres et les invités du club, en uniformes, en habits, quelques-uns même poudrés et en caftan, allaient et venaient, s'asseyaient, se levaient, s'abordaient, se séparaient.

Les laquais, poudrés, en livrée, bas de soie et culottes, se tenaient près de chaque porte, et là, tâchaient de suivre chaque mouvement des invités et des membres du club pour proposer leurs services. La plupart des assistants étaient des hommes vieux, respectables, aux visages larges, assurés, avec de gros doigts, les mouvements et les voix fermes. Les membres du club et les invités de cette catégorie étaient assis à leur place marquée et formaient leur groupe habituel. La minorité des assistants comprenait des hôtes de

hasard, principalement des jeunes gens, parmi lesquels Denissov, Rostov et Dolokhov, de nouveau promu officier du régiment Séménovsky. Sur les visages des jeunes gens, surtout des militaires, se voyait seulement une expression de respect dédaigneux envers les vieillards, qui semblait dire à la vieille génération : « Oui, nous voulons bien vous respecter et vous estimer, mais n'oubliez pas cependant que l'avenir c'est nous. »

Nesvitzki se trouvait là en qualité d'ancien membre du club. Pierre, qui sur l'ordre de sa femme laissait pousser ses cheveux, ne portait plus de lunettes et s'habillait à la mode, marchait dans les salons l'air honteux et triste. Comme partout, il était entouré d'une foule de gens qui s'inclinaient devant sa fortune, et lui, se tenait envers eux avec le mépris distrait et l'habitude de dominer.

Par l'âge, il devait être avec les jeunes, mais par la fortune et la position, il était membre du cercle des anciens, des vieux hôtes honorables. C'est pour cette raison qu'il passait d'un groupe à l'autre. Quelques vieillards des plus importants formaient le centre des groupes desquels s'approchaient respectueusement même des inconnus afin d'écouter les hommes connus. Les plus grands groupes avaient pour centre le comte Rostopchine, Valouiev et Narischkine. Rostopchine racontait que les Russes avaient été piétinés par les Autri-

chiens qui s'enfuyaient et qu'ils avaient dû, à l'aide des baïonnettes, se frayer un chemin parmi les fuyards.

Valouev racontait confidentiellement qu'Ouvarov était envoyé de Pétersbourg pour connaître l'opinion des Moscovites sur les Autrichiens.

Dans un autre cercle Narischkine racontait la séance du Conseil supérieur de guerre autrichien où Souvorov avait crié comme un coq en réponse à la bêtise des généraux Autrichiens. Chinchine, qui se trouvait là, dit, voulant plaisanter, qu'évidemment Koutouzov n'avait pu même apprendre de Souvorov l'art facile de chanter comme un coq. Les vieux regardèrent sévèrement le plaisant, lui laissant ainsi à entendre qu'aujourd'hui il était inconvenant de mentionner Koutouzov.

Le comte Ilia Andréievitch Rostov, l'air soucieux, en bottes souples, marchait hâtivement de la salle à manger au salon en saluant vite et uniformément toutes les personnes importantes ou non qu'il connaissait toutes, et de temps en temps il cherchait des yeux son élégant et brave fils. Il arrêtait sur lui son regard et lui faisait signe des yeux. Le jeune Rostov était debout près de la fenêtre avec Dolokhov ; il avait fait récemment sa connaissance et y tenait beaucoup. Le vieux comte s'approcha d'eux et serra la main de Dolokhov.

— Je t'en prie viens chez nous. Maintenant, tu connais mon fils. Là-bas, vous avez ensemble

fait des prodiges... — Ah ! Vassili Ignatitch !... bonjour, mon cher, — fit-il à un vieillard qui passait à ce moment. Mais il n'achevait pas son salut que tous se remuaient et que le valet, accourant avec un visage effrayé, annonçait : « Il est arrivé ! »

Les sonnettes retentirent. Le comité du club se précipita en avant, les invités dispersés en divers endroits, comme du blé secoué sur une pelle, se réunirent en tas et s'arrêtèrent dans le grand salon, près de la porte de la salle.

Bagration parut dans la porte d'entrée.

Il n'avait ni chapeau, ni épée, l'ayant laissée chez le portier, selon l'usage du club. Il n'était pas en bonnet fourré, le fouet de Cosaque en bandoulière, comme Rostoy l'avait vu la nuit d'avant la bataille d'Austerlitz ; il était en uniforme neuf avec des décorations russes et étrangères, la croix de Saint-Georges au côté gauche. Évidemment, avant le dîner il s'était fait couper la barbe et les cheveux, ce qui changeait désavantageusement sa physionomie. Son visage avait une expression naïve, une expression de fête, d'un effet un peu comique, vu ses traits fermes et mâles. Bekleschov et Fedor Petrovitchi Ouarov qui l'accompagnaient, s'arrêtèrent sur le seuil, afin que lui, l'hôte principal, passât devant eux. Bagration, confus, ne voulait pas profiter de leur courtoisie. Un arrêt se fit dans la porte ; enfin Bagration passa

le premier. Il marchait sur le parquet de la salle de réception avec timidité et gaucherie, embarrassé de ses mains. Il lui était plus habituel et plus facile de marcher sous les balles, dans un champ labouré, comme devant le régiment de Koursk à Schœngraben. Les membres du comité du club le rencontrèrent près de la première porte. On lui exprima en quelques mots la joie de voir un hôte si cher, et, sans attendre la réponse, comme l'accaparrant, ils l'entourèrent et le conduisirent au salon. A la porte du salon il était impossible de passer à cause des membres du club et des invités qui se bouscuaient et, à travers les épaules les uns des autres, tâchaient de voir Bagration, comme s'il eût été une bête rare. Le comte Ilia Andréievitch, le plus énergique de tous, en riant et disant : « Laisse, mon cher, laisse passer », poussa la foule, conduisit l'hôte au salon et le fit asseoir sur le divan du milieu. Les gros bonnets, les membres les plus honorables du club entouraient les nouveaux venus.

Le comte Ilia Andréievitch se frayant de nouveau un chemin à travers la foule sortit du salon, et, une minute après, il parut avec un autre organisateur portant un grand plateau d'argent qu'il présenta à Bagration. Sur ce plateau se trouvaient des vers composés en l'honneur du héros. En voyant le plateau Bagration regarda effrayé et parut chercher de l'aide. Mais tous les yeux l'engageaient à s'y

soumettre. Se sentant en leur pouvoir, Bagration, résolument, prit des deux mains le plateau, et, mécontent, d'un air de reproche, regarda le comte qui l'avait apporté. Quelqu'un de serviable prit le plateau des mains de Bagration (autrement il avait l'air de vouloir le tenir jusqu'au soir et d'aller ainsi à table) et attira son attention sur les vers.

« Eh bien, je lirai, » parut dire Bagration ; et fixant ses yeux fatigués sur le papier il se mit à lire d'un air concentré et sérieux. L'auteur des vers les prit et lut : Le prince Bagration inclina la tête et écouta :

« Sois donc la gloire du siècle d'Alexandre,
» Garde notre Titus sur le trône,
» Sois à la fois le chef redoutable, l'homme bon,
» Le rempart de la patrie et le César du champ de bataille.
» Oui, l'heureux Napoléon
» Quand il saura par expérience ce qu'est Bagration,
» N'osera plus inquiéter les Achilles russes... »

Il n'avait pas encore achevé sa lecture que le maître d'hôtel annonça d'une voix retentissante :
« Le dîner est servi ! » Les portes s'ouvrirent. Dans la salle à manger l'orchestre fit entendre les sons de cette polonaise : « Qu'éclate le tonnerre de la victoire ; que les Russes courageux se réjouissent ! »

Le comte Ilia Andréiévitche, en jetant un regard méchant sur l'auteur qui continuait à lire les vers,

s'avança vers Bagration. Tous se levèrent ; on sentait que le dîner était plus important que les vers.

De nouveau Bagration, devant tous les autres, se dirigeait vers la table. Il occupait la place d'honneur entre deux Alexandre : Beklechov et Narischkine ; ce qui avait son importance vu le prénom de l'empereur. Trois cents convives prirent place à la table suivant leurs grades et leur importance. Le plus important était plus près de l'hôte d'honneur... c'était aussi naturel que l'eau qui coule plus profondément où le sol est le plus bas.

Avant le dîner, le comte Ilia Andréiévitich présenta son fils au prince. Bagration le reconnut, prononça quelques paroles embarrassées, comme toutes celles qu'il proféra ce jour-là. Le comte Ilia Andréiévitich, heureux et fier, regardait toute l'assistance pendant que Bagration causait à son fils.

Nicolas Rostov, Denissov et son nouvel ami Dolkhov étaient assis côte à côte, presque au milieu de la table. En face d'eux se trouvait Pierre, voisin du prince Nesvitzki.

Le comte Ilia Andréiévitich était en face de Bagration avec les autres directeurs du club et soignait le prince en personnifiant toute l'hospitalité moscovite.

Ses efforts n'étaient pas perdus.

Les plats maigres et gras étaient exquis, et cependant il ne pouvait être sans inquiétude jusqu'à la fin du dîner. Il clignait des yeux au maître d'hôte.

tel, à voix basse donnait des ordres aux valets, et, non sans une certaine émotion, il attendait chaque plat qu'il connaissait d'avance. Tout allait bien. Au deuxième plat, l'énorme sterlet, (en l'apercevant Ilia Andréiévitich rougit de joie et de confusion), les garçons commencèrent à faire sauter les bouchons et verser le champagne. Après le poisson, qui fit une forte impression, le comte Ilia Andréiévitich échangea des regards avec les autres directeurs. « Il y aura beaucoup de toasts, il serait temps de commencer », chuchota-t-il ; et la coupe à la main, il se leva. Tous se turent, attendant ce qu'il allait dire.

— « A la santé de l'empereur ! » — cria-t-il. Et ses bons yeux s'emplirent de larmes de joie et d'enthousiasme. A ce moment l'orchestre jouait : « Qu'éclate le tonnerre ». Tous se levèrent et crièrent : Hourra !

Bagration cria hourra de la même voix qu'au champ de Schœngraben. La voix enthousiaste du jeune Rostoy était perçue à travers les trois cents voix. Il pleurait presque : « A la santé de l'empereur ! Hourra ! » cria-t-il. D'un trait il vida sa coupe et la jeta à terre. Beaucoup suivirent son exemple.

Longtemps des cris se firent entendre. Quand les voix se turent, les valets ramassèrent les débris des verres, tous se rassirent et échangèrent des regards en souriant à leurs cris. Le comte

Ilia Andréiévitich se leva de nouveau, jeta un regard sur les billets posés près de son assiette et porta un toast à la santé du héros de la dernière campagne, au prince Piotr Ivanovitch Bagration, et de nouveau, les yeux bleus du comte s'emplirent de larmes. Hourra! crièrent de nouveau les voix des trois cents invités, et au lieu de musique on entendit le chœur qui chantait la cantate composée par Pavel Ivanovitch Koutouzov :

« Pour les Russes, point d'obstacles ;
» Le courage est le gage de la victoire
» Nous avons des Bagrations,
» Tous les ennemis seront à nos pieds », etc.

Dès que les chanteurs eurent terminé, on prononça encore et encore des toasts, à mesure desquels le comte Ilia Andréiévitich était de plus en plus ému ; on cassait de plus en plus de verres, et l'on criait encore davantage. Les convives burent à la santé de Bekhlechov, de Narischkine, d'Ouvarov, de Dolgoroukov, d'Apraxine, de Valouev, du comité du club, et de tous ses membres, à tous les invités et enfin, tout particulièrement, à la santé de l'organisateur du diner, du comte Ilia Andréiévitich. A ce toast, le comte tira son mouchoir et y cachant son visage, il pleura tout à fait.

IV

Pierre était assis en face de Dolokhov et de Nicolas Rostov. Comme toujours il mangeait et buvait beaucoup et avidement. Mais ceux qui le connaissaient mieux remarquaient en lui ce jour-là un grand changement. Il se taisait tout le temps du repas, en clignant des yeux et fronçant les sourcils, il regardait autour de lui, ou bien fixant ses regards d'un air de complet détachement, il enfonçait son doigt dans son nez. Son visage était triste et sombre, on aurait dit qu'il ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui, et qu'il pensait à quelque chose de pénible, d'insoluble.

La question insoluble qui le tourmentait c'était les allusions de la princesse à l'intimité de Dolokhov avec sa femme et une lettre anonyme reçue le matin où on lui disait, avec cette lâche plaisanterie propre à toute lettre anonyme,

qu'il voyait mal à travers ses lunettes et que les relations de sa femme avec Dolokhov n'étaient un secret que pour lui. Pierre ne prêtait aucune attention ni aux allusions de la princesse, ni à la lettre, mais il lui était très pénible de regarder en ce moment Dolokhov assis en face de lui. Chaque fois que le hasard lui faisait rencontrer les beaux yeux hardis de Dolokhov, quelque chose de terrible, de monstrueux se soulevait dans son âme, et il se détournait au plus vite. En se rappelant malgré soi tout le passé de sa femme et ses relations avec Dolokhov, Pierre voyait très bien que ce qui était dit dans la lettre pouvait être la vérité, et était au moins vraisemblable s'il ne s'agissait pas de *sa femme*. Involontairement, Pierre se rappelait comment Dolokhov, réintégré dans son grade après la campagne, à son retour de Pétersbourg était venu chez lui. Profitant de ses anciennes relations de débauche avec Pierre, Dolokhov arrivait tout droit chez lui. Pierre l'accueillait et lui prêtait de l'argent. Il se rappelait qu'Hélène, en souriant, avait exprimé son mécontentement que Dolokhov vécût chez eux, et que Dolokhov lui vantait avec cynisme la beauté de sa femme, et qu'enfin, depuis ce jour jusqu'à l'arrivée à Moscou, il ne les avait pas quittés d'une minute.

« Oui, il est très beau, pensait Pierre; je le connais. Il trouverait un plaisir particulier à me

couvrir de honte et à se moquer de moi, précisément parce que j'ai fait des démarches pour lui, que je l'ai accueilli, aidé; je sais, je comprends quel grain de sel aurait pour lui cette tromperie, si c'était vrai, oui, si c'était vrai. Mais je ne le crois pas. Je n'en ai pas le droit; je n'y puis croire. »

Il se rappelait l'expression du visage de Dolokhov dans ses moments de cruauté, par exemple quand il liait le policier sur l'ours et les jetait à l'eau, ou quand, sans cause, il provoquait un homme en duel ou tuait d'un coup de pistolet le cheval d'un postillon. Une telle expression se montrait souvent sur le visage de Dolokhov quand il le regardait.

« Oui, c'est un bretteur; pensait Pierre. Pour lui, tuer un homme ne compte pas. Il doit lui sembler que tous sont des poltrons et ce doit lui être agréable. Il doit penser que moi aussi j'ai peur de lui. Et en effet, j'ai peur. » A ces pensées, Pierre sentait de nouveau quelque chose de terrible et de monstrueux s'élever dans son âme.

Dolokhov, Denissov et Rostov assis en face de Pierre paraissaient très gais. Rostov causait gaie-ment avec ses deux amis dont l'un était un brave hussard, l'autre un bretteur réputé, un polisson qui, de temps en temps, jetait un regard moqueur sur Pierre. Celui-ci frappait, à ce dîner, par sa personne concentrée, distraite et lourde.

Rostov regardait Pierre avec malveillance parce que Pierre, pour lui un hussard, n'était qu'un

riche civil, le mari d'une belle femme et en général une poule mouillée, et deuxièmement parce que Pierre, tout concentré et distrait, n'avait pas reconnu Rostov et n'avait pas répondu à son salut.

Quand on commença le toast à la santé de l'empereur, Pierre qui était pensif ne se leva pas et ne vida pas sa coupe.

— Eh bien, qu'avez-vous ? lui cria Rostov en le regardant avec des yeux enthousiastes et irrités. — N'entendez vous pas : A la santé de l'empereur !

Pierre soupira, se leva docilement, vida sa coupe, et attendant que tous fussent assis, avec son bon sourire il s'adressa à Rostov.

— Tiens, et moi qui ne vous avais pas reconnu.

Mais Rostov ne s'interrompait pas pour cela et criait : hurra !

— Pourquoi donc ne renouvez-vous pas connaissance ? demanda Dolokhov à Rostov.

— Oh ! que Dieu soit avec lui. Un imbécile ! répondit Rostov.

— Il faut choyer les maris des belles femmes, dit Dolokhov.

Pierre n'entendait pas ce qu'ils disaient, mais il sentait qu'ils parlaient de lui.

— Eh bien, maintenant, à la santé des jolies femmes ! dit Dolokhov. Et d'un air sérieux, mais avec un sourire dans le coin des lèvres, la coupe à la main, il s'adressa à Pierre.

— A la santé des jolies femmes, Pierre, et de leurs amants !

Pierre, les yeux baissés, but sans regarder Dolokhov et sans lui répondre. Le valet qui distribuait la cantate de Koutouzov posa une feuille devant Pierre, comme hôte plus respectable. Il allait la prendre, mais Dolokhov se pencha, lui arracha des mains la feuille et se mit à lire. Pierre regarda Dolokhov, ses paupières s'abaissèrent ; ce quelque chose de terrible et de monstrueux qui le tourmentait pendant le dîner se soulevait et le prenait tout entier. Il se pencha de tout son gros corps à travers la table.

— N'osez pas y toucher ! s'écria-t-il.

En entendant ce cri et apercevant à qui il se rapportait, Nestvitzki et son voisin de droite, effrayés, s'adressèrent vivement à Bezoukhov.

— Cessez, cessez, qu'avez-vous ? chuchotaient leurs voix effrayées.

Dolokhov, souriant, regardait Pierre deses yeux clairs, gais et cruels. Il semblait dire « Ah ! voilà ce que j'aime ! »

— Je le garde, prononça-t-il nettement.

Pâle, les lèvres tremblantes, Pierre arracha la feuille.

— Vous... vous... vous êtes un lâche !... je vous provoque ! prononça-t-il en repoussant sa chaise et se levant de table.

Au moment même où Pierre faisait cela et pro-

nonçait ces paroles, il sentit que la question de la culpabilité de sa femme, qui le tourmentait aujourd'hui était définitivement résolue dans un sens affirmatif. Il la haïssait et pour toujours se séparerait d'elle. Denissov eut beau prier Rostov de ne pas se mêler à cette affaire, Rostov consentit à être un témoin de Dolokhov et après le banquet causa à Nesvitzki, témoin de Bezoukhov, sur les conditions du duel. Pierre partit chez lui et Rostov, Denissov et Dolokhov restèrent au club tard dans la nuit, à entendre les tziganes et les chanteurs.

— Alors, à demain, à Sokolniki, — dit Dolokhov en prenant congé de Rostov sur le perron du club.

— Es-tu calme ? fit Rostov.

Dolokhov s'arrêta.

— Vois-tu, je t'expliquerai en deux mots tout le secret du duel. Si tu vas au duel et écris ton testament et des lettres tendres aux parents, si tu penses qu'on peut te tuer, tu n'es qu'un sot et ta perte est sûre. Mais si tu marches avec l'intention ferme de le tuer net, alors tout ira bien. Comme disait le chasseur d'ours de Kostroma : comment ne pas avoir peur d'un ours ? mais quand on l'aperçoit toute peur s'envole, on craint seulement qu'il ne se sauve. Eh bien ! mon cher, moi, c'est la même chose. A DEMAIN, MON CHER !

Le lendemain, à huit heures du matin, Pierre et Nesvitzki arrivaient au bois de Sokolniki et y trouvaient déjà Dolokhov, Denissov et Rostov.

Pierre avait l'air d'un homme préoccupé de tout autre chose que du duel. Son visage affairé était bilieux ; il paraissait n'avoir pas dormi de la nuit. Il regardait distraitement autour de lui et fronçait les sourcils comme s'il eût été gêné par un clair soleil. Deux choses l'absorbaient tout entier : la culpabilité de sa femme dont, après une nuit sans sommeil, il ne doutait pas, et l'innocence de Dolokhov qui n'avait aucun motif pour respecter l'honneur d'un homme étranger pour lui. « Peut-être qu'à sa place je ferais la même chose, pensa Pierre. Oui, certainement, je ferais la même chose. Alors à quoi bon ce duel, ce meurtre ? Et moi je le tuerais, ou c'est lui qui me frappera à la tête, au bras ou à la jambe. S'en aller d'ici, s'enfuir, disparaître quelque part », pensait-il. Mais au moment même où lui venaient de pareilles idées, d'un air particulièrement tranquille et indifférent, qui inspirait le respect à ceux qui le voyaient, il demandait : « Est-ce bientôt ? Sont-ils prêts ? »

Quand tout fût prêt, les sabres enfoncés dans la neige, pour marquer la ligne où il fallait se tenir, les pistolets chargés, Nesvitzkī s'approcha de Pierre.

— Je ne remplirais pas mon devoir, comte, dit-il d'une voix timide, et je ne justifierais pas la confiance que vous avez eue en moi et l'honneur que vous m'avez fait en me choisissant pour témoin, si à ce moment grave, très grave, je ne vous

disais toute la vérité. Je crois que cette affaire n'a pas de motifs assez sérieux, qu'elle ne demande pas qu'on verse le sang... Vous avez été vif, vous n'aviez pas absolument raison, vous vous êtes emporté...

— Oui, c'est affreusement bête, dit Pierre.

— Alors, permettez-moi de transmettre vos regrets. Je suis convaincu que votre adversaire consentira à accepter vos excuses, — dit Nesvitzki (comme tous ceux qui prennent part à des affaires de ce genre, il ne croyait pas encore qu'elle finirait par un duel); vous savez, comte, qu'il est beaucoup plus noble de reconnaître sa faute que de mener les choses jusqu'à l'irréparable. Il n'y a pas eu outrage ni d'un côté ni de l'autre, permettez-moi d'arranger.

— Non, à quoi bon, dit Pierre; ça ne changera rien... Alors tout est prêt? — ajouta-t-il. — Dites-moi seulement où il faut marcher et comment tirer. Et il souriait d'un sourire doux et contraint. Il prit à la main le pistolet et interrogea sur la façon de tirer, car jusqu'alors il n'avait eu une telle arme entre les mains et ne voulait pas l'avouer.

— Ah! oui, comme ça, je sais, j'ai oublié, dit-il.

— Aucune excuse, absolument rien, — disait Dolokhov à Denissov (qui de son côté faisait des tentatives de conciliation); et il s'approcha de l'endroit indiqué.

Le lieu du duel était à quatre-vingts pas de la route où stationnaient les traîneaux, sur une petite clairière couverte de neige fondue, car il dégelait depuis deux jours. Les adversaires se tenaient à quarante pas l'un de l'autre, au bord de la clairière. Les témoins, en mesurant les pas, traçaient des lignes, qui s'imprimaient dans la neige amoncelée et profonde, de l'endroit où ils se tenaient jusqu'aux sabres de Nesvitzki et de Denissov, qui marquaient les limites et étaient enfoncés à dix pas l'un de l'autre. Le dégel et le brouillard persistaient. A quarante pas on ne voyait rien. Depuis trois minutes tout était prêt, et cependant on traînait pour commencer. Tous se taisaient.

— Eh bien ! commencez ! dit Dolokhov.

— Quoi ? dit Pierre, toujours avec le même sourire.

La situation devenait terrible. Il était évident que l'affaire ne pouvait plus être arrêtée, qu'elle marchait d'elle-même, indépendamment déjà de la volonté des hommes et qu'elle devait s'accomplir.

Denissov, le premier, sortit jusqu'à la barre et prononça :

— Puisque les adve'sai'es 'efusent de se 'econci-lie', alo's ne vous plai'ait-il pas de commence' : de p'end'e les pistolets, et au commandement de t'ois, se 'app'oche'.

Un !... deux !... t'ois !... — cria Denissov d'un ton irrité, et il se mit en côté.

Tous deux se rapprochaient de plus en plus, par le chemin tracé, et se reconnaissaient à travers le brouillard.

Les adversaires avaient le droit, en marchant à la limite, de tirer quand bon leur semblerait. Dolokhov marchait lentement, sans lever le pistolet. De ses yeux clairs, bleus et brillants, il regardait le visage de son adversaire. Sa bouche, comme toujours, semblait sourire.

— Alors je pourrai tirer quand je voudrai ? demanda Pierre. Et au commandement de trois, il s'avança à pas rapides en s'écartant du chemin tracé et marchant dans la neige. Pierre tenait son pistolet en tendant le bras droit, il semblait craindre de se tuer lui-même avec son arme. Il écartait soigneusement la main gauche, car il était porté à soutenir par elle sa main droite, et il savait qu'on ne pouvait faire cela. Après avoir fait six pas en s'écartant du sentier dans la neige, Pierre regarda sous ses pieds, jeta un regard rapide sur Dolokhov, et pliant le doigt comme on le lui avait indiqué, il tira. Pierre, qui ne s'attendait nullement à un coup aussi fort, tressaillit, puis sourit lui-même de son impressionnabilité et s'arrêta. Au premier moment, la fumée, particulièrement épaisse à cause du brouillard, l'empêcha de voir, mais l'autre coup qu'il attendait ne suivit pas, il entendit seulement les pas hâtifs de Dolokhov et l'aperçut à travers la fumée. D'une main il se tenait le côté gauche, et de l'autre serrait le pistolet baissé. Son visage était pâle.

Rostov accourut et lui dit quelque chose.

— N... on, — prononça Dolokhov, les dents serrés.
— Non, ce n'est pas terminé. Et faisant encore quelques pas saccadés, en chancelant il arriva jusqu'au sabre et tomba dans la neige.

Sa main gauche était couverte de sang. Il l'essuya à son veston et s'appuya sur elle. Son visage était pâle, froncé et tremblant.

— S'il vous pl..., — commença-t-il, mais il ne pouvait achever d'un coup — ... plaît, termina-t-il avec effort.

Pierre retenant à peine ses sanglots accourut vers Dolokhov ; déjà il voulait franchir l'espace séparant les limites quand Dolokhov s'écria : « A la barre ! »

Pierre comprit de quoi il s'agissait et s'arrêta près de son sabre. Dix pas seulement les séparaient. Dolokhov tomba de côté dans la neige, la mordit avec avidité, puis de nouveau releva la tête, se redressa sur les jambes et s'assit en cherchant un point d'appui résistant. Il avalait de la neige et la suçait. Ses lèvres tremblaient, mais il souriait toujours, ses yeux brillaient d'effort et de colère en rassemblant ses dernières forces ; il leva le pistolet et se mit à viser.

— De côté... couvrez-vous du pistolet! — prononça Nesvitzki.

— Couv'ez-vous ! ne put s'empêcher de dire Denissov lui-même à son adversaire.

Pierre, avec un sourire doux de regret et de

repentir, sans se garer, les bras et les jambes écartées, présentant sa large poitrine, se tenait debout droit devant Dolokhov et le regardait tristement.

Denissof, Rostov et Nesvitzki fermaient les yeux. Au même moment ils entendirent un coup et le cri méchant de Dolokhov :

— Manqué ! criait-il, et tout affaissé il tombait le visage dans la neige.

Pierre se saisit par la tête et en se détournant partit dans le bois. Il marchait dans la neige en prononçant à haute voix des mots incompréhensibles :

— Stupide !... stupide !... la mort... le mensonge... répétait-il en fronçant les sourcils.

Nesvitzki l'arrêta et l'emmena chez lui.

Rostov et Denissof emportèrent le blessé.

Dolokhov, les yeux fermés, était couché dans le traîneau et ne répondait rien aux questions qu'on lui posait. Mais en entrant à Moscou, il parut s'éveiller, et, levant la tête avec effort, il prit la main de Rostov qui était assis près de lui. Rostov était frappé de l'expression tout à fait changée et inattendue, enthousiaste et tendre, du visage de Dolokhov.

— Eh bien, quoi ? Comment te sens-tu ? lui demanda Rostov.

— Mal ! Mais il ne s'agit pas de cela, mon ami, — fit Dolokhov d'une voix suffocante. — Où sommes-

nous ? A Moscou, je sais. Moi, ce n'est rien, mais elle je l'ai tuée, tuée. Elle ne le supportera pas !

— Qui ? demanda Rostov.

— Ma mère, mon ange, mon ange adorée, ma mère !

Et Dolokhov pleurait en serrant la main de Rostov.

Quand il fut un peu calmé il expliqua à Rostov qu'il habitait avec sa mère, et que si elle le voyait mourant, elle ne pourrait le supporter. Il supplia Rostov d'aller chez elle et de la préparer.

Rostov partit devant pour s'acquitter de cette obligation. A son étonnement, il reconnut que Dolokhov, ce polisson, ce bretteur de Dolokhov, vivait à Moscou avec sa vieille mère et sa sœur, bossue, et qu'il était le plus tendre des fils et des frères.

VI

Ces derniers temps, Pierre restait rarement en tête à tête avec sa femme ; à Pétersbourg comme à Moscou, leur maison était toujours pleine d'invités. La nuit qui suivit le duel, comme il le faisait souvent, il ne vint pas dans sa chambre à coucher, mais resta dans l'immense cabinet de son père, où était mort le comte Bezoukhov.

Il s'allongea sur le divan ; il voulait dormir pour oublier tout ce qui était en lui, mais il ne le pouvait pas. Une telle tempête de sentiments, de pensées, de souvenirs se soulevait tout à coup dans son âme, que non seulement il ne pouvait dormir, mais qu'il ne pouvait rester en place et devait quitter le divan et marcher à grands pas dans la chambre. Tantôt, il se rappelait les premiers temps de son mariage, sa femme avec les épaules nues, le regard fatigué, passionné, et aussitôt, à côté d'elle se dressait le visage joli, effronté, ferme et

moqueur de Dolokhov tel qu'il était au diner, puis le visage de Dolokhov pâle, souffrant, tremblant, tel qu'il l'avait aperçu en se retournant, quand il tombait sur la neige.

« Que s'est-il donc passé? se demandait-il. J'ai tué l'amant. Oui, j'ai tué l'amant de ma femme. Oui. Pourquoi? Comment en suis-je arrivé là? » — « Parce que tu l'as épousée. » — répondait une voix intérieure. — « Mais en quoi suis-je coupable? » se demandait-il. — « Parce que tu t'es marié sans amour; parce que tu as trompé elle et toi-même. » Et il se représentait vivement cette soirée, après le souper chez le prince Vassili, quand il avait prononcé ces paroles qui ne voulaient pas sortir de sa bouche : « JE VOUS AIME. » « Tout venait de cela. Même alors, pensait-il, j'ai senti que ce n'était pas bien, que je n'avais pas le droit de parler ainsi. » Il se rappelait sa lune de miel et rougit à ce souvenir. Ce qui surtout le blessait et lui faisait honte, c'était ce souvenir, qu'un jour, après son mariage, à midi, en robe de chambre de soie, il était venu de la chambre à coucher dans le cabinet de travail et là avait trouvé son intendant qui l'avait salué respectueusement et, en regardant son visage et sa robe de chambre, avait souri un peu, comme pour exprimer par ce sourire toute la part respectueuse qu'il prenait au bonheur de son maître.

« Et combien de fois ai-je été fier d'elle. J'étais fier de sa beauté majestueuse, de son tact mon-

dain, j'étais fier de ma maison où elle recevait tout Pétersbourg, j'étais fier de sa beauté inaccessible. Alors voilà de quoi j'étais fier ! Parfois j'ai pensé que je ne la comprenais pas. Souvent, en réfléchissant à son caractère, je me suis trouvé coupable de ne le pas comprendre, de ne pas comprendre ce calme perpétuel, ce contentement et l'absence de passion et de désirs. Et toute la solution était dans ce mot terrible : c'est une débauchée. Je me suis dit ce mot terrible et tout m'est devenu clair ! »

« Anatole venait lui emprunter de l'argent et baisait ses épaules nues. Elle ne lui donnait pas d'argent, mais lui permettait de l'embrasser. Son père, en plaisantant, excitait sa jalousie, et elle répondait avec un sourire tranquille qu'elle n'était pas si sottre que d'être jalouse. Qu'il fasse ce qu'il voudra, » — disait-elle de moi.

« Une fois je lui demandai si elle ne sentait pas d'indice de grossesse ; elle eut un rire méprisant et dit qu'elle n'était pas si sottre que de désirer avoir des enfants et que *de moi* elle n'en aurait pas. »

Ensuite il se rappelait la grossièreté transparente de ses pensées et la vulgarité de ses expressions, malgré son éducation dans un milieu aristocratique. « Je ne suis pas une sottre... Va, essaye toi-même... ALLEZ VOUS PROMENER, » disait-elle. Souvent, en remarquant dans les yeux des hommes et des

femmes, vieux et jeunes, l'effet qu'elle produisait, Pierre ne pouvait comprendre pourquoi il ne l'aimait pas : « Non, je ne l'aimai jamais, se disait-il. Je la savais une débauchée ; mais je n'osais pas me l'avouer. »

« Et maintenant, Dolokhov gît sur la neige, s'efforce de sourire et meurt peut-être, en répondant à mon repentir par une bravoure feinte ! »

Pierre était un de ces hommes qui, malgré leur faiblesse apparente de caractère, ne cherchent pas de confidents pour leurs douleurs. Seul, en soi-même il élaborait la sienne.

« Elle seule est coupable de tout, de tout, se disait-il. Mais quelle conclusion ? Pourquoi me suis-je lié avec elle ? Pourquoi lui ai-je dit : JE VOUS AIME, ce qui était un mensonge, ou pire... Je suis coupable et je dois supporter... quoi ? La honte de mon nom ; le malheur de ma vie ? Mais tout cela n'est que blague : la honte du nom ! l'honneur ! tout cela n'est que convention ; tout est indépendant de moi ! »

« On a supplicié Louis XVI parce qu'ils l'ont déclaré sans honneur et criminel — pensait tout à coup Pierre, — et de leur point de vue ils avaient raison, de même qu'avaient raison ceux qui, pour lui, souffrirent la mort des martyrs et ceux qui en firent un saint. Ensuite on a supplicié Robespierre parce qu'il était un despote. Qui a raison ? qui est coupable ? Personne. Aujourd'hui tu es vivant,

demain tu mourras ; moi, il y a une heure je pouvais mourir. Est-ce donc la peine de se tourmenter quand il ne reste à vivre qu'une seconde en comparaison de l'éternité ? »

Mais tandis qu'il se croyait tranquilisé par un raisonnement de cette sorte, tout à coup elle se présentait à lui, et au moment où il lui exprimait le plus ardemment son amour menteur, il sentait son sang affluer au cœur et devait se lever, se mouvoir, briser, déchirer les objets qui lui tombaient sous la main. « Pourquoi lui ai-je dit : JE VOUS AIME ? » se répétait-il toujours. Après s'être posé cette question pour la dixième fois, il lui vint à l'esprit l'expression de Molière : « MAIS QUE DIABLE ALLAIT-IL FAIRE DANS CETTE GALÈRE ; » et il rit de lui-même.

Pendant la nuit il appela son valet de chambre et lui ordonna de préparer les malles pour partir à Pétersbourg. Il ne pouvait s'imaginer comment il parlerait maintenant avec elle. Il décida de partir le lendemain et de lui laisser une lettre dans laquelle il lui déclarerait son intention de se séparer d'elle pour toujours.

Le matin, quand le valet de chambre apporta le café, Pierre était couché sur le divan et dormait un livre ouvert à la main. Il s'éveilla ; longtemps regarda autour de lui, effrayé, ne pouvant comprendre où il se trouvait.

— Madame la comtesse a ordonné de de-

mander si Votre Excellence est à la maison, dit le valet de chambre.

Pierre n'avait pas encore décidé que répondre, que la comtesse elle-même, en robe de chambre de soie blanche, brodée d'argent, coiffée simplement (deux énormes nattes entouraient EN DIADÈME sa belle tête), entra dans son cabinet. Elle était calme et majestueuse; seul son front marmoréen, un peu bombé, était rayé d'un petit pli de colère.

Toujours calme, elle ne prit pas la parole devant le valet. Elle avait connaissance du duel et venait en causer. Elle attendit que le valet eût arrangé le café et fût sorti. Pierre la regardait timidement, à travers ses lunettes, et comme un lièvre entouré de chiens qui, aplatissant les oreilles, reste couché en vue de ses ennemis, il essayait de continuer à lire, mais il sentait que c'était grotesque, impossible, et de nouveau, la regardait timidement.

Elle restait debout, et le regardait avec un sourire de mépris, en attendant que le valet sortit.

— Qu'est-ce encore? Qu'avez-vous fait, je vous le demande? prononça-t-elle sévèrement.

— Moi? Quoi, moi? — dit Pierre.

— Ah! on veut se montrer brave! Eh bien, répondez, que signifie ce duel? Qu'avez-vous voulu prouver ainsi? Quoi, je vous le demande?

Pierre se renversait lourdement sur le divan, ouvrait la bouche et ne pouvait répondre.

— Si vous ne répondez pas, alors moi je vous le

dirai, continua Hélène. Vous croyez tout ce qu'on vous dit. On vous a dit... — elle riait — que Dolokhov est mon amant (dit-elle en français en appuyant grossièrement sur le mot amant), et vous l'avez cru. Eh bien, qu'avez-vous prouvé par cela? qu'avez-vous prouvé par ce duel? Que vous êtes un sot. Tout le monde le sait. A quoi mènera tout cela? C'est que je deviens le sujet de raillerie de tout Moscou, que chacun dira que vous, étant ivre, avez provoqué en duel un homme dont vous n'aviez aucune raison d'être jaloux — Hélène haussait la voix de plus en plus et s'animait — et qui est mieux que vous sous tous les rapports...

— Hum! hum! toussotait Pierre en fronçant les sourcils, sans regarder sa femme et sans se mouvoir.

— Pourquoi, pourquoi l'avez-vous cru mon amant? Pourquoi? Parce que j'aime sa société? Si vous étiez plus intelligent et plus agréable, je préférerais la vôtre.

— Ne me parlez pas... je vous en prie... — murmura Pierre d'une voix rauque.

— Pourquoi ne parlerais-je pas? Je peux dire et dirai hautement qu'il y a peu de femmes qui, avec un mari tel que vous, ne prendraient pas d'amant, et moi je ne l'ai pas fait.

Pierre voulait parler; il la regarda avec des yeux étranges dont elle ne comprit pas l'expression, et de nouveau se recoucha.

En ce moment il souffrait physiquement. Sa poitrine était oppressée, il ne pouvait respirer. Il savait qu'il lui fallait faire quelque chose pour mettre fin à cette souffrance, mais ce qu'il voulait faire était trop terrible.

— Il vaut mieux nous séparer, prononça-t-il d'une voix suffocante.

— Si vous voulez, à la condition que vous me donniez la fortune, dit Hélène. — Nous séparer, c'est avec quoi vous pensez m'effrayer !

Pierre bondit du divan, et, en chancelant, il s'élança vers elle.

— Je te tuerai ! s'écria-t-il en arrachant, avec une force qu'elle ne lui supposait pas, le dessus de marbre de la table qu'il souleva en faisant un pas vers elle.

Le visage d'Hélène devint terrible. Elle poussa un cri et fit un bond en arrière : la race de son père se montrait en lui. Pierre sentait l'entraînement et le charme de la fureur. Il jeta la plaque de marbre qui se brisa et, les bras tendus, il s'approcha d'elle et lui cria : « Sortez ! » d'une voix si terrible que toute la maison, avec effroi, entendit ce cri. Dieu sait ce qu'aurait fait Pierre si Hélène ne s'était enfuie de la chambre.

Une semaine plus tard Pierre remit à sa femme une procuration pour régir toutes ses terres de Grande-Russie, ce qui représentait la plus grosse moitié de sa fortune, et il partit seul à Pétersbourg.

VII

Deux mois s'étaient écoulés depuis qu'on avait reçu à Lissia-Gori les nouvelles de la bataille d'Austerlitz et de la perte du prince André, et malgré toutes les lettres par l'intermédiaire de l'ambassade, malgré toutes les recherches, son cadavre n'avait point été retrouvé, et il n'était pas au nombre des prisonniers. Le pire pour ses parents c'est qu'il y avait encore l'espoir qu'il eût été ramassé par les habitants sur le champ de bataille et qu'il fût maintenant en convalescence ou peut-être mourant, seul, parmi les étrangers, n'ayant aucune possibilité de donner de ses nouvelles. Dans les journaux, par lesquels le vieux prince eut connaissance de la bataille d'Austerlitz, il était dit comme toujours en quelques mots brefs et vagues que les Russes, après des batailles brillantes, avaient été forcés de se retirer, et que la retraite s'était effectuée en un ordre parfait. Le vieux prince

comprit par cette nouvelle officielle que les nôtres avaient été écrasés. Une semaine après le journal apprenant la nouvelle de la bataille d'Austerlitz, le vieux prince reçut de Koutouzov une lettre l'instruisant du sort de son fils.

« Votre fils, — écrivait Koutouzov, — sous mes yeux, le drapeau en main, devant le régiment, est tombé comme un héros digne de son père et de sa patrie. A mon propre regret et à celui de toute l'armée, on ne sait pas, jusqu'ici, s'il est vivant ou mort. Je me flatte ainsi que vous de l'espoir que votre fils est vivant, car au cas contraire, il serait mentionné, parmi les officiers trouvés sur le champ de bataille, sur le registre qui m'a été transmis par les parlementaires. »

Après avoir reçu cette nouvelle, très tard, quand il était seul dans son cabinet de travail, le vieux prince, le lendemain, partit comme à l'ordinaire faire sa promenade du matin, mais il était taciturne avec l'intendant et le jardinier, et bien qu'il eût l'air d'être en colère, il ne dit rien à personne.

Quand, à l'heure habituelle, la princesse Marie entra chez lui, il était debout devant son tour et travaillait ; mais, il ne se tourna pas vers elle comme à l'ordinaire.

— Ah, princesse Marie ! fit-il tout-à-coup et d'un ton naturel. Il jeta l'outil (la roue tournait encore par inertie). Longtemps après la princesse Marie se rappelait le craquement affaibli de la

roue qui se confondit pour elle avec tout ce qui suivit.

La princesse Marie s'approcha de lui, avança son visage et quelque chose se déchira en elle. Ses yeux cessaient de voir. Au visage de son père, pas triste, pas abattu, mais méchant et qui se contenait avec efforts, elle comprit qu'un terrible malheur tombait sur elle et l'étouffait, le pire malheur de la vie, un malheur encore inédit, irréparable, incompréhensible : la mort d'une personne aimée.

— MON PÈRE ! ANDRÉ ! — s'écria la princesse disgracieuse, gauche, avec un tel charme de tristesse et d'oubli de soi-même, que le père ne soutint pas son regard et se détourna en sanglotant.

— J'ai reçu des nouvelles. Il n'est ni parmi les prisonniers, ni parmi les morts. Koutouzov écrit ! prononça-t-il d'une voix perçante, comme s'il désirait par ce cri chasser la princesse. — Il est tué.

La princesse ne tomba pas, n'eût pas de syncope. Elle était déjà pâle, mais à ces paroles son visage se changea, quelque chose brilla dans ses beaux yeux rayonnants, comme si la joie, une joie supérieure, indépendante des tristesses et des joies de ce monde, se répandait au-dessus de la douleur profonde qui était en elle. Elle oubliait la crainte que lui inspirait son père ; elle s'approcha de lui, lui prit la main et l'attira vers elle en enlaçant son cou sec, veineux.

— Mon père, ne vous détournez pas de moi, pleurons ensemble, dit-elle.

— Brigands ! Lâches ! — s'écria le vieillard en éloignant son visage. — Perdre l'armée, perdre tous les hommes ! Pourquoi ? Va et apprends à Lise.

La princesse toute troublée tomba sur une chaise et se prit à pleurer. Elle revoyait son frère au moment où il faisait ses adieux à Lise et à elle de son air à la fois tendre et hautain. Elle le revoyait quand, avec lenteur, en se moquant, il mettait sur lui la petite image. « Avait-il la foi ? S'est-il repenti de son incrédulité ? Est-il maintenant là-bas, là-bas dans le séjour de tranquillité et de bonheur ? » pensait-elle.

— Mon père, dites-moi comment cela s'est passé ? — demanda-t-elle à travers ses larmes.

— Va, va. Il a été tué dans la bataille où on a conduit pour être tués les meilleurs Russes et la gloire russe. Va, princesse Marie, va et dis à Lise. Je viendrai.

Quand la princesse Marie revint de chez son père, la petite princesse était assise à son ouvrage ; elle avait cette expression particulière d'un regard intérieur heureux et tranquille, qu'ont seulement les femmes enceintes. Elle regarda la princesse Marie. On voyait que ses yeux ne regardaient pas la princesse Marie, mais regardaient profondément en elle-même quelque chose d'heureux et de mystérieux qui s'y accomplissait.

— Marie... dit-elle en se reculant du rouet, donne ta main ici. Elle prit la main de la princesse et la posa sur son ventre. Ses yeux souriaient, sa petite lèvre velue se soulevait et restait ainsi avec une expression enfantine et heureuse.

La princesse Marie tomba à genoux devant sa belle-sœur et cacha son visage dans les plis de sa robe.

— Voilà, voilà, tu entends ! Ça me fait si étrange... Et tu sais, Marie, je l'aimerai beaucoup, — dit Lise en regardant sa belle-sœur avec des yeux brillants et heureux.

La princesse Marie ne pouvait lever la tête, elle pleurait.

— Qu'as-tu, Macha ?

— Rien... Comme ça, je suis devenu triste... triste, à cause d'André, — dit-elle en essuyant ses larmes aux genoux de sa belle-sœur.

Plusieurs fois dans la matinée, la princesse Marie commençait à préparer sa belle-sœur, et chaque fois se mettait à pleurer. Ces larmes, dont la petite princesse ne comprenait pas la cause, la troublaient. Elle ne disait rien et regardait autour d'elle, inquiète, comme pour chercher quelque chose. Avant le dîner le vieux prince, qu'elle craignait toujours, entra dans sa chambre. Il avait un visage méchant, particulièrement troublé, et repartit sans dire un mot. Elle regarda la princesse Marie, puis devint pensive, avec cette expres-

sion des yeux fixés à l'intérieur, propre aux femmes enceintes ; puis, tout à coup, elle se mit à pleurer.

— On a reçu des nouvelles d'André? demanda-t-elle.

— Non, tu sais qu'il n'a pu en arriver, mais mon père s'inquiète et pour moi c'est terrible.

— Alors il n'y a rien ?

— Rien — dit la princesse Marie — en regardant fermement sa belle-sœur de ses yeux rayonnants. Elle avait décidé de ne rien lui dire et de convaincre son père de cacher la terrible nouvelle à sa belle fille jusqu'à après son accouchement, qu'on attendait dans quelques jours.

La princesse Marie et le vieux prince, chacun à sa façon, supportaient leur douleur. Le vieux prince ne voulait pas espérer; il avait décidé que le prince André était mort et, bien qu'il eût envoyé quelqu'un en Autriche avec mission de chercher les traces de son fils, il lui avait commandé un monument qu'il avait l'intention de faire élever dans son parc; il disait à tous que son fils était tué. Il s'évertuait à ne rien changer à sa vie extérieure, mais ses forces le trahissaient: il marchait, mangeait et dormait moins et ses forces s'affaiblissaient de jour en jour.

La princesse Marie espérait. Elle priait pour son frère comme pour un vivant, et attendait à chaque moment la nouvelle de son retour.

VIII

— MA BONNE AMIE, dit la petite princesse, le matin du 19 mars, après le déjeuner, et sa petite lèvre velue se soulevait comme à l'habitude; mais comme dans toute la maison, non seulement dans tous les sourires, mais dans les sons et dans les allures, tout était triste depuis la terrible nouvelle; maintenant aussi, le sourire de la petite princesse, qui suivait l'impression générale sans en savoir la cause, était tel qu'il rappelait encore davantage la tristesse générale, — MA BONNE AMIE, JÉ CRAINS QUE LE FRUSCHTIQUE (COMME DIT PROCA LE CUISINIER) DE CE MATIN NE M'AIT FAIT DU MAL.

— Mais qu'as-tu, mon âme? Tu es pâle... Tu es très pâle! dit effrayée la princesse Marie en accourant de son pas lourd vers sa belle-sœur.

— Votre Excellence, ne faut-il pas envoyer chercher Marie Bogdanovna? — demanda une bonne qui se trouvait dans la chambre (Marie Bogda-

novna était une sage-femme de la ville voisine, qui depuis deux semaines habitait Lissia Gort).

— En effet, — dit la princesse Marie, — c'est peut-être utile. J'irai. COURAGE, MON ANGE ! Elle embrassait Lise et voulait sortir de la chambre.

— Ah non ! non ! — Outre la pâleur due à la souffrance physique, une peur enfantine des douleurs inévitables s'exprimait sur le visage de la petite princesse.

— NON, C'EST L'ESTOMAC... DITES QUE C'EST L'ESTOMAC, DITES, MARIE, DITES. — Et la petite princesse pleurait comme un enfant qui souffre, capricieusement, et même avec un peu d'exagération, et elle joignait ses mains en faisant craquer ses doigts. La princesse sortit de la chambre pour quérir Marie Bogdanovna.

— MON DIEU ! MON DIEU ! Oh !... , entendait-elle pendant qu'elle s'éloignait.

En frottant ses mains blanches et grasses, avec un visage grave et calme, la sage-femme marchait déjà à sa rencontre.

— Marie Bogdanovna, il me semble que c'est commencé, dit la princesse Marie en regardant la sage-femme avec des yeux agrandis par l'effroi.

— Eh bien, Dieu soit loué, princesse — dit Marie Bogdanovna sans se hâter. — Vous, une jeune fille, vous n'avez pas besoin de savoir cela.

— Mais comment faire, le docteur de Moscou n'est pas encore arrivé — dit la princesse (selon

le désir de Lise et du prince André, on avait fait mander à Moscou un médecin accoucheur, et on l'attendait d'un moment à l'autre).

— Ce n'est rien, princesse, ne vous inquiétez pas, sans médecin tout ira bien — fit Marie Bogdanovna.

Cinq minutes après, la princesse entendit de sa chambre qu'on traînait quelque chose de lourd. Elle regarda et vit que des valets portaient dans la chambre à coucher le divan de cuir du cabinet du prince André! Le visage des hommes qui le portaient avait quelque chose de solennel et de calme.

La princesse Marie, assise seule dans sa chambre, écoutait les bruits de la maison. De temps en temps, quand on passait devant sa porte, elle l'ouvrait et suivait tout ce qui se faisait dans le corridor.

Quelques femmes passaient ça et là d'un pas léger; elles regardaient la princesse et se détournaient d'elle. Elle n'osait pas interroger, refermait sa porte et retournait chez elle. Tantôt elle s'asseyait sur une chaise, tantôt elle prenait un livre de prières, tantôt s'agenouillait devant les icônes. A son chagrin et à son étonnement, elle constatait que la prière ne calmait pas son émotion. Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit doucement, et sur le seuil parut une vieille bonne, enveloppée d'un châle, Prascovia Savichna, qui, sur la défense

du prince, ne rentrait presque jamais dans sa chambre.

— Je suis venue un peu avec toi, Machenka, et voilà j'ai apporté les cierges du mariage du prince pour les allumer devant la sainte Icône, mon ange, fit la vieille bonne en soupirant.

— Ah ! comme je suis contente, ma bonne.

— Que Dieu te garde, ma colombe !

La vieille bonne alluma devant les images le cierge orné de filigrane, et avec son tricot s'assit près de la porte. La princesse prit un livre et se mit à lire. Mais quand elle entendait des pas ou des voix, effrayée, elle prenait un air interrogateur, et la bonne, d'un air tranquille, regardait.

Ce même sentiment qu'éprouvait la princesse Marie dans sa chambre, était répandu dans tous les coins de la maison. Vu cette tradition que moins il y a de personnes à savoir qu'une femme est en mal d'enfant, moins elle souffre, tous feignaient de l'ignorer. Personne n'en parlait, mais chez tous, outre la gravité et le respect ordinaires qui étaient de règle dans la maison du prince, on remarquait un souci général quelconque, une sorte d'attendrissement et la conviction qu'un événement grand, incompréhensible s'accomplissait en ce moment.

Dans la grande chambre des bonnes on n'entendait pas de rires. A l'office tous les domestiques étaient assis en silence, attendant quelque chose.

Le vieux prince marchait à plain-pied dans son cabinet et envoyait Tikhone chez Marie Bogdanovna pour demander des nouvelles. « Dis seulement que le prince a envoyé demander et rapporte-moi ce qu'elle dira. »

— Dis au prince que l'accouchement est commencé, — disait Marie Bogdanovna, en regardant l'envoyé d'un air grave.

Tikhone sortait et rapportait au prince.

— Bon ! disait le prince en claquant la porte derrière lui ; et Tikhone n'entendait plus le moindre bruit dans le cabinet de travail. Un peu après Tikhone entra dans le cabinet, sous prétexte d'arranger les bougies ; le prince était allongé sur le divan, Tikhone le regarda et, remarquant son visage troublé, il hocha la tête, s'approcha de lui en silence, lui balsa l'épaule, et sortit sans arranger les bougies et sans dire pourquoi il était venu.

Le mystère le plus solennel au monde continuait à s'accomplir.

La soirée passa, la nuit vint, et le sentiment d'attente devant l'incompréhensible ne diminuait pas, mais augmentait. Personne ne dormait.

C'était une de ces nuits de mars où l'hiver paraît vouloir reprendre la victoire et jette avec colère ses dernières neiges et ses tempêtes.

A la rencontre du docteur allemand de Moscou,

qu'on attendait d'un instant à l'autre, et pour qui l'on avait dépêché une voiture sur la grand'route, on envoya au tournant des hommes à cheval avec des lanternes pour l'accompagner dans le chemin qui était mauvais.

Depuis longtemps déjà la princesse Marie avait laissé son livre. Elle était assise en silence, ses yeux rayonnants fixés sur le visage ridé de sa bonne qu'elle connaissait dans ses moindres détails : sur la mèche de cheveux gris qui sortait du mouchoir, sur un petit pli de la peau sous le menton.

La vieille bonne Savichna, le tricot à la main, racontait, sans entendre ni comprendre elle-même ses paroles, des histoires redites des centaines de fois : comment la feue princesse accoucha de la princesse Marie à Kichinev, avec une paysanne moldave en guise de sage-femme.

— Si Dieu le veut, les médecins ne sont point nécessaires.

Soudain un coup de vent frappa sur l'une des vitres de la chambre (par ordre du prince on ôtait toujours un des châssis, dans chaque chambre, à l'arrivée des alouettes), ouvrit le verrou mal fermé et, tendant le rideau, soufflant le froid et la neige, éteignit la bougie. La princesse Marie tressaillit. La vieille bonne posa son tricot, s'approcha de la fenêtre, et en se penchant se mit à rattraper le châssis. Le vent froid agitait le bout de son mouchoir et sa mèche de cheveux gris.

— Princesse, petite mère, on vient sur l'avenue avec des lanternes... C'est probablement le médecin — dit-elle en tirant le châssis et sans le refermer.

— Ah ! Dieu soit loué ! dit la princesse Marie. — Il faut aller le recevoir ; il ne sait pas le russe.

La princesse Marie jeta un châle sur elle et courut à la rencontre de l'arrivant. En traversant l'antichambre elle aperçut, par la fenêtre, des lanternes et une voiture près du perron. Elle sortit sur l'escalier.

Une chandelle que le vent faisait couler était posée près de la rampe. Le maître d'hôtel Philippe, le visage effrayé, une chandelle à la main, était plus bas, sur le premier palier. Encore plus bas, au tournant, on entendait sur l'escalier des pas précipités en bottes fourrées, et une voix, qui sembla connue à la princesse Marie, disait quelque chose :

— Grâce à Dieu ! dit la voix. Et mon père ?

— Il est allé dormir, — répondit la voix du valet Démiane qui était en bas.

La voix connue prononça encore quelques paroles et les pas en bottes fourrées s'avancèrent plus rapidement dans l'escalier.

— « C'est André ! — pensait la princesse Marie. — Non, c'est impossible. Ce serait trop extraordinaire. » Et à ce moment même, sur le palier où se tenait le maître d'hôtel avec la chandelle, se montra

le prince André, en pelisse, le collet couvert de neige. Oui, c'était lui, mais pâle et maigre, avec l'expression du visage toute changée, étrangement tendue mais troublée. Il monta l'escalier et embrassa sa sœur.

— Vous n'avez pas reçu ma lettre ? — demandait-il ; et sans attendre la réponse qu'il ne pouvait avoir car la princesse Marie ne pouvait parler, il se retourna et, avec l'accoucheur qui venait derrière lui (ils s'étaient rencontrés au dernier relais), à pas rapides il continua de monter, et de nouveau embrassa sa sœur.

— Quel hasard, Macha, ma chérie ! dit-il.

Et ôtant sa pelisse et ses bottes, il se rendit dans l'appartement de la princesse.

IX

La petite princesse, en bonnet blanc, était couchée sur des oreillers (les douleurs venaient de cesser). Ses cheveux noirs sortaient par boucles autour de ses joues fiévreuses, en sueur. Sa charmante petite bouche rouge, à la lèvre ombrée d'un duvet noir, était ouverte; elle souriait joyeusement. Le prince André entra dans la chambre et s'arrêta devant elle au pied du divan où elle était couchée.

Ses yeux brillants qui regardaient avec crainte et émotion, comme ceux d'un enfant, s'arrêtèrent sur lui sans changer d'expression : « Je vous aime tous et n'ai fait de mal à personne, pourquoi est-ce que je souffre? Aidez-moi, » semblait dire son expression. Elle voyait son mari mais ne comprenait pas la signification de sa présence, maintenant, devant elle.

Le prince André fit le tour du divan et la baisa au front.

— Ma petite âme, dit-il (mot qu'il ne lui disait jamais), Dieu sera miséricordieux.

Elle le regardait d'un air interrogateur, enfantin, avec reproche.

« J'attendais de toi l'aide, et rien, rien, toi aussi! » disaient ses yeux. Elle ne s'étonnait pas de son retour. Elle ne comprenait pas ce qui était arrivé. Ce retour n'avait aucun rapport avec ses souffrances et leur soulagement.

Les douleurs reprirent de nouveau. Marie Bogdanovna conseilla au prince André de sortir de la chambre.

L'accoucheur entra. Le prince André sortit et rencontrant la princesse Marie, de nouveau il s'approcha d'elle. Ils commencèrent à parler tout bas; mais à chaque instant la conversation s'arrêtait. Ils attendaient et écoutaient.

— ALLEZ, MON AMI, dit la princesse Marie.

Le prince André retourna vers sa femme, et, en attendant, s'assit dans la chambre voisine. Une femme quelconque sortit de la chambre, le visage effrayé, et devint confuse en apercevant le prince André. Il cacha son visage dans ses mains et resta ainsi quelques minutes. Des gémissements plaintifs d'une douleur animale, s'entendaient à travers la porte. Le prince André se leva, s'approcha de la porte et voulut l'ouvrir. Quelqu'un la retenait.

— On ne peut pas, on ne peut pas, prononça une voix effrayée.

Il se mit à marcher dans la chambre.

Les cris cessèrent. Quelques secondes s'écoulèrent. Tout à coup un cri terrible — pas le sien, elle ne pouvait crier ainsi ! — éclata dans la chambre voisine. Le prince accourut à la porte. On n'entendait plus que les vagissements d'un enfant.

« Pourquoi a-t-on apporté l'enfant ? pensa au premier moment le prince André. L'enfant ? Lequel ? Pourquoi est-il là-bas ? Est-ce un nouveau-né ? »

Et tout à coup, il comprit toute la signification joyeuse de ce cri. Les larmes l'étouffaient. Il s'accouda sur le bord de la fenêtre et se mit à pleurer comme un enfant. La porte s'ouvrit. Le docteur, les manches de chemise relevées, sans veston, pâle, la mâchoire tremblante, sortit de la chambre en chancelant. Le prince André s'adressa à lui. Le docteur le regarda tristement et, sans prononcer un mot, passa devant lui.

Une femme sortit. En apercevant le prince André, elle resta perplexe sur le seuil. Il entra dans la chambre de sa femme. Elle était morte, allongée comme il l'avait vue cinq minutes avant. Et la même expression, malgré ses yeux fixes et la pâleur des joues, restait sur ce visage charmant, enfantin, avec la petite lèvre ombrée d'un duvet noir.

« Je vous aime tous et n'ai fait de mal à per-

sonne; et que m'a-t-on fait? » semblait dire son visage charmant, triste et sans vie.

Dans un coin de la chambre quelque chose de petit, de rouge, que tenaient les mains blanches et tremblantes de Marie Bogdanovna, respirait et poussait des cris aigus.

Deux heures plus tard, le prince André entra à pas lents dans le cabinet de son père. Le vieux savait déjà tout. Il était debout près de la porte, et dès qu'elle s'ouvrit, en silence, de ses mains dures comme des tenailles, il enlaça le cou de son fils et sanglota comme un enfant.

Trois jours après, on chantait les hymnes funèbres sur la petite princesse. Et le prince André, monté sur les marches du catafalque, lui disait adieu. Dans le cercueil, le visage, malgré ses yeux clos, disait encore : « Ah! que m'avez-vous fait! »

Et le prince André sentait qu'en son âme quelque chose se brisait, qu'il était coupable d'un malheur irréparable et inoubliable. Il ne pouvait pleurer. Le vieux monta aussi et baisa une des petites mains cirieuses, placées haut et immobiles l'une au-dessus de l'autre. A lui aussi le visage disait : « Ah! pourquoi m'avoir fait cela! » En apercevant ce visage, le vieux se détourna courroucé.

Cinq jours après, le jeune prince Nicolas Andréievitch fut baptisé. La nourrice retenait le lange avec son menton pendant qu'avec une plume le prêtre oignait les petites paumes rouges, ridées, et la plante des pieds.

Le parrain, le grand-père, ayant peur de laisser tomber le bébé, le portait en tremblant autour de la piscine et le remit à la marraine, la princesse Marie. Le prince André, tremblant de la peur qu'on ne noyât l'enfant, était assis dans l'autre chambre en attendant la fin de la cérémonie. Lorsque la vieille bonne lui apporta l'enfant il le regarda joyeusement, et il hocha approbativement la tête quand elle lui raconta que le morceau de cire jeté dans la piscine, — morceau sur lequel on avait placé quelques cheveux coupés sur la tête du nouveau-né, — avait surnagé.

La participation de Rostov au duel de Dolokhov avec Bezoukhov fut étouffée par les soins du vieux comte, et Rostov, au lieu d'être dégradé comme il s'y attendait, était nommé aide de camp près du général-gouverneur de Moscou. Pour cette raison, il ne put aller à la campagne avec sa famille et passa tout l'été à Moscou, dans sa nouvelle fonction.

Dolokhov se rétablit, et Rostov resserra ses liens d'amitié avec lui surtout pendant sa convalescence. Dolokhov malade était soigné chez sa mère qui l'aimait passionnément. La vieille Marie Ivanovna, qui s'attachait à Rostov à cause de son amitié pour son Fédia, lui causait souvent de son fils.

— Oui, comte, il a trop de noblesse et de pureté d'âme pour notre monde aujourd'hui si dépravé, — disait-elle. — Personne n'aime la vertu, elle gêne tout le monde. Et bien ! Dites, comte, est-ce juste, honnête de la part de Bezoukhov ? Mon Fédia,

par sa noble nature, l'aimait, et même maintenant il ne dit jamais de mal de lui. A Pétersbourg, la plaisanterie qu'ils ont faite avec le policier, ils l'ont faite ensemble, n'est-ce pas? Eh bien, Bezoukhov n'en a pas souffert, Fédia a tout supporté. Et qu'a-t-il supporté! C'est vrai qu'on lui a rendu son grade mais comment pouvait-on ne pas le lui rendre! Je pense qu'il n'y avait pas là-bas beaucoup de fils de la patrie aussi courageux. Et à présent, ce duel! Est-ce que ces hommes ont le moindre sentiment d'honneur? Le provoquer, le sachant fils unique, et tirer comme ça tout droit! Heureusement que le bon Dieu nous a épargnés! Et pourquoi? Qui à notre époque n'a pas d'intrigues? Et puis, qu'y faire s'il est si jaloux! Je comprends qu'il pouvait prêter au soupçon... mais ça durait depuis déjà une année... et quoi... il a provoqué Fédia en supposant qu'il ne se battrait pas parce qu'il est son débiteur. Quelle bassesse! Quelle lâcheté! Je sais que vous avez compris Fédia, cher comte, c'est pourquoi je vous aime de toute mon âme. Il y en a peu qui le comprennent. C'est une âme si haute, une âme céleste!

Souvent, Dolokhov lui-même, pendant sa convalescence, disait à Rostov des choses que celui-ci n'eût jamais attendues de lui.

— On me tient pour un méchant homme, je le sais, disait-il; soit, je ne veux connaître personne, sauf ceux que j'aime, et ceux-là, je les

aime tant que pour eux je donnerais ma vie; tant qu'aux autres, je les écraserais tous s'ils se rencontraient sur ma route. J'ai une mère adorée, inappréciable, deux ou trois amis, toi du nombre, et quant aux autres, qu'ils soient utiles ou nuisibles, je m'en moque. Et presque tous sont nuisibles, surtout les femmes. Oui, mon ami, j'ai rencontré des hommes aimants, nobles, élevés, mais des femmes, sauf des créatures à vendre — comtesse ou cuisinière, c'est la même chose — je n'en ai rencontré aucune. Je n'ai pas encore rencontré cette pureté céleste, ce dévouement que je cherche en la femme. Si je trouvais une pareille femme, je donnerais ma vie pour elle. Et les autres... — il fit un geste de mépris. Crois-moi, si je tiens encore à la vie, c'est que j'espère rencontrer cette créature divine qui me purifiera, me régénérera, me relèvera. Mais tu ne comprendras pas cela...

— Non, je comprends très bien, — répondit Rostov qui se trouvait sous l'influence de son nouvel ami.

À l'automne la famille Rostov revint à Moscou. Denissov y retourna au commencement de l'hiver et s'arrêta chez eux.

Ces premiers mois de l'hiver de 1806 que Rostov passa à Moscou furent des plus heureux et des plus gais pour lui et toute sa famille.

Nicolas attirait beaucoup de jeunes gens dans la maison de ses parents. Véra était une belle fille de vingt ans, Sonia une jolie belle de seize ans, dans tout l'éclat d'une fleur qui vient de s'épanouir. Natacha, mi femme, mi enfant, avec tantôt les drôleries d'une enfant, tantôt le charme de la jeune fille.

A cette époque, la maison des Rostov se saturait d'une atmosphère particulière d'amour, comme il arrive dans les maisons où il y a de très charmantes et de très jeunes filles.

Tout jeune homme qui venait à la maison des Rostov, en regardant ces visages jeunes, mobiles, souriant à quelque chose (probablement à leur propre bonheur), en voyant ce tohu-bohu animé, en écoutant ce babillage inconséquent mais tendre pour tous, prêt à tout, plein de foi pour la jeunesse, en écoutant ces sons mêlés, tantôt de chant, tantôt de musique, éprouvait la même attirance pour l'amour, la même attente de bonheur, que la jeunesse elle-même de la maison des Rostov.

Parmi les jeunes gens introduits par Rostov, l'un des premiers fut Dolokhov, qui plut à toute la famille, sauf à Natacha. A cause de Dolokhov, elle faillit se brouiller avec son frère. Elle disait que c'était un méchant homme et que dans son duel avec Bezoukhov celui-ci avait eu raison, que Dolokhov était coupable, qu'il était désagréable et prétentieux.

— Je n'ai rien à entendre, disait Natacha avec obstination, c'est un méchant; il n'a pas de cœur. Voilà, j'aime ton Denissov; c'est un noceur et tout, mais quand même je l'aime, et alors je comprends; je ne sais comment te dire: chez Dolokhov tout est calculé et moi je n'aime pas cela, et Denissov...

— Et Denissov, c'est une autre affaire, repartit Nicolas en faisant entendre qu'en comparaison avec Dolokhov, Denissov n'était rien. Mais il faut comprendre l'âme de ce Dolokhov. Il faut le voir avec sa mère, c'est un tel cœur!

— Ça, je n'en sais rien; mais avec lui je suis gênée. Et tu sais qu'il est amoureux de Sonia?

— Quelle sottise...

— J'en suis sûre. Tu verras.

La prédiction de Natacha se réalisait.

Dolokhov, qui n'aimait pas la société des dames, commençait à venir souvent chez les Rostov et la question: pour qui vient-il? était bientôt décidée (bien que personne n'en parlât). Il venait pour Sonia. Et Sonia, sans oser se l'avouer, le savait, et chaque fois qu'arrivait Dolokhov, elle devenait rouge comme de l'andrinople.

Dolokhov dinait souvent chez les Rostov, ne manquait jamais les spectacles où ils allaient et fréquentait les bals d'adolescentes chez Ioguel où étaient toujours les Rostov. Il montrait une atten-

tion particulière pour Sonia et la regardait avec de tels yeux que non seulement elle ne pouvait soutenir ce regard sans rougir, mais que même la vieille comtesse et Natacha rougissaient en s'en apercevant.

On voyait que cet homme fort, étrange, se trouvait sous l'influence invincible que produisait en lui cette jeune fille brune, gracieuse, qui en aimait un autre.

Rostov remarquait quelque chose de nouveau entre Dolokhov et Sonia, mais il ne se définissait pas ces nouvelles relations. Elles sont toutes amoureuses de quelqu'un, pensait-il de Sonia et de Natacha. Mais il n'était pas si libre qu'auparavant avec Sonia et Dolokhov, et il commença à rester plus rarement à la maison.

Depuis l'automne de 1806, tous, avec une ardeur encore plus grande que l'année précédente, parlaient d'une nouvelle guerre avec Napoléon. Non seulement on avait décidé l'enrôlement de dix régiments de recrues, mais encore on prenait neuf recrues sur mille paysans. Partout on maudissait Bonaparte, et à Moscou il n'était plus question que de la future guerre.

Pour la famille Rostov, tout l'intérêt de ces préparatifs de guerre se résumait en ceci : que Nicolas ne voulait à aucun prix rester à Moscou, et n'attendait que la fin du congé de Denissov pour repartir avec lui au régiment, après les fêtes. Son

futur départ, non seulement ne l'empêchait pas de s'amuser, mais encore l'y encourageait. Il passait la plupart du temps en dehors de la maison, aux diners, soirées, bals.

XI

Le troisième jour des fêtes de Noël, Nicolas dînait à la maison, ce qui lui arrivait rarement ces derniers temps. C'était un dîner officiel d'adieu, puisque lui et Denissov partaient à l'armée après l'Épiphanie. Il y avait à ce dîner une vingtaine de personnes, de ce nombre Dolokhov et Denissov.

Jamais, dans la maison des Rostov, l'atmosphère d'amour ne s'était fait sentir avec tant de force que durant ces jours de fête « Saisis les moments de bonheur, force-toi à aimer et aime ! Il n'y a que cela de vrai au monde, tout le reste est sottise, et ici nous ne nous occupons que de cela seul ! » disait cette atmosphère.

Rostov, après avoir fatigué deux paires de chevaux sans avoir réussi, comme toujours, à aller partout où il lui fallait être et où il était invité, arriva à la maison, juste au moment du dîner. Dès en entrant, il remarqua et sentit l'atmosphère d'a-

mour de la maison, mais en outre, il observa le trouble étrange qui régnait parmi quelques membres de la société.

Sonia, Dolokhov, la vieille Comtesse et un peu Natacha, étaient particulièrement troublés. Nicolas comprit que quelque chose avait dû arriver avant le dîner entre Sonia et Dolokhov, et, avec la délicatesse de cœur qui lui était propre, il fut très tendre et très délicat dans ses rapports avec tous deux, durant tout le dîner. Le même soir, il devait y avoir chez M. Ioguel (le maître de danse) un des bals qu'il donnait pendant les fêtes pour ses élèves des deux sexes.

— Nikolenska, iras-tu chez Ioguel ? Je t'en prie, viens, il t'a invité particulièrement et Vassili Dmi-trich (c'était Denissov) viendra aussi, dit Natacha.

— Où n'y'ais-je pas sur l'o'd'e de la comtesse — dit Denissov, qui, en plaisantant, se mettait dans la maison de Rostoy sur le pied de cavalier de Natacha, — je suis p'êt à danser LE PAS DE CHALE.

— Si je peux ! J'ai promis aux Arkharov. Ils donnent une soirée, — dit Nicolas. — Et toi ? demanda-t-il à Dolokhov ; et dès qu'il eut prononcé ces mots il remarqua qu'il n'aurait pas dû les dire.

— Oui, peut-être... — répondit froidement et méchamment Dolokhov, en regardant Sonia ; puis, fronçant les sourcils, de ce même regard qu'il avait eu pendant le dîner au club en regardant Pierre, de nouveau il regarda Nicolas.

— « Il s'est passé quelque chose », pensa celui-ci. Sa supposition se fortifia encore par ce fait que Dolokhov partit assitôt après le diner. Il appela Natacha et lui demanda ce qui s'était passé.

— Et moi, je te cherchais, dit Natacha en accourant vers lui. — Je te le disais ; tu ne voulais pas me croire, fit-elle l'air triomphant. Il a demandé Sonia.

Nicolas, tous ces derniers temps, avait beaucoup négligé Sonia, mais cependant, quelque chose se brisa en lui quand il entendit cela. Dolokhov était un parti très convenable et, sous un certain rapport, brillant pour Sonia, orpheline sans dot. Du point de vue de la comtesse et du monde on ne pouvait refuser. C'est pourquoi, en entendant cela, le premier sentiment de Nicolas était de la colère contre Sonia. Il se préparait à dire : « Eh bien ! Sans doute, il faut oublier les promesses enfantines et accepter les demandes... » Mais il n'eut pas le temps de prononcer ces paroles.

— Peux-tu t'imaginer ! Elle a refusé, refusé carrément, dit Natacha. Elle a dit qu'elle en aime un autre, ajouta-t-elle après un court silence.

« Mais ma Sonia ne pouvait agir autrement, » pensa Nicolas.

— Maman a eu beau la prier, elle a refusé et je sais qu'elle ne changera pas ; quand elle dit quelque chose...

— Et maman l'a priée, fit Nicolas d'un ton de reproche.

— Oui, dit Natacha; sais-tu, Nicolas, ne te fâche pas, mais je sais que tu ne l'épouseras jamais. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis sûre que tu ne te marieras pas avec elle.

— Oh! tu ne peux rien savoir, dit Nicolas. Mais je dois lui parler... quelle créature délicieuse cette Sonia, — ajouta-t-il en souriant.

— C'est un charme! Je te l'enverrai. — Et Natacha embrassa son frère et s'éloigna en courant.

Une minute après, Sonia, effrayée, éperdue, l'air d'une coupable était là. Nicolas s'approcha d'elle et lui baisa la main. C'était la première fois depuis son arrivée qu'ils causaient en tête à tête de leur amour.

— SOPHIE, dit-il en commençant timidement; puis, s'enhardissant de plus en plus, si vous voulez refuser, un parti non seulement brillant, mais avantageux c'est un homme bon, noble, c'est mon ami...

Sonia l'interrompt.

— J'ai déjà refusé, fit-elle vivement.

— Si vous refusez à cause de moi j'ai peur que sur moi...

Sonia l'interrompt de nouveau. Elle le regardait d'un air suppliant, effrayé.

— NICOLAS, ne me dites pas cela prononça-t-elle.

— Non, je dois le dire. C'est peut-être de la *suffisance* de ma part, mais mieux vaut le dire. Si vous refusez pour moi, alors, je vous dois dire toute la vérité : je vous aime, je peux vous aimer plus que tout...

— Ça me suffit, dit Sonia en rougissant.

— Non, mais j'ai été amoureux des milliers de fois et je le serai encore, bien que je n'aie pour personne d'autre que vous ce sentiment fait d'amitié, de confiance et d'amour. Ensuite, je suis jeune. Maman ne veut pas notre mariage. En un mot, je ne vous promets rien et je vous demande de réfléchir au sujet de Dolokhov, dit-il, en prononçant avec peine le nom de son ami.

— Ne m'en dites pas cela. Je ne veux rien. Je vous aime comme un frère, je vous aimerai toujours, et il ne me faut rien de plus.

— Vous êtes un ange ! Et je ne suis pas digne de vous. Mais j'ai peur seulement de vous tromper.

Nicolas baisa de nouveau sa main.

XII

Le bal de Ioguel était le plus gai de Moscou. C'étaient les mères qui disaient cela en regardant LEURS ADOLESCENTES qui faisaient les pas qu'elles venaient d'apprendre. Les ADOLESCENTS ET ADOLESCENTES, qui dansaient jusqu'à ne pouvoir plus se tenir, disaient aussi la même chose, ainsi que les jeunes filles et les jeunes gens qui venaient à ce bal avec une pensée de condescendance et qui s'y divertissaient grandement. Cette même année, à ce bal, il s'était fait deux mariages : les deux jolies princesses Gortschakov avaient trouvé des fiancés et s'étaient mariées. Ce fait augmentait encore la réputation de ce bal. Il avait ceci de particulier : il n'y avait ni maître ni maîtresse de la maison ; il n'y avait seulement que le bon Ioguel qui volait comme un duvet, qui saluait selon toutes les règles de l'art et qui recevait des cachets pour les leçons de tous ses hôtes. Une autre condition parti-

culière, c'est qu'à ce bal ne venaient que ceux qui voulaient danser et avoir du plaisir, ce que veulent les fillettes de treize à quatorze ans qui mettent pour la première fois une robe longue. Toutes, à très rare exception, étaient ou semblaient jolies. Elles souriaient avec enthousiasme et leurs yeux brillaient.

Parfois, même les meilleures élèves dansaient le PAS DE CHALE, et parmi celles-ci était Natacha qui se distinguait par sa grâce. Mais à ce dernier bal, on ne dansait que des écossaises, des anglaises et la mazurka que la mode venait d'adopter.

Ioguel avait pris une salle dans la maison de Bezoukhov, et au dire de tous, le bal était très réussi. Il y avait beaucoup de jolies jeunes filles et les demoiselles Rostov étaient parmi les mieux. Ce soir-là, Sonia, fière de la demande de Dolokhov, fière de son refus et de l'explication avec Nicolas, tourbillonnait encore à la maison, ne laissant pas la bonne peigner ses tresses, et maintenant elle resplendissait d'une joie fière.

Natacha, non moins fière, car pour la première fois elle était en robe longue, à un vrai bal, était encore plus heureuse. Toutes deux étaient en robes de mousseline blanche garnies de rubans roses.

Natacha devint amoureuse dès en entrant au bal. Elle n'était amoureuse de personne en particulier, mais elle était amoureuse de tous. Elle s'éprenait spontanément de celui qu'elle regardait.

— Ah! c'est bon! disait-elle à chaque instant en accourant vers Sonia.

Nicolas et Denissov marchaient dans la salle en regardant les danseurs d'un air tendre et protecteur.

— Comme elle est cha'mante. Ce se'a une beauté? — dit Denissov.

— Qui?

— La comtesse Natacha. Et comme elle danse. Quel cha'me, dit-il de nouveau après un silence.

— Mais de qui parles-tu?

— De ta sœu'! — cria Denissov, mécontent.

Rostov sourit.

— MON CHER COMTE, VOUS ÊTES UN DE MES MEILLEURS ÉCOLIERS, IL FAUT QUE VOUS DANSIEZ, — dit le petit Ioguel en s'approchant de Nicolas. — VOYEZ COMBIEN DE JOLIES DEMOISELLES.

Il s'adressa à Denissov, aussi son ancien élève, avec la même demande :

— NON MON CHIÉ' JE FE'AI TAPISSE'IE, — dit Denissov. — Ne vous 'appelez vous pas combien j'ai mal p'ofité de vos leçons?

— Oh! non, — le rassura hâtivement Ioguel. — Vous n'étiez pas très attentif, mais vous aviez des capacités. Oui, vous aviez des capacités.

On jouait la mazurka qui commençait à être à la mode; Nicolas ne pouvait refuser à Ioguel et invita Sonia. Denissov s'assit près des vieilles

dames, et, appuyé sur son sabre, battant du pied en mesure, il racontait gaîment quelque chose et faisait rire les vieilles dames tout en regardant danser la jeunesse. Ioguel, dans le premier couple, dansait avec Natacha, son orgueil, sa meilleure élève. Doucement, mollement, en battant de ses pieds en souliers découverts, Ioguel s'élança le premier à travers la salle avec Natacha intimidée, mais qui faisait très exactement le pas. Denissov ne la quittait pas des yeux et battait la mesure avec son sabre, d'un tel air qu'il semblait dire : « Si je ne danse pas c'est parce que je ne veux pas et non parce que je ne peux pas. » Au milieu de la figure il appella Rostov qui passait devant lui.

— C'est pas du tout ça, dit-il. Est-ce la mazurka polonaise ? Et elle danse admirablement.

Sachant que Denissov, même en Pologne, avait la réputation d'un grand maître pour la mazurka polonaise, Nicolas courut vers Natacha.

— Va, choisis Denissov. Il dansera. C'est une merveille ! lui dit-il.

Quand vint de nouveau le tour de Natacha, elle se leva, et marchant rapidement, dans ses petits souliers à bouffettes, timide elle traversa la salle, allant du côté où était assis Denissov. Elle remarquait que tous la regardaient et l'attendaient. Nicolas vit que Denissov et Natacha discutaient en souriant, que Denissov refusait mais souriait joyeusement. Il accourut à eux.

— S'il vous plaît, Vassili Dmitritch. Allons, je vous en prie, disait Natacha.

— Mais non, laissez-moi, comtesse, — lui répondait Denissov.

— Allons, vraiment, Vassia, dit Nicolas.

— Je chanterai pour vous toute une soirée, — dit Natacha.

— Magicienne. Elle fe'a de moi tout ce qu'elle voud'a! — dit Denissov; et il déboucla son sabre.

Il sortit derrière les chaises, prit fortement les mains de sa cavalière, leva la tête, écarta la jambe en attendant la mesure. Quand Denissov était à cheval ou dansait la mazurka on ne remarquait pas sa petite taille; il offrait cet aspect martial dont lui-même avait conscience. En attendant la mesure, il regarda sa cavalière de côté, l'air victorieux et plaisant. Tout à fait à l'improviste, il frappa un pied après l'autre et, comme une balle, bondit du parquet et vola le long du cercle en entraînant sa cavalière. Se faisant à peine entendre il parcourut d'une jambe la moitié de la salle et, semblant ne pas voir les chaises qui étaient devant lui, il s'élançait droit vers elles. Mais tout d'un coup, en claquant les éperons et écartant les jambes, il s'arrêtait sur les talons, y restait une seconde, frappait sur la même place avec un bruit d'éperons, et tournait rapidement, puis, rapprochant la jambe gauche de la droite, de nouveau il s'élançait dans le cercle. Natacha devinait ce qu'il avait

l'intention de faire, et, ne sachant elle-même comment, elle le suivait en s'abandonnant. Tantôt il la tournait par la main droite, tantôt par la main gauche, tantôt tombait sur les genoux et la faisait tourner autour de lui, puis de nouveau bondissait, s'élançait en avant avec autant de rapidité que s'il avait eu l'intention de parcourir toutes les chambres sans respirer ; tantôt, il s'arrêtait soudain, et, de nouveau, faisait quelque chose d'imprévu. Quand, faisant tourner rapidement sa dame avant sa place, il fit sonner ses éperons, la salua, Natacha ne fit même pas la révérence. Étonnée elle fixait sur lui des yeux souriants comme si elle ne le reconnaissait pas.

— Qu'est-ce cela ? — prononça-t-elle.

Bien que loguel n'eût pas admis cette mazurka pour la vraie, tous étaient ravis de l'art de Denissov, et on le choisissait sans cesse ; les vieux, en souriant, commençaient à parler de la Pologne et du bon vieux temps. Denissov, rouge de la mazurka, en s'essuyant avec son mouchoir, s'assit près de Natacha et de tout le bal ne s'éloigna plus d'elle.

XIII

Les deux jours suivants, Rostov ne vit pas Dolokhov chez les siens et ne le trouva pas à la maison. Le troisième jour il reçut de lui le billet suivant :

« Comme je n'ai pas l'intention de revenir chez vous pour les causes que tu sais, et que je repars à l'armée, viens ce soir à l'hôtel d'Angleterre, où je donne à mes amis un souper d'adieu. »

A dix heures du soir, en sortant du théâtre où il était allé avec les siens et avec Denissov, Rostov, au jour fixé, se rendit à l'hôtel d'Angleterre. On le conduisit immédiatement dans la meilleure salle de l'hôtel, occupée pour cette nuit par Dolokhov. Une vingtaine d'hommes se pressaient autour d'une table où, devant deux bougies, était assis Dolokhov. Sur la table il y avait de l'or, des billets de banque, et Dolokhov tenait la banque.

Depuis sa demande et le refus de Sonia, Nicolas ne l'avait pas vu et se sentait gêné en pensant à

leur rencontre. Le regard clair et froid de Dolokhov joignit Rostov près de la porte. On eût dit qu'il l'attendait depuis longtemps.

— Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, dit-il. Merci d'être venu. Voilà, je finis seulement cette banque, puis Iluchka viendra avec son cœur.

— Je suis allé chez toi, dit Rostov en rougissant.

Dolokhov ne lui répondit pas.

— Tu peux choisir une carte, dit-il.

A ce moment, Rostov se rappela une conversation étrange qu'il avait eue avec Dolokhov : « Les sots seuls peuvent jouer au hasard, » avait dit alors Dolokhov.

— As-tu peur de jouer avec moi ? prononça Dolokhov, comme s'il devinait la pensée de Rostov ; et il sourit.

A travers ce sourire, Rostov apercevait en lui cette disposition d'esprit dans laquelle il se trouvait lors du dîner au club, et, en général, quand, ennuyé de la vie, Dolokhov sentait le besoin de la secouer par un acte étrange, le plus souvent cruel. Rostov se sentait mal à l'aise ; il cherchait, sans la trouver, la plaisanterie qui répondit aux paroles de Dolokhov. Mais avant qu'il y eût réussi, Dolokhov dévisageait Rostov ; lentement, en séparant les mots, il lui dit de façon que tous pussent l'entendre :

— Tu te rappelles, nous avons causé ensemble

sur le jeu... Les sots seuls jouent au hasard. Il faut jouer sûr, et je veux essayer.

— « Essayer au hasard ou au certain ? » pensa Rostov.

— Et il vaut mieux que tu ne joues pas. La banque, messieurs ! ajouta-t-il en faisant claquer la taille ouverte.

Poussant l'argent en avant, Dolokhov se préparait à tenir la banque. Rostov s'assit près de lui. Tout d'abord il ne joua pas. Dolokhov le regardait.

— Pourquoi ne joues-tu pas ? dit Dolokhov.

Chose étrange, Nicolas sentait la nécessité de prendre une carte, la nécessité de mettre une somme insignifiante et de commencer le jeu.

— Je n'ai pas d'argent sur moi, dit Rostov.

— Je te ferai crédit.

Rostov mit cinq roubles sur une carte et perdit. Il mit de nouveau et perdit une seconde fois.

Dolokhov avait tué, c'est-à-dire gagné, dix cartes de suite à Rostov.

— Messieurs, dit-il, un moment après qu'il tenait la banque, je vous prie de mettre l'argent sur les cartes, autrement je pourrais me tromper dans les comptes.

Un des joueurs objecte qu'il croit qu'on peut se fier à lui.

— Se fier, on peut, mais j'ai peur de m'embrouiller. Je vous prie de mettre l'argent sur les

cartes, repartit Dolokhov. Toi, ne te gêne pas; avec toi nous réglerons nos comptes, dit-il, s'adressant à Rostov.

Le jeu continuait. Le valet versait sans cesse du champagne.

Toutes les cartes de Rostov étaient tuées; huit cents roubles étaient déjà inscrits à son compte. Il voulait inscrire huit cents roubles sur une carte, mais pendant qu'on lui servait le champagne, il réfléchit et mit de nouveau l'enjeu ordinaire, vingt roubles.

— Laisse, tu te rattraperas plus vite, — dit Dolokhov sans regarder Rostov. — Je fais gagner les autres, et toi, tu perds. As-tu peur de moi? répéta-t-il.

Rostov obéit; il laissa les huit cents roubles inscrits et plaça le sept de cœur, dont un coin était déchiré, et qu'il avait ramassé à terre. Il s'en souvint bien, après. Il mit le sept de cœur, en y inscrivant avec un bout de craie : 800, en chiffres ronds, droits; il but un verre de champagne déjà échauffé, sourit aux paroles de Dolokhov, et, avec un battement de cœur, en attendant le sept, se mit à observer les mains de Dolokhov qui tenait la taille. La perte ou le gain du sept de cœur était très important pour Rostov.

Le dimanche précédent, le comte Ilia Andréievitch avait donné deux mille roubles à son fils, et lui qui n'aimait jamais parler des difficultés d'ar-

gent, lui avait dit que cette somme était la dernière jusqu'en mai et qu'ainsi il lui demande d'être, pour cette fois, plus économe. Nicolas avait répondu que cette somme était plus que suffisante, et qu'il donnait sa parole d'honneur de ne plus rien demander jusqu'au printemps.

De cette somme, il ne lui restait plus que douze cents roubles, si bien que non seulement la perte de ces douze cents roubles, mais la nécessité de trahir la parole donnée dépendait du sept de cœur.

Le cœur palpitant, il observait les mains de Dolokhov et pensait : « Eh bien, donne-moi cette carte plus vite, je prends mon chapeau, je pars à la maison, je souperai avec Denissov, Natacha et Sonia ; et il est sûr que jamais plus je ne toucherai une carte. » A ce moment, sa vie de famille, ses plaisanteries avec Pétia, les conversations avec Sonia, les duos avec Natacha, la partie de piquet avec son père et même le lit tranquille dans la maison de la rue Poyarskaia se présentaient à lui avec autant de force, de clarté et de charme que si c'était un bonheur déjà passé, perdu et inapprécié. Il ne pouvait admettre qu'un hasard stupide, faisant tomber le sept à droite et non à gauche, pût le priver de tout ce bonheur nouvellement compris et le jeter dans l'abattement d'un malheur encore inédit et sans fin. Cela ne pouvait être, mais cependant, tout oppressé, il suivait le mouvement

des mains de Dolokhov. Ces mains, larges, rouges, avec des poils qu'on apercevait sous la manchette, posèrent la taille et prirent le verre et la pipe qu'on leur tendait.

— Alors, tu n'as pas peur de jouer avec moi, répéta Dolokhov; et, comme s'il allait raconter une histoire plaisante, il posa les cartes, se rejeta dans sa chaise, et lentement, avec un sourire, se mit à parler.

— Oui, messieurs, on m'a dit qu'à Moscou le bruit court que je suis un grec, c'est pourquoi je vous conseille d'être prudents avec moi.

— Eh bien! tiens donc la banque! dit Rostov.

— Oh! ces commérages de Moscou! prononça Dolokhov avec un sourire; et il prit les cartes.

— Ah! faillit crier Rostov en portant les deux mains à ses cheveux. Le sept qu'il lui fallait était en dessus, la première de la taille. Il avait perdu plus qu'il ne pouvait payer.

— Cependant, ne t'enfonce pas, dit Dolokhov en regardant furtivement Rostov et continuant de tenir la banque.

XIV

Une heure et demie plus tard, les joueurs regardaient déjà leur propre jeu comme une plaisanterie.

Tout l'intérêt du jeu se concentrait sur Rostov. Au lieu de seize cents roubles, une longue colonne de chiffres était déjà inscrite à son compte; il l'avait comptée jusqu'au dixième mille, mais, maintenant, comme il le supposait vaguement, elle devait être arrivée à quinze mille. En réalité, l'inscription dépassait déjà vingt mille. Maintenant Dolokhov n'écoutait ni ne racontait rien; il suivait chaque mouvement des mains de Rostov et de temps en temps, parcourait rapidement les nombres inscrits. Il avait résolu de continuer le jeu jusqu'à ce que la somme atteignît quarante-trois mille. Il avait choisi ce nombre, parce que quarante-trois était le total de ses années et de celles de Sonia. Rostov, la tête appuyée dans ses deux mains,

était assis devant la table barbouillée, tachée de vin et pleine de cartes. Une impression pénible ne le quittait pas ; ces mains larges, osseuses, rouges, dont on apercevait les poils sous les manchettes, ces mains qu'il aimait et haïssait, le tenaient en leur pouvoir.

« Six cents roubles, as, double neuf... pas possible de regagner ! Comme ce serait gai à la maison... Le valet double... Ce n'est pas possible !... Et pourquoi me fait-il cela... » pensait Rostov. Parfois il posait une forte carte, mais Dolokhov refusait de la battre et désignait lui-même la somme. Nicolas obéissait et tantôt priait Dieu, comme au champ de bataille du pont d'Amstetten, tantôt devinait que cette carte, la première qui tomberait sous la main de la masse de cartes pliées, jetées sous la table, le sauverait, tantôt il comptait combien il y avait de brandebourgs sur son veston, et il essayait de mettre sur la perte les cartes indiquant le même chiffre ; tantôt, implorant une aide, il regardait les autres joueurs, tantôt il regardait le visage froid de Dolokhov et essayait de pénétrer ce qui se passait en lui.

« Il sait pourtant ce qu'est pour moi cette perte. Il ne peut pas désirer ma perte. C'était mon ami. Je l'aimais... Mais, il n'est pas coupable. Que faire ? Il a de la chance ! Et moi non plus, je ne suis pas coupable... Je ne fais rien de mal. Ai-je tué quelqu'un ? Blessé, désiré du mal ?... Et pourquoi ce

terrible malheur?... Et quand cela a-t-il commencé? Récemment encore je m'approchais de cette table avec l'idée de gagner cent roubles, d'acheter cette boîte pour la fête de maman et d'aller à la maison... J'étais si heureux, si libre, si gai. Je ne comprenais pas alors combien j'étais heureux! Quand donc tout cela a-t-il cessé? Quand cet état nouveau, terrible, a-t-il commencé? Comment s'est fait ce changement? J'étais aussi à cette même place, je choisissais aussi les cartes et regardais ces mains habiles, aux os larges. Quand donc est-ce arrivé et quoi? Je suis sain, fort, et toujours à la même place. Non, ce n'est pas possible! Probablement tout cela se terminera par rien. »

Il était rouge, tout en sueur, bien que dans la chambre il ne fit pas chaud. Son visage était effrayant et pénible à voir, surtout à cause de son désir de paraître calme.

Le total atteignait le nombre fatidique : quarante trois mille! Rostov préparait la carte qui devait jouer double sur les trois mille roubles qu'on lui mettait en jeu, quand Dolokhov, en frappant la taille, la posa à côté, et, prenant la craie, commença rapidement, de son écriture nette et fine, en écrasant la craie, à calculer le résultat des sommes perdues par Rostov.

— Allons souper, il est temps de souper! Voilà les tziganes! En effet, des femmes et des hommes

bruns, au type tzigane, entraient déjà et parlaient.

Nicolas comprit que tout était fini. D'une voix indifférente, il prononça :

— Quoi, tu ne joueras plus? J'avais préparé encore une bonne carte..., comme s'il était surtout captivé par la gaité du jeu même.

« Tout est fini. Je suis perdu, pensa-t-il. Maintenant, une balle dans le front, c'est tout ce qui me reste. »

Et en même temps il prononçait d'une voix gaie :

— Eh bien, encore une petite carte?

— Bon, répondit Dolokhov en terminant l'addition. Bon! Vingt-et-un roubles, ça va, — dit-il en fixant le nombre 21, qui manquait pour arriver au chiffre rond de quarante-trois mille. Et prenant la taille, il se prépara à donner les cartes. Rostov effaçait docilement les doubles, et au lieu de six mille proposés, écrivait soigneusement 21.

— Ça m'est égal, dit-il. Ce qui m'intéresse, c'est seulement de savoir si tu me battras ou me donneras ce 10.

Dolokhov se mit à la banque d'un air sérieux. Oh! comme Rostov haïssait alors ces mains rouges aux doigts courts, avec ces poils qu'on apercevait sous la manchette, et qui le tenaient en leur pouvoir.

Le 10 était donné.

— Vous me devez quarante-trois mille roubles, comte, — dit Dolokhov; et, en s'étirant, il se levait de la table. — On se fatigue à rester longtemps à la même place.

— Moi aussi, je suis fatigué, dit Rostov.

Dolokhov, comme pour lui rappeler qu'il était inconvenant pour lui de plaisanter, l'interrompit : « Quand ordonnez-vous de toucher l'argent, comte? »

Rostov rougit et appela Dolokhov dans l'autre chambre.

— Je ne puis te payer tout à la fois. Tu accepteras un billet à ordre? dit-il.

— Écoute, Rostov, dit Dolokhov en souriant, et regardant Nicolas droit dans les yeux, tu connais le proverbe : « Heureux en amour, malheureux au jeu. » Ta cousine est éprise de toi. Je le sais.

— « Oh! c'est terrible de se trouver entre les mains de cet homme! » pensa Rostov.

Rostov comprenait quel coup il porterait à son père et à sa mère en leur avouant cette perte; il comprenait quel bonheur ce serait de se débarrasser de tout cela; il comprenait que Dolokhov savait qu'il pouvait le débarrasser de cette honte et de cette douleur, mais qu'il désirait, pour le moment, jouer avec lui au chat et la souris.

— Ta cousine..., voulait dire Dolokhov, mais Nicolas l'interrompt.

— Ma cousine n'a rien à faire ici. Il n'y a rien à dire d'elle! — cria-t-il furieux.

— Alors, quand ordonnez-vous de toucher l'argent? dit Dolokhov.

— Demain, répondit Rostov, et il sortit.

XV

Dire « demain » d'un ton convaincu, ce n'était pas difficile, mais venir seul à la maison, voir les sœurs, le frère, la mère, le père, avouer et demander de l'argent auquel on n'a pas droit après la parole d'honneur donnée, c'était terrible.

A la maison on ne dormait pas encore. La jeunesse de la maison des Rostov, en rentrant du théâtre, après le souper, était assise près du clavecin. Aussitôt que Nicolas entra au salon, il fut saisi de cette atmosphère d'amour, de poésie, qui régnait cet hiver dans leur maison et qui, maintenant, après la proposition de Dolokhov et le bal chez Ioguel, semblait se condenser encore davantage, comme l'air avant l'orage, sur Sonia et Natacha. Toutes les deux, en robe bleue, — celle du théâtre — jolies, et le sachant, heureuses, se tenaient en souriant près du clavecin. Véra jouait aux échecs dans le salon avec Chinchine. La vieille comtesse, en attendant

son fils et son mari, faisait une patience avec la vieille femme d'un gentilhomme, qui vivait chez eux. Denissov, les yeux brillants, les cheveux en désordre, était assis près du clavecin, les jambes écartées; de ses doigts courts, il frappait le clavecin et prenait des accords; les yeux levés, il chantait de sa voix faible, rauque, mais juste, des vers composés par lui, « La Magicienne », auxquels il voulait trouver la musique :

« Magicienne, dis quelle force
M'entraîne vers les accords délaissés.
Quel feu as-tu jeté sur mon cœur,
Quel enthousiasme s'est répandu dans mon être. »

Il chantait d'une voix passionnée, en fixant sur Natacha, effrayée et heureuse, ses yeux noirs brillants.

— C'est beau ! admirable ! criait Natacha. Encore l'autre couplet, dit-elle sans remarquer Nicolas.

— Ici, toujours la même chose, — pensa Nicolas, en regardant le salon où il aperçut Véra et sa mère avec la vieille dame.

— Ah ! voilà Nikolenka !

Natacha courut vers lui.

— Papa est à la maison ? demanda-t-il.

— Comme je suis heureuse que tu sois venu ! dit Natacha sans répondre ; nous sommes si gais. Vassili Dmitrievitch est resté une journée de plus pour moi, tu sais ?

— Non, papa n'est pas encore rentré, dit Sonia.

— Coco, tu es arrivé. Viens chez moi, mon ami, dit, du salon, la voix de la comtesse.

Nicolas s'approcha de sa mère, lui baisa la main et, en s'asseyant en silence près de la table, se mit à regarder ses mains qui jetaient les cartes. Dans la salle, des rires et des voix gaies qui exhortaient Natacha, se faisaient entendre.

— Eh bien, bon, bon ! s'écria Denissov. Maintenant vous ne pouvez plus 'efuse', vous devez chante' une ha'ca'olle, je vous en supplie.

La comtesse se retourna vers son fils silencieux.

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle à Nicolas.

— Rien, — dit-il, comme s'il était ennuyé d'une question souvent répétée. — Papa viendra bientôt ?

— Je pense.

« Chez eux, la même chose, toujours la même chose. Ils ne savent rien. Où me mettrai-je ? » pensa Nicolas ; et il alla dans la salle où était le clavecin.

Sonia était assise devant le clavecin et jouait le prélude de cette barcarolle que Denissov aimait particulièrement. Natacha se préparait à chanter. Denissov la regardait avec des yeux enthousiasmés.

Nicolas se mit à marcher de long en large dans la chambre.

« En voilà une idée de la faire chanter ? Que peut-elle chanter ? Il n'y a rien de gai ici ! » pensait Nicolas.

Sonia prit le premier accord du prélude.

« Mon Dieu. Je suis un homme perdu, malhonnête ! Une balle dans le front, c'est tout ce qui me reste, et non pas chanter. M'en aller ! Mais où ! Qu'importe, s'ils chantent ! »

Nicolas, en continuant à marcher, regardait sombrement Denissov et les jeunes filles, en évitant leurs regards.

« Nicolas, qu'avez-vous ? » demandait le regard de Sonia fixé sur lui. Elle s'était aperçue aussitôt qu'il avait quelque chose.

Nicolas se détourna d'elle. Natacha, avec son flair remarquable, elle aussi avait aussitôt observé l'état de son frère. Elle le remarquait, mais elle était si gaie en ce moment, elle était si loin de toute tristesse, de tout souci, que volontairement (comme il arrive souvent avec les jeunes gens) elle se leurrerait. « Non, je suis trop gaie maintenant pour gâter ma gaieté par la compassion et la douleur d'un autre, » pensait-elle. Et elle se dit : « Non, je me trompe sans doute. Il doit être aussi gai que moi. »

— Eh bien ! Sonia, dit-elle ; et elle alla se placer au milieu de la salle, où elle croyait la résonance meilleure. La tête soulevée, les bras ballants, comme les danseuses, Natacha, d'un mouvement énergique, en marchant du talon aux pointes arriva au milieu de la salle et s'arrêta.

« Voilà ce que je suis ! » semblait-elle dire en

réponse aux regards enthousiastes de Denissov qui la suivait des yeux.

« De quoi se réjouit-elle ? pensa Nicolas en regardant sa sœur. Et comment n'est-elle pas ennuyée, n'a-t-elle pas honte ! »

Natacha prit la première note ; sa gorge se dilatait, sa poitrine se soulevait, ses yeux prenaient une expression sérieuse. En ce moment elle ne pensait à personne, et des sons coulaient de sa bouche plissée dans un sourire, des sons que chacun peut faire dans le même temps et le même intervalle, et qui vous laissent indifférents un millier de fois, mais qui, soudain, à la mille unième fois, vous font tressaillir et pleurer.

Cet hiver, Natacha pour la première fois s'était mise à chanter sérieusement, et surtout parce que Denissov s'enthousiasmait de sa voix. Maintenant elle ne chantait plus comme une enfant, il n'y avait plus dans son chant ce soin comique, enfantin, d'autrefois, mais elle ne chantait pas encore bien ; tous les connaisseurs qui l'entendaient disaient : « Une belle voix, mais pas travaillée. »

Mais ordinairement on disait cela bien après que sa voix avait cessé de se faire entendre, et pendant que résonnait cette voix non travaillée, malgré les aspirations défectueuses et les efforts de passages, même les connaisseurs critiques ne disaient rien, jouissaient de cette voix non tra-

vallée et désiraient seulement l'entendre encore une fois.

La pureté virginale de sa voix, l'ignorance de son pouvoir, cette douceur intacte étaient si unis au défaut de l'art du chant qu'il semblait impossible d'y rien changer sans la gâter.

« Qu'est-ce que c'est ? pensa Nicolas, les yeux largement ouverts, en entendant la voix de sa sœur. Que lui est-il arrivé ? Comme elle chante aujourd'hui ! »

Et tout d'un coup le monde se concentrait pour lui en l'attente de la note suivante, et tout, dans le monde, était pour lui partagé en trois mesures : « *Oh ! mio crudele affetto...* un, deux, trois... un, deux, trois... *Oh ! mio crudele affetto ;* un deux, trois... un... Quelle vie imbécile... Le malheur et l'argent de Dolokhov, et là colère, et l'honneur... tout cela n'est rien... Voilà le vrai... Eh bien ! Natacha... Eh bien ! colombe. Eh bien ! chérie !... Comment prendra-t-elle le *si* ? Elle l'a pris. Dieu soit loué ! » pensait Nicolas. Et sans remarquer qu'il chantait, pour renforcer ce *si*, il prit le deuxième de la tierce de la haute note. « Mon Dieu, comme c'est beau ! Est-ce moi qui ai pris cette note ? Comme c'est beau ! » pensait-il.

Oh ! comme cette tierce tremblait et semblait toucher le meilleur de l'âme de Rostov : quelque chose, indépendant de tout au monde, et su-

périeur à tous. Que font ici la perte de jeu, et Dolokhov et la parole d'honneur ! Tout est bêtise. On peut tuer, voler et quand même, être heureux...

XVI

Il y avait longtemps que Rostov n'avait éprouvé par la musique un tel plaisir qu'aujourd'hui. Mais dès que Natacha eut terminé sa barcarolle, la réalité se présenta de nouveau. Il ne dit rien, sortit et alla en bas dans sa chambre.

Un quart d'heure après, le vieux comte, gai et content, rentra du club. Nicolas, l'ayant entendu rentrer, alla chez lui.

— Eh bien? T'es-tu bien amusé?... dit Ilia Andréiévitich, en souriant joyeusement et fièrement à son fils.

Nicolas voulait dire « oui, » mais il ne put pas et faillit sangloter.

Le comte allumait sa pipe et ne remarquait pas l'état de son fils.

« C'est inévitable, » pensa Nicolas, pour la première et la dernière fois. Tout d'un coup, du ton le plus négligent, que lui-même jugea vilain,

comme s'il demandait un équipage pour aller en ville, il dit à son père :

— Papa, je suis venu vous trouver pour une affaire, j'ai failli l'oublier... Il me faut de l'argent.

— Tiens, tiens! — dit le père qui se trouvait dans un état d'esprit particulièrement gai, — je t'ai dit que tu n'en aurais pas assez. Te faut-il beaucoup?

— Beaucoup — dit Nicolas en rougissant et avec un sourire bête, négligent, que longtemps après il ne pouvait se pardonner. — J'ai perdu un peu... c'est-à-dire beaucoup... quarante-trois mille roubles.

— Quoi! avec qui? Tu plaisantes! — s'écria le comte, dont le cou et la nuque devinrent cramoisis comme il arrive chez les hommes âgés.

— J'ai promis de payer demain, — dit Nicolas.

— Eh bien!... — prononça le vieux comte en écartant les mains et tombant sans force sur le divan.

— Que faire! A qui ces choses-là n'arrivent-elles pas, — prononça le fils d'un ton dégagé, hardi, tandis qu'en son âme il se traitait de lâche, qui ne pourrait, de toute sa vie, racheter son crime.

Il voulait baiser la main de son père, demander à genoux son pardon et au lieu de cela, d'un ton négligent et grossier, il disait que ces choses arrivent à chacun.

Le comte Ilia Andréievitch baissait les yeux en

entendant les paroles de son fils, et avec hâte, comme s'il cherchait quelque chose, il dit :

— Oui, oui ; c'est difficile ; j'ai peur que ce ne soit difficile de trouver... A qui ça n'arrive-t-il pas ! Oui, à qui ça n'arrive-t-il pas...

Et le comte regarda furtivement le visage de son fils et sortit de la chambre... Nicolas, prêt à se défendre, s'attendait à des reproches, mais nullement à cela.

— Père, petit père, s'écria-t-il derrière lui en sanglotant, pardonnez-moi. Et saisissant la main de son père, il la pressa près de ses lèvres et se mit à pleurer.

Pendant que le père s'expliquait avec son fils, une explication non moins importante avait lieu entre la mère et la fille. Natacha émue accourait près de sa mère.

— Maman ! Maman ! Il m'a fait...

— Que t'a-t-il fait ?

— Il m'a fait... Il m'a fait... une déclaration...
Maman ! Maman !

La comtesse n'en croyait pas ses oreilles.

Denissoff avait fait une déclaration. A qui ? A cette petite fille, Natacha qui, tout récemment encore, jouait aux poupées et prenait encore des leçons.

— Natacha, assez de bêtises ? dit-elle, espérant qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

— Quelles bêtises ? je vous parle sérieusement, fit Natacha fâchée. — Je suis venue pour vous demander ce qu'il me faut faire et vous me dites : « Des bêtises !... »

La comtesse haussa les épaules.

— S'il est vrai que M. Denissov t'a fait une demande, alors dis-lui qu'il est un imbécile, voilà tout.

— Mais, il n'est pas imbécile, fit Natacha offensée et sérieuse.

— Eh bien, que veux-tu donc ? Aujourd'hui, vous êtes toutes amoureuses. Eh bien, si tu es amoureuse de lui, épouse-le ! Dieu vous bénisse ! — prononça ironiquement la comtesse.

— Moi, maman, je ne suis pas amoureuse de lui, probablement que je ne suis pas amoureuse.

— Eh bien, alors, dis-le-lui.

— Maman, vous vous fâchez ? Ne vous fâchez pas, ma petite colombe. Voyons, en quoi suis-je coupable ?

— Non, de rien, mon amie. Veux-tu, je lui répondrai moi-même ? — fit la comtesse en souriant.

— Non, moi-même. Seulement dites-moi comment ; tout vous est si facile, — ajouta-t-elle en répondant à son sourire. — Et si vous aviez vu comme il a dit cela ! Je sais bien qu'il ne voulait pas le dire. C'est sorti comme ça, par hasard.

— Néanmoins, il faut refuser.

— Non, il ne faut pas, je le plains tellement. Il est si charmant.

— Alors, accepte sa proposition: C'est vrai qu'il est temps de te marier, — dit malicieusement la mère.

— Moi, maman?... Il me fait tant de peine, je ne sais pas comment je le dirai.

— Mais tu n'as rien à dire, je le dirai moi-même, fit la comtesse fâchée qu'il eût osé traiter en grande personne cette petite Natacha.

— Non, jamais. Je le dirai moi-même et vous écouterez près de la porte. Natacha courut à travers le salon, dans la salle où sur la même chaise, près du clavecin, Denissov se tenait assis, la tête cachée dans les mains. A ses pas légers, il bondit.

— Natalie! Décidez mon so't. Il est ent'e vos mains! — prononça-t-il en s'approchant d'elle à pas rapides.

— Vassili Dmitrievitch, je vous plains tant. Non... mais vous êtes si bon... Mais il ne faut pas... cela... Mais, comme ça, je vous aimerai toujours.

Denissov s'inclina sur sa main et elle entendit un son étrange, incompréhensible pour elle. Elle baisa sa tête noire, bourrue et bouclée. A ce moment on entendit le frou-frou rapide de la robe de la comtesse. Elle s'approcha d'eux :

— Vassili Dmitrievitch, je vous remercie de l'honneur, — dit la comtesse d'une voix confuse,

qui parut sévère à Denissov ; — mais ma fille est si jeune, et je pensais que vous, l'ami de mon fils, vous vous adresseriez d'abord à moi ; dans ce cas, vous ne me mettriez pas dans l'obligation de vous refuser.

— Comtesse, — dit Denissov, les yeux baissés et d'un air coupable. Il voulut dire autre chose mais s'arrêta.

Natacha ne pouvait rester calme devant sa tristesse. Elle se mit à pleurer.

— Comtesse, je suis coupable enve's vous, continua Denissov d'une voix suffocante. Mais sachez que j'ado'e tant vot'e fille et toute vot'e famille que je donne'ais deux vies... Il regarda la comtesse et voyant son visage sévère... — Eh bien, adieu comtesse, dit-il en lui baisant la main ; et, sans regarder Natacha, à pas rapides et décidés, il sortit de la chambre.

Le lendemain Rostov accompagna Denissov qui ne voulait pas rester un jour de plus à Moscou. Tous ses amis de Moscou accompagnèrent Denissov chez les Tziganes, et il ne se rappela plus comment on le mit en traîneau et comment on l'accompagna jusqu'au troisième relais.

Après le départ de Denissov, en attendant l'argent que le vieux comte ne pouvait se procurer

tout d'un coup, Rostov resta encore deux semaines à Moscou, sans sortir de la maison et, principalement, de la chambre des demoiselles.

Sonia lui était plus tendre et plus dévouée qu'au paravant. On aurait dit qu'elle voulait lui montrer que sa perte au jeu était un acte héroïque qui le lui faisait aimer encore davantage. Mais Nicolas se jugeait maintenant indigne d'elle.

Il noircit les albums des jeunes filles de vers et de notes, et, sans dire adieu à personne de ses connaissances, quand il eut envoyé quarante-trois mille roubles à Dolokhov et en eut le reçu, il partit à la fin de novembre pour rejoindre son régiment qui était déjà en Pologne.

CINQUIÈME PARTIE

I

Après son explication avec sa femme, Pierre partit à Pétersbourg. A Torjok, au relais, il n'y avait pas de chevaux, ou le maître de poste n'en voulut pas donner.

Pierre était forcé d'attendre. Il se coucha, sans se déshabiller, sur un divan de cuir, devant une table ronde, appuya sur cette table ses longues jambes chaussées de bottes chaudes, et devint pensif.

— Ordonnez-vous d'apporter les valises? Faut-il faire le lit? Voulez-vous du thé? — lui demanda un valet de pied.

Pierre ne répondit pas, car il ne voyait, n'entendait rien. Encore au dernier relais, il s'était mis à

réfléchir et continuait à penser à une chose si importante qu'il ne faisait aucune attention à ce qui se passait autour de lui. Non seulement il ne se souciait pas d'arriver plus tôt ou plus tard à Pétersbourg, mais il ne se souciait pas davantage de savoir si, au relais, il aurait une place pour se reposer. Auprès des pensées qui l'occupaient maintenant, il lui était égal de passer quelques heures ou toute sa vie au relais.

Le maître de poste, sa femme, le valet de pied, une femme, vendant la broderie du pays, entraient dans la salle et lui proposaient leurs services. Pierre, sans déplacer ses jambes, les regardait à travers ses lunettes sans comprendre ce qu'ils désiraient et comment tous pouvaient vivre sans avoir à résoudre les questions qui l'occupaient. Et les questions qui l'occupaient étaient toujours les mêmes depuis qu'après le duel, en revenant de Sokolniki, il avait passé la première nuit inquiète, sans sommeil.

Maintenant seulement, dans l'isolement du voyage, ces idées s'emparaient de lui avec une force extraordinaire. Il avait beau se mettre à penser à n'importe quoi, il revenait toujours aux questions qu'il ne pouvait ni résoudre ni cesser de se poser, comme si, dans sa tête, *s'enfonçait* cette vis principale à laquelle tenait toute sa vie. La vis n'allait pas plus loin, ne s'éloignait pas, mais tournait, tournait sans rien saisir, toujours

à la même place, et on ne pouvait l'empêcher de tourner.

Le maître de poste entra et se mit à demander humblement à Son Excellence d'attendre seulement deux petites heures, après quoi, pour Son Excellence (il en adviendra ce qu'il pourra), il donnera les chevaux du courrier. Evidemment le maître de poste mentait. Il voulait seulement recevoir plus d'argent du voyageur. « Est-ce mal ou bien ? se demandait Pierre. Pour moi c'est bien, pour un autre voyageur c'est mal, et pour lui-même c'est inévitable, parce qu'il n'a rien à manger. Il dit que l'officier le battra pour cela, et l'officier le battra parce qu'il lui faudrait aller plus vite. Et moi j'ai tiré sur Dolokhov parce que je me jugeais offensé. On a supplicié Louis XVI parce qu'on le considérait comme un criminel, et un an après on a tué, pour quelque chose aussi, ceux qui l'avaient supplicié... Qu'est-ce qui est mal ? Qu'est-ce qui est bien ? qui faut-il aimer ? qui haïr ? Pourquoi vivre ? que suis-je ? qu'est-ce que la vie ? qu'est-ce que la mort ? quelle force dirige tout ? » se demandait-il ; et à ces questions il ne trouvait pas de réponses, sauf une, illogique et qui n'était pas du tout la réponse à ces questions. C'était : tu mourras et tout sera terminé. Tu mourras et tu sauras tout ou tu cesseras d'interroger. Mais mourir c'est aussi une chose terrible.

La marchande de Torjok proposait sa marchan-

dise d'une voix perçante, et insistait particulièrement sur les pantoufles en peau de chèvre. « J'ai des centaines de roubles que je ne sais où employer et elle, elle porte une pelisse déchirée et me regarde timidement, » pensa Pierre :

« Et à quoi bon cet argent ! Peut-il ajouter un iota au bonheur et à la sérénité de l'âme ? Y a-t-il quelque chose au monde qui nous puisse faire, elle ou moi, moins sujets au mal ou à la mort ? La mort qui termine tout et qui doit venir aujourd'hui ou demain ? Qu'importe le moment auprès de l'éternité ? » Et de nouveau il serrait la vis qui n'atteignait rien et qui continuait de tourner sur place. Son valet lui donna un livre coupé jusqu'à la moitié, un roman en lettres : *Madame Suza*.

Il se mit à lire des pages concernant les souffrances et la lutte vertueuse d'une certaine *Amélie de Mansfeld*. « Pourquoi a-t-elle lutté contre son séducteur puisqu'elle l'aimait ? Dieu ne pouvait mettre en son âme une aspiration contraire à Sa volonté. Ma femme n'a pas lutté, peut-être a-t-elle eu raison. On n'a rien trouvé. Rien n'est certain... » se dit de nouveau Pierre. Nous pouvons seulement savoir que nous ne savons rien. C'est là le plus haut degré de la sagesse humaine. »

Tout en lui et autour de lui se montrait confus, insensé, abject. Mais dans ce dégoût même envers tout ce qui l'entourait, Pierre trouvait une sorte de plaisir qui l'agaçait.

— J'ose demander à Votre Excellence de se gêner un tout petit peu, voilà, pour ce monsieur, dit le maître de poste en entrant dans la chambre et y introduisant un autre voyageur arrêté aussi faute de chevaux.

Le voyageur était un vieillard trapu, jaune, ridé, aux os larges. Ses sourcils blancs tombaient sur des yeux brillants d'une couleur grisâtre indéfinissable.

Pierre retira ses jambes de dessus la table, se leva et se coucha sur le lit préparé pour lui. De temps en temps il regardait le nouveau venu qui, d'un air soucieux et las, sans regarder Pierre, se déshabillait gauchement aidé par son domestique. Gardant son *touloupe* usé recouvert de nankin et des bottes souples sur ses jambes maigres, nerveuses, le voyageur s'assit sur le divan et, appuyant sur le dossier sa tête très large aux tempes, avec des cheveux coupés court, il regarda Bezoukhov. L'impression sévère, intelligente et pénétrante de ce regard frappait Pierre. Il avait le désir d'entamer la conversation avec le voyageur.

Mais comme il se préparait à s'adresser à lui à propos de la route, le voyageur fermait déjà les yeux et, en joignant ses mains vieilles, ridées, dont un doigt portait un large anneau de cuivre avec une tête de mort, il était assis immobile et se reposait, ou réfléchissait profondément, comme il semblait à Pierre. Le domestique du voyageur

était aussi un petit vieillard jaune, tout ridé, sans moustache ni barbe; on voyait qu'il n'était pas rasé, mais n'avait jamais eu de barbe. L'habile vieux serviteur ouvrit la cantine, prépara la table pour le thé et apporta le samovar bouillant. Quand tout fut prêt, le voyageur ouvrit les yeux, s'approcha de la table, se versa un verre de thé, en versa un au petit vieillard imberbe et le lui tendit. Pierre commençait à sentir avec inquiétude la nécessité et même la fatalité d'entrer en conversation avec le voyageur.

Le valet apporta un verre vide, renversé, avec un morceau de sucre entamé, et demanda s'il ne fallait pas quelque chose.

— Rien, donne le livre, dit le voyageur.

Le serviteur donna le livre. Il parut à Pierre que c'était un livre de piété. Le voyageur se plongea dans sa lecture. Pierre le regardait.

Tout à coup le voyageur posa le livre, et marquant la page la ferma, puis, de nouveau, il ferma les yeux et s'appuyant au dossier, il reprit sa position première. Pierre le regardait et avant qu'il eût pu se détourner, le vieillard ouvrit les yeux et fixa son regard résolu et sévère droit sur le visage de Pierre.

Pierre se sentit gêné. Il voulait fuir ce regard, mais les yeux brillants du vieillard l'attiraient invinciblement.

II

— J'ai le plaisir de parler au comte Bezoukhov, si je ne me trompe ? prononça sans se hâter et à haute voix le voyageur.

Pierre, silencieux, d'un regard interrogateur, regardait son interlocuteur à travers ses lunettes.

— J'ai entendu parler de vous et du malheur qui vous a atteint, continua le voyageur. Il souligna le mot malheur, comme s'il voulait dire : « Oui, le malheur, appelez cela comme vous voudrez, mais moi je sais que ce qui vous est arrivé à Moscou est un malheur » ; je vous plains beaucoup, monsieur.

Pierre rougit, hâtivement baissa ses jambes de dessus le lit, se pencha vers le vieillard et sourit d'un sourire forcé et timide.

— Je n'ai pas mentionné cela par curiosité, mais par des causes plus graves.

Il se tut sans quitter des yeux Pierre et se recula un peu sur le divan, du geste invitant Pierre

à s'asseoir près de lui. Il était désagréable à Pierre d'entrer en conversation avec ce vieillard mais, lui obéissant malgré soi, il s'approcha et s'assit près de lui.

— Vous êtes malheureux, monsieur, continua-t-il. Vous êtes jeune, moi, jè suis vieux. Je voudrais vous aider dans la limite de mes forces.

— Ah! oui, dit Pierre avec un sourire forcé. Je vous suis très reconnaissant... D'où venez-vous?

Le visage du voyageur n'était pas tendre, il était même froid et sévère, et malgré cela, la parole et le visage de sa nouvelle connaissance exerçaient sur Pierre un attrait irrésistible.

— Mais si, par quelque cause, ma conversation vous est désagréable, alors dites-le franchement, monsieur.

Et tout à coup, il eut un sourire tendre, paternel qu'on ne pouvait attendre de lui.

— Non, pas du tout, au contraire, je suis très heureux de faire votre connaissance, — dit Pierre; et en regardant encore une fois les mains de sa nouvelle connaissance, il remarqua la bague. Il y aperçut la tête de mort, signe des maçons.

— Permettez-moi de vous demander, dit-il... Vous êtes franc-maçon?

— Oui, j'appartiens à la fraternité des libres maçons, — dit le voyageur en regardant de plus en plus près dans les yeux de Pierre. — Et en mon

nom et au leur, je vous tends une main fraternelle.

— J'ai peur d'être très loin de la compréhension... comment dirais-je, j'ai peur que mes idées sur toute la création du monde ne soient si opposées aux vôtres que nous ne puissions nous comprendre, — dit Pierre en souriant, hésitant entre la confiance que lui inspirait le maçon et l'habitude de railler leurs croyances.

— Je connais votre manière de voir, dit le maçon ; c'est celle dont vous parlez et qui vous semble le résultat du travail de votre pensée, c'est la manière de voir de la majorité des hommes, c'est le produit uniforme de l'orgueil, de la paresse et de l'ignorance. Excusez-moi, monsieur, si je ne la connaissais pas, je ne vous parlerais pas. Votre manière de penser est une triste erreur.

— Je puis supposer de même, que c'est vous qui êtes en erreur, dit Pierre en souriant faiblement.

— Je n'oserais jamais dire que je connais la vérité, dit le maçon qui étonnait Pierre de plus en plus par la fermeté et la précision de sa parole. Un individu ne peut atteindre la vérité, ce n'est que pierre sur pierre, avec la participation de tous, par des millions de générations, depuis l'ancêtre Adam, jusqu'à nos jours, que s'élève ce temple qui doit être la demeure digne du Très-haut, — prononça le maçon ; et il ferma les yeux.

— Je dois vous avouer que je ne crois pas... en Dieu... — dit Pierre avec regret et effort, mais sentant la nécessité de dire toute la vérité.

Le maçon regarda attentivement Pierre et sourit comme pourrait sourire un richard, tenant des millions entre ses mains, à un pauvre qui lui dirait qu'il n'a pas les cinq roubles nécessaires à son bonheur.

— Oui, vous ne Le connaissez pas, monsieur, dit le maçon. Vous ne pouvez pas le connaître. Vous ne Le connaissez pas, c'est pourquoi vous êtes malheureux.

— Oui, je suis malheureux, confirma Pierre, mais que puis-je faire?

— Vous ne Le connaissez pas, monsieur, et c'est pourquoi vous êtes malheureux. Vous ne le connaissez pas et *Il* est ici. Il est en moi, dans mes paroles, il est en toi et même dans les paroles sacrilèges que tu viens de prononcer, dit le maçon d'une voix sévère, tremblante.

Il se tut et soupira, s'efforçant, visiblement, de se calmer.

— S'il n'existait pas, reprit-il doucement, alors, nous ne parlerions pas de lui, monsieur. De quoi, de qui avons-nous parlé? Qui as-tu nié? — fit-il tout à coup, sévèrement et l'enthousiasme dans la voix. — Qui L'a inventé, s'il n'existe pas? D'où est venue en toi l'idée qu'il existe un être si incompréhensible? Pourquoi toi et tout le monde

supposez-vous l'existence d'un être si incompréhensible, d'un être omnipotent, éternel et infini dans toutes ses qualités ?...

Il s'arrêta et longtemps garda le silence. Pierre ne pouvait et ne voulait rompre ce silence.

— Il existe, mais il est bien difficile de le comprendre ; — le vieillard de nouveau se mit à parler ; il ne regardait pas le visage de Pierre, mais regardait devant lui, en feuilletant les pages du livre de ses mains séniles, qui, de l'émotion intérieure, ne pouvaient rester tranquilles. — Si tu mettais en doute l'existence d'un homme, alors j'emmènerais cet homme chez toi, je le prendrais par la main, je te le montrerais. Mais comment moi, un simple mortel, montrerais-je toute son omnipotence, toute son éternité, toute sa béatitude, à celui qui est aveugle ou qui ferme les yeux pour ne pas Le voir, pour ne pas Le comprendre, pour ne pas voir et ne pas comprendre toute sa lâcheté et tout son vice ?

Il se tut.

— Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu es ? Tu te crois parce que tu as pu prononcer ces paroles sacrilèges, fit-il avec un sourire sombre et méprisant, mais tu es plus sot et plus insensé qu'un petit enfant qui, en jouant avec les parties d'une montre habilement fabriquée, oserait dire, parce qu'il ne comprend pas le but de la montre, qu'il ne croit pas en l'artisan qui l'a faite. Il est difficile de le com-

prendre... Durant des siècles, depuis Adam jusqu'à nos jours, on travaillé pour le comprendre et nous sommes encore bien loin d'atteindre ce but. Mais dans cette incompréhension, nous ne voyons que notre faiblesse et sa grandeur...

Pierre, avec un battement de cœur, en regardant avec des yeux brillants le visage du maçon, l'écoutait sans l'interrompre, sans l'interroger, et de toute son âme croyait à ce que lui disait cet étranger. Croyait-il aux preuves qui étaient dans les paroles du maçon, ou croyait-il, comme le font les enfants, grâce à l'intonation, à la conviction et à la cordialité qui se dégagent de ses paroles, aux vibrations de la voix, parfois presque entrecoupée, aux yeux brillants, séniles, vieillis dans cette conviction, ou à ce calme à la fermeté, ou à la conscience de sa destination, qui se reflétait dans tout son être et qui le frappait particulièrement par contraste avec son atonie morale et son désespoir? mais, de toute son âme, il désirait croire et croyait, il éprouvait le sentiment joyeux du calme, de la rénovation, du retour à la vie.

— Ce n'est pas par l'esprit qu'on le comprend, c'est la vie qui le fait comprendre, dit le maçon.

— Je ne comprends pas, — dit Pierre avec crainte en sentant le doute s'élever en lui. Il craignait le vague et la faiblesse du raisonnement de son interlocuteur; il craignait de ne pas le croire. — Je ne comprends pas, dit-il, comment

l'esprit humain ne peut atteindre à ces connaissances dont vous parlez.

Le maçon sourit de son sourire doux, paternel.

— La plus haute sagesse et la vérité sont comme le liquide le plus pur dont nous voudrions nous pénétrer, dit-il. Puis-je, moi, recueillir ce liquide pur dans un vase souillé et juger de sa pureté? Ce n'est que par la purification intérieure de moi-même que je puis amener, à une certaine pureté, la rosée que j'emprunte.

— Oui, oui, c'est cela! dit Pierre joyeux.

— La haute sagesse est basée non sur la raison seule, non sur les sciences extérieures : physique, histoire, chimie, etc., en lesquelles se partagent les sciences. La sagesse supérieure est seule. La sagesse supérieure est une science. La science universelle, la science qui explique toute la création du monde et la place qu'y occupe l'homme. Pour enfermer en soi cette science, il est nécessaire de purifier et de renouveler son moi intérieur, et c'est pourquoi, avant de savoir quelque chose, il faut croire et se perfectionner. Or pour atteindre ce but, la lumière divine, qu'on appelle la conscience, est introduite en notre âme.

— Oui, oui, confirma Pierre.

— Avec tes yeux spirituels, contemple ton être intérieur et demande-toi si tu es content de toi-même. Qu'as-tu atteint en te guidant par ton intelligence seule? Qu'es-tu? Vous êtes jeune, riche,

intelligent, instruit, monsieur ; qu'avez-vous fait de tous ces biens qui vous étaient donnés ? Êtes-vous content de vous et de votre vie ?

— Non, je hais ma vie, dit Pierre en se renfrognant.

— Tu la hais. Alors change-la. Purifie-toi et à mesure de ta purification tu connaîtras la sagesse. Examinez votre vie, monsieur. Comment l'avez-vous passée ? Dans les orgies et la dépravation ; recevant tout de la société et ne lui rendant rien. Vous avez reçu la fortune, comment l'avez-vous employée. Qu'avez-vous fait pour votre prochain ? Avez-vous pensé aux dizaines de milliers d'êtres qui sont vos esclaves ; les avez-vous aidés physiquement et moralement ? Non. Vous avez profité de leur travail pour mener une vie débauchée. Voilà ce que vous avez fait. Avez-vous choisi une situation où vous puissiez être utile à votre prochain ? Non. Vous avez passé votre vie dans l'oisiveté. Ensuite vous vous êtes marié, monsieur, vous avez pris sur vous la responsabilité de guider une jeune femme, et qu'avez-vous fait ? Vous ne l'avez pas aidée, monsieur, à trouver la voie de la vérité, vous l'avez jetée dans l'abîme du mensonge et du malheur. Un homme vous a offensé et vous l'avez tué ; et vous dites que vous ne croyez pas en Dieu et que vous haïssez votre vie. A cela il n'y a rien d'étonnant, monsieur.

Après ces paroles, le maçon, comme s'il était

fatigué de la longue conversation, s'appuya de nouveau au dossier du divan et ferma les yeux. Pierre regardait ce visage sévère, immobile, sénile, presque éteint, puis, sans rien articuler, il remua les lèvres. Il voulait dire : « Oui c'est vrai, j'ai mené une vie lâche, oisive, dépravée ; » mais il n'osait pas rompre le silence.

Le maçon toussota, se secoua et appela son domestique.

— Eh bien, les chevaux ? demanda-t-il sans regarder Pierre.

— Ils sont arrivés, répondit le domestique. Vous ne vous reposez pas ?

— Non ; fais atteler.

— « Va-t-il partir et me laisser seul sans achever de dire tout, et sans me promettre aide ? » pensa Pierre en levant sa tête baissée ; et, jetant de temps à autre un regard sur le maçon, tout en marchant dans la chambre : « Oui, je n'y réfléchissais pas, oui j'ai mené une vie méprisable, débauchée ; mais je ne l'aimais pas, je ne la voulais pas. Mais cet homme connaît la vérité et, s'il voulait, il pourrait me la révéler. » Pierre voulait dire cela au maçon, mais il n'osait pas.

Le voyageur, de ses mains vieilles, expertes, après avoir fait ses malles, boutonnait sa pelisse. Quand tout fut près il se tourna vers Bezoukhov et, d'un ton indifférent, poli, lui dit :

— Où allez-vous maintenant, monsieur ?

— Moi ? A Pétersbourg, répondit Pierre d'une voix enfantine, hésitante. Je vous remercie ; je suis d'accord avec vous, sur tout. Mais ne pensez pas que je sois si mauvais. De toute mon âme je voudrais être celui que vous voudriez que je fusse ; mais jamais, en personne, je ne trouvai d'aide... Du reste, moi-même suis le premier coupable... Aidez-moi, instruisez-moi et peut-être serai-je... Pierre ne pouvait plus parler. Il aspira fortement et se détourna.

Le maçon se tut longtemps ; on voyait qu'il réfléchissait.

— L'aide ne vient que de Dieu, dit-il ; mais celle que notre ordre peut donner, il vous la donnera, monsieur. Vous allez à Pétersbourg ; remettez ceci au comte Villarsky. (Il tira son portefeuille et écrivit quelques mots sur une grande feuille de papier pliée en quatre.) Permettez-moi de vous donner un conseil. Arrivé dans la capitale, consacrez les premiers temps à l'isolement, à l'examen de vous-même et ne vous engagez pas dans les anciennes voies de la vie. Enfin je vous souhaite un bon voyage, et du succès..., dit-il en remarquant que son domestique venait d'entrer dans la chambre. Le voyageur était Ossip Alexiévitich Bazdéiev, comme Pierre l'apprit par le livre du maître de poste. Bazdéiev était un des maçons et des martinistes les plus connus, encore du temps de Novikov.

Longtemps après son départ, Pierre, sans se coucher et sans demander des chevaux, en marchant à travers la salle du relais, examinait son passé débauché et se représentait avec enthousiasme son avenir heureux, irréprochable, vertueux, avenir qui lui semblait si facile à réaliser. Il lui semblait qu'il avait été vicieux jusqu'ici seulement parce qu'il avait oublié, par hasard, ce que c'est qu'être vertueux. Dans son âme il ne restait plus trace des doutes anciens. Il croyait fermement en la possibilité de la fraternité des hommes unis afin de se soutenir l'un l'autre dans la voie de la vertu, et c'est ainsi que lui apparaissait la franc-maçonnerie.

III

Arrivé à Pétesbourg, Pierre ne fit savoir son retour à personne. Il ne se montrait nulle part et employait toutes ses journées à la lecture de Thomas A Kempis, livre qui était tombé entre ses mains, il ne savait comment. En lisant ce livre Pierre éprouvait toujours la même chose : il éprouvait le plaisir, qu'il n'avait pas encore goûté, de croire en la possibilité d'atteindre à la perfection, de croire en la possibilité de cet amour fraternel et actif parmi les hommes, que lui avait révélé Ossip Alexiévitch. Une semaine après son arrivée, le jeune comte polonais Villarsky, que Pierre connaissait de vue pour l'avoir rencontré dans le monde à Pétesbourg, entra un soir dans sa chambre avec cet air officiel, solennel, semblable à celui qu'avaient les témoins de Dolokhov en venant le trouver, et, après avoir refermé la porte der-

rière soi et s'être convaincu qu'il n'y avait personne, sauf Pierre, il s'adressa à lui.

— Je suis venu vous trouver avec une commission et une proposition, comte... dit-il sans s'asseoir. Une personne très haut placée de notre fraternité a demandé que vous fussiez reçu dans notre ordre avant le terme et m'a proposé de me porter garant de vous. Je considère comme un devoir sacré l'accomplissement de la volonté de cette personne. Désirez-vous entrer sous ma garantie dans la fraternité des libres-maçons ?

Le ton froid et sévère de cet homme, que Pierre voyait presque toujours au bal, souriant, aimable, dans le monde des femmes brillantes, frappa Pierre.

— Oui, je le désire, dit Pierre.

Villarsky inclina la tête.

— Encore une question, comte, et à laquelle je vous demande de me répondre avec une entière franchise, non comme un futur maçon, mais comme un galant homme : avez-vous abdiqué vos convictions anciennes, croyez-vous en Dieu ?

Pierre devint pensif.

— Oui... oui, je crois en Dieu, dit-il.

— En ce cas..., commença Villarsky.

Pierre l'interrompit :

— Oui, je crois en Dieu, répéta-t-il.

— En ce cas, nous pouvons partir, ma voiture est à votre disposition, dit Villarsky.

Pendant toute la route, Villarsky se tut. Aux questions de Pierre sur ce qu'il lui fallait faire et que répondre, Villarsky dit seulement que des frères plus autorisés que lui l'éprouveraient, et qu'il n'aurait qu'à dire la vérité.

Ayant franchi la porte cochère de la grande maison où siégeait la loge, après avoir gravi un escalier sombre, ils entrèrent dans une petite antichambre, non éclairée, où, sans être aidés par des domestiques, ils ôtèrent leurs pelisses. De là, ils pénétrèrent dans une autre chambre. Un homme, en costume étrange, se montra près de la porte. Villarsky alla à sa rencontre, lui parla tout bas, en français, et s'approcha d'une petite armoire où Pierre remarqua des costumes qu'il n'avait jamais vus. Villarsky prit dans l'armoire un mouchoir, en banda les yeux de Pierre, et en le nouant derrière la tête, engagea maladroitement dans le nœud une mèche de cheveux. Ensuite il attira Pierre vers lui, l'embrassa et, le prenant par la main, l'emmena quelque part. Pierre avait mal à cause des cheveux pris dans le nœud, et en faisant des grimaces, il souriait d'une honte suscitée par quelque chose. Son énorme personne, avec les bras ballants, la physionomie grimaçante et souriante, à pas hésitants, s'avancait timidement près de Villarsky.

Après avoir fait dix pas, Villarsky s'arrêta.

— Quoi qu'il vous arrive, dit-il, si vous êtes ser-

mement décidé à entrer dans notre corporation, vous devez tout supporter avec courage.

Pierre répondit d'un signe de tête affirmatif.

— Quand vous entendrez frapper à la porte, enlevez votre bandeau, ajouta Villarsky; je vous souhaite bon courage et succès. Et serrant la main de Pierre, Villarsky sortit.

Resté seul, Pierre continuait de sourire de la même façon. Deux fois il leva les épaules, approcha la main du mouchoir, comme s'il voulait l'enlever; mais il la rabaissait. Les cinq minutes pendant lesquelles il avait les yeux bandés lui semblaient une heure. Ses bras s'alourdissaient; ses jambes tremblaient, il se sentait fatigué. Il éprouvait les sensations les plus complexes et les plus diverses. Il avait peur de ce qui allait lui arriver et encore plus de montrer sa peur. Il était curieux de savoir ce qui allait advenir, ce qu'on allait lui révéler. Mais il était encore plus joyeux d'être parvenu à ce moment où enfin il entrerait dans la voie de la rénovation, de la vie active, vertueuse, à laquelle il rêvait depuis sa rencontre avec Ossip Alexiévitich. Des coups vigoureux retentirent à la porte. Pierre ôta le bandeau et regarda autour de lui. La chambre était toute noire, seulement dans un endroit une veilleuse brillait dans quelque chose de blanc. Pierre s'approcha et vit que la veilleuse était posée sur une table noire où se trouvait un livre ouvert.

Ce livre était les évangiles. Ce quelque chose de blanc où brûlait la veilleuse, c'était un crâne humain avec les trous et les dents. Après avoir lu les premières paroles de l'évangile : Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu... Pierre fit le tour de la table et aperçut une grande boîte remplie et ouverte. C'était un cercueil plein d'ossements. Il n'était nullement étonné de ce qu'il voyait. Espérant entrer dans une vie nouvelle toute différente de l'ancienne, il s'attendait à voir des choses encore plus extraordinaires que celles-ci. Le crâne, le cercueil, l'évangile, il lui semblait avoir attendu tout cela et attendre encore davantage. En s'efforçant d'exciter en soi l'attendrissement, il regardait tout autour de lui : « Dieu, la mort, l'amour, la fraternité des hommes, » se disait-il, concentrant en des paroles la représentation vague mais joyeuse de quelque chose.

La porte s'ouvrit ; quelqu'un entra.

A la lumière faible, — Pierre s'y était habitué, — il vit entrer un homme de taille moyenne. Cet homme, en pénétrant de la lumière à l'obscurité, s'arrêta ; ensuite, à pas hésitants, il s'approcha de la table et y appuya ses mains petites, couvertes de gants de peau. Il portait un tablier de cuir blanc qui couvrait sa poitrine et une partie de ses jambes. Autour du cou il avait une sorte de collier derrière lequel sortait une collerette haute, blanche, qui entourait son visage allongé, éclairé du bas..

— Pourquoi êtes-vous venu ici ? demanda l'homme qui entra, à Pierre, en se tournant dans la direction d'où venait le bruit fait par celui-ci. Pourquoi, vous qui ne croyez pas en la vérité de la lumière et qui ne voyez pas la lumière, pourquoi venez-vous ici ? Que voulez-vous de nous ? La sagesse, la vertu, la lumière ?

Dès que la porte s'était ouverte et que cet homme était entré, Pierre avait éprouvé un sentiment de crainte et de vénération, semblable à celui qu'il éprouvait, étant enfant, à la communion. Il se sentait en tête à tête avec un homme tout à fait étranger par les conditions de la vie et proche par la fraternité des hommes.

Pierre, avec un battement de cœur qui lui arrêtait la respiration, s'approcha du rhéteur. (En langage de franc-maçonnerie, on appelle ainsi le frère qui prépare celui qui *cherche* à entrer dans la fraternité.)

Une fois près du rhéteur, Pierre reconnut en lui une de ses connaissances, Smolianinov, et il était gêné de trouver en cet homme une de ses connaissances. Le nouvel arrivé ne devait être pour lui que le frère et le précepteur vertueux. Pierre, pendant un moment, ne pouvait prononcer une parole, si bien que le rhéteur dut répéter sa question.

— Oui, je... je... veux la rénovation, — prononça Pierre avec effort.

— Bien, dit Smolianinov qui continua aussitôt avec calme et vite :

— Avez-vous une idée des moyens par lesquels notre ordre vous aidera à atteindre ce but?

— Je... j'espère... le guide... l'aide... dans la rénovation... prononça Pierre avec un tremblement dans la voix et un effort dans la parole qui provenaient de l'émotion et du manque d'habitude de s'exprimer en russe sur un sujet abstrait.

— Quelle idée avez-vous de la franc-maçonnerie?

— Je pense que la franc-maçonnerie c'est la FRATERNITÉ et l'égalité des hommes, dans un but vertueux, dit Pierre, et à mesure qu'il parlait, il avait honte du contraste de ses paroles avec la solennité du moment. — Je pense...

— Bon ! fit hâtivement le rhéteur qui paraissait satisfait de cette réponse. Avez-vous cherché dans la religion des moyens d'atteindre votre but?

— Non. Je la croyais fausse et ne la suivais pas, prononça Pierre si bas que le rhéteur n'entendit pas et lui demanda ce qu'il disait.

— J'étais athée, répondit Pierre.

— Vous cherchez la vérité pour la suivre dans la vie, c'est-à-dire que vous cherchez la sagesse et la vertu, n'est-ce pas? — dit le rhéteur après un moment de silence.

— Oui, oui, — confirma Pierre.

Le rhéteur toussota, croisa sur sa poitrine ses mains gantées et se mit à parler :

— Maintenant je dois vous dévoiler le but principal de notre Ordre, et si ce but concorde avec le vôtre, alors vous entrerez utilement dans notre fraternité. Le but essentiel, qui est en même temps la base de notre ordre et qu'aucune force humaine ne peut renverser, c'est la conservation et la transmission à la postérité d'un certain mystère important... qui nous vient des temps les plus reculés et même des premiers hommes; de ce mystère dépend le sort du genre humain. Mais il est de telle sorte que personne ne peut le connaître et en profiter s'il n'y est préparé par une longue et persévérante purification de soi-même. C'est pourquoi peu d'hommes peuvent espérer le trouver vite. Pour cette raison nous avons un deuxième but qui consiste à préparer nos adeptes à la possibilité de corriger leur cœur, de purifier et éclairer leur raison par les moyens que nous a révélés la tradition des hommes qui ont travaillé à la recherche de ce mystère, et par suite les faire aptes à le recevoir.

En purifiant et corrigeant nos adeptes, nous tâchons, c'est troisièmement, de corriger tout le genre humain en lui donnant, par nos adeptes, l'exemple de la piété et de la vertu, et nous tâchons ainsi de lutter de toutes nos forces contre le mal qui règne dans le monde. Réfléchissez à cela et je reviendrai vers vous.

Il sortit de la chambre.

— « Lutter contre le mal qui domine dans le monde... » répéta Pierre, et toute son activité future se présentait dans cette sphère. Il se représentait ces hommes, semblables à ce qu'il était lui-même deux semaines avant, et mentalement, il leur adressait un discours. Il se représentait des hommes vicieux et malheureux qu'il aidait par la parole et les actes, des victimes qu'il sauvait de leurs oppresseurs. Des trois buts mentionnés par le rhéteur, le dernier — l'amélioration du genre humain — plaisait particulièrement à Pierre.

Ce certain mystère important, bien qu'il piquât sa curiosité, ne lui semblait pas essentiel, et le deuxième but, la purification et l'amélioration de soi-même l'occupait très peu, car en ce moment, il se sentait, avec plaisir, entièrement corrigé de ses vices anciens et prêt seulement au bien.

Une demi-heure après le rhéteur revenait pour remettre au récipiendaire ses sept vertus, correspondant aux sept degrés du temple de Salomon que chaque maçon devait élever en soi. Ces vertus étaient : 1° *la modestie*, la conservation du secret de l'ordre ; 2° *l'obéissance* aux supérieurs de l'ordre ; 3° *les bonnes mœurs* ; 4° *l'amour de l'humanité* ; 5° *le courage* ; 6° *la générosité* ; 7° *l'amour de la mort*.

— Tâchez, dit le rhéteur, par des réflexions fréquentes sur la mort, d'arriver à ce qu'elle ne vous semble plus l'ennemie terrible mais

G. Gogol

une amie qui délivre de cette vie de misère l'âme qui a souffert dans ses efforts vertueux et l'introduit dans un lieu de récompenses et de repos.

« Oui, ce doit être ainsi, » pensa Pierre, lorsque, après ces paroles, le rhéteur s'éloigna de lui et le laissa seul à ses réflexions. « Ce doit être ainsi, mais je suis encore si faible que j'aime la vie, dont le sens ne fait que s'entr'ouvrir à moi. » Mais les cinq autres vertus, que se rappelait Pierre en les comptant sur ses doigts, il les sentait toutes en son âme : *le courage, la générosité, les bonnes mœurs, l'amour de l'humanité*, et surtout *la soumission* qui se présentait à lui non comme une vertu, mais comme le bonheur. (Il était si heureux, maintenant, de se débarrasser de sa volonté et de la soumettre à ceux qui connaissaient la vérité absolue.) Pierre avait oublié la septième vertu; il ne pouvait se la rappeler.

Le rhéteur ne tarda pas à revenir pour la troisième fois. Il demanda à Pierre s'il était toujours ferme dans son intention et décidé à se soumettre à tout ce qu'on exigerait de lui.

— Je suis prêt à tout, dit Pierre.

— Je dois vous dire encore que notre ordre enseigne sa doctrine, non par les paroles mais par d'autres moyens qui, sur un vrai récipiendaire de la sagesse et de la vertu, agissent peut-être plus fort que les explications verbales. Ce temple, par sa décoration que vous voyez, doit, si votre cœur

est sincère, en dire plus que les paroles. Vous verrez peut-être, dans votre admission future, ce moyen d'explication. Notre ordre imite les sociétés antiques qui exprimaient leurs doctrines par les hiéroglyphes. L'hiéroglyphe, c'est la figuration d'une chose abstraite qui contient en elle les propriétés de l'objet qu'elle symbolise.

Pierre savait très bien ce qu'est un hiéroglyphe mais n'osait parler.

En silence, il écoutait le rhéteur, et sentait, par tout, que les épreuves allaient commencer.

— Si vous êtes décidé, je dois procéder à votre initiation, dit le rhéteur en s'approchant de Pierre. En signe de générosité, je vous demande tous les objets précieux que vous avez.

— Mais je n'ai rien sur moi, fit Pierre supposant qu'on lui demandait de donner tout ce qu'il possédait.

— Ce que vous avez sur vous : la montre, l'argent, les bagues...

Pierre, à la hâte, tira sa bourse, sa montre; il lui fallut un bon moment pour sortir l'anneau de son doigt gras.

Quand ce fut fait, le maçon dit :

— En signe d'obéissance, je vous demande de vous dévêtir.

Pierre ôta son habit, son gilet et, sur l'indication du rhéteur, sa bottine gauche. Le maçon ouvrit la chemise sur la poitrine, du côté gauche, puis, il

se pencha et releva la jambe gauche du pantalon au-dessus du genou. Pierre voulait se presser d'ôter sa bottine de droite et de relever le pantalon afin de débarrasser de ce travail cette personne qu'il ne connaissait pas. Mais le maçon lui dit que ce n'était pas nécessaire et lui donna une pantoufle pour le pied gauche.

Un sourire enfantin de gêne, de doute, de moquerie de soi-même, parut, malgré Pierre, sur son visage. Bras ballants, jambes écartées, il se tenait devant le rhéteur en attendant de nouveaux ordres.

— Enfin, en signe de sincérité, je vous demande de me révéler votre principale faiblesse, dit-il.

— Ma faiblesse ? j'en *avais* tant, répondit Pierre.

— La faiblesse qui, plus que toute autre, vous faisait hésiter dans la voie de la vertu ? dit le maçon.

Pierre se tut et chercha.

« Le vin ? La gourmandise ? L'oisiveté ? La paresse ? L'emportement ? La colère ? Les femmes ? » Il réfléchissait mais ne savait que décider.

— Les femmes, fit-il enfin d'une voix à peine perceptible.

Le maçon restait immobile, et, après cette réponse, il fut longtemps sans parler. Enfin il s'approcha de Pierre, prit le mouchoir qui était sur la table, et, de nouveau, lui banda les yeux.

— Je vous dis pour la dernière fois : fixez toute

votre attention sur vous-même, enchaînez vos sentiments et cherchez le bonheur non dans la passion, mais dans votre cœur. La source du bonheur n'est pas en dehors de nous, mais en nous...

Il y avait longtemps que Pierre n'avait senti en lui cette source vivifiante de béatitude qui, maintenant, emplissait son âme de joie et d'attendrissement.

IV

Bientôt après, on vint chercher Pierre dans la chambre obscure, ce n'était pas l'ancien rhéteur, mais son parrain Villarsky qu'il reconnut à la voix. Aux nouvelles questions sur la fermeté de ses intentions Pierre répondit : « Oui, oui, je consens. »

Et, avec un sourire brillant, enfantin, sa large poitrine découverte, d'une marche inégale, hésitante, un pied chaussé, l'autre sans chaussure, il avança, tandis que Villarsky appuyait une épée sur sa poitrine nue. De la chambre, on l'emmena par des corridors, en le faisant marcher en avant et à reculons, et enfin on le mena vers la porte de la loge. Villarsky toussota, on lui répondit par le coup de marteau maçonnique. La porte s'ouvrit devant eux. Une voix basse (les yeux de Pierre étaient encore bandés) lui posa plusieurs questions : qui il est, où et quand il est né ? etc. Ensuite on l'emmena encore quelque part, sans lui débander les

yeux, et tout en marchant, on lui disait des allégories sur la difficulté de son voyage, sur l'amitié sainte, sur l'éternel Constructeur du monde, sur le courage avec lequel il devait supporter les travaux et les dangers. Pendant ce trajet, Pierre remarqua qu'on l'appelait tantôt « *celui qui cherche* », tantôt « *celui qui souffre* », tantôt « *celui qui demande* », et chaque fois en frappant de façon différente avec les marteaux et les épées. Pendant qu'on le dirigeait vers un objet il remarqua chez ses guides un trouble et une gêne quelconques. Il entendit les personnes qui l'entouraient discuter en chuchotant, et l'une d'elles insistait pour qu'il passât sur un tapis quelconque.

Après, on prit sa main droite, qu'on appuya sur quelque chose, on lui ordonna de porter la main gauche à sa poitrine, et de prononcer le serment de fidélité aux lois de l'ordre en répétant les paroles que lisait quelqu'un.

Ensuite on éteignit les bougies et l'on alluma de l'alcool, ce que Pierre reconnut à l'odeur, et on le prévint qu'il allait voir une petite lumière.

On lui ôta son bandeau. Pierre aperçut comme en un rêve, à la lumière pâle de l'alcool, quelques personnes, en tablier pareil à celui du rhéteur, qui, en face de lui, tenaient des épées dirigées contre sa poitrine. Parmi eux se trouvait un homme dans une chemise blanche ensanglantée. A cette vue, Pierre s'élança vers les épées, avec le désir

d'en être transpercé. Mais les épées s'écartèrent, et immédiatement on lui remit le bandeau. « Maintenant tu as vu la petite lumière, » lui dit une voix. On ralluma les bougies, et on lui dit qu'il allait voir la pleine lumière. On lui ôta encore une fois le bandeau, plus de dix voix prononcèrent en même temps : *sic transit gloria mundi*.

Pierre, se ressaisissant peu à peu, regarda la chambre où il était et les hommes qui se trouvaient là. Autour de la longue table recouverte de noir, douze personnes étaient assises ; elles avaient ce même habit qu'il avait déjà vu. Pierre en connaissait quelques-unes appartenant à la société de Pétersbourg. La place du président était occupée par un jeune homme inconnu, qui avait au cou une croix particulière. A droite se tenait l'abbé italien que Pierre avait vu deux années auparavant chez Anna Pavlovna. Il y avait aussi un fonctionnaire très important et un précepteur suisse jadis chez les Kouraguine. Tous, solennellement, gardaient le silence et écoutaient les paroles du président qui tenait à la main un marteau. Une étoile de feu était fixée dans le mur. D'un côté de la table il y avait un petit tapis avec diverses images, de l'autre, quelque chose comme un autel, avec l'évangile et un crâne, et autour de la table, sept grands candélabres semblables à ceux des églises. Deux frères emmenèrent Pierre vers l'autel, et lui mettant les jambes dans la position perpendiculaire lui ordon-

nèrent de s'étendre en disant qu'il se prosternait devant les portes du temple.

— Avant, il doit recevoir la pelle, chuchota l'un des frères.

— Ah! laissez, s'il vous plaît, — dit un autre.

Pierre, avec des yeux hagards, myopes, regardait tout autour de lui, sans obéir; soudain, il fut pris du doute. « Où suis-je? Qu'ai-je fait? Ne se moque-t-on pas de moi? N'aurai-je pas honte à me rappeler cela? »

Mais cela ne dura qu'un moment. Pierre regardait les physionomies sérieuses des hommes qui l'entouraient.

Il se rappela tout ce qu'il avait passé déjà et comprit qu'on ne pouvait s'arrêter au milieu du chemin. Effrayé de son doute, en tâchant de rappeler en soi l'ancien sentiment d'attendrissement, il se prosterna à l'entrée du temple. Et en effet, le sentiment d'attendrissement l'empoignait encore plus fort qu'auparavant.

Il resta allongé quelque temps, puis, on lui ordonna de se relever, on lui attacha le même tablier de cuir blanc que portaient les autres, on lui mit en main la pelle et trois paires de gants, et alors le grand-maître s'adressa à lui.

Il lui dit de faire tous ses efforts pour ne pas souiller la blancheur de ce tablier, emblème de la fermeté et de la chasteté; quant à la pelle, il lui dit de travailler par elle à purifier son cœur des vices

et à aplanir avec indulgence le cœur de son prochain.

Ensuite, pour la première paire de gants d'homme, il lui dit qu'il ne pouvait connaître leur signification, mais qu'il devait les conserver ; que l'autre paire de gants d'homme, il devait la porter aux assemblées, et enfin pour la troisième paire, des gants de femme, il dit : « Cher frère, ces gants de femme sont aussi pour vous. Donnez-les à la femme que vous respectez le plus. Par eux vous convaincrez de la chasteté de votre cœur celle que vous choisirez comme une digne maçonne. » Après une courte pause, il ajouta : « Mais prends garde, cher frère, que ces gants ne couvrent des mains impures. »

Pendant que le grand-maître prononçait ces dernières paroles, il sembla à Pierre qu'il était confus.

Pierre se troubla encore davantage, rougit jusqu'aux larmes, comme les enfants, et se mit à regarder autour de lui avec inquiétude. Il se fit un silence gêné.

Le silence fut rompu par l'un des frères qui, en conduisant Pierre sur le tapis, se mit à lui lire, dans un cahier, l'explication de toutes les figures dessinées sur le tapis : soleil, lune, fil à plomb, pelle, pierre brute et cubique, poteau, trois fenêtres, etc. Ensuite on indiqua à Pierre une place, on lui montra les signes de la loge, on lui

donna le mot de passe, enfin on lui permit de s'asseoir. Le grand-maître se mit à lire les statuts. C'était long, et Pierre, à cause de la joie, des émotions et du trouble, ne pouvait comprendre ce qu'on lisait. Il saisit seulement les derniers mots des statuts qui restèrent dans sa mémoire.

« Dans nos temples, nous ne connaissons pas d'autres grades, — lisait le grand-maître, — sauf ceux qui sont entre le vice et la vertu. Prends garde de faire une différence qui puisse troubler l'égalité. Vole au secours des frères, quels qu'ils soient. Ramène celui qui s'égaré. Relève celui qui tombe, et ne nourris jamais aucun sentiment de colère ou de haine contre ton frère. Sois bienveillant, affable ; excite dans tous les cœurs le feu de la vertu. Partage ton bonheur avec ton prochain, et que l'envie ne trouble jamais ce plaisir pur. Pardonne à ton ennemi, ne te venge pas, si ce n'est en lui faisant le bien. En remplissant ainsi la loi suprême, tu retrouveras les traces de ta grandeur ancienne que tu avais perdue. »

Il termina, et, se levant, enlaça Pierre et l'embrassa. Pierre, des larmes de joie dans les yeux, regardait tout autour de lui, ne sachant que répondre aux félicitations et aux connaissances qui maintenant l'entouraient. Il ne reconnaissait personne. Dans tous ces hommes, il ne voyait que des frères et se sentait impatient de se mettre à l'œuvre avec eux.

Le grand-maitre frappa du marteau. Tous s'assirent à leurs places, et l'un d'eux lut le sermon sur la nécessité de l'humiliation.

Le grand-maitre proposa d'accomplir le dernier rite, et le fonctionnaire important, qui avait le titre de trésorier, fit le tour de l'assemblée.

Pierre voulait inscrire sur la liste tout ce qu'il avait, mais, craignant de montrer ainsi de l'orgueil, il souscrivit la même somme que les autres.

La séance était terminée. Quand Pierre rentra chez lui, il lui sembla qu'il revenait d'un long voyage qui avait duré plusieurs années et qu'il avait maintenant tout à fait changé et perdu ses anciennes habitudes de vie.

not nouveau

Le lendemain de son intronisation dans la loge, Pierre, à la maison, lisait un livre en tâchant de pénétrer le sens du carré dont un des côtés signifiait Dieu, l'autre, le monde moral, le troisième, le monde physique, le quatrième, l'union des autres. De temps en temps il se détachait du livre et du carré, et, en imagination, il se traçait un nouveau plan de vie. La veille, dans la loge, on lui avait dit que le bruit de son duel était arrivé jusqu'à l'empereur et qu'il serait plus sage pour lui de s'éloigner de Pétersbourg.

Pierre pensait partir dans ses domaines du sud et s'occuper, là-bas, de ses paysans. Il rêvait joyeusement à cette nouvelle vie quand, tout à fait à l'improviste, le prince Vassili entra dans la chambre.

— Mon ami, qu'as-tu fait à Moscou? Pourquoi t'es-tu querellé avec Lili, mon cher? Tu te trompes,

dit le prince Vassili en entrant dans la chambre. — Je sais tout et je puis t'assurer qu'Hélène est aussi innocente devant toi que le Christ devant les Juifs.

Pierre voulait répondre, mais il l'interrompit :

— Et pourquoi ne t'es-tu pas adressé directement à moi, comme à un ami? Je sais tout. Je comprends tout. Tu te conduis comme un homme à qui l'honneur est cher, peut-être avec un peu trop de hâte, mais ne parlons pas de cela. Songe à une chose, songe en quelle situation tu la mets aux yeux du monde et même de la cour, ajouta-t-il en traînant la voix. — Elle habite Moscou, toi ici. Comprends donc, mon cher, — il lui tirait la main en bas. — C'est un malentendu, je pense que tu le sens toi-même. Écris tout de suite avec moi une lettre, et elle viendra ici, tout s'expliquera, autrement, mon cher, je t'avertis que tu pourrais facilement en souffrir. Le prince Vassili regarda avec importance :

— Je sais de bonne source que l'impératrice douairière prend un intérêt très vif à toute cette affaire. Tu sais qu'elle est très bienveillante pour Hélène.

Plusieurs fois Pierre voulut parler, mais d'un côté, le prince Vassili ne le permettait pas, et d'autre part, Pierre lui-même craignait de commencer à parler d'un ton de refus absolu et de désaccord, comme il était fermement décidé à

répondre à son beau-frère. En outre les paroles des statuts maçoniques : « Sois bienveillant et affectueux » revenaient à sa mémoire. Il fronça les sourcils, rougit, se leva, s'assit, en faisant effort sur soi, pour dire, en ce cas délicat, des choses désagréables à la face d'un homme, pour dire ce que cet homme n'attendait pas de lui. Il était si habitué à obéir à ce ton d'assurance négligente du prince Vassili que maintenant même il sentait qu'il n'aurait pas la force de résister, mais il sentait aussi que tout son avenir dépendait des paroles qu'il allait prononcer : suivrait-il la voie ancienne ou la nouvelle que lui indiquaient les maçons et qui avait tant d'attrait pour lui, et où il était convaincu de ressusciter à une nouvelle vie ?

— Eh bien, mon cher ? — fit d'un ton plaisant le prince Vassili. — Réponds-moi donc « oui » et je lui écrirai de ma part, et nous tuerons le veau gras.

Mais le prince n'achevait pas sa plaisanterie que Pierre, le visage furieux, — qui rappelait alors celui de son père, — prononça tout bas, sans regarder son interlocuteur :

— Prince, je ne vous ai pas appelé chez moi. Partez s'il vous plaît ! Partez ! — Il lui ouvrit la porte. — Partez donc ! répéta-t-il, n'y pouvant croire lui-même, et heureux de l'expression confuse et craintive qui se montrait sur le visage du prince Vassili.

— Qu'as-tu? Tu es malade?

— Allez-vous-en! prononça encore une fois Pierre, d'une voix tremblante.

Le prince Vassili dut partir sans recevoir d'explication.

Une semaine après, Pierre, après avoir fait ses adieux à ses nouveaux amis les maçons et leur avoir laissé en offrande de grandes sommes, partit dans ses domaines. Les nouveaux frères remirent à Pierre des lettres pour des francs-maçons de Kiev et d'Odessa et lui promirent de lui écrire et de le guider dans sa nouvelle activité.

VI

L'affaire de Pierre et de Dolokhov fut étouffée, et malgré la sévérité que montrait alors l'empereur pour les duels, ni les deux adversaires, ni leurs témoins ne furent inquiétés. Mais l'histoire du duel, confirmée par la rupture de Pierre avec sa femme, se répandit dans la société. Pierre, qu'on regardait avec une indulgence protectrice quand il n'était que fils naturel, Pierre qu'on caressait et choyait quand il était le plus beau parti de l'empire russe, avait beaucoup baissé dans l'opinion de la société, quand, après son mariage, les jeunes filles et les mères n'avaient plus à compter sur lui, d'autant plus qu'il dédaignait la bienveillance de l'opinion publique. Maintenant on le faisait seul coupable de ce qui s'était passé, on le traitait de jaloux, d'insensé, sujet à des accès de rage comme son père, et quand Hélène, après le départ de Pierre, retourna à Pétersbourg, elle fut

reçue par toutes ses connaissances, non seulement avec sympathie, mais avec des marques de respect qui se rapportait à son malheur. Quand la conversation tournait sur son mari, Hélène prenait un air digne, qu'elle avait adopté sans en comprendre le sens, mais par ce tact particulier à elle. Cette expression voulait dire qu'elle était résignée à supporter son malheureux sort sans se plaindre, que son mari était la croix envoyée par Dieu.

Le prince Vassili exprimait son opinion plus franchement. Il haussait les épaules quand on commençait à parler de Pierre et, en montrant son front, il disait :

— UN CERVEAU FÊLÉ. JE LE DISAIS TOUJOURS.

— Je l'avais dit, — disait Anna Pavlovna parlant de Pierre. — J'ai toujours dit, et avant tous (elle insistait sur la priorité), que c'est un jeune homme fou, gâté par les idées dépravées du siècle; je le disais alors que tous étaient enthousiastes de lui, quand il venait d'arriver de l'étranger et qu'un soir, chez moi, vous vous souvenez, il faisait son Marat. Comment tout cela s'est-il terminé? A cette époque je ne désirais point ce mariage et j'ai prédit tout ce qui est arrivé.

Comme autrefois, Anna Pavlovna donnait chez elle des soirées comme elle seule avait le don de les organiser, et où, selon son expression, se réunissait LA CRÈME DE LA VÉRITABLE BONNE SO-

CIÉTÉ, LA FINE FLEUR DE L'ESSENCE INTELLECTUELLE DE LA SOCIÉTÉ DE PÉTERSBOURG.

Outre ce choix raffiné des invités, les soirées d'Anna Pavlovna se distinguaient encore par ce fait qu'à chacune d'elles, Anna Pavlovna présentait à la société un nouveau personnage intéressant, et que nulle part autant qu'à ses soirées, ne se montrait si exactement le thermomètre politique qui indiquait l'impression de la société pétersbourgeoise légitimiste de la cour.

A la fin de 1806, alors qu'on connaissait déjà tous les tristes détails de l'écrasement, par Napoléon, de l'armée prussienne sous Iéna et Auerstaedt et de la capitulation de la plupart des forteresses prussiennes, alors que nos armées étaient déjà entrées en Prusse et que commençait notre seconde guerre avec Napoléon, Anna Pavlovna conviait chez elle, à une soirée, LA CRÈME DE LA VÉRITABLE BONNE SOCIÉTÉ, composée de la charmante et malheureuse Hélène, de Mortemart, du charmant prince Hippolyte, qui venait d'arriver de Vienne, de deux diplomates, de la tante, d'un jeune homme qui jouissait dans le salon de la simple épithète : UN HOMME DE BEAUCOUP DE MÉRITE, d'une demoiselle d'honneur, récemment élue à cette dignité, et sa mère, et encore de quelques personnes moins remarquables.

La personne de qui Anna Pavlovna régala ses hôtes était Boris Droubetzkoï, qui venait d'arriver

de l'armée de Prusse comme courrier et qui était aide de camp d'un personnage très important.

Ce soir-là, le thermomètre politique désignait à la société les indications suivantes : Les empereurs européens et les capitaines auront beau s'incliner devant Bonaparte pour faire *à moi* et en général *à nous* des désagréments et des ennuis, notre opinion sur Bonaparte ne peut pas changer. Nous ne cesserons pas d'exprimer notre franche opinion, et nous pouvons dire seulement au roi de Prusse et aux autres : tant pis pour vous. TU L'AS VOULU, GEORGES DANDIN, — voilà tout ce que nous pouvons dire.

C'est ce qu'indiquait le thermomètre politique à la soirée d'Anna Pavlovna.

Quand Boris, qui devait être servi aux hôtes, entra au salon, presque toute la société était déjà réunie et le sujet de la conversation, guidée par Anna Pavlovna, était nos relations diplomatiques avec l'Autriche, et l'espoir de notre alliance avec elle.

Boris, en l'élégant uniforme d'aide de camp, plus viril, frais, rouge, entra avec aisance au salon. Suivant l'usage, il fut amené près de la tante pour la saluer, puis fut joint au cercle général. Anna Pavlovna lui donna à baiser sa main sèche, lui présenta quelques personnes qu'il ne connaissait pas et qualifiait chacun en chuchotant :

— LE PRINCE HIPPOLYTE KOURAGUINE, CHARMANT

JEUNE HOMME. M. KROUG, CHARGÉ D'AFFAIRES, DE COPENHAGUE, UN ESPRIT PROFOND ; et tout simplement, de celui qui portait ce nom, M. SPITTOFF, UN HOMME DE BEAUCOUP DE MÉRITE.

Boris, durant son service, grâce aux soins d'Anna Mikhaïlovna, à ses goûts personnels et aux qualités de son caractère dissimulé, avait réussi à obtenir une situation avantageuse dans le service. Il était aide de camp d'un personnage très considérable, il avait une mission importante en Prusse et venait d'arriver de là comme courrier. Il se pliait tout à fait à cette subordination non écrite qui lui plaisait tant à Olmütz, et d'après laquelle le sous-lieutenant pouvait être, de beaucoup supérieur au général, et selon laquelle, pour réussir au service, n'étaient nécessaires ni les efforts, ni le travail, ni le courage, ni la persévérance, mais seulement l'art de savoir se conduire avec ceux qui distribuent les récompenses pour le service, et souvent il s'étonnait lui-même de ses succès rapides et de l'incapacité des autres à comprendre cela. Grâce à cette découverte, toute sa vie, toutes ses relations avec les anciennes connaissances, tous ses plans d'avenir étaient complètement changés. Il n'était pas riche, mais il employait son argent jusqu'au dernier sou pour être habillé mieux que les autres. Il préférerait se priver de beaucoup de plaisirs que d'aller en mauvais équipage ou passer en uniforme défraîchi dans les rues de Pétersbourg. Il ne re-

cherchait que la connaissance des personnes supérieures à lui et pouvant ainsi lui être utiles. Il aimait Pétersbourg et méprisait Moscou. Le souvenir de la maison des Rostov et de l'amour enfantin de Natacha lui était désagréable, et, depuis son départ de l'armée, pas une seule fois il n'était allé chez les Rostov.

Dans le salon d'Anna Pavlovna où être admis était regardé comme un grand avancement dans le service, il comprit aussitôt son rôle et laissa Anna Pavlovna profiter de l'intérêt qu'elle trouvait en lui. Il observait attentivement chaque personne en appréciant les avantages et la possibilité de se rapprocher de chacune d'elles. Il s'assit à la place qu'on lui désigna, près de la belle Hélène, et se mit à écouter la conversation commune.

— VIENNE TROUVE LES BASES DU TRAITÉ PROPOSÉ TELLEMENT HORS D'ATTEINTE, QU'ON NE SAURAIT Y PARVENIR, MÊME PAR UNE CONTINUITÉ DE SUCCÈS LES PLUS BRILLANTS, ET ELLE MET EN DOUTE LES MOYENS QUI POURRAIENT NOUS LES PROCURER. C'EST LA PHRASE AUTHENTIQUE DU CABINET DE VIENNE, disait le Danois CHARGÉ D'AFFAIRES.

— C'EST LE DOUTE QUI EST FLATTEUR, opina avec un fin sourire L'HOMME À L'ESPRIT PROFOND.

— IL FAUT DISTINGUER ENTRE LE CABINET DE VIENNE ET L'EMPEREUR D'AUTRICHE. L'EMPEREUR D'AUTRICHE N'A JAMAIS PU PENSER À UNE CHOSE PAREILLE, CE N'EST

QUE LE CABINET QUI LE DIT, — prononça Mortemart.

— EH! MON CHER VICOMTE, intervint Anna Pavlovna, l'UROPE (on ne sait pourquoi elle prononçait l'UROPE, comme une finesse particulière de la langue française qu'elle seule pouvait se permettre en causant avec un Français), — L'UROPE NE SERA JAMAIS NOTRE ALLIÉE SINCÈRE.

Après, Anna Pavlovna, afin d'introduire Boris dans la conversation, l'amena sur le courage et la fermeté du roi de Prusse.

Boris, en attendant son tour, écoutait attentivement celui qui causait. Mais en même temps, il réussissait à jeter parfois un regard à sa voisine, la belle Hélène qui, avec un sourire, avait plusieurs fois rencontré des yeux le regard du jeune et joli aide de camp.

Tout naturellement, puisqu'on causait de la situation de la Prusse, Anna Pavlovna demanda à Boris de raconter son voyage à Glogau et la situation où se trouvait l'armée de Prusse. Boris sans se hâter, en un français correct, raconta beaucoup de détails intéressants sur les troupes, sur la cour, en évitant soigneusement, au cours de son récit, d'exprimer une opinion personnelle sur les faits qu'il racontait. Pendant un moment, Boris, concentra l'intérêt général, et Anna Pavlovna vit que son régal était accepté avec plaisir par tous les hôtes. Hélène montra la plus vive attention au récit de Boris. Elle l'interrompit plusieurs fois à cer-

lains détails de son voyage et semblait très intéressée par la situation de l'armée de Prusse. Aussitôt qu'il eut terminé, elle s'adressa à lui avec son sourire habituel.

— IL FAUT ABSOLUMENT QUE VOUS VENIEZ ME VOIR. Elle prononça ces mots d'un tel ton qu'on eût dit que pour des considérations qu'il ne pouvait connaître c'était tout à fait nécessaire.

— MARDI, ENTRE LES HUIT ET NEUF HEURES. VOUS ME FEREZ GRAND PLAISIR.

Boris promit d'obéir à son désir et il voulait se mettre à causer avec elle quand Anna Pavlovna l'appela, sous prétexte que sa tante désirait lui parler.

— Vous connaissez bien son mari! dit Anna Pavlovna en fermant les yeux, et d'un geste désolé, montrant Hélène. — C'est une femme si malheureuse et si charmante! Ne parlez pas de lui devant elle. Je vous en prie, n'en parlez pas. Ce lui est trop pénible.

VII

Quand Boris et Anna Pavlovna rejoignirent le cercle commun, c'était Hippolyte qui tenait la conversation.

S'avancant sur le bord de sa chaise, il prononça : LE ROI DE PRUSSE, et aussitôt se mit à rire. Tous se retournèrent vers lui : LE ROI DE PRUSSE? répéta Hippolyte; et, de nouveau, calme et sérieux, il se renfonça sur son siège.

Anna Pavlovna attendit un peu, mais comme Hippolyte semblait décidément ne plus vouloir parler, elle se mit à raconter comment ce damné Bonaparte avait enlevé à Potsdam l'épée de Frédéric le Grand.

— C'EST L'ÉPÉE DE FRÉDÉRIC LE GRAND QUE JE... commença-t-elle; mais Hippolyte l'interrompit :

— LE ROI DE PRUSSE... et de nouveau, dès qu'on se tourna vers lui, il s'excusa et se tut.

Anna Pavlovna fronça les sourcils. Mortemart, l'ami d'Hippolyte, s'adressa à lui résolument.

— VOYONS, A QUI EN AVEZ-VOUS AVEC VOTRE ROI DE PRUSSE?

Hippolyte rit comme s'il avait honte de son rire.

— NON, CE N'EST RIEN, JE VOULAIS DIRE SEULEMENT... (il avait l'intention de répéter la plaisanterie entendue à Vienne et que, pendant toute cette soirée, il voulait placer). — JE VOULAIS DIRE SEULEMENT QUE NOUS AVONS TORT DE FAIRE LA GUERRE POUR LE ROI DE PRUSSE.

Boris, en attendant comment cette plaisanterie serait acceptée, sourit prudemment, si bien que ce sourire pouvait se prendre pour une moquerie ou une approbation de cette plaisanterie. Tous se mirent à rire.

— IL EST TRÈS MAUVAIS, VOTRE JEU DE MOTS, TRÈS SPIRITUEL, MAIS INJUSTE. NOUS NE FAISONS PAS LA GUERRE POUR LE ROI DE PRUSSE, MAIS POUR LES BONS PRINCIPES. AH! LE MÉCHANT, CE PRINCE HIPPOLYTE! dit Anna Pavlovna en le menaçant de son petit doigt.

De toute la soirée, la conversation ne tarissait pas, et roulait principalement sur les nouvelles politiques. A la fin de la soirée, elle s'anima particulièrement quand on se mit à parler des récompenses données par l'empereur.

— N. N. a reçu l'année dernière la tabatière à portrait, pourquoi donc S. S. ne pourrait-il rece-

voir la même récompense ? — dit l'HOMME A L'ESPRIT PROFOND.

— JE VOUS DEMANDE PARDON ; UNE TABATIÈRE AVEC LE PORTRAIT DE L'EMPEREUR EST UNE RÉCOMPENSE, MAIS POINT UNE DISTINCTION, UN CADEAU PLUTÔT, opina le diplomate.

— IL Y EUT PLUTÔT DES ANTÉCÉDENTS, JE VOUS CITERAI SCHWARZENBERG.

— C'EST IMPOSSIBLE, objecta un autre.

— Parions ! Le GRAND CORDON, C'EST DIFFÉRENT...

Quand tous se levèrent pour partir, Hélène, qui avait peu causé de toute cette soirée, s'adressa de nouveau à Boris, lui réitérant la demande et l'ordre tendre, important, d'être chez elle mardi.

— Il me le faut absolument, dit-elle avec un sourire en regardant Anna Pavlovna ; et Anna Pavlovna, avec ce sourire triste qui accompagnait ses paroles quand elle parlait de sa haute protectrice, appuya le désir d'Hélène. Il semblait qu'à cette soirée, à propos des quelques mots dits par Boris sur l'armée de Prusse, Hélène avait découvert soudain la nécessité de le voir ; elle semblait lui promettre de lui expliquer cette nécessité, quand il viendrait, mardi.

Le mardi soir, en arrivant dans le magnifique salon d'Hélène, Boris ne reçut pas l'explication claire de la nécessité de sa visite.

Il y avait d'autres visites ; la comtesse causa très peu avec lui, et seulement quand, prenant congé

d'elle, il lui baisa la main, avec une absence étrange, tout à fait inattendue, de son sourire, elle lui chuchota : — VENEZ DEMAIN DINER... LE SOIR. IL FAUT QUE VOUS VENIEZ... VENEZ.

Durant son séjour à Pétersbourg, Boris devenait l'intime de la maison de la comtesse Bezoukhov.

VIII

La guerre s'avivait et son théâtre se rapprochait de la frontière russe.

Partout s'élevaient des malédictions contre l'ennemi du genre humain, Bonaparte. Dans les villages on recrutait des soldats, et du théâtre de la guerre arrivaient des nouvelles diverses, comme toujours mensongères, et par suite interprétées différemment.

La vie du vieux prince Bolkonski, du prince André et de la princesse Marie avait beaucoup changé depuis 1805.

En 1806, le vieux prince était nommé l'un des huit généraux en chef des milices formées alors dans toute la Russie. Le vieux prince, malgré la faiblesse due à son grand âge, et qui s'était accentuée durant tout le temps qu'il avait cru son fils tué, jugea qu'il serait contraire à son devoir de refuser une fonction à laquelle l'appelait l'em-

perceur lui-même. Cette nouvelle activité qui s'ouvrait devant lui l'excitait et le fortifiait. Il était toujours en voyage dans les trois provinces à lui confiées, poussait ses obligations jusqu'au pédantisme, se montrait sévère jusqu'à la cruauté pour ses subordonnés, et voulait connaître par lui-même les moindres détails.

La princesse Marie avait cessé de prendre des leçons de mathématiques avec son père, et seulement quand son père était à la maison, elle venait le matin, dans son cabinet, accompagnée de la nourrice et du petit prince Nicolas (comme l'appelait son grand-père).

Le nourrisson Nicolas vivait avec sa nourrice et la vieille bonne Savichna, dans les appartements de la feuë princesse, et la princesse Marie passait la plupart du temps dans la chambre d'enfant, en s'efforçant, autant qu'elle le pouvait, de tenir lieu de mère à son petit neveu.

Mademoiselle Bourienne semblait aussi aimer passionnément l'enfant, et souvent, la princesse Marie, en se privant, cédait à son amie le plaisir de bercer le *petit ange* (comme elle appelait son neveu), et de jouer avec lui.

Près de l'autel de l'église de Lissia-Gorï, une chapelle s'élevait sur la tombe de la petite princesse, et dans cette chapelle on avait fait placer un monument de marbre, envoyé d'Italie, qui représentait un ange, les ailes déployées, prêt à monter

au ciel. Cet ange avait la lèvre supérieure un peu soulevée, comme s'il allait sourire, et un jour, le prince André et la princesse Marie, en sortant de la chapelle, s'avouèrent que c'était étrange, mais que le visage de cet ange leur rappelait celui de la défunte. Mais ce qui était encore plus étrange, et que le prince André ne dit pas à sa sœur, c'est que dans l'expression que l'artiste avait donnée par hasard au visage de l'ange, le prince André lisait les mêmes paroles de doux reproche lues sur le visage de sa femme morte : « Ah ! pourquoi m'avez-vous fait cela ? »

Peu après le retour du prince André, le vieux prince donna en propriété à son fils Bogoutcharovo, grand domaine sis à quarante verstes de Lissia-Gori. Soit à cause des souvenirs pénibles liés à Lissia-Gori, soit parce que le prince André ne se sentait pas toujours capable de supporter le caractère de son père, et aussi parce qu'il avait besoin de solitude, profitant de Bogoutcharovo, il s'y fit bâtir une maison où il passait presque tout son temps.

Après la campagne d'Austerlitz, le prince André s'était fermement résolu à ne plus prendre de service militaire, et quand la guerre recommença et que tous durent partir, il n'entra pas au service actif et accepta les fonctions, sous le commandement de son père, pour le recrutement des milices.

Après la campagne de 1805, le vieux prince

semblait avoir changé de rôle avec son fils. Excité par l'activité, il attendait les meilleurs résultats de la future campagne. Le prince André, au contraire, qui ne participait pas à la guerre, et au fond de son âme le regrettait, n'en augurait que du mal.

Le 26 février 1807, le vieux prince partit en inspection. Le prince André, comme il le faisait presque toujours en l'absence de son père, resta à Lissia-Gori. Le petit Nicolas était souffrant depuis quatre jours. Les cochers qui avaient amené le vieux prince à la ville, rapportaient des papiers et des lettres pour le prince André.

Le valet de pied qui apportait les lettres, ne trouvant pas le prince André dans son cabinet, alla dans les appartements de la princesse Marie, mais il n'y était pas. On dit au valet de pied que le prince était dans la chambre d'enfant.

— S'il vous plaît, Votre Excellence, Pétroucha est arrivé avec le courrier, dit une des bonnes en s'adressant au prince André, qui était assis sur une petite chaise basse et, les mains tremblantes, les sourcils froncés, versait d'une fiole un remède dans un verre à moitié plein d'eau.

— Qu'y a-t-il ? fit-il d'un ton irrité ; et sa main tremblant davantage, il laissa tomber trop de gouttes dans le verre. Il jeta sur le parquet le contenu du verre, et demanda d'autre eau. La bonne lui en donna.

Dans la chambre il y avait un lit d'enfant, deux

coffres, deux chaises, une table, une petite table d'enfant et la petite chaise où était assis le prince André.

Les fenêtres étaient closes, sur la table brûlait une bougie masquée par un livre de musique relié, de sorte que la lumière ne tombait pas sur le petit lit.

— Mon ami, dit à son frère la princesse Marie, qui était près du lit, il vaut mieux attendre. Après...

— Fais-moi grâce. Tu dis toujours des bêtises. Tu attends tout le temps et voilà, tu as attendu, — dit le prince André, dans un chuchotement de colère et avec le désir évident d'offenser sa sœur.

— Mon ami, vraiment, il vaut mieux ne pas l'éveiller. Il dort, — prononça la princesse d'une voix suppliante.

Le prince André se leva et, le verre à la main, sur la pointe du pied, s'approcha du lit.

— Vraiment... ne pas l'éveiller? — fit-il d'un ton indécis.

— Comme tu voudras... vraiment... Je pense... mais, comme tu voudras, — dit la princesse Marie qui semblait peureuse et honteuse d'avoir fait triompher son avis.

Elle désigna à son frère la bonne qui l'appelait à voix basse.

C'était déjà la deuxième nuit que tous deux passaient sans dormir, soignaient le petit garçon

qui brûlait de fièvre. Tout le jour, n'ayant pas confiance au médecin de la maison, on attendait celui qu'on avait envoyé chercher en ville. Ils essayaient tantôt un remède, tantôt un autre. Fatigués par l'insomnie, attristés, ils se reprochaient l'un l'autre leur douleur et se querellaient.

— Pétroucha, avec les papiers de votre père, — chuchota la bonne.

Le prince André sortit.

— Le diable les a apportés!... prononça-t-il; et après avoir entendu les ordres verbaux de son père et pris le pli qu'il lui adressait, il rentra dans la chambre d'enfant.

— Eh bien? comment? demanda le prince André.

— Toujours pareil. Attends, de grâce. Karl Ivanitch dit toujours que le sommeil est le meilleur remède, — murmura avec un soupir la princesse Marie.

Le prince André s'approcha de l'enfant et le toucha. Il brûlait.

— Allez-vous-en avec votre Karl Ivanitch!

Il prit le petit verre avec les gouttes versées et s'approcha de nouveau.

— André, il ne faut pas! dit la princesse Marie.

Mais lui, avec colère, et non sans souffrance, fronça les sourcils, et, avec le petit verre, se pencha vers l'enfant.

— Eh bien, je le veux, dit-il. Je te demande de le lui donner.

La princesse Marie leva les épaules, mais docilement, prit le verre et, appelant la bonne, s'apprêta à le donner à l'enfant. L'enfant cria et commença à s'étrangler. Le prince André, fronçant les sourcils, se prit la tête dans les mains, sortit de la chambre et s'assit sur le divan de la chambre voisine.

Il avait à la main toutes les lettres. Machinalement il les ouvrit et se mit à lire. Le vieux prince, sur un papier bleu, écrivait de son écriture grande, allongée :

— « Je viens de recevoir, par le courrier, une nouvelle très joyeuse, si toutefois elle n'est pas mensongère. Il paraît que Benigsen a vaincu complètement Bonaparte à Eylau. A Pétersbourg tous triomphent et on a envoyé à l'armée une foule de décorations. Bien qu'Allemand, je le félicite. Le chef de Kortchéva, un certain Khandrikov, que fait-il là-bas, je ne le comprends pas. Jusqu'ici nous n'avons ni hommes, ni vivres. Va immédiatement là-bas, dis que je lui ferai tomber la tête si dans une semaine tout n'est pas là. Sur la bataille de Pressich-Eylau j'ai reçu encore une lettre de Petinka, il y participait; tout est vrai. Quand ceux que ça ne regarde pas ne s'en mêlent pas, alors, même un Allemand, écrase Bonaparte. On dit qu'il s'est enfui en grand désordre. Va donc immédiatement à Kortchéva et exécute mes ordres. »

Le prince André soupira et décacheta l'autre enveloppe. La lettre, d'une écriture très fine, emplissait les deux feuilles ; elle venait de Bilibine. Il la replia sans la lire et relut celle de son père, qui se terminait par les mots : « Va donc immédiatement à Kortchéva et exécute mes ordres ! » — « Non, pardon, maintenant je n'irai pas avant que mon enfant soit rétabli, » pensa-t-il en s'approchant de la porte et jetant un coup d'œil dans la chambre d'enfant.

La princesse Marie était toujours près du lit et berçait doucement l'enfant.

« Oui, qu'écrit-il encore de désagréable ? » se dit le prince André, se rappelant le contenu de la lettre de son père. Oui... les nôtres ont remporté la victoire sur Bonaparte, précisément quand je n'y suis pas. Oui, oui, le sort me raille... Tant mieux. » Et il se mit à lire la lettre française de Bilibine.

Il lut sans en comprendre la moitié. Il ne lisait qu'afin de cesser de penser, pour un moment, à ce à quoi, depuis trop longtemps, il pensait exclusivement et avec beaucoup de souffrances.

Bilibine se trouvait maintenant attaché au quartier général de l'armée, en qualité de diplomate et il décrivait toute la campagne, en langue française et avec des plaisanteries françaises, mais il dépeignait la campagne avec une hardiesse exclusivement russe en se jugeant soi-même avec raillerie.

Bilibine écrivait que sa DISCRÉTION diplomatique le tourmentait et qu'il était heureux d'avoir, en la personne du prince André, un fidèle correspondant devant qui il pouvait déverser toute la bile amassée en lui par ce qui se passait dans l'armée. Cette lettre était déjà vieille. Elle était antérieure à la bataille de Pressich-Eylau.

Il écrivait :

« DEPUIS NOS GRANDS SUCCÈS D'AUSTERLITZ, VOUS SAVEZ, MON CHER PRINCE, QUE JE NE QUITTE PLUS LES QUARTIERS GÉNÉRAUX. DÉCIDÉMENT J'AI PRIS LE

GOUT DE LA GUERRE, ET BIEN M'EN A PRIS. CE QUE J'AI VU CES TROIS MOIS EST INCROYABLE.

« JE COMMENCE *ab ovo*. L'ENNEMI DU GENRE HUMAIN, COMME VOUS SAVEZ, S'ATTAQUE AUX PRUSSIENS. LES PRUSSIENS SONT NOS FIDÈLES ALLIÉS QUI NE NOUS ONT TROMPÉS QUE TROIS FOIS DEPUIS TROIS ANS. NOUS PRENONS FAIT ET CAUSE POUR EUX, MAIS IL SE TROUVE QUE L'ENNEMI DU GENRE HUMAIN NE FAIT NULLE ATTENTION A NOS BEAUX DISCOURS ET AVEC SA MANIÈRE IMPOLIE ET SAUVAGE SE JETTE SUR LES PRUSSIENS SANS LEUR DONNER LE TEMPS DE FINIR LA PARADE COMMENCÉE; EN DEUX TOURS DE MAIN LES ROSSE A PLATE COUTURE ET VA S'INSTALLER AU PALAIS DE POTSDAM.

« J'AI LE PLUS VIF DÉSIR, ÉCRIT LE ROI DE PRUSSE A BONAPARTE, QUE V. M. SOIT ACCUEILLIE ET TRAITÉE DANS MON PALAIS D'UNE MANIÈRE QUI LUI SOIT AGRÉABLE ET C'EST AVEC EMPRESSEMENT QUE J'AI PRIS A CET EFFET TOUTES LES MESURES QUE LES CIRCONSTANCES ME PERMETTAIENT. PUISSÉ-JE AVOIR RÉUSSI ! LES GÉNÉRAUX PRUSSIENS SE PIQUENT DE POLITESSE ENVERS LES FRANÇAIS ET METTENT BAS LES ARMES AUX PREMIÈRES SOMMATIONS.

« LE CHIEF DE LA GARNISON DE GLOGAU, AVEC DIX MILLE HOMMES, DEMANDE AU ROI DE PRUSSE CE QU'IL DOIT FAIRE S'IL EST SOMMÉ DE SE RENDRE?... TOUT CELA EST POSITIF.

• « BREF, ESPÉRANT EN IMPOSER SEULEMENT PAR NOTRE ATTITUDE MILITAIRE, IL SE TROUVE QUE NOUS

VOILA EN GUERRE POUR TOUT DE BON, ET CE QUI PLUS EST, EN GUERRE SUR NOS FRONTIÈRES AVEC ET POUR LE ROI DE PRUSSE. TOUT EST AU GRAND COMPLET ET IL NE NOUS MANQUE QU'UNE PETITE CHOSE, C'EST LE GÉNÉRAL EN CHEF. COMME IL S'EST TROUVÉ QUE LES SUCCÈS D'AUSTERLITZ AURAIENT PU ÊTRE PLUS DÉCISIFS, SI LE GÉNÉRAL EN CHEF EUT ÉTÉ MOINS JEUNE, ON FAIT LA REVUE DES OCTOGÉNAIRES ET, ENTRE PROSOROFSKY ET KAMENSKY, ON DONNE LA PRÉFÉRENCE AU DERNIER. LE GÉNÉRAL NOUS ARRIVE EN KIBIK A LA MANIÈRE SOUVOROFF ET EST ACCUEILLI AVEC DES ACCLAMATIONS DE JOIE ET DE TRIOMPHE.

« LE 4 ARRIVE LE PREMIER COURRIER DE PÉTERSBOURG. ON APPORTE LES MALLES DANS LE CABINET DU MARÉCHAL QUI AIME A FAIRE TOUT PAR LUI-MÊME. ON M'APPELLE POUR AIDER A FAIRE LE TRIAGE DES LETTRES ET PRENDRE CELLES QUI NOUS SONT DESTINÉES. LE MARÉCHAL NOUS REGARDE FAIRE ET ATTEND LES PAQUETS QUI LUI SONT ADRESSÉS. NOUS CHERCHONS. IL N'Y EN A POINT. LE MARÉCHAL DEVIENT IMPATIENT, SE MET LUI-MÊME A LA BESOGNE ET TROUVE DES LETTRES DE L'EMPEREUR POUR LE COMTE T., POUR LE PRINCE V. ET AUTRES. ALORS LE VOILA QUI SE MET DANS UNE DE SES COLÈRES BLEUES. IL JETTE FEU ET FLAMME CONTRE TOUT LE MONDE, S'EMPARE DES LETTRES, LES DÉCACHETTE ET LIT CELLES DE L'EMPEREUR ADRESSÉES A D'AUTRES. « Ah ! voilà comme on agit avec moi, on n'a pas de confiance en moi ! Et il ordonne de me suivre. C'est bon ! allez-vous-

en ! » ET IL ÉCRIT LE FAMEUX ORDRE DU JOUR AU GÉNÉRAL BENIGSEN :

« Je suis blessé, et ne puis monter à cheval. Vous avez amené votre corps d'armée se faire écraser à Poultoùsk, ici il est à découvert et sans bois ni fourrage. Alors il faut y remédier, et comme vous-même l'avez rapporté hier au comte Boukshevden, il faut songer à la retraite sur notre frontière, ce qu'il faut exécuter aujourd'hui même. »

« Après toutes mes marches, ÉCRIT-IL A L'EMPE-REUR, j'ai été écorché par ma selle, et cette écorchure m'empêche absolument de monter à cheval et de commander une grande armée. C'est pourquoi j'ai remis le commandement au général le plus ancien après moi, au comte Boukshevden, en lui envoyant tous les services et ce qui s'y rattache, et lui conseillant, en cas de manque de vivres, de se retirer le plus possible à l'intérieur de la Prusse, car il ne reste de pain que pour un jour et dans certains régiments il n'y a rien, ainsi que les commandants de divisions Ostermann et Sedmorezky l'ont déclaré, et chez les paysans tout est mangé. Moi-même, en attendant la guérison, je resterai à l'hôpital d'Ostrolenko. J'ai l'honneur de vous transmettre le rapport en ajoutant que si l'armée demeure dans ce bivouac encore vingt-cinq jours il ne restera plus un soldat valide.

» Permettez à un vieillard de se retirer à la

campagne, au vieillard qui a déjà perdu sa gloire parce qu'il n'a pu accomplir le grand et glorieux sort pour lequel il était choisi. J'attends votre auguste autorisation, ici, à l'hôpital, pour ne pas jouer près de l'armée le rôle de *scribe* au lieu de celui de *commandant*. Ma retraite de l'armée ne fera pas plus de bruit que si un aveugle la quittait. En Russie il y en a des milliers comme moi. »

« LE MARÉCHAL SE FACHE CONTRE L'EMPEREUR ET NOUS PUNIT TOUS, N'EST-CE PAS QUE C'EST LOGIQUE!

« VOILA LE PREMIER ACTE. AUX SUIVANTS L'INTÉRÊT ET LE RIDICULE MONTENT, COMME DE RAISON. APRÈS LE DÉPART DU MARÉCHAL IL SE TROUVE QUE NOUS SOMMES EN VUE DE L'ENNEMI, ET QU'IL FAUT LIVRER BATAILLE. BOUKSHEVDEN EST GÉNÉRAL EN CHEF PAR DROIT D'ANCIENNETÉ, MAIS LE GÉNÉRAL BENIGSEN N'EST PAS DE CET AVIS; D'AUTANT PLUS QU'IL EST, LUI, AVEC SON CORPS, EN VUE DE L'ENNEMI, ET QU'IL VEUT PROFITER DE L'OCCASION D'UNE BATAILLE « AUF EIGENE HAND » COMME DISENT LES ALLEMANDS. IL LA DONNE. C'EST LA BATAILLE DE POULTOUSK QUI EST CENSÉE ÊTRE UNE GRANDE VICTOIRE, MAIS QUI, A MON AVIS, NE L'EST PAS DU TOUT. NOUS AUTRES PÉKINS, AVONS, COMME VOUS SAVEZ, UNE TRÈS VILAINE HABITUDE DE DÉCIDER DU GAIN OU DE LA PERTE D'UNE BATAILLE. CELUI QUI S'EST RETIRÉ APRÈS LA BATAILLE, L'A PERDUE, VOILA CE QUE NOUS DISENS ET, A CE TITRE, NOUS AVONS PERDU LA BATAILLE DE POULTOUSK. BREF, NOUS NOUS RETIRONS APRÈS LA BATAILLE, MAIS NOUS ENVOYONS UN COURRIER

A PÉTERSBOURG, QUI PORTE LES NOUVELLES D'UNE VICTOIRE, ET LE GÉNÉRAL NE CÈDE PAS LE COMMANDEMENT EN CHEF A BOUKSHEVDEN, ESPÉRANT RECEVOIR DE PÉTERSBOURG, EN RECONNAISSANCE DE SA VICTOIRE, LE TITRE DE GÉNÉRAL EN CHEF. PENDANT CET INTER-RÈGNE, NOUS COMMENÇONS UN PLAN DE MANŒUVRES EXCESSIVEMENT INTÉRESSANT ET ORIGINAL. NOTRE BUT NE CONSISTE PAS, COMME IL DEVAIT L'ÊTRE, A ÉVITER OU A ATTAQUER L'ENNEMI, MAIS, UNIQUEMENT, A ÉVITER LE GÉNÉRAL BOUKSHEVDEN QUI, PAR DROIT D'ANCIENNETÉ, SERAIT NOTRE CHEF. NOUS POURSUIVONS CE BUT AVEC TANT D'ÉNERGIE, QUE MÊME EN PASSANT UNE RIVIÈRE QUI N'EST PAS GUÉABLE, NOUS BRULONS LES PONTS POUR NOUS SÉPARER DE NOTRE ENNEMI QUI, POUR LE MOMENT, N'EST PAS BONAPARTE, MAIS BOUKSHEVDEN. LE GÉNÉRAL BOUKSHEVDEN A MANQUÉ ÊTRE ATTAQUÉ ET PRIS PAR DES FORCES ENNEMIES SUPÉRIEURES, A CAUSE D'UNE DE NOS BELLES MANŒUVRES QUI NOUS SAUVAIT DE LUI. BOUKSHEVDEN NOUS POURSUIT, NOUS FILONS. À PEINE PASSE-T-IL DE NOTRE CÔTÉ DE LA RIVIÈRE, QUE NOUS REPASSONS DE L'AUTRE. À LA FIN, NOTRE ENNEMI BOUKSHEVDEN NOUS ATTRAPE ET S'ATTAQUE A NOUS. LES DEUX GÉNÉRAUX SE FACHENT. IL Y A MÊME UNE PROVOCATION EN DUEL DE LA PART DE BOUKSHEVDEN ET UNE ATTAQUE D'ÉPILEPSIE DE LA PART DE BENIGSEN. MAIS AU MOMENT CRITIQUE LE COURRIER, QUI PORTE LA NOUVELLE DE NOTRE VICTOIRE DE POULTOUSK, NOUS APPORTE DE PÉTERSBOURG NOTRE NOMINATION DE GÉNÉRAL EN CHEF, ET LE PREMIER ENNEMI,

BOUKSHEVDEN, EST ENFONCÉ : NOUS POUVONS PENSER AU SECOND, A BONAPARTE. MAIS NE VOILA-T-IL PAS QU'À CE MOMENT SE LÈVE DEVANT NOUS UN TROISIÈME ENNEMI, C'EST L'ARMÉE ORTHODOXE QUI DEMANDE A GRANDS CRIS DU PAIN, DE LA VIANDE, DES SOUCHARYS, DU FOIN, — QUE SAIS-JE ! LES MAGASINS SONT VIDES, LES CHEMINS IMPRATICABLES. L'ARMÉE ORTHODOXE SE MET A LA MARAUDE, ET D'UNE MANIÈRE DONT LA DERNIÈRE CAMPAGNE NE PEUT VOUS DONNER LA MOINDRE IDÉE. LA MOITIÉ DES RÉGIMENTS FORME DES TROUPES LIBRES, QUI PARCOURENT LA CONTRÉE EN METTANT TOUT A FEU ET A SANG. LES HABITANTS SONT RUINÉS DE FOND EN COMBLE, LES HOPITAUX REGORGENT DE MALADES ET LA DISETTE EST PARTOUT. DEUX FOIS LE QUARTIER-GÉNÉRAL A ÉTÉ ATTAQUÉ PAR DES TROUPES DE MARAUDEURS ET LE GÉNÉRAL EN CHEF A ÉTÉ OBLIGÉ LUI-MÊME DE DEMANDER UN BATAILLON POUR LES CHASSER.

DANS UNE DE CES ATTAQUES ON M'A EMPORTÉ UNE MALLE VIDE ET MA ROBE DE CHAMBRE. L'EMPEREUR VEUT DONNER LE DROIT A TOUS LES CHEFS DE DIVISIONS DE FUSILLER LES MARAUDEURS, MAIS JE CRAINS FORT QUE CELA N'OBLIGE UNE MOITIÉ DE L'ARMÉE DE FUSILLER L'AUTRE. »

Le prince André avait commencé par parcourir des yeux, mais ensuite, malgré lui, ce qu'il lisait l'intéressait de plus en plus (bien qu'il sût dans quelle mesure il fallait croire Bilibine). Arrivé à ce passage, il froissa la lettre et la jeta. Ce n'était pas ce qu'il lisait dans la lettre qui le fâchait, mais ce

fait que cette vie de là-bas, étrangère à lui, pouvait l'émotionner.

Il ferma les yeux, se frotta le front avec la main, comme pour chasser toute préoccupation relative à ce qu'il lisait, et il tendit l'oreille à ce qui se passait dans la chambre d'enfant. Tout à coup, il lui sembla entendre, à travers la porte, un bruit étrange. La peur le prit, il craignait qu'il ne fût arrivé quelque chose à l'enfant pendant qu'il lisait la lettre. Sur la pointe des pieds il s'approcha de la porte de la chambre d'enfant et l'ouvrit.

Au moment où il entra il vit que la bonne avec un air effrayé, cachait quelque chose de lui, et que la princesse Marie n'était plus auprès du lit.

— Mon ami, — perçut-il dans un murmure de la princesse Marie qui lui sembla désespéré. Comme il arrive souvent après une longue nuit d'insomnie et les fortes émotions, une peur sans cause l'envahissait. Il lui venait en tête que l'enfant était mort. Tout ce qu'il voyait et entendait lui semblait confirmer sa peur. « Tout est fini », pensa-t-il, et une sueur froide mouilla son front.

Étourdi, il s'approcha du lit, croyant le trouver vide, et que la bonne avait caché l'enfant mort. Il ouvrit le rideau et, pendant longtemps, ses yeux effrayés et distraits ne pouvaient trouver l'enfant. Enfin il l'aperçut. Le bébé rouge, les bras écartés, était couché en travers du lit, la tête au-dessous

de l'oreiller ; dans le sommeil il remuait les lèvres et respirait régulièrement.

En apercevant le bébé, le prince André se réjouit, comme s'il l'avait déjà perdu. Il se pencha, et, comme sa sœur le lui avait appris, il regarda avec ses lèvres si l'enfant avait la fièvre. Le front tendre était humide. Il toucha la tête avec sa main ; les cheveux étaient mouillés, tellement l'enfant transpirait. Non seulement il n'était pas mort, mais on voyait même que la crise était passée et qu'il était en voie de guérison. Il voulait saisir, presser, serrer contre sa poitrine cette créature petite, faible, mais il n'osait le faire. Il restait debout devant lui, regardant sa tête, ses mains, ses jambes qu'on apercevait au-dessous de la couverture.

Il entendit un frôlement près de lui et une ombre se montra sous le rideau du petit lit. Il ne se retourna pas ; il continuait à regarder le visage de l'enfant et à écouter sa respiration régulière. L'ombre était celle de la princesse Marie qui, s'était approchée, sans bruit, du petit lit, avait soulevé le rideau et l'avait laissé retomber sur elle. Le prince André, sans se retourner, la reconnut et lui tendit la main. Elle la lui serra.

— Il est en sueur, — dit le prince André.

— Je suis venue pour te le dire.

L'enfant remuait à peine ; dans le sommeil il souriait et se frottait contre l'oreiller. Le prince André regarda sa sœur. Les yeux rayonnants de la

princesse Marie, dans le demi-jour mat de l'alcôve, brillaient plus qu'à l'ordinaire à cause des larmes heureuses qui les emplissaient. La princesse Marie se pencha vers son frère et l'embrassa en accrochant un peu le rideau. Ils s'étreignaient, restant encore sous le jour mat du rideau, comme s'ils ne voulaient pas se séparer de ce monde qu'ils faisaient à eux trois, en dehors de tout le reste. Le prince André, le premier, en s'ébouriffant les cheveux sur la gaze du rideau s'éloigna du lit.

— Oui, c'est tout ce qui me reste maintenant, prononça-t-il en soupirant.

Peu après sa réception dans la fraternité des maçons, Pierre avec le guide complet, écrit pour lui-même, de ce qu'il devait faire dans ses domaines, partit pour la province de Kiev où se trouvaient la plupart de ses serfs.

Arrivé à Kiev, Pierre appela à son bureau principal tous ses intendants et leur expliqua ses intentions et ses désirs. Il leur dit que certainement des mesures seraient prises pour l'émancipation générale des paysans, mais que d'ici là les paysans ne devaient pas être écrasés de travail, que les femmes et les enfants ne devaient pas être envoyés à la corvée, qu'il fallait aider les paysans, que les punitions devaient être verbales et non corporelles, que des hôpitaux, des hospices et des écoles devaient être construits dans chaque domaine.

Quelques-uns des intendants (certains étaient

illettrés) écoutaient effrayés, croyant saisir par ce discours que le jeune comte n'était pas content de leur gérance et de leurs déprédations.

Les autres, dès qu'ils furent débarrassés de la première impression de peur, trouvèrent amusant le balbutiement de Pierre et les paroles qu'ils n'avaient jamais entendues. Les troisièmes avaient tout simplement du plaisir à écouter parler leur maître. Les quatrièmes, les plus intelligents, de ce nombre l'intendant en chef, déduisirent de ce discours comment il fallait se conduire avec le maître pour atteindre leur but.

L'intendant en chef exprima une grande sympathie pour les idées de Pierre, mais il fit remarquer qu'outre ces réformes, il était nécessaire, en général, de s'occuper des affaires qui se trouvaient en fort mauvais état.

Malgré l'immense fortune du comte Bezoukhov, depuis que Pierre recevait, — disait-on, — cinq cent mille roubles de rente, il se sentait beaucoup moins riche que du temps du feu comte qui lui donnait dix mille roubles par an. Dans ses grandes lignes, son budget était à peu près le suivant : Au conseil de tutelle, il payait environ quatre-vingt mille roubles pour tout le domaine ; l'entretien de la villa près de Moscou, de la maison de Moscou et des princesses coûtait près de trente mille roubles ; pour les pensions, environ quinze mille, à peu près autant pour les œuvres de bien-

faisance. On envoyait à la comtesse près de cent cinquante mille roubles, et pour les dettes près de soixante-dix mille roubles d'intérêts; la construction d'une église commencée avait coûté, en ces deux ans, près de dix mille roubles; le reste, environ cent mille roubles, était dépensé, il ne savait même pas comment, et, presque chaque année, il était forcé d'emprunter. En outre, chaque année, l'intendant en chef écrivait soit à propos d'un incendie, soit sur une disette, soit sur la nécessité de faire reconstruire des bâtiments, des usines, de sorte que la première tâche qui incombait à Pierre fut celle pour quoi il avait le moins de capacité et de goût, celle des affaires.

Pierre *travaillait* chaque jour avec son intendant en chef, mais il sentait que son travail n'avancait pas du tout les affaires. Il sentait que ses occupations passaient à côté des affaires et ne les faisaient pas avancer. D'un côté l'intendant en chef exposait la situation sous le plus mauvais jour, en montrant à Pierre la nécessité de payer les dettes et d'entreprendre de nouveaux travaux avec les serfs, à quoi Pierre ne consentait pas; d'un autre côté Pierre exigeait le commencement de l'émancipation, contre quoi l'intendant exposait la nécessité péremptoire de payer les dettes du Conseil de tutelle et, par suite, l'impossibilité de la prompte réalisation de ce désir.

L'intendant ne disait pas que c'était tout à fait

impossible, il proposait, pour atteindre ce but, la vente des forêts de la province de Kostroma, celle de terres sises au bord du Volga et du domaine de Crimée. Mais, toutes ces opérations, dans la bouche de l'intendant étaient liées à un si grand nombre de procès, de délibérations, d'hypothèques, de demandes d'autorisation, etc., que Pierre s'y perdait et se contentait de dire : « Oui, oui, faites cela. »

Pierre n'avait pas ce tact pratique qui lui eût permis de se mettre seul à la besogne, c'est pourquoi il n'aimait pas ces occupations et feignait seulement de s'y intéresser devant l'intendant, et l'intendant tâchait de feindre qu'il croyait ces occupations utiles pour le maître et très gênantes pour soi...

Dans la grande ville se trouvèrent des connaissances, et des inconnus se pressaient pour se mettre en relation avec le richard nouvellement arrivé, le plus riche propriétaire de la province. Les tentations touchant la faiblesse principale de Pierre, celle qu'il avait avouée pendant son acceptation à la loge, étaient si fortes que Pierre ne pouvait s'en abstenir.

De nouveau, les journées, les semaines, les mois de la vie de Pierre passaient dans les mêmes soucis et étaient remplis par les soirées, les diners, les déjeuners, les bals, qui, comme à Pétersbourg, ne lui laissaient pas le temps de se ressaisir. Au

lieu de la nouvelle vie qu'espérait mener Pierre, il continuait la même, seulement dans un autre endroit.

Des trois buts de la maçonnerie, Pierre reconnaissait qu'il n'avait pas rempli celui qui prescrivait à chaque maçon d'être le modèle de la vie morale, et, parmi les sept vertus, deux lui manquaient complètement : les bonnes mœurs et l'amour de la mort. Il s'en consolait parce qu'il remplissait l'autre — l'amélioration du genre humain — et qu'il avait d'autres vertus : l'amour du prochain et surtout la générosité.

Au printemps de 1807, Pierre décida de retourner à Pétersbourg. En route, il avait l'intention de parcourir tous ses domaines et de se rendre compte personnellement de ce qu'on avait fait de ce qu'il avait ordonné et de la situation en laquelle se trouvaient maintenant ces gens confiés à lui par Dieu et qu'il voulait rendre heureux.

L'intendant en chef qui considérait toutes les réformes du jeune comte comme une folie désavantageuse pour lui, pour soi et pour les paysans, avait fait des concessions. En continuant à présenter l'émancipation comme une chose impossible, il donnait l'ordre de faire construire dans chaque domaine de grands bâtiments pour les écoles, les hôpitaux, les hospices, en vue de l'arrivée du maître. Il préparait partout des rencontres où la solennité et la pompe étaient exclues,

car il savait que Pierre n'aimait pas cela, mais une réception reconnaissante avec les icônes, le pain et le sel, ce qui, — il comprenait bien son maître, — devait agir sur le comte et le tromper.

Le printemps du sud, le voyage calme, rapide, en calèche viennoise, et la solitude de la route agissaient joyeusement sur Pierre. Les propriétés qu'il ne connaissait pas encore étaient toutes plus pittoresques les unes que les autres. Partout le peuple se présentait à lui heureux et plein de reconnaissance pour les bienfaits reçus. Partout on venait à sa rencontre, et bien que cela rendit Pierre confus, au fond de son âme, il se sentait joyeux. Dans un endroit, les paysans lui apportèrent le pain et le sel, l'icône de Pierre et Paul, et demandèrent la permission, en l'honneur de saint Pierre et Paul, en signe d'amour et en reconnaissance de ses bienfaits, d'élever à leurs frais un nouvel autel dans l'église. Ailleurs des femmes tenant des nourrissons vinrent à sa rencontre et le remercièrent d'avoir délivré les femmes des travaux pénibles. Dans le troisième domaine, il fut salué par le prêtre tenant la croix, entouré des enfants à qui, grâce aux faveurs du comte, il enseignait la lecture, l'écriture, la religion. Dans tous les domaines, Pierre voyait de ses propres yeux des bâtiments élevés ou en construction, tous sur le même plan : hôpitaux, écoles, hospices, qui devaient être inaugurés bientôt.

Partout, Pierre voyait, sur les livres du gérant, que les corvées étaient diminuées, et des délégations de paysans en castans bleus venaient l'en remercier.

Pierre ignorait seulement que là où on lui donnait le pain et le sel et où l'on construisait un autel au nom de saint Pierre et saint Paul, c'était un village commerçant dont la foire était le jour de la Saint-Pierre, que l'autel était commencé depuis longtemps par les riches paysans du village, par ceux qui s'étaient présentés à lui, et que les neuf dixièmes des paysans de ce village étaient dans la pire détresse.

Il ignorait que du fait qu'on avait cessé, sur son ordre, d'envoyer à la corvée les femmes-mères avec leurs nourrissons, ces mêmes femmes faisaient à la maison des travaux plus pénibles. Il ignorait que le prêtre qui l'avait rencontré avec la croix opprimait les paysans par ses exigences, que ses élèves lui étaient laissés les larmes aux yeux et que les parents devaient lui donner beaucoup d'argent pour les racheter.

Il ignorait que les bâtiments de pierre étaient construits par les paysans et augmentaient leur corvée, allégée seulement sur le papier. Il ignorait que là où l'intendant lui montrait sur le livre la diminution d'un tiers de la redevance, la corvée était augmentée de moitié. Aussi Pierre était-il enchanté de son voyage dans ses domaines et il re-

venait tout à fait à cette impression philanthropique qu'il avait en quittant Pétersbourg. Il écrivit une lettre enthousiaste au frère précepteur, comme il appelait le grand-maitre.

— « Comme c'est facile ! Comme il faut peu d'efforts pour faire beaucoup de bien, pensait Pierre, et comme nous nous en soucions peu ! »

Il était heureux de la reconnaissance qu'on lui avait témoignée, mais il avait honte en l'acceptant. Cette reconnaissance lui rappelait qu'il pouvait faire *beaucoup* plus pour ces gens simples et bons.

L'intendant en chef, un homme sot mais rusé, comprenait bien le comte, intelligent mais naïf, et voyant l'effet qu'avaient produit sur Pierre les moyens employés, il en joua comme d'un joujou et s'adressa à lui, plus résolument que jamais, en insistant sur l'impossibilité et principalement l'inutilité de l'émancipation des paysans qui se trouvaient, sans cela, tout à fait heureux.

Pierre, au fond de l'âme, consentait avec l'intendant qu'il était difficile de s'imaginer des hommes plus heureux, que Dieu seul sait ce que leur apporterait la liberté, bien que, malgré lui, Pierre insistât sur ce qu'il considérait comme juste. L'intendant promit de faire tout son possible pour amener la réalisation du désir du comte, car il savait bien que le comte ne pourrait jamais contrôler non seulement si toutes les mesures étaient prises

pour la vente des forêts et des domaines, l'amortissement au Conseil, mais qu'il était même probable qu'il ne demanderait ni ne saurait jamais comment il se faisait que les bâtimens construits restassent vides et que les paysans continuassent à donner en travail et en argent tout ce qu'ils donnaient avant, c'est-à-dire tout ce qu'ils pouvaient donner.

Pierre, qui se trouvait dans l'état d'esprit le meilleur, après son voyage au sud, réalisa son ancien désir de faire visite à son ami Bolkonski qu'il n'avait pas vu depuis déjà deux ans.

Bogoutcharovo était situé dans un pays peu joli, plat, couvert de champs et de bois de sapins et de bouleaux coupés et non coupés.

La cour des maîtres se trouvait au bout de la grand route du village, derrière un étang récemment creusé et bien plein dont les bords n'étaient pas encore recouverts d'herbe, au milieu d'une jeune forêt où se trouvaient quelques grands sapins. Elle comprenait la grange, des bâtiments de service, des écuries, des bains, un pavillon et une grande maison de pierre avec fronton cintré dont la construction n'était pas encore achevée. Un jeune jardin était planté autour de la maison. Les grilles et les portes étaient solides et

neuves. Sous l'auvent se trouvaient des pompes d'incendie et un tonneau peint en vert. Les routes étaient droites ; les ponts solides, à parapets. Tout portait le cachet de l'ordre et de la bonne exploitation. A la question : où demeure le prince ? les domestiques montrèrent le petit pavillon tout neuf bâti près de l'étang. Le vieux *diatka* (1) du prince André, Antone, aida Pierre à sortir de sa voiture, l'informa que le prince était à la maison et le conduisit dans l'antichambre petite et propre.

Pierre fut frappé de la modestie de la petite maison, bien que très propre, après ce milieu brillant dans lequel il avait vu, pour la dernière fois, son ami à Pétersbourg. Il entra rapidement dans le petit salon pas encore crépi et rempli de l'odeur de sapin, il voulut aller plus loin, mais Antone, sur la pointe des pieds, courut en avant et frappa à la porte.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? prononça une voix raide et désagréable.

— Un visiteur, répondit Antone.

— Fais attendre, — et l'on entendit le bruit d'une chaise repoussée. Pierre, à pas rapides, s'approcha de la porte et se trouva face à face avec le prince André, vieilli, qui sortait les sourcils froncés. Pierre l'enlaçait et, relevant ses lunettes, l'embrassait sur les joues et le regardait de très près.

(1) Serviteur des enfants.

— Te voilà ! Je n'attendais pas ! Très heureux, dit le prince André.

Pierre, étonné, ne disait rien ; sans détourner les yeux, il regardait son ami. Il était frappé du changement qui s'était fait en lui. Les paroles du prince André étaient aimables, le sourire se montrait sur ses lèvres et sur son visage, mais le regard était éteint, mort ; évidemment, malgré tout son désir, le prince André ne lui pouvait donner un éclat joyeux, gai.

Ce n'était pas que son ami eût maigri, pâli, vieilli, mais le regard et les petites rides sur le front, qui indiquaient une longue concentration sur une seule chose, frappaient et éloignaient Pierre jusqu'à ce qu'il y fût habitué.

A cette rencontre après une longue séparation, comme il arrive toujours, la conversation, de longtemps, ne pouvait s'établir. Ils s'interrogeaient et se répondaient brièvement sur des choses qui demandaient, ils le savaient eux-mêmes, un long entretien. Enfin la conversation commença peu à peu à s'engager sur ce qu'ils avaient dit d'abord brièvement ; sur la vie passée, les plans d'avenir, le voyage de Pierre, ses occupations, la guerre, etc. La concentration et la fatigue morale que Pierre avait remarquées dans le visage du prince André, s'exprimaient maintenant encore plus fort dans le sourire avec lequel il écoutait Pierre, surtout quand Pierre parlait avec anima-

tion et joie du passé et de l'avenir. Le prince André semblait désirer prendre part à ce qu'il disait, mais ne le pas pouvoir. Pierre comprit enfin que l'enthousiasme, les rêves, l'espoir du bonheur et du bien n'étaient pas convenables devant le prince André. Il avait honte d'exprimer toutes ses nouvelles idées maçonniques, excitées et revivifiées en lui par son dernier voyage. Il se retint; il avait peur d'être naïf. En même temps, il avait une envie irrésistible de montrer plus vite à son ami qu'il était maintenant tout à fait autre, meilleur que le Pierre qui était à Pétersbourg.

— Je ne puis vous dire combien j'ai vécu pendant ce temps. Je ne me reconnais pas moi-même.

— Oui, nous avons beaucoup, beaucoup changé, dit le prince André.

— Eh bien ! Et vous ? Quels sont vos plans ? interrogea Pierre.

— Mes plans ? mes plans ! — répéta ironiquement le prince André, comme s'il était étonné du sens de ce mot. — Et bien, comme tu vois, je bâtis. Je veux être tout à fait installé pour l'année prochaine.

Pierre fixait en silence le visage du prince André.

— Non, je demande... — dit Pierre.

Le prince André l'interrompt :

— Mais pourquoi parler de moi !... Raconte, raconte ton voyage, tout ce que tu as fait là-bas dans tes domaines ?

Pierre se mit à raconter ce qu'il avait fait dans ses domaines en tâchant de cacher le plus possible sa participation dans les améliorations qu'il avait apportées.

Plusieurs fois le prince André lui souffla à l'avance ce qu'il racontait, comme si tout ce qu'avait fait Pierre était une histoire depuis longtemps connue, et non seulement, il écoutait sans intérêt, mais il semblait avoir honte de ce que Pierre racontait.

Pierre se sentit gêné, mal à l'aise dans la société de son ami. Il se tut.

— Voilà mon ami, dit le prince André, lui aussi visiblement peiné et gêné avec son hôte. — Je suis ici au bivouac, je suis venu seulement pour regarder. Aujourd'hui, je pars chez ma sœur. Je te présenterai aux miens. Mais il me semble que tu les connais? — Il semblait occuper un hôte avec qui il n'avait rien de commun. — Nous partirons après le dîner. Et maintenant, veux-tu visiter mon domaine?

Ils sortirent et se promènèrent jusqu'au dîner en causant sur les nouvelles politiques et les connaissances communes, comme des hommes qui ont peu de commun entre eux. Avec assez d'animation et d'intérêt, le prince André parlait d'une nouvelle construction faite par lui dans le village, mais, même sur ce sujet, au milieu de la conversation, quand il décrivait à Pierre la future disposition de la maison, il s'arrêta soudain :

— Mais, cela n'a rien d'intéressant. Allons dîner, après nous partirons.

Pendant le dîner, il fut question du mariage de Pierre.

— J'ai été très étonné de l'apprendre, dit le prince André.

Pierre rougit; il rougissait toujours quand on parlait de son mariage, et dit hâtivement :

— Je vous raconterai un jour comment tout cela est arrivé. Mais vous savez, tout est fini et pour toujours.

— Pour toujours? — fit le prince André. — Rien n'arrive pour toujours.

— Mais vous savez comment tout cela s'est terminé? Vous avez entendu parler du duel.

— Ah! tu as passé par là aussi?

— La seule chose dont je remercie Dieu, c'est de n'avoir pas tué cet homme, dit Pierre.

— Pourquoi donc? Tuer un chien méchant, c'est même très bien.

— Non, tuer un homme, ce n'est pas bien. C'est injuste.

— Pourquoi injuste? répéta le prince André. Les hommes ne peuvent savoir ce qui est juste ou ne l'est pas. Les hommes s'égarent et s'égarent toujours, et surtout en ce qu'ils considèrent comme le juste et l'injuste.

— L'injuste, c'est ce qui est le mal pour un autre homme, dit Pierre, sentant avec plaisir

que pour la première fois depuis son arrivée, le prince André s'animait, commençait à parler et voulait exprimer tout ce qui l'avait fait ce qu'il était maintenant.

— Et qui t'apprend ce qui est le mal pour un autre homme? — demanda-t-il.

— Le mal? Le mal? Nous connaissons tous ce qui pour nous est le mal, — dit Pierre.

— Oui, nous le connaissons; mais ce mal que je connais pour moi-même, je ne puis le faire à un autre homme, — dit le prince André s'animant visiblement de plus en plus et désirant exprimer à Pierre ses nouvelles idées sur les choses.

Il parlait en français.

— JE NE CONNAIS, DANS LA VIE, QUE DEUX MAUX BIEN RÉELS : C'EST LE REMORDS ET LA MALADIE. IL N'EST DE BIEN QUE L'ABSENCE DE CES MAUX. Vivre pour soi, en évitant ces deux maux, voilà toute ma sagesse maintenant.

— Et l'amour du prochain et le sacrifice? — se mit à dire Pierre. — Non, je ne puis être de votre avis. Vivre seulement pour ne pas faire de mal, pour ne pas se repentir, c'est peu. J'ai vécu ainsi, j'ai vécu pour moi et j'ai perdu ma vie. C'est seulement à présent, quand je vis, ou du moins, corrigea Pierre par modestie, quand je tâche de vivre pour les autres, que j'ai compris tout le bonheur de la vie. Non, je ne suis pas d'accord avec vous, et vous-même ne pensez pas ce que vous dites.

Le prince André regardait Pierre en silence ; il sourit ironiquement :

— Voilà, tu verras ma sœur, la princesse Marie. Vous serez d'accord tous deux. Peut-être as-tu raison, pour toi, — continua-t-il après un silence, — mais chacun vit à sa guise. Toi tu as vécu pour toi, et tu dis avoir failli perdre ta vie, tu dis que tu n'as connu le bonheur que de l'instant où tu as commencé à vivre pour les autres. Et moi, j'ai éprouvé le contraire. J'ai vécu pour la gloire (qu'est-ce que la gloire ?) ; j'aimais mon prochain, je désirais faire quelque chose pour lui (je désirais ses louanges). Ainsi, moi, j'ai vécu pour les autres et j'en'ai pas failli perdre ma vie, mais je l'ai perdue tout à fait, et je me sens plus tranquille depuis que je vis pour moi seul.

— Mais comment vivre pour soi seul ? — demanda Pierre en s'enflammant. — Et le fils ? la sœur ? le père ?

— Mais c'est toujours moi-même. Ce ne sont pas les autres. Mais les autres, LE PROCHAIN, comme vous l'appellez avec la princesse Marie, c'est la principale source de l'erreur et du mal. Le prochain, c'est les paysans de Kiev à qui tu veux faire le bien.

Il regarda Pierre d'un regard ironique et provocant.

— Vous plaisantez, — dit Pierre s'animant de plus en plus. — Quels peuvent être l'erreur et le

mal en ce que j'aie désiré (j'ai fait très peu et très mal, mais j'ai désiré faire le bien et j'ai fait cependant quelque chose;) quel peut être le mal que les malheureux hommes, nos paysans, des hommes comme nous, qui vivent et meurent sans autre conception de Dieu et de la vérité que les rites et les prières insensées qu'ils apprennent, que la croyance consolante en la vie future, aux récompenses, aux consolations, quel mal et quelle erreur y a-t-il à ce que des hommes meurent de maladie, sans aide, quand il est si facile de les secourir matériellement, si je leur donne des hôpitaux et des asiles de vieillards? Et n'est-ce pas un bien sensible et indiscutable, si je donne du repos aux paysans, aux femmes avec leurs enfants qui n'ont pas de repos jour et nuit? — fit Pierre hâtivement et en zézayant. — Mal et peu, mais j'ai fait quelque chose, et non seulement rien ne me dissuadera que j'ai bien agi, mais même rien ne me dissuadera que vous ne le jugez pas ainsi. Le principal, — continua Pierre, — et ce dont je suis sûr, c'est que le plaisir de faire le bien est l'unique bonheur de la vie.

— Oui, si l'on pose la question comme ça, c'est autre chose, — dit le prince André. — Je construis une maison, plante un jardin, toi tu bâtis des hospices, l'un et l'autre peuvent servir de passe-temps. Mais quel est au juste ce qui est le bien? Laisse juge celui qui sait tout et non pas nous.

— Eh bien, tu veux discuter ? Allons-y.

Ils sortirent de table et s'assirent sur le perron, qui tenait lieu de balcon.

— Eh bien, discutons, commença le prince André. Tu dis les écoles, continua-t-il en comptant sur ses doigts, l'enseignement, etc., c'est-à-dire que tu veux le sortir — il désigna un moujik qui passait devant eux et ôtait son chapeau — de son état bestial et lui donner des besoins moraux, et il me semble que le seul bonheur possible est celui de l'animal, et tu veux l'en priver. Je l'envie et tu veux *le faire moi*, mais sans lui donner mes moyens. Autre chose. Tu dis : faciliter son travail et, selon moi, le travail physique est pour lui un besoin, la même condition de son existence que pour toi et moi la pensée. Tu ne peux pas ne pas penser. Je m'endors à trois heures du matin, diverses pensées me viennent et je ne puis m'endormir. Je me retourne. Je ne dors pas jusqu'au matin parce que je pense et ne peux pas ne pas penser, de même qu'il ne peut pas ne pas labourer, ne pas faucher, autrement, il ira au cabaret ou tombera malade. De même que je ne supporterais pas son dur travail physique et mourrais au bout d'une semaine, lui de même ne supporterait pas mon oisiveté physique, il grossirait et mourrait. Troisièmement, qu'as-tu dit encore ? (Le prince André plia le troisième doigt). Ah oui ! les hôpitaux, les remèdes. Il a l'apoplexie, il va mou-

rir, et toi tu le soignes, tu le guéris; il sera infirme pendant dix ans, un fardeau pour tout le monde. Il vaudrait beaucoup mieux pour lui de mourir; d'autres naissent et il y en a tant! Si tu regrettais d'avoir un ouvrier de moins, c'est ainsi que je regarde, mais non, tu le soignes par amour du prochain. Et cela ne lui est point nécessaire. Ensuite, pourquoi t'imagines-tu que la médecine a jamais guéri quelqu'un? Tué, oui! — fit-il en fronçant avec colère les sourcils et se détournant de Pierre.

Le prince André exprimait ces pensées avec tant de clarté et de netteté, qu'on voyait qu'il y avait réfléchi maintes fois, et il parlait volontiers en hâte, comme un homme qui n'a pas causé depuis longtemps. Son regard s'animait en proportion du pessimisme de ses raisonnements.

— Ah! c'est terrible! terrible! — dit Pierre. — Je ne comprends pas comment on peut vivre avec des idées pareilles. J'ai eu aussi de pareils moments. C'était récemment, à Moscou, en route; mais je tombai alors à un tel degré que je ne vivais pas, tout était vilain en moi, principalement moi-même. Je ne mangeais plus, ne me lavais plus... Eh bien, et vous, comment?

— Pourquoi ne pas se laver?... ce n'est pas propre. Au contraire, il faut tâcher de faire sa vie la plus agréable possible. Je vis, je n'en suis pas coupable, alors je dois vivre le mieux possible jusqu'à la mort, sans gêner personne.

— Mais qui est-ce qui vous pousse à de pareilles idées ? Vous voulez donc rester assis sans vous mouvoir, sans rien entreprendre...

— La vie ne laisse pas tranquille. Je serais content de ne rien faire, mais voilà, d'un côté la noblesse du pays m'a fait l'honneur de m'élire son chef, j'ai eu peine à m'en débarrasser. Ils ne pouvaient comprendre que je n'ai pas en moi ce qui est nécessaire : il n'y a pas cette banalité, cette bonhomie nécessaires pour cela. Ensuite, il m'a fallu construire cette maison, pour avoir un coin où être tranquille. Maintenant, c'est la milice.

— Pourquoi ne servez-vous pas dans l'armée ?

— Après Austerlitz, non, merci, répondit le prince André d'un air sombre. Je me suis donné la parole de ne pas servir dans l'armée active russe je ne servirai pas ; et même si Bonaparte était ici, à Smolensk et menaçait Lissia Gorï, je ne servirais pas dans l'armée russe. Eh bien, je te disais, — continua le prince André en se calmant, — maintenant on recrute la milice, mon père est chef de la troisième région et le seul moyen de me débarrasser du service, c'est d'être auprès de lui.

— Alors, vous servez ?

— Je sers.

Il se tut un moment.

— Alors, pourquoi servez-vous ?

— Voici. Mon père est un des hommes les plus remarquables de son siècle. Mais il devient vieux,

il n'est pas méchant, mais d'un caractère trop vif. Il est terrible par son habitude de pouvoir illimité et surtout maintenant, avec ce pouvoir de chef de milice que lui a octroyé l'Empereur. Il y a deux semaines, si j'avais tardé de deux heures, il aurait pendu un greffier à Ukhnov, — fit le prince André avec un sourire. — Alors je sers, parce que sauf moi, personne n'a d'influence sur mon père, et parfois je lui évite un acte qui, après, le tourmenterait beaucoup.

— Ah ! eh bien ! vous voyez !

— Oui, MAIS CE N'EST PAS COMME VOUS L'ENTENDEZ, continua le prince André. — Je ne désire pas le moindre bien, je n'en désirais pas à cette canaille de greffier qui avait volé des bottes aux miliciens, j'aurais même été content de le voir pendre, mais je plaignais mon père, c'est-à-dire moi-même.

Le prince André s'animait de plus en plus. Ses yeux brillaient fiévreusement pendant qu'il tâchait de prouver à Pierre que dans ses actes il n'y avait jamais le désir de faire le bien du prochain.

— Eh bien ! Voilà, tu veux affranchir les paysans, c'est très bien, mais pas pour toi (je pense que tu n'as fouetté à mort personne, ni déporté personne en Sibérie) et encore moins pour les paysans. Et même si l'on bat les paysans, si on les fouette, si on les envoie en Sibérie, je pense que ce n'est pas pire pour eux. En Sibérie ils mènent la même vie bestiale : les cicatrices sur le corps guérissent et ils sont

aussi heureux qu'auparavant. Mais c'est nécessaire pour ces hommes qui périssent moralement, qui se repentent, mais étouffent le repentir et s'abrutissent de ce fait qu'ils ont la possibilité de supplicier justement et injustement. Voilà qui je plains, et pour qui je désirerais émanciper les paysans. Tu n'en as peut-être pas vu, et moi j'ai vu de braves gens, élevés dans la tradition du pouvoir illimité, et qui, avec les années, deviennent plus cruels et grossiers, le savent, mais ne peuvent se retenir et sont de plus en plus malheureux.

Le prince André dit cela avec tant de conviction que Pierre pensa malgré lui que ses idées lui étaient inspirées par son père. Il ne répondit rien.

— Alors voilà qui je plains : la dignité humaine, la tranquillité et la pureté de la conscience, et non leurs dos et leurs fronts, qui, on a beau les fouetter ou les raser, restent toujours les mêmes dos et fronts.

— Non, non, mille fois non. Je ne serai jamais de votre avis, — dit Pierre.

Le soir, le prince André et Pierre s'installèrent dans la calèche et partirent à Lissia Gori. Le prince André regardait Pierre, et, de temps en temps, interrompait le silence par des paroles qui prouvaient sa bonne humeur.

En lui montrant les champs, il lui parlait de ses perfectionnements agricoles.

Pierre, sombre, ne répondait que par monosyllabes et semblait plongé dans ses pensées. Pierre pensait que le prince André était malheureux, qu'il était dans l'erreur, qu'il ne connaissait pas la vraie lumière et que lui, Pierre, devait lui venir en aide, l'éclairer, le relever. Mais dès que Pierre se demandait comment faire et que dire, il sentait que le prince André, d'un mot, d'un argument, détruirait toute sa doctrine, et il avait peur de commencer. Il avait peur qu'on pût railler sa chose sacrée, favorite.

— Non, pourquoi pensez-vous ainsi? Vous ne devez pas penser ainsi, — commença Pierre, tout à coup, en baissant la tête et prenant l'attitude d'un bœuf qui se prépare à frapper des cornes.

— A quel propos? — demanda Bolkonski étonné.

— Sur la vie, sur la destinée de l'homme. Cela ne peut être. Autrefois j'ai pensé comme vous, mais j'ai été sauvé. Savez-vous par qui? Par la maçonnerie. Non, ne riez pas. La maçonnerie n'est pas une secte religieuse de rites, comme je le pensais, c'est l'expression unique, parfaite, des côtés les meilleurs, des côtés éternels de l'humanité.

Et il se mit à exposer au prince André la maçonnerie telle qu'il la comprenait.

Il disait que la maçonnerie c'est la doctrine du Christ débarrassée des entraves de l'État et de la religion, la doctrine de l'égalité, de la fraternité, de l'amour.

— Seule notre sainte fraternité a un sens réel dans la vie. Tout le reste n'est que rêve. Comprenez donc, mon ami, qu'en dehors de cette union tout n'est que mensonge et tromperie, et je suis d'accord avec vous que pour un homme intelligent et bon il ne reste qu'à faire comme vous : finir sa vie en s'efforçant seulement de ne pas nuire aux autres. Mais adoptez nos convictions fondamentales, entrez dans notre fraternité, laissez-nous vous guider et vous vous sentirez être immédiatement, comme je l'ai senti, un anneau de la chaîne infinie dont

le commencement disparaît dans les cieux.

Le prince André, silencieux, regardait devant lui en écoutant Pierre. Plusieurs fois, n'ayant pas bien entendu à cause du bruit de la voiture, il fit répéter Pierre. A l'éclat particulier qui s'allumait dans les yeux du prince André et à son silence, Pierre voyait que ses paroles n'étaient pas perdues, que le prince André ne les interromprait pas, n'en rirait pas.

Ils étaient près de la rivière grossie qu'il fallait passer à bac. Pendant qu'on arrangeait la voiture et les chevaux, ils passèrent sur le bac.

Le prince André appuyé sur la rampe regardait en silence les bords submergés qui brillaient au soleil couchant.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Pourquoi ne dites-vous rien ? fit Pierre.

— Qu'est-ce que je pense ? Je t'écoute. Tout cela c'est bien ; tu dis : Entre dans notre fraternité et nous te montrerons le but de la vie et la destinée de l'homme et les lois qui dirigent le monde. Mais qui nous, des hommes ? Pourquoi donc savez-vous tout ? Pourquoi moi seul ne vois-je pas ce que vous voyez ? Vous voyez sur la terre le royaume du bien, de la vérité, moi je ne le vois pas...

Pierre l'interrompt :

— Croyez-vous à la vie future ?

— La vie future ! — répéta le prince André.

Mais Pierre ne lui laissa pas le temps de ré-

pondre, prenant cette répétition pour une réponse négative, d'autant plus qu'il connaissait l'athéisme que manifestait autrefois le prince André.

— Vous dites que vous ne voyez pas sur la terre le royaume du bon et de la vérité. Moi non plus je ne le voyais pas et on ne peut pas le voir si on regarde notre vie comme la fin de tout. Sur la terre, précisément sur cette terre (Pierre montrait les champs), il n'y a pas de vérité, tout est mensonge et mal. Mais dans le monde, dans tout le monde, il y a le royaume de la vérité, nous sommes en ce moment les enfants de la terre et éternellement les enfants du monde. Est-ce que je ne sens pas dans mon âme que je fais partie de ce tout énorme, harmonieux? Est-ce que je ne sens pas que dans cette innombrable quantité d'êtres, où se manifeste la divinité, la force supérieure si vous voulez, je suis un anneau, un degré des êtres inférieurs aux êtres supérieurs. Si je vois clairement cette échelle qui mène de la plante à l'homme, pourquoi donc supposerais-je que cette échelle se termine avec moi et ne mène pas plus loin? Je sens que non seulement je ne puis pas disparaître, — rien au monde ne disparaît — mais que je fus et serai toujours. Je sens qu'outre moi, au-dessus de moi, vivent des esprits et que dans ce monde il y a la vérité.

— Oui, c'est la doctrine d'Herder, — dit le prince André. — Ce n'est pas elle qui me convaincra. La

vie et la mort, voilà ce qui me convainc. Ce fait de voir qu'une créature chère, liée à toi, envers qui tu étais coupable et espérais te justifier (la voix du prince André tremblait et il se détourna), de voir tout à coup cette créature souffrir, se plaindre et cesser d'exister... Pourquoi? Il n'est pas possible qu'il n'y ait pas de réponse! Je crois qu'il y a une réponse... Et voilà ce qui me convainc, voilà ce qui m'a convaincu, — dit le prince André.

— Oui, oui, mais n'est-ce pas la même chose que ce que je dis? — fit Pierre.

— Non. Je dis seulement que ce ne sont pas les raisonnements qui convainquent de la nécessité d'une vie future, mais ce fait : quand on marche avec quelqu'un, la main dans la main, et que tout à coup cette personne disparaît *là, dans le néant*, tu t'arrêtes toi-même devant cet abîme et y regardes... Et j'ai regardé...

— Eh bien! Alors, vous savez que *là-bas* existe, que *là-bas* il y a *quelqu'un*. *Là-bas* c'est la vie future, et *quelqu'un* c'est Dieu.

Le prince André ne répondit pas. La calèche et les chevaux étaient depuis longtemps à l'autre bord, déjà attelés; le soleil avait déjà disparu à moitié, la gelée du soir couvrait les mares près du passage, mais Pierre et André, à l'étonnement des valets, des cochers et des passeurs, étaient encore sur le bac et causaient.

— S'il y a Dieu et la vie future, alors il y a la

pondre, prenant cette répétition pour une réponse négative, d'autant plus qu'il connaissait l'athéisme que manifestait autrefois le prince André.

— Vous dites que vous ne voyez pas sur la terre le royaume du bon et de la vérité. Moi non plus je ne le voyais pas et on ne peut pas le voir si on regarde notre vie comme la fin de tout. Sur la terre, précisément sur cette terre (Pierre montrait les champs), il n'y a pas de vérité, tout est mensonge et mal. Mais dans le monde, dans tout le monde, il y a le royaume de la vérité, nous sommes en ce moment les enfants de la terre et éternellement les enfants du monde. Est-ce que je ne sens pas dans mon âme que je fais partie de ce tout énorme, harmonieux? Est-ce que je ne sens pas que dans cette innombrable quantité d'êtres, où se manifeste la divinité, la force supérieure si vous voulez, je suis un anneau, un degré des êtres inférieurs aux êtres supérieurs. Si je vois clairement cette échelle qui mène de la plante à l'homme, pourquoi donc supposerais-je que cette échelle se termine avec moi et ne mène pas plus loin? Je sens que non seulement je ne puis pas disparaître, — rien au monde ne disparaît — mais que je fus et serai toujours. Je sens qu'outre moi, au-dessus de moi, vivent des esprits et que dans ce monde il y a la vérité.

— Oui, c'est la doctrine d'Herder, — dit le prince André. — Ce n'est pas elle qui me convaincra. La

vie et la mort, voilà ce qui me convainc. Ce fait de voir qu'une créature chère, liée à toi, envers qui tu étais coupable et espérais te justifier (la voix du prince André tremblait et il se détourna), de voir tout à coup cette créature souffrir, se plaindre et cesser d'exister... Pourquoi? Il n'est pas possible qu'il n'y ait pas de réponse! Je crois qu'il y a une réponse... Et voilà ce qui me convainc, voilà ce qui m'a convaincu, — dit le prince André.

— Oui, oui, mais n'est-ce pas la même chose que ce que je dis? — fit Pierre.

— Non. Je dis seulement que ce ne sont pas les raisonnements qui convainquent de la nécessité d'une vie future, mais ce fait : quand on marche avec quelqu'un, la main dans la main, et que tout à coup cette personne disparaît *là, dans le néant*, tu t'arrêtes toi-même devant cet abîme et y regardes... Et j'ai regardé...

— Eh bien! Alors, vous savez que *là-bas* existe, que *là-bas* il y a *quelqu'un*. *Là-bas* c'est la vie future, et *quelqu'un* c'est Dieu.

Le prince André ne répondit pas. La calèche et les chevaux étaient depuis longtemps à l'autre bord, déjà attelés; le soleil avait déjà disparu à moitié, la gelée du soir couvrait les mares près du passage, mais Pierre et André, à l'étonnement des valets, des cochers et des passeurs, étaient encore sur le bac et causaient.

— S'il y a Dieu et la vie future, alors il y a la Tolstoï. — VIII. — *Guerre et Paix.* — II. 28

vérité et la vertu, et le bonheur suprême de l'homme consiste à aspirer à les atteindre. Il faut vivre, aimer, croire que nous ne vivrons pas uniquement, comme maintenant, sur un petit espace de terre, mais que nous vivons et vivrons éternellement, là-bas, dans le tout, (il montra le ciel.)

Le prince André, debout, appuyé sur la rampe du bac, écoutait Pierre, et, sans détacher ses yeux, regardait les reflets rouges du soleil sur le bord submergé bleuâtre.

Pierre se tut. Il faisait tout à fait calme. Depuis longtemps le bac était près du bord et seules les ondes du courant avec un faible clapotis frappaient le fond du bac. Il semblait au prince André que le clapotis des ondes accompagnait les paroles de Pierre : « C'est vrai, crois ».

Le prince André soupira, et, d'un regard rayonnant, enfantin, doux, il regarda le visage rouge d'enthousiasme de Pierre, toujours timide devant son imposant ami.

— Oui, si c'était ainsi... — dit-il. — Mais, partons, ajouta le prince André, et, en sortant du bac il regarda le ciel que lui montrait Pierre et, pour la première fois depuis Austerlitz, il vit ce ciel haut, infini, qu'il avait vu quand il gisait sur le champ d'Austerlitz. Quelque chose depuis longtemps endormi, quelque chose de meilleur, qui était en lui s'éveilla tout à coup, joyeux et jeune, en son âme. Ce sentiment disparut dès que le prince André re-

prit les conditions habituelles de la vie, mais il savait que ce sentiment, qu'il ne pouvait développer, vivait en lui.

Cette rencontre avec Pierre fut pour le prince André l'époque à dater de laquelle, malgré la même vie extérieure, une vie intérieure nouvelle commença pour lui.

XIII

Il faisait déjà sombre quand le prince André et Pierre s'arrêtèrent au perron principal de la maison de Lissia Gorï.

Comme ils arrivaient, le prince André, avec un sourire, fit remarquer à Pierre le branle-bas qui se produisait au perron de service. Une petite vieille voûtée, un sac sur le dos, et un homme, pas très grand, en habit noir et aux longs cheveux, en apercevant la voiture qui entrait, s'enfuirent dans la porte cochère. Deux femmes coururent les rejoindre et tous les quatre se retournant vers la voiture, effrayés, disparurent par l'escalier de service.

— Ce sont les pèlerins de Macha, — dit le prince André. — Ils ont pensé que c'était mon père. C'est la seule chose en quoi elle ne lui obéit pas : il ordonne de chasser les pèlerins et elle les recoit.

— Qu'est-ce que c'est que ces pèlerins ? demanda Pierre.

Le prince André n'eut pas le temps de lui répondre. Les domestiques venaient à sa rencontre, il les interrogea sur le vieux prince. Où était-il et quand l'attendait-on ? Le vieux prince était encore en ville et on l'attendait d'un moment à l'autre.

Le prince André conduisit Pierre dans l'appartement, toujours bien installé, qui lui était réservé dans la maison de son père, et lui-même alla dans la chambre d'enfant.

— Allons chez ma sœur, dit le prince André quand il revint vers Pierre, je ne l'ai pas encore vue. Elle se cache maintenant et reste avec ses pèlerins. C'est bien, elle sera confuse et tu verras les hommes de Dieu. C'EST CURIEUX, MA PAROLE.

— QU'EST-CE QUE C'EST QUE les hommes de Dieu ?

— Voilà... tu verras.

La princesse Marie, en effet, rougit et devint confuse quand ils entrèrent chez elle. Dans sa gentille chambre, où une veilleuse brûlait devant les icônes, sur le divan, devant le samovar, était assis près d'elle un jeune garçon au nez et aux cheveux longs, en habit de moine. Sur une chaise près d'elle était assise une vieille femme maigre, avec une expression douce et enfantine sur son visage ridé,

— ANDRÉ, POURQUOI NE PAS M'AVOIR PRÉVENUE ? fit-elle avec un doux reproche en se mettant devant

ses pèlerins comme une poule devant ses poussins.

— CHARMÉE DE VOUS VOIR. JE SUIS TRÈS CONTENTE DE VOUS VOIR, dit-elle à Pierre quand il lui baisa la main.

Elle l'avait connu encore enfant, et maintenant, son amitié avec André, son malheur avec sa femme et surtout son visage bon et simple la disposaient en sa faveur. Elle le regardait de ses beaux yeux rayonnants, et semblait dire : « Je vous aime beaucoup, mais je vous prie de ne pas rire *des miens*. »

Après avoir échangé les premières phrases de salut ils s'assirent.

— Ah ! Ivanouchka aussi est là, dit le prince André, en désignant avec un sourire le jeune pèlerin.

— ANDRÉ ! fit la princesse Marie d'un ton suppliant.

— IL FAUT QUE VOUS SACHIEZ QUE C'EST UNE FEMME, dit André à Pierre.

— ANDRÉ ! AU NOM DE DIEU, répéta la princesse Marie.

On voyait que les moqueries du prince André envers les pèlerins et la défense vaine de ceux-ci par la princesse Marie étaient une habitude entre le frère et la sœur.

— Mais, ma bonne amie, vous devriez au contraire m'être reconnaissante de ce que j'explique à Pierre votre intimité avec ce jeune homme, dit le prince André.

— Vraiment ? fit Pierre avec curiosité et sérieusement, (ce dont la princesse Marie lui était surtout reconnaissante), en regardant à travers ses lunettes le visage d'Ivanouchka, qui, ayant compris qu'on parlait de lui, les regardait tous d'un air rusé.

C'est en vain que la princesse Marie était gênée pour les siens. Ils n'étaient pas du tout intimidés. La vieille, les yeux baissés, regardait de côté les nouveaux venus ; elle avait retourné la tasse sur la soucoupe, mis de côté un petit morceau de sucre rongé, et était assise, tranquille et immobile dans sa chaise, attendant qu'on lui offrit encore du thé. Ivanouchka buvait dans la soucoupe et d'un œil rusé, féminin, regardait en dessous les jeunes gens.

— Tu es allée à Kiev ? demanda le prince André à la vieille.

— J'y étais, mon père, répondit la vieille bayarde. Juste pour Noël j'ai eu le bonheur de communier auprès des saintes reliques, et maintenant je viens de Koliazine, mon père. Il y a eu un grand miracle là-bas.

— Eh quoi ! Ivanouchka est avec toi ?

— Je vais de mon côté, c'est seulement à Iouk-novo que nous nous sommes rencontrés avec Pélagéouchka, fit Ivanouchka en tâchant de parler à voix basse.

Pélagéouchka interrompit sa camarade, elle désirait évidemment raconter ce qu'elle avait vu.

— A Koliazine, mon père, il y a eu un grand miracle.

— Quoi? de nouvelles reliques? demanda le prince André.

— Laisse, André, dit la princesse Marie. Ne raconte pas Pélagéouchka.

— Non, que dis-tu, ma mère, pourquoi ne pas raconter? Je l'aime. Il est bon. C'est mon bienfaiteur envoyé par Dieu. Il m'a donné dix roubles, je m'en souviens. Quand j'étais à Kiev, Kirucha l'innocent, c'est un vrai homme de Dieu, hiver comme été il marche pieds nus, m'a dit : pourquoi ne vas-tu pas où il faut? Va à Koliazine, là-bas il y a une icône miraculeuse, la Vierge-Mère s'est montrée. J'ai dit adieu aux saints et suis partie...

Tous se taisaient; la pèlerine parlait seule, d'une voix monotone, en aspirant.

— Je suis venue, mon père, le peuple me dit : Un grand miracle s'est produit; le saint Chrème coule de la joue de la sainte Vierge-Mère.

— Bon, bon. Tu raconteras après, fit en rougissant la princesse Marie.

— Permettez-moi de l'interroger? dit Pierre. Est-ce que tu l'as vu toi-même?

— Comment donc, père, sans doute, je l'ai vu moi-même. La lueur brille sur le visage comme la lumière du ciel, et tombe goutte à goutte de la joue de la sainte Mère...

— Mais c'est une supercherie! fit naïvement

Pierre qui écoutait attentivement la pèlerine.

— Ah! père! que dis-tu? exclama avec effroi Pélagéouchka en se tournant vers la princesse pour lui demander aide.

— On trompe le peuple comme ça? répéta-t-il.

— Seigneur Jésus-Christ! fit la pèlerine en se signant. Ne dis pas ça, mon père. Un général qui ne craignait pas Dieu, dit une fois : « Les moines mentent », et au même moment il est devenu aveugle. En rêve il vit la sainte Vierge de Petchersk qui s'avancait vers lui et lui dit : « Crois en moi, je te guérirai. » Et voilà qu'il se met à demander : « Amenez-moi, amenez-moi près d'elle. » — Ça c'est la vérité, je l'ai vu moi-même. On a conduit l'aveugle tout droit chez elle. Il s'approche, tombe à genoux et dit : « Guéris-moi et je te donnerai ce que le tzar m'a octroyé. » Je l'ai vu moi-même, père, une étoile est incrustée en elle. Et voilà, il a commencé à voir! C'est un péché de parler ainsi, Dieu punira, dit-elle à Pierre d'un ton doctrinal.

— Et comment l'étoile est-elle entrée dans l'icône? — demanda Pierre.

— Quoi! n'avez-vous pas promu la sainte Vierge au grade de général? dit en souriant le prince André.

Pélagéouchka pâlit soudain, et frappant des mains :

— Père, père, c'est un péché. Tu as un fils!

Elle se mit à parler, de rouge devenant toute pâle.

— Père, qu'as-tu dit ? Dieu te pardonne !

Elle se signa : — Dieu, pardonne-lui ! Petite mère, qu'est-ce donc ? s'adressa-t-elle à la princesse Marie.

Elle se leva, et presque pleurant se mit à préparer son sac. Elle était visiblement horrifiée et honteuse de recevoir des bienfaits dans une maison où l'on pouvait tenir de tels propos et elle regrettait d'être obligée, désormais, de s'en priver.

— Mais quel plaisir avez-vous ? Pourquoi êtes-vous venus chez moi ? dit la princesse Marie.

— Non, Pélagéouchka, je plaisante — dit Pierre. — PRINCESSE, MA PAROLE, JE N'AI PAS VOULU L'OFFENSER. J'ai parlé comme ça. Ne fais pas attention, je plaisante, — dit-il en souriant timidement et désirant réparer sa faute.

— C'est moi seul, et lui plaisante, seulement.

Pélagéouchka s'arrêta méfiante, mais dans le visage de Pierre il y avait tant de franchise et de repentir, le prince André regardait si timidement, tantôt Pélagéouchka, tantôt Pierre, que, peu à peu, elle se calma.

XIV

La pèlerine se rassurait et, ramenée à la conversation, elle parlait longuement du père Amphiloché, dont la vie était si sainte que sa main répandait l'odeur du saint Chrême, des moines qu'elle avait rencontrés pendant son dernier pèlerinage à Kiev, et qui lui avaient remis les clefs des souterrains, où, ne prenant qu'un seul biscuit, elle était restée deux jours avec les reliques des saints. « Je prie l'un, ensuite je vais à un autre. Je dors. Je vais de nouveau apposer le baiser, et c'est un tel silence, petite mère, un tel bien-être, qu'on ne pense pas à sortir dans le monde. »

Pierre l'écoutait attentivement et sérieusement. Le prince André sortit de la chambre. Laissant les gens de Dieu finir leur thé, la princesse Marie le suivit et emmena Pierre au salon.

— Vous êtes très bon, — lui dit-elle.

— Ah ! vraiment. Je ne pensais pas l'offenser. Je comprends si bien et j'apprécie tant ces sentiments.

La princesse Marie le regarda en silence et sourit tendrement.

— Je vous connais depuis longtemps et vous aime comme un frère, — dit-elle. — Comment avez-vous trouvé André ? fit-elle hâtivement sans lui laisser le temps de répondre à ses paroles amicales. Il m'inquiète beaucoup. Sa santé, cet hiver, est meilleure, mais au printemps dernier sa blessure s'est rouverte, et le docteur dit qu'il doit partir se soigner. Et je crains beaucoup pour lui, moralement. Il n'a pas un caractère comme nous, femmes, pour souffrir et pleurer sa douleur. Il la porte en soi. Aujourd'hui il est gai et animé, mais c'est votre présence qui le remonte. Il est rarement comme aujourd'hui. Si vous pouviez le convaincre d'aller à l'étranger ! Il lui faut l'activité et cette vie régulière, douce, le perd. Les autres ne s'en aperçoivent pas, mais moi je le vois.

A dix heures les valets se précipitèrent au perron en entendant les clochettes de la voiture du vieux prince. Le prince André et Pierre sortirent aussi sur le perron.

— Qui est-ce ? demanda le vieux prince quand il sortit de la voiture et aperçut Pierre.

— Ah ! très heureux ? Embrasse-moi ! — dit-il en reconnaissant le jeune homme.

Le vieux prince était de bonne humeur et reçut bien Pierre.

Avant le souper, le prince André, en retournant au cabinet de son père, le trouva en chaude discussion avec Pierre. Pierre prouvait qu'un temps viendrait où il n'y aurait plus de guerre. Le vieux prince se moquait, mais discutait sans se fâcher.

— Laisse couler le sang des veines, mets-y de l'eau, et alors il n'y aura plus de guerres. Des racontars de femmes, des racontars de femmes — ajoutait-il ; mais, néanmoins il frappait amicalement l'épaule de Pierre et s'approchait de la table près de laquelle le prince André, qui évidemment ne désirait pas entrer en conversation, feuilletait les papiers apportés de la ville par le prince. Le vieux prince s'approcha de lui et commença à parler des affaires.

— Le maréchal de la noblesse, le comte Rostov, n'a pas fourni la moitié des hommes. Il est venu à la ville et pensait m'inviter à dîner. Je lui en ai donné un dîner... Tiens, regarde ce papier...

— Eh bien, mon cher ! — fit le prince Nicolas Andréiévitich à son fils, en tapant sur l'épaule de Pierre, — ton ami est un brave garçon, je l'aime ! Il m'excite. Il y a des gens qui disent de sages paroles et qu'on n'a pas le désir d'écouter, et lui, il dit des bêtises et m'emballe, moi, vieillard. Eh bien ! Allez, allez, peut-être viendrai-je souper avec vous. Je

discuterai encore. Aimé ma sotte, la princesse Marie, cria-t-il à Pierre, à travers la porte.

Pierre, maintenant seulement, à Lissia Gorï, appréciait toute la force et le charme de son amitié avec le prince André. Ce charme ne s'exprimait pas tant dans les relations envers lui-même que dans celles envers les parents et les familiers. Pierre se sentait tout à coup un vieil ami du vieux et sévère prince et de la douce et timide princesse Marie, bien qu'il les connût à peine. Tous l'aimaient déjà. Non seulement la princesse Marie, séduite, par sa douceur envers les pèlerines le regardait de ses yeux les plus brillants, mais même le petit prince Nicolas, comme l'appelait le grand-père, souriait à Pierre et venait dans ses bras. Mikhaël Ivanitch et mademoiselle Bourienne le regardaient avec un sourire joyeux pendant qu'il causait au vieux prince.

Le vieux prince vint souper. Evidemment c'était pour Pierre. Pendant les deux jours que Pierre demeura à Lissia Gorï, il resta très affectueux avec lui et l'invita à venir chez lui.

Après le départ de Pierre, quand tous les membres de la famille se trouvèrent réunis et se mirent à le juger, comme il arrive toujours après le départ d'un nouvel hôte, chose rare, tous dirent du bien de lui.

XV

Quand Rostov rentra de congé, il sentit, pour la première fois, combien étaient forts en lui ses liens avec Denissov et tout le régiment.

En s'approchant du régiment, il éprouvait le même sentiment qu'en s'approchant de sa maison de la rue Povarskaïa. Quand il aperçut le premier hussard de son régiment en uniforme déboutonné, quand il reconnut le roux Dementiev et aperçut le piquet de chevaux bais, quand Lavrouchka cria joyeusement à son maître : « Le Comte est arrivé ! » et que Denissov, ébouriffé, qui dormait sur son lit, accourut de la cabane, l'enlâça, et que les officiers se réunirent autour de lui, Rostov éprouva le sentiment qu'il avait éprouvé quand la mère, le père et les sœurs l'embrassaient, et des larmes de joie dans la gorge l'empêchaient de parler. Le régiment était aussi une maison, et une maison agréable et chère comme celle des parents.

Après s'être présenté au chef du régiment, avoir reçu son ancien escadron, être allé au service et au fourrage, être entré dans les petits intérêts du régiment, quand il se sentit privé de liberté et fondu dans un cadre étroit, immuable, Rostov éprouva ce même calme qu'il sentait sous le toit paternel, ce même réconfort et cette même conscience d'être ici à sa place comme à la maison familiale.

Il n'y avait pas tout ce désordre du monde libre, où il ne se trouvait pas de place et se trompait dans son choix. Il n'y avait pas Sonia avec qui il fallait ou non s'expliquer... Il n'était pas possible d'aller là-bas ou non; il n'y avait pas ces vingt-quatre heures par jour qu'on pouvait employer de façons diverses; il n'y avait pas cette foule d'hommes parmi lesquels tous étaient également indifférents; il n'y avait pas ces relations d'argent, imprécises, avec son père; il n'y avait pas le souvenir de la terrible perte avec Dolokhov! Ici, au régiment, tout était simple et clair. Tout le monde était partagé en deux sections inégales : l'une, notre régiment de Pavlograd; l'autre, tout le reste. Et personne n'avait rien à voir avec ce reste. Dans le régiment tout était connu. Qui est le lieutenant, qui le capitaine, qui est bon, qui est mauvais, et, en particulier, qui est un bon camarade, qui en est un mauvais. Le vivandier fait crédit; on reçoit tous les quatre mois la solde; il n'y a rien à inventer ou à choisir, il n'y a qu'à s'abstenir de

ce qui est jugé mauvais dans le régiment de Pavlograd ; est-on envoyé, il faut faire tout ce qui est nettement et clairement ordonné, et tout va bien.

Quand Rostov se retrouva dans ces conditions définies de la vie du régiment, il éprouva une satisfaction et un plaisir semblables à ceux qu'éprouve un homme fatigué qui prend du repos. La vie du régiment était d'autant plus agréable à Rostov qu'après sa perte avec Dolokhov (acte que malgré toutes les consolations de ses parents, il ne pouvait se pardonner) il se décidait à servir, non comme auparavant, mais, pour effacer cette faute, à servir bien et à être bon et admiré de ses camarades et de ses chefs, c'est-à-dire être un brave homme, ce qui était si difficile *dans le monde* et si facile au régiment.

Rostov, depuis sa perte au jeu, avait décidé qu'en cinq ans il rembourserait sa dette aux parents. On lui envoyait dix mille roubles par an, il décidait de n'en dépenser que deux mille et de laisser le reste à ses parents pour payer sa dette.

Notre armée, après plusieurs retraites, attaques et batailles près de Pultousk, Pressisch-Eylau, se concentrait près de Bartenstein. On attendait l'arrivée de l'Empereur à l'armée et le commencement d'une nouvelle campagne.

Le régiment de Pavlograd, qui se trouvait dans

cette partie de l'armée qui avait fait la campagne de 1805, ayant complété ses cadres en Russie était en retard pour les premiers engagements de la campagne. Il n'avait été ni sous Pultousk, ni sous Pressisch-Eylau, et durant la seconde moitié de la campagne, rejoignant l'armée active, il était réuni au détachement de Platov.

Ce détachement agissait indépendamment de l'armée. Plusieurs fois le régiment de Pavlograd s'était trouvé en escarmouche avec l'ennemi, avait fait des prisonniers et une fois même s'était emparé des équipages du maréchal Oudinot. Au mois d'avril, le régiment de Pavlograd passait plusieurs semaines, sans se mouvoir, dans un village allemand déserté et complètement dévalisé.

C'était le dégel; il y avait de la boue, il faisait froid, la glace des rivières était brisée, les routes devenaient impraticables.

Depuis quelques jours, bêtes et gens étaient sans vivres. Comme l'approvisionnement était devenu impossible, les hommes se dispersaient dans les villages vides, abandonnés, pour chercher des pommes de terre, et même en trouvaient peu.

Tout avait été mangé, tous les habitants s'étaient enfuis. Ceux qui restaient étaient pires que des mendiants, et chez eux il n'y avait rien à prendre, et même les soldats peu enclins à la pitié, au lieu de leur prendre quelque chose leur donnaient ce qu'ils avaient.

Le régiment de Pavlograd n'avait perdu dans les engagements que deux blessés, mais par la faim et la maladie il avait perdu presque la moitié des hommes. Dans les hôpitaux, la mortalité était si grande que les soldats, malades de fièvre et de l'inflammation due à la mauvaise nourriture, préféreraient servir, bien qu'ils eussent beaucoup de peine à se traîner dans les rangs, que d'aller à l'hôpital. Au commencement du printemps, les soldats découvrirent une plante qui sortait de terre et ressemblait à l'asperge, et, on ne sait pourquoi ils l'appelèrent « la racine douce de Macha ». Ils se répandaient dans les champs et les prairies pour chercher cette racine douce (elle était très amère); ils l'arrachaient avec leurs sabres et la mangeaient malgré la défense de manger cette plante nuisible.

Au printemps, une nouvelle maladie sévit parmi les soldats : l'enflure des bras, des jambes et du visage, que les médecins attribuèrent à cette racine.

Cependant, malgré la défense, les soldats de Pavlograd, de l'escadron de Denissov, mangeaient cette racine, car depuis deux semaines on rationait les derniers biscuits, une demi-livre par homme, et les pommes de terre envoyées dans le dernier convoi, étaient gelées et germées. Depuis deux semaines les chevaux ne se nourrissaient que des toits de paille des maisons et étaient effroyablement maigres et couverts de petites touffes de poils d'hiver.

Malgré cette misère, soldats et officiers vivaient comme toujours; maintenant, avec leurs visages pâles, bouffis, leurs uniformes déchirés, les hussards s'arrangeaient, s'astiquaient, nettoyaient les chevaux, les effets; traînaient de la paille pour la nourriture des chevaux et allaient manger à la gamelle d'où ils revenaient affamés en plaisantant sur leur mauvaise chère et leur faim. Maintenant, comme toujours, pendant le temps libre du service, les soldats allumaient des bûchers, se chauffaient nus près du feu, fumaient, cuisaient les pommes de terre gelées et pourries et racontaient ou écoutaient les récits des campagnes de Potemkine et de Souvorov, ou des récits merveilleux sur Aliocha le malin, ou Mikolka, l'ouvrier du Pope.

Les officiers aussi, comme à l'ordinaire, vivaient par deux ou trois dans des maisons sans toiture, à demi détruites. Les supérieurs se souciaient de l'acquisition de paille et de pommes de terre, en général des moyens de nourrir les hommes; les inférieurs, comme toujours, tantôt jouaient aux cartes (s'il n'y avait pas d'approvisionnement, il y avait beaucoup d'argent), ou à des jeux innocents; au criquet et aux quilles. On causait peu de la marche générale des affaires, soit parce qu'on ne savait rien de positif, soit parce qu'on sentait vaguement que la tournure générale de la guerre était mauvaise.

Rostov habitait comme autrefois avec Denissov, et leur amitié, depuis le congé, était devenue encore plus étroite.

Denissov ne parlait jamais des familiers de Rostov, mais à l'affection tendre que le commandant témoignait à son officier, Rostov sentait que l'amour malheureux du vieil hussard pour Natacha n'était pas étranger à cette recrudescence d'amitié.

De toute évidence Denissov s'efforçait d'exposer Rostov le plus rarement possible au danger, il le gardait, et après chaque affaire, il le rencontrait avec une joie particulière en le voyant sain et sauf. Pendant une de ces expéditions, Rostov trouva, dans un village délaissé et pillé, où il était allé chercher des vivres, la famille d'un vieillard polonais et sa fille avec un nourrisson. Ils étaient déguenillés, affamés et n'avaient pas le moyen de partir. Rostov les emmena dans son village, les logea chez lui et les garda quelques semaines, pendant que le vieillard se rétablissait. Un camarade de Rostov, en causant des femmes, se mit à se moquer de lui en disant qu'il était le plus malin de tous et que ce ne serait pas un péché de faire faire aux camarades la connaissance de la jolie Polonaise qu'il avait sauvée. Rostov s'offensa de cette plaisanterie, et en s'enflammant, dit à l'officier des choses si désagréables que Denissov eut beaucoup de peine à éviter un duel. Quand l'offi-

cier se retira, Denissov, qui ne savait lui-même quelles étaient les relations de Rostov avec la Polonoise, se mit à lui reprocher son emportement. Rostov répondit :

— Que veux-tu... elle est pour moi comme une sœur... Et je ne puis te dire combien j'étais offensé... parce que... parce que...

Denissov le tapa sur l'épaule et se mit à marcher à grands pas dans la chambre sans regarder Rostov, ce qu'il faisait dans les moments d'émotion.

— Ah! quelle diable de race les Rostov, — prononça-t-il; et Rostov remarqua des larmes dans les yeux de Denissov.

Au mois d'avril, les troupes s'animèrent à la nouvelle de l'arrivée de l'empereur à l'armée. Rostov n'avait pu assister à la revue faite par l'Empereur à Bartenstein; le régiment de Pavlograd bivouaquait aux avant-postes, loin, en avant de Bartenstein. Denissov et Rostov habitaient une hutte couverte de branchages et de mousses, que leur avaient faite les soldats.

Cette hutte était construite de la façon suivante, usitée alors : On avait creusé un fossé d'environ un mètre de large, un mètre et demi de profondeur et deux mètres et demi de longueur; à une extrémité, des marches formaient le perron. Le fossé lui-même était la chambre, et, chez les privilégiés comme le commandant d'escadron, à l'extrémité opposée aux marches, des planches, appuyées sur des piquets, formaient une table. De chaque côté dans la longueur du fossé, la terre était

creusée à une archine, c'était deux lits et les divans. Le toit était fait de telle façon qu'on pouvait au milieu se tenir debout, et sur le lit on pouvait même s'asseoir si l'on se tenait près de la table. Chez Denissov, qui vivait luxueusement parce que ses soldats l'aimaient, il y avait encore une planche fixée au toit, et sur cette planche se trouvait une vitre cassée recollée. Quand il faisait très froid, vers les marches (Denissov appelait cette partie de la hutte l'anti-chambre), on apportait, sur une plaque de tôle recourbée, des charbons du bûcher des soldats, et il faisait alors si chaud que les officiers, toujours très nombreux chez Denissov et Rostov, restaient en chemise.

Au mois d'avril, Rostov était de service. A huit heures du matin, en entrant à la maison après une nuit sans sommeil, il ordonna d'apporter des charbons, changea son linge mouillé par la pluie, pria Dieu, but du thé, se chauffa, mit ses affaires en ordre dans son coin et sur la table, et, le visage brûlant, seulement en chemise, s'allongea sur le dos, les mains sous sa tête. Il pensait avec plaisir qu'il recevrait un de ces jours une promotion pour la dernière inspection, et il attendait Denissov qui était sorti. Rostov voulait causer avec lui.

Derrière la hutte s'entendirent les cris violents de Denissov qui, évidemment, s'emportait. Rostov s'approcha de la fenêtre pour voir à qui il causait, et il aperçut le maréchal des logis Toptcheenko.

— Je t'ai o'donné de ne pas leu' pe'mett'e de manger cette 'acine de Macha! — criait Denissov. J'ai vu moi-même Laza'tchoux qui en 'appo'tait des champs.

— J'ai ordonné, Votre Haute Noblesse; ils n'obéissent pas, — répondit le maréchal des logis.

Rostov se recoucha, pensant avec plaisir : « Bon ! qu'ils triment, moi j'ai fait mon travail et je me couche. C'est admirable ! »

A travers le mur il entendit qu'outre le maréchal des logis, Lavrouchka, le valet rusé de Denissov parlait aussi. Lavrouchka parlait de chariots quelconques, de biscuits, de bœufs, qu'il avait vus en allant aux approvisionnements.

Derrière la hutte il entendit de nouveau le cri plus lointain de Denissov et le commandement : « En selle ! Deuxième peloton ! ». — « Où vont ils aller ? » pensa Rostov.

Cinq minutes après Denissov entra dans sa hutte, monta avec ses pieds sales sur le lit, fuma sa pipe avec colère, mit tout en désordre, prit la *nogaïka* et le sabre, et se prépara à sortir de la hutte. A la question de Rostov qui lui demanda où il allait, il répondit irrité et vaguement, qu'il avait une affaire.

— Que Dieu me juge et le grand empereur ! fit Denissov en sortant.

Rostov entendit, de la hutte, le piétinement de plusieurs chevaux dans la boue. Rostov ne

se souciait pas de savoir où était parti Denissov. Quand il eut chaud, il s'endormit dans son coin et ne sortit de la hutte qu'au soir. Denissov n'était pas encore de retour. La soirée était belle. Près de la hutte voisine, des officiers et un junker jouaient aux quilles avec des piquets enfoncés dans la terre humide et boueuse. Rostov se joignit à eux. Au milieu du jeu, les officiers aperçurent des chariots qui s'avançaient vers eux. Une quinzaine de hussards, sur des chevaux maigres, les suivaient. Les chariots, conduits par des hussards, s'approchaient du piquet, et une foule de hussards les entouraient.

— Eh bien, voilà, Denissov était toujours attristé, et l'approvisionnement arrive! — dit Rostov.

— C'est vrai, dirent les officiers. Les soldats seront contents.

Denissov suivait à peu de distance, avec deux officiers d'infanterie à qui il causait. Rostov alla à sa rencontre.

— Je vous préviens, capitaine, — fit un officier de petite taille, maigre, visiblement fâché.

— Je vous ai déjà dit que je ne 'end'ai rien, répliqua Denissov.

— Vous en répondrez, capitaine! C'est du pillage, d'accaparer les convois pour les siens! Les nôtres n'ont pas mangé depuis deux jours.

— Et les miens n'ont pas mangé depuis deux semaines, répondit Denissov.

— C'est du brigandage, monsieur, vous en répondrez, répéta l'officier d'infanterie en élevant la voix.

— Mais qu'est-ce que vous me voulez, hein ? — cria Denissov s'échauffant tout à coup. — C'est moi qui l'épond'ai et non pas vous, et ne bou'donnez pas ici pendant que vous êtes sain et sauf. Ma'che ! cria-t-il aux officiers.

— Bon ! Faire du brigandage, alors je vous montrerai... — cria sans avoir peur, le petit officier qui ne s'éloignait pas.

— Au diable ! Ma'che, et plus vite que ça, pendant que tu es sauf.

Et Denissov tourna son cheval vers l'officier.

— Bon ! bon ! prononça l'officier d'un ton menaçant ; et, tournant son cheval, il s'éloigna au trot en sautant sur sa selle.

— Un chien su' une palissade ! un chien vivant su' une palissade ! — cria Denissov derrière lui.

C'était la pire moquerie d'un cavalier à l'adresse d'un fantassin à cheval. Et, en éclatant de rire, Denissov s'approcha de Rostov.

— J'ai a'aché à l'infante'ie, j'ai a'aché le convoi par la fo'ce ! — dit-il. — Quoi ! les hommes ne peuvent pas c'ever de faim ?

Les chariots qui s'approchaient des hussards étaient destinés aux régiments d'infanterie, mais, ayant appris par Layrouchka que ce convoi n'était pas escorté, Denissov avec les hussards, s'en

était emparé de force. Les biscuits furent distribués à discrétion aux soldats, on en donna même aux autres escadrons.

Le lendemain, le commandant du régiment fit appeler Denissov et lui dit, en cachant ses yeux derrière ses doigts écartés : « Je regarde cette affaire comme ça. Je ne sais rien et n'entamerai pas d'histoire, mais je vous conseille d'aller à l'état-major, et là-bas, à la direction de l'approvisionnement, d'arranger cette affaire et, si possible, de signer que vous avez reçu tant et tant d'approvisionnements, autrement ce serait inscrit au compte du régiment d'infanterie : et une affaire pourrait commencer et finir mal. »

Denissov partit tout droit de chez le commandant du régiment à l'état-major, avec le désir sincère de suivre ce conseil. Le soir, il revint dans la hutte en un tel état que Rostov n'avait jamais vu son ami ainsi. Denissov ne pouvait parler ; il étouffait. Quand Rostov lui demanda ce qu'il avait, il proféra seulement, d'une voix rauque et faible, des invectives et des menaces incompréhensibles...

Effrayé de l'état de Denissov, Rostov lui proposa de se déshabiller, de boire de l'eau, et d'envoyer chercher le médecin.

— Me juger ! pour b'igandage ! Oh ! donne encore de l'eau ! Qu'on me juge, mais je 'osse'ai la canaille et je le di'ai à l'empe'eur. Donne de la glace ! — ajouta-t-il.

Le médecin du régiment déclara qu'une saignée était nécessaire. Une assiettée de sang noir sortit du bras velu de Denissov, et seulement alors il fut en état de raconter ce qui lui était arrivé :

— J'a'ive. « Eh bien! où est le chef? » On me l'indique... « Ne voulez-vous pas attend'e? » — « J'ai mon se'vice, je viens de t'ente *ve'stes*; je n'ai pas le temps, annonce. » Bon. Le chef de ces voleu's pa'ait. Il a pensé aussi m'app'end'e: — « C'est un b'igandage! » — « Le b'igand, dis-je, n'est pas celui qui p'end des p'ovisions pou' donne' à ses soldats, mais celui qui p'end pou' mett'e dans sa poche! » — « Alo's vous ne voulez pas vous tai'e? » Bon. « Signez chez le commissionnai'e et votre affai'e suiv'a la voie hié'a'chique. » — « Je vais chez le commissionnai'e. J'a'ive devant la table... Qui est là?... Mais, pense un peu! Qui nous affame! » cria Denissov en frappant si fort sur la table de son bras malade, qu'il faillit la renverser, et que le verre qui était là tomba. « Télianine!! » — « Comment, c'est toi qui nous fais jeûne'! Une, deux, par sur la gueule! Ça a bien po'té... Ah! Et je l'ai fait 'ouler. Je peux di'e que je m'en suis payé! » cria Denissov en montrant ses dents blanches, menaçantes derrière ses moustaches noires. — « Je l'au'ais tué si on ne me l'avait pas a'aché. »

— Mais pourquoi cries-tu? Calme-toi, — fit Rostov. — Tiens, le sang coule de nouveau. Attends, il faut te panser.

On banda Denissov et on le fit se coucher.

Le lendemain il s'éveilla gai et calme. Mais à midi, l'aide de camp du régiment entra dans la hutte, avec un visage sérieux et triste, exprimant le regret, il tendit un pli officiel au major Denissov, de la part du commandant du régiment. On lui posait des questions sur l'affaire de la veille.

L'aide de camp raconta que cette histoire pouvait prendre une très mauvaise tournure, qu'une commission d'enquête était nommée et qu'avec la sévérité actuelle pour le maraudage et l'indiscipline des troupes, dans le meilleur cas, l'affaire finirait par la dégradation.

Cette affaire, de la part des officiers offensés, se présentait sous l'aspect suivant : Après s'être emparé du convoi, le major Denissov s'était présenté ivre chez le chef de la manutention, et, sans aucune provocation de sa part, l'avait traité de voleur et menacé de ses coups ; puis il s'était précipité dans la chancellerie, avait battu deux fonctionnaires et cassé le bras à l'un d'eux.

Denissov répondit en riant aux nouvelles questions de Rostov qu'il croyait en effet qu'un tiers se trouvait là, mais que tout cela n'était que blague et sottise, qu'il n'avait peur d'aucun Conseil de guerre et que si des lâches osaient le toucher, il répondrait si bien qu'ils s'en souviendraient.

Denissov parlait de cette affaire d'un ton négligent, mais Rostov le connaissait trop bien pour ne

pas s'apercevoir qu'au fond de son âme (et en le cachant des autres), il avait peur du Conseil de guerre et s'inquiétait de cette histoire qui pouvait avoir des suites fâcheuses.

Chaque jour arrivaient des papiers d'interrogatoire pour le Conseil de guerre et le 1^{er} mai, Denissov reçut l'ordre de remettre à un officier supérieur le commandement de l'escadron et de se présenter à l'état-major de la division pour s'expliquer au sujet des faits dont il s'était rendu coupable dans la commission d'approvisionnement.

La veille, Platov faisait une reconnaissance de l'ennemi avec deux régiments de Cosaques et deux escadrons de hussards. Denissov comme toujours parut devant la ligne et montra un grand courage. Une des balles lancées par les tirailleurs français lui toucha la cuisse. En toute autre occasion, Denissov n'eût peut-être pas quitté le régiment pour une blessure si légère, mais cette fois il en profita pour ne pas se présenter à l'état-major de la division et partit à l'hôpital.

XVII

Au mois de juin eut lieu la bataille de Friedland à laquelle ne participa pas le régiment de Pavlograd. L'armistice suivit cette bataille. Rostov, à qui était pénible l'absence de son ami, dont il n'avait aucune nouvelle, et qui s'inquiétait de la marche de son affaire et de sa blessure, profita de l'armistice pour demander la permission d'aller à l'hôpital se renseigner sur Denissov.

L'hôpital se trouvait dans un petit village prussien deux fois dévalisé par les troupes russes et françaises. Précisément parce que c'était l'été et que dans les champs il faisait si bon, ce village avec ses toits et ses enclos brisés, ses rues sales, ses habitants déguenillés et les soldats ivres et malades qui s'y serraient avait un aspect particulièrement navrant.

L'hôpital était installé dans une maison de

pierre, aux fenêtres et aux vitres presque toutes brisées, et l'enclos de la cour était détruit.

Quelques soldats bandés, pâles, enflés, marchaient ou étaient assis dans la cour au soleil.

Dès que Rostov arriva au seuil de la maison, il fut saisi par l'odeur de pourriture et d'hôpital. Sur l'escalier il rencontra un médecin militaire russe, le cigare aux lèvres. Un infirmier russe suivait le docteur.

— Je ne peux pas me mettre en quatre, disait le docteur. Viens ce soir chez Makhar Alexéïévitch, j'y serai.

L'infirmier lui demanda encore quelque chose.

— Ah ! fais comme tu l'entendras ! N'est-ce pas indifférent ?

Le docteur aperçut Rostov qui gravissait l'escalier.

— Qui vous amène ici, Votre Noblesse ? demanda le docteur. Vous venez ici pourquoi ? Si la balle ne vous a pas attrapé, voulez-vous que ce soit le typhus ? Ici, mon petit père, c'est la maison de la lèpre.

— Pourquoi ? fit Rostov.

— Le typhus, mon petit père. Qui entre ici est mort. Nous deux, seulement, moi et Makéïev (il désigne l'infirmier), passons ici. Cinq de mes collègues docteurs y sont déjà morts. Dès qu'un nouveau arrive, en une semaine il est fichu, prononça le docteur avec un plaisir évident. On a

invité des docteurs prussiens, mais ils n'aiment pas cela, nos alliés.

Rostov lui expliqua qu'il désirait voir le major de hussards Denissov qui était ici.

— Je ne sais pas ; je ne sais pas, mon cher. Pensez un peu, à moi seul, trois hôpitaux, plus de quatre cents malades. C'est encore joli que les charitables dames prussiennes nous envoient du café et de la charpie, deux livres par mois, autrement nous serions perdus. — Il rit. — Quatre cents, mon cher, et l'on m'en envoie sans cesse de nouveaux. Il y en a quatre cents ? Hein ? — s'adressa-t-il à l'infirmier.

L'infirmier avait l'air harassé. On voyait qu'il se demandait avec dépit si le médecin bavard n'allait pas bientôt finir.

— Le major Denissov, répéta Rostov. — Il a été blessé sous Mauliten.

— Je crois qu'il est mort. Hein, Makéiev ? — demanda le docteur d'un ton indifférent.

L'infirmier ne certifia pas les paroles du docteur.

— Quoi ! est-il comme ça : grand, roux ? — fit le docteur.

Rostov décrivit la personne de Denissov.

— Il y en avait ; il y en avait un comme ça ! — prononça joyeusement le docteur. — Il est probablement mort. Cependant je me renseignerai. J'avais des feuilles. Tu en as chez toi, Makéiev ?

— Elles sont chez Makhar Alexéievitch, dit l'infirmier. Mais allez, s'il vous plaît, dans la chambre des officiers, là, vous verrez vous-même, ajouta-t-il, s'adressant à Rostov.

— Eh ! petit père, mieux vaut n'y pas aller, autrement prenez garde d'y rester vous-même, fit le docteur.

Mais Rostov salua le docteur et demanda à l'infirmier de l'accompagner.

— Prenez garde ; ne me faites pas de reproches ! — cria le docteur, du bas de l'escalier.

Rostov entra dans le couloir avec l'infirmier. L'odeur d'hôpital était si forte dans ce couloir sombre que Rostov se bouchait le nez et devait s'arrêter pour reprendre des forces avant d'aller plus loin. Une porte s'ouvrit à droite, et de là, parut, s'appuyant sur des béquilles, un homme maigre, jaune, pieds nus, seulement dans du linge. Appuyé au chambranle de la porte, il regardait les passants avec des yeux brillants et curieux.

Rostov jeta un coup d'œil dans la porte et aperçut que les malades et les blessés étaient couchés là-bas sur le sol, sur la paille et sur les capotes.

— Peut-on y entrer pour regarder ? — demanda Rostov.

— Que regarder ? — dit l'infirmier. Mais précisément parce que l'infirmier ne paraissait pas désirer qu'il entrât, Rostov pénétra dans la chambre des soldats. L'odeur, à laquelle il s'était enfin ha-

bitué dans le corridor, ici, était encore plus forte; ici elle était un peu différente, elle était plus concentrée, et il était évident qu'elle venait précisément de là.

Dans une longue chambre vivement éclairée par le soleil qui pénétrait par deux grandes fenêtres, les malades et les blessés, la tête tournée vers le mur, étaient couchés sur deux rangs laissant entre eux un passage. La plupart étaient sans conscience et ne firent pas attention à ceux qui entraient. Ceux qui avaient leur connaissance se dressèrent ou levèrent leurs visages amaigris, jaunes, et tous, avec la même expression, expression de l'espoir en un secours, de reproche et d'envie pour la santé d'un autre, ne quittaient pas des yeux Rostov. Rostov s'avança au milieu de la salle, regarda dans les portes des chambres voisines, entr'ouvertes, et, de deux côtés, vit la même chose. Il s'arrêta et regarda en silence autour de lui. Il ne s'attendait point à ce spectacle. Devant lui, presque dans toute la largeur du passage, un malade était allongé sur le sol. Ce devait être un Cosaque, car ses cheveux étaient coupés en rond. Il était couché sur le dos, ses jambes et ses bras énormes écartés. Son visage était rouge, cramoisi, les yeux tout tournés, si bien qu'on n'en voyait que le blanc, et les veines de ses pieds et de ses mains encore rouges, étaient tendues comme des cordes. Il se frappa la nuque

sur le sol, prononça quelque chose, d'une voix rauque, et se mit à le répéter. Rostov tendit l'oreille et comprit le mot qu'il répétait. C'était : boire, boire.

Rostov regarda tout autour de lui en cherchant comment replacer le malade et lui donner de l'eau.

— Qui garde ici les malades? demanda-t-il à l'infirmier. A ce moment, un soldat de la manutention, qui était de service à l'hôpital, sortit de la chambre voisine, et à pas cadencés s'avança vers Rostov.

— Salut à Votre Haute Noblesse! cria ce soldat en fixant les yeux sur Rostov qu'il prenait évidemment pour le chef de l'hôpital.

— Arrange-le et donne-lui de l'eau, dit Rostov en montrant le Cosaque.

— J'obéis, Votre Haute Noblesse — prononça gravement le soldat en roulant des yeux, se dressant encore davantage, mais sans bouger de place.

— Non, ici, on ne fera rien, — pensa Rostov en baissant les yeux. Il allait sortir, quand, de droite, il sentit un regard très grave fixé sur lui. Il se tourna. Presque dans le coin, un vieux soldat assis sur un manteau, avec un visage jaune, cadavérique, sévère, la barbe grise non rasée, regardait obstinément Rostov. A côté, le voisin du vieux soldat lui chuchotait quelque chose en désignant Rostov.

Rostov comprit que le vieux désirait lui parler. Il s'approcha et vit que le vieux n'avait qu'une

jambe pliée, l'autre manquait jusqu'au-dessus du genou. Un voisin assez éloigné du vieillard était couché immobile, la tête renversée : c'était un jeune soldat ; une pâleur cireuse couvrait son visage au nez rond, rousselé ; les yeux étaient tournés sous les paupières. Rostov regarda le soldat au nez rond et un frisson parcourut son dos.

— Mais on dirait que celui-ci... fit-il à l'infirmier.

— Combien nous l'avons déjà demandé, Votre Noblesse... Il est mort depuis ce matin. Enfin nous sommes des hommes et pas des chiens... — prononça le vieux soldat avec un tremblement de la mâchoire inférieure.

— J'enverrai tout de suite. On l'enlèvera, fit hâtivement l'infirmier, s'il vous plaît, Votre Noblesse.

— Allons, allons, — prononça vivement Rostov ; en baissant les yeux, se serrant, et tâchant de passer inaperçu parmi ces yeux pleins de reproches et d'envie fixés sur lui, il sortit de la chambre.

XVIII

Ils traversèrent le corridor, et l'infirmier introduisit Rostov dans la salle des officiers, formée de trois chambres dont les portes étaient ouvertes. Il y avait là des lits, des officiers blessés et malades couchés et assis. Quelques-uns, en costume d'hôpital, marchaient dans la salle. La première personne que vit Rostov dans la salle des officiers, fut un petit homme maigre, manchot, en bonnet et robe d'hôpital, qui, en fumant la pipe, marchait dans la première chambre. Rostov, les regards fixés sur lui, cherchait à se rappeler où il l'avait vu.

— Voilà où Dieu me permet de vous rencontrer, fit le petit homme. Touchine! Touchine! rappelez-vous; je vous ai conduit sous Schœngraben? On m'a coupé un petit morceau. Tenez, voyez — dit-il en souriant et montrant la manche vide de sa capote. Vous cherchez Vassili Dimitritch Denissov,

c'est mon compagnon — fit-il en devinant qui cherchait Rostov. — C'est ici, ici. Et Touchine l'emmena dans l'autre chambre où résonnaient les rires de quelques voix.

— « Et comment peuvent-ils, non seulement rire, mais vivre ici ? » pensa Rostov, sentant cette odeur de cadavre dont était imprégné l'hôpital des soldats et voyant ces regards curieux qui l'accompagnaient des deux côtés, et le visage du jeune soldat avec les yeux tournés en haut.

Denissov dormait dans son lit, la tête enfouie sous la couverture, bien qu'il fût plus de onze heures du matin.

— Ah! 'ostov! Bonjour! Bonjour! cria-t-il du même ton qu'au régiment. Mais Rostov remarqua avec tristesse que derrière cette vivacité habituelle passait un sentiment nouveau, mauvais, caché par l'expression du visage, l'intonation et les paroles.

Sa blessure, bien que légère, n'était pas encore guérie, et pourtant il y avait six semaines qu'il avait été blessé : son visage était bouffi et pâle comme tous ceux des hôtes de l'hôpital. Mais ce n'est pas ce qui frappait Rostov, il était frappé surtout de ce que Denissov paraissait peu content de le voir, lui souriait avec effort et ne s'intéressait ni à son régiment, ni à la marche générale des affaires. Quand Rostov en parla, Denissov ne l'écouta pas.

Rostov remarqua même que Denissov était con-

trarié quand il lui parlait du régiment et, en général, de l'autre vie, libre, qui s'écoulait en dehors de l'hôpital. On aurait dit qu'il voulait oublier cette vie passée et ne s'intéresser qu'à son affaire avec le fonctionnaire de l'intendance. Quand Rostov lui demanda où en était son affaire, il tira de dessous son oreiller un papier reçu de la commission et le brouillon de sa réponse. Il s'anima quand il commença la lecture de ce papier et fit remarquer à Rostov les pointes qu'il lançait à ses ennemis.

Les camarades d'hôpital de Denissov qui entouraient Rostov, — quelqu'un du monde libre, — s'éloignèrent peu à peu quand Denissov se mit à lire sa lettre. A leurs visages Rostov comprit que tous ces messieurs avaient déjà entendu maintes fois cette histoire et qu'ils en étaient rebattus. Seuls le voisin de lit, un gros uhlan assis sur son lit, qui fronçait gravement les sourcils et fumait sa pipe, et le petit Touchine, amputé d'un bras, écoutaient et hochaient la tête, en signe de désapprobation. Au milieu de la lecture le uhlan interrompit Denissov.

— Selon moi, — fit-il s'adressant à Rostov, — il faut tout simplement demander la grâce à l'empereur. On dit qu'il y aura beaucoup de récompenses et, probablement, on graciera...

— Moi, demande à l'empereur ! — prononça Denissov d'une voix à laquelle il voulait donner l'assurance énergique et la chaleur, mais où

vibrant une vaine irritation. — Pou'quoi? Si j'étais un b'igand, je demande'ais g'âce, mais on me juge pa'ce que je désigne clai'ement les b'igands! Qu'on me juge, je n'ai peu' de pe'sonne. J'ai se'vi honnêtement le tza' et la pat'ie et je n'ai pas volé! Me dég'ader, moi! Eh!... Écoute, je leu' éc'is tout net, voilà : « Si j'avais volé le gou'venement... »

— C'est très bien écrit, on ne peut pas dire le contraire, — objecta Touchine, — mais il ne s'agit pas de cela, Vassili Dimitritch. — Il s'adressa aussi à Rostov. — Il faut se soumettre et Vassili Dimitritch ne veut pas. L'auditeur vous a bien dit que votre affaire est mauvaise.

— Eh bien, tant pis! — dit Denissov.

— L'auditeur vous a écrit la supplique, il faut la signer et l'expédier par lui. Il (Touchine désignait Rostov) doit avoir quelque protecteur dans l'état-major. Vous ne trouverez pas une meilleure occasion.

— Mais j'ai déjà dit que je ne se'ai pas de basse! — interrompit Denissov et il poursuivit la lecture de son papier.

Rostov n'osait pas exhorter Denissov, il sentait pourtant que la voie proposée par Touchine et l'autre officier était la plus sûre et il aurait été heureux de rendre service à Denissov. Il connaissait l'obstination de Denissov et sa chaleur sincère.

Quand la lecture des papiers envenimés de Denissov cessa, elle avait duré plus d'une heure, Rostov ne dit rien et, dans la disposition d'esprit la plus triste, il passa le reste de la journée dans la société des camarades d'hôpital de Denissov qui se réunissaient autour de lui ; il leur raconta ce qu'il savait et écouta les récits des autres. Denissov se taisait et restait sombre toute la soirée.

Rostov se préparait à partir tard dans la soirée et demanda à Denissov s'il ne lui donnerait pas de commissions.

— Oui, attends, — dit Denissov en regardant les officiers et, tirant ses papiers de dessous l'oreiller, il s'approcha de la fenêtre où était l'encrier et se mit à écrire.

— Évidemment on ne me coupe pas le t'onc avec un fouet, — dit-il en s'éloignant de la fenêtre et remettant à Rostov une grande enveloppe. C'était la supplique adressée à l'empereur, rédigée par l'auditeur et dans laquelle Denissov, sans rien mentionner des fautes de l'intendant, demandait seulement sa grâce.

— T'ansmets à qui de d'oit. On voit... Il n'acheva pas et sourit d'un sourire douloureux et forcé.

XIX

De retour au régiment, après avoir raconté au commandant en quel état était l'affaire de Denissov, Rostov partit à Tilsitt avec la lettre pour l'empereur.

Le 13 juin, les empereurs français et russe se réunissaient à Tilsitt. Boris Droubetzkoï avait demandé, au personnage important auquel il était attaché, de faire partie de la suite destinée à se trouver à Tilsitt.

— JE VOUDRAIS VOIR LE GRAND HOMME, — dit-il, en parlant de Napoléon que jusqu'ici, comme tout le monde, il appelait Buonaparte.

— VOUS PARLEZ DE BUONAPARTE? — fit en souriant le général.

Boris regarda interrogativement le général et comprit aussitôt que c'était une épreuve plaisante.

— MON PRINCE, JE PARLE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON, répondit-il.

Le général, en souriant, lui frappa l'épaule.

— Tu iras loin, lui dit-il, et il l'emmena avec lui.

Boris était des rares personnes qui, sur le Niémen, assistèrent à l'entrevue des empereurs. Il vit les radeaux blasonnés, le passage de Napoléon sur l'autre rive, la garde française, le visage pensif de l'empereur Alexandre, pendant que, silencieux, il était dans l'auberge au bord du Niémen, attendant l'arrivée de Napoléon. Il vit les deux empereur s'asseoir dans le canot et comment Napoléon, débarquant le premier, s'avancait à pas rapides vers Alexandre, lui tendait la main et disparaissait avec lui dans le pavillon. Depuis son entrée dans les hautes sphères, Boris avait acquis l'habitude d'observer attentivement ce qui se passait autour de lui et de le noter. Pendant l'entrevue de Tilsitt il s'enquit des noms des personnages venus avec Napoléon, des uniformes qu'ils portaient et écouta attentivement les paroles prononcées par les hauts personnages.

Au moment où l'empereur pénétra dans le pavillon, il consulta sa montre, et n'oublia pas de le faire de nouveau quand Alexandre en sortit. L'entrevue dura une heure cinquante-trois minutes. Il inscrivit cela, le soir même, avec les autres faits, qu'il sentait avoir une importance historique. Comme la suite de l'empereur était peu nombreuse, pour un homme qui tient à faire son chemin, c'était très important de se trouver à Tilsitt lors de l'entrevue

des empereurs, et Boris sentait que sa situation en était tout à fait affermie. Non seulement on le connaissait mais on le regardait bien, on s'habituaît à lui. Deux fois il fut chargé de commissions pour l'empereur lui-même, si bien que l'empereur le connaissait de vue et que tout l'entourage, au lieu de l'éviter, comme auparavant, le regardait comme un nouveau personnage, et eût été étonné qu'il ne le fût pas.

Boris vivait avec un autre aide de camp, le comte polonais Gilinsky. Gilinsky, polonais élevé à Paris, était riche, aimait passionnément les Français, et presque chaque jour, à Tilsitt, les officiers français de la garde et de l'état-major général venaient déjeuner avec lui et Boris.

Le 24 juin au soir, le comte Gilinsky offrait un souper à ses connaissances françaises. L'hôte d'honneur était l'aide de camp de Napoléon, avec lui, quelques officiers de la garde française, et un tout jeune homme appartenant à une vieille famille aristocratique française, un page de Napoléon.

Ce jour même, Rostov, profitant de l'obscurité afin de ne pas être reconnu arrivait en civil, à Tilsitt à l'appartement de Gilinsky et de Boris.

Chez Rostov, comme dans toute l'armée d'où il venait, ce revirement qui avait lieu au quartier-général où était Boris, en faveur de Napoléon et des Français, ne s'était pas encore produit. Tous, dans l'armée, continuaient à éprouver le sentiment

d'autrefois, mélange de colère, de mépris et de peur, envers Bonaparte et les Français.

Encore récemment, en causant avec un officier de Cosaques de Platov, Rostov discutait que si Napoléon était prisonnier, on ne se conduirait pas envers lui comme envers un empereur, mais qu'on le traiterait en criminel. Tout récemment, en route, s'étant rencontré avec un colonel français blessé, Rostov s'était enflammé en lui prouvant que la paix ne pouvait être conclue entre un empereur légitime et le criminel Bonaparte. Aussi Rostov était-il étrangement frappé de voir chez Boris des officiers français, dans ces mêmes uniformes qu'il était habitué à considérer d'un autre point de vue dans la ligne de flanc.

En apercevant un officier français qui se montrait à la porte, le sentiment belliqueux, hostile qu'il éprouvait toujours en vue de l'ennemi l'empoigna tout à coup. Il s'arrêta sur le seuil, et en russe, demanda si ce n'était pas là qu'habitait Droubetzkoï. Boris, en entendant une voix étrangère dans l'antichambre, sortit à sa rencontre. Quand il aperçut Rostov, son visage exprima tout d'abord du dépit.

— Ah ! c'est toi ! Très heureux, très heureux de te voir, fit-il cependant en souriant et s'approchant de lui. Mais Rostov avait remarqué le premier mouvement.

— Il me semble que je suis importun, je ne

serais pas venu ; mais j'ai une affaire... fit-il froidement.

— Non, je m'étonne seulement que tu aies pu quitter le régiment. DANS UN MOMENT JE SUIS A VOUS, répondit-il à la voix qui l'appelait.

— Je vois que je suis importun, répéta Rostov.

L'expression de dépit avait déjà quitté le visage de Boris. Après réflexion, ayant évidemment décidé comment agir, avec un calme particulier, il lui prit les deux mains et l'introduisit dans la chambre voisine. Les yeux de Boris regardaient Rostov avec tranquillité et fermeté ; ils semblaient recouverts d'un voile, quelque chose comme les lunettes bleues du savoir-vivre. C'est ce qui sembla à Rostov.

— Ah ! cesse, je t'en prie ! Penses-tu être importun ? dit Boris.

Boris l'introduisit dans la chambre où était préparé le souper, le présenta aux convives, et expliqua que ce n'était pas un civil mais un officier de hussards, son vieil ami. — Le comte Gilinsky ; LE COMTE N. N., LE CAPITAINE S. S., — disait-il, présentant ses hôtes.

Rostov, les sourcils froncés, regarda les Français, salua sans envie et se tut.

Gilinsky, on le voyait, acceptait sans plaisir ce Russe dans son cercle ; il ne dit rien à Rostov. Boris semblait ne pas remarquer la gêne produite par ce nouveau venu, et avec le même calme

agréable et le même voile sur les yeux qu'il avait pris en rencontrant Rostov, il essayait d'animer la conversation. Un des Français, avec l'habituelle politesse française, s'adressa à Rostov qui se taisait obstinément, et lui dit qu'il était sans doute venu à Tilsitt pour voir l'empereur.

— Non, j'avais à faire, répondit brièvement Rostov.

Rostov était devenu de mauvaise humeur dès qu'il avait vu s'assombrir le visage de Boris, et, comme il arrive toujours aux hommes de mauvaise humeur, il lui semblait que tous le regardaient d'un air hostile et qu'il gênait tout le monde. En effet, il gênait tout le monde et restait seul en dehors de la conversation commune qui s'engageait de nouveau. « Pourquoi est-il ici ? » semblaient dire les regards que les convives jetaient sur lui. Il se leva et s'approcha de Boris.

— Non, je te gêne, lui dit-il bas, allons causer de nos affaires et je m'en irai.

— Mais non, pas du tout, dit Boris, et si tu es fatigué, va dans ma chambre et repose-toi un peu.

— Oui, en effet...

Ils entrèrent dans la petite chambre à coucher de Boris. Rostov, sans s'asseoir, avec irritation, comme si Boris était coupable envers lui, se mit aussitôt à raconter l'affaire de Denissov et demanda à Boris s'il pouvait et voulait intervenir pour lui, près de l'empereur, par l'intermédiaire

de son général et lui transmettre une supplique.

Quand ils se trouvèrent en tête-à-tête, Rostov se rendit compte pour la première fois qu'il était gêné de regarder Boris dans les yeux.

Boris, les jambes croisées, en caressant de sa main gauche les doigts fins de sa main droite, écoutait Rostov comme un général écoute le rapport d'un subordonné, tantôt regardant de côté, tantôt, avec le même voile dans le regard, regardant droit dans les yeux de Rostov. Rostov, chaque fois, se sentait gêné et baissait les yeux.

— J'ai entendu parler d'affaires de ce genre et je sais que l'empereur est très sévère en pareils cas. Je pense qu'il ne faudrait pas amener l'affaire jusqu'à Sa Majesté. Selon moi, le mieux serait de s'adresser au commandant du corps... Mais, en général, je pense...

— Alors tu ne veux rien faire, dis-le ! cria presque Rostov sans regarder Boris.

Boris sourit.

— Au contraire, je ferai tout ce que je pourrai, seulement je pense...

A ce moment la porte s'ouvrit, et on entendit la voix de Gilinsky qui appelait Boris.

— Eh bien, va, va... — dit Rostov, et refusant d'aller souper il resta seul dans la petite chambre, marcha longtemps de long en large en entendant les conversations joyeuses, françaises, de la chambre voisine.

Rostov était arrivé à Tilsitt le jour le moins commode pour ses démarches ; lui-même ne pouvait aller chez le général de service puisqu'il était en civil et était venu à Tilsitt sans la permission de ses chefs ; et Boris, le voulût-il, ne pouvait rien faire le lendemain de l'arrivée de Rostov. Ce jour, le 27 juin ; les préliminaires de la paix étaient signés ; les empereurs avaient échangé des décorations : Alexandre avait reçu la Légion d'honneur et Napoléon, la croix d'André du premier degré, et ce jour-là était fixé pour le banquet qu'offrait le bataillon de la garde française au bataillon Précobrajensky. Les empereurs devaient y assister.

Rostov se sentait si gêné avec Boris et si fâché contre lui, que, quand celui-ci vint dans sa chambre, après le souper, il feignit de dormir, et le lendemain matin, de bonne heure, sortit de la maison en tâchant de ne pas le voir. En habit et

chapeau rond, Nicolas errait dans la ville, examinant les Français et leurs uniformes, il regardait les rues et la maison où logeaient les empereurs russe et français. Sur la place, il vit les tables préparées et l'apprêt du diner; les rues étaient décorées de drapeaux aux couleurs russes et françaises et de blasons énormes aux chiffres A et N. Les fenêtres des maisons étaient aussi pavoisées de drapeaux et de blasons. « Boris ne veut pas m'aider et je ne veux plus m'adresser à lui, c'est une affaire entendue, » pensait Nicolas. « Entre nous tout est fini, je ne partirai pas d'ici sans faire tout ce que je pourrai pour Denissov et surtout sans remettre la lettre à l'empereur. A l'empereur ! Il est là ! » pensait Rostov en revenant malgré lui vers la maison qu'occupait Alexandre. Près de cette maison, stationnaient des chevaux de selle, la suite se réunissait; évidemment elle se préparait à la sortie de l'empereur. « Je puis le voir d'un moment à l'autre, pensa Rostov; si seulement je pouvais lui remettre personnellement la supplique, et lui dire tout. Est-ce qu'on m'arrêterait à cause de mon habit. Pas possible ! Il comprendrait de quel côté est la justice. Il comprend tout; il sait tout. Qui peut être plus juste et plus magnanime que lui ? Eh bien ! Si même on m'arrêtait parce que je suis ici, quel malheur ? pensa-t-il en regardant l'officier qui entrait dans la maison occupée par l'empereur. Eh bien ! On rentre après tout !

Bah! tout n'est que sottise! J'irai et remettrai la lettre à l'empereur. Tant pis pour Droubetzkoï qui m'a poussé à cela. »

Tout à coup, avec une décision, qu'il ne se croyait pas lui-même, Rostov, en tâtant la lettre dans sa poche, alla droit à la maison qu'habitait l'empereur. « Non, maintenant je ne laisserai pas échapper l'occasion comme à Austerlitz : attendre à chaque seconde la rencontre de l'empereur et sentir à cette pensée le sang affluer au cœur, je tomberai à ses pieds et le supplierai. Il me retiendra, m'écouterà, et me remerciera. » — « Je suis heureux quand je peux faire le bien ; réparer l'injustice, c'est mon plus grand bonheur. » — Rostov imaginait ces paroles que prononcerait l'empereur. Et il passa devant les curieux, qui le regardaient sur le perron de la maison où se trouvait l'Empereur.

Du perron, un large escalier montait droit en haut. A droite il y avait une porte fermée. En bas, sous l'escalier, une porte menait à l'étage inférieur.

— Que voulez-vous? lui demanda quelqu'un..

— Remettez une lettre, une supplique à Sa Majesté, dit Nicolas, d'une voix tremblante.

— Une supplique? S'il vous plaît, ici à l'officier de service (on lui désignait la porte en bas). Seulement on ne recevra pas maintenant.

En entendant cette voix indifférente, Rostov s'effraya de ce qu'il faisait. La pensée de voir l'em-

pereur d'un moment à l'autre était à la fois si séduisante et si terrible pour lui, qu'il était prêt à fuir, mais l'officier de chambre qui le rencontra lui ouvrit la porte de la chambre de service et Rostov entra. Un gros homme, pas grand, d'une trentaine d'années, en pantalons blancs, en hautes bottes et seulement en chemise de batiste, qu'évidemment il venait de mettre, se tenait dans cette chambre. Un valet de chambre lui mettait derrière des bretelles neuves, en soie, que, sans savoir pourquoi, Rostov remarqua.

Cet homme causait avec quelqu'un qui était dans l'autre chambre.

— BIEN FAITE ET LA BEAUTÉ DU DIABLE, disait-il. En apercevant Rostov, il s'arrêta et fronça les sourcils.

— Que voulez-vous? Une supplique?...

— QU'EST-CE QUE C'EST? demanda quelqu'un de l'autre chambre.

— ENCORE UN PÉTITIONNAIRE, répondit l'homme aux bretelles.

— Dites-lui qu'il vienne après. Il sortira tout de suite, il faut partir.

— Après, après, demain... maintenant c'est tard...

Rostov se tourna pour sortir, mais l'homme aux bretelles, l'arrêta.

— De la part de qui? Qui êtes-vous?

— De la part du major Denissov, répondit Rostov.

— Qui êtes-vous? Officier?

— Lieutenant, comte Rostov.

— Quelle audace? Donnez par voie hiérarchique. Et allez-vous-en... — Et il vêtit l'uniforme que lui tendait le valet de chambre.

Rostov sortit de nouveau dans le vestibule, et vit que sur le perron il y avait déjà beaucoup d'officiers et de généraux en uniformes de gala, devant qui il devait passer.

Maudissant son audace, tremblant à la pensée qu'à chaque instant il pouvait rencontrer l'empereur, avoir honte devant lui et être envoyé aux arrêts, comprenant toute l'inconvenance de son acte et le regrettant, Rostov, les yeux baissés, se faufilait dehors, à travers la suite brillante, quand une voix connue l'appela et une main l'arrêta.

— Vous, mon cher! Que faites-vous ici en civil? lui demanda quelqu'un à voix basse.

C'était le général de cavalerie, l'ancien chef de division où servait Rostov, qui dans cette campagne avait mérité la faveur particulière de l'empereur.

Rostov, effrayé, commença à se justifier, mais en apercevant le visage jovial et plaisant du général, se mettant un peu en côté, il lui raconta toute l'affaire et lui demanda d'intercéder pour Denissov qu'il connaissait. Le général, après avoir écouté Rostov, hocha gravement la tête.

— C'est dommage ! C'est dommage pour le brave ! Donne-moi la lettre.

Rostov avait à peine remis la lettre et fini l'histoire de Denissov que des pas rapides, avec un bruit d'éperons, retentirent dans l'escalier, et que le général, s'éloignant de lui, se dirigeait vers le perron. Les officiers de la suite de l'empereur descendaient en courant l'escalier et allaient vers leurs chevaux. L'écuyer Aîné, celui qui était à Austerlitz, fit avancer le cheval de l'empereur, et sur l'escalier on entendit le grincement léger des pas que Rostov reconnut aussitôt.

Oubliant le danger d'être reconnu, Rostov, avec quelques bourgeois curieux, s'approcha du perron même et de nouveau, après deux années, il revit les traits qu'il adorait : le même visage, le même regard, la même démarche, la même union de majesté et de douceur... et le sentiment d'enthousiasme et d'amour pour l'empereur renaissait avec la force ancienne dans l'âme de Rostov. L'empereur, en uniforme du régiment Préobrajensky : pantalons et hautes bottes, et une étoile que Rostov ne connaissait pas (la Légion d'honneur), sortit sur le perron, le chapeau sous le bras et mettant ses gants. Il s'arrêta et regarda, et ce regard jetait une clarté autour de lui. Il dit quelques mots à quelques généraux. Il reconnut l'ancien chef de division de Rostov, lui sourit et l'appela vers lui.

Toute la suite s'écarta et Rostov vit que le

général parlait longuement de quelque chose à l'empereur. L'empereur lui répondit quelques mots, fit un pas pour s'approcher du cheval. De nouveau la foule de la suite et celle de la rue où était Rostov se rapprochèrent de l'empereur. L'empereur s'arrêta près du cheval, et, empoignant la selle, il s'adressa au général de cavalerie et lui dit haut, évidemment pour que tous l'entendent :

— Je ne peux pas, général, et je ne peux pas parce que la loi est plus forte que moi.

Et l'empereur mit le pied sur l'étrier. Le général inclina respectueusement la tête. L'empereur monta sur le cheval et partit au galop dans la rue. Rostov, hors de soi d'enthousiasme, courait derrière lui avec la foule.

XXI

Sur la place où était l'empereur se tenaient face à face, à droite le bataillon des Préobrajensky, à gauche celui de la garde française en bonnet à poil.

Pendant que l'empereur s'approchait du flanc d'un bataillon qui présentait les armes, au flanc opposé accourait une foule à cheval et devant elle Rostov reconnut Napoléon. Ce ne pouvait être un autre. Il allait au galop, en petit chapeau, la décoration d'André en travers de l'épaule, en uniforme bleu ouvert sur un gilet blanc. Il montait un cheval arabe gris pommelé d'une race merveilleuse, sur une selle bleue brodée d'or. En s'approchant d'Alexandre il souleva son chapeau, et à ce mouvement l'œil exercé de Rostov ne put pas ne pas remarquer que Napoléon se tenait mal et peu ferme sur le cheval. Le bataillon criait : « Hourra ! » et « Vive l'Empereur ! » Napoléon dit quelque chose à Alexandre. Les deux empereurs descen-

dirent de cheval et se prirent la main. Un sourire faux, désagréable, était sur le visage de Napoléon. Alexandre, avec une expression amicale, lui disait quelque chose.

Rostov, sans baisser les yeux, malgré les pas des chevaux des grenadiers français qui faisaient reculer la foule, suivait chaque mouvement de l'empereur Alexandre et de Bonaparte. Il était frappé de ce fait inattendu pour lui, qu'Alexandre se tenait avec Bonaparte comme avec un égal, et que celui-ci se montrait très à son aise avec l'empereur russe, comme si cette proximité avec l'empereur lui était naturelle et familière.

Alexandre et Napoléon, avec la longue file de leur suite, s'approchaient du flanc droit du bataillon de Préobrajensky, en marchant droit sur la foule qui se tenait là. Tout à fait par surprise, la foule se trouvait si près des empereurs que Rostov, qui était dans les rangs de devant, eut peur d'être reconnu.

— SIRE, JÉ VOUS DEMANDE LA PERMISSION DE DONNER LA LÉGION D'HONNEUR AU PLUS BRAVE DE VOS SOLDATS... dit la voix sèche, précise, qui accentuait chaque syllabe. Le petit Napoléon parlait ainsi en regardant droit dans les yeux d'Alexandre.

Alexandre écoutait attentivement ce qu'il disait et, inclinant la tête, sourit agréablement.

— A CELUI QUI S'EST LE PLUS VAILLAMENT CONDUIT DANS CETTE DERNIÈRE GUERRE, — ajouta Napoléon en

scandant chaque syllabe, et avec un calme et une assurance, révoltants pour Rostov, en regardant les rangs des soldats russes qui se dressaient devant lui, présentant toujours les armes, et regardant immobiles le visage de leur empereur.

— VOTRE MAJESTÉ ME PERMETTRA-T-ELLE DE DEMANDER L'AVIS DU COLONEL, — dit Alexandre, et il fit rapidement quelques pas vers le prince Kozlovski, commandant du bataillon.

Bonaparte déganta sa petite main blanche et déchirant le gant le jeta. L'aide de camp qui était derrière s'élança vivement et le ramassa.

— A qui donner ? demandait à voix basse, en russe, l'empereur Alexandre à Kozlovski.

— A qui ordonnez-vous, Votre Majesté ?

L'empereur, mécontent, fronça les sourcils, se détourna et dit :

— Il faut pourtant lui répondre quelque chose.

Kozlovski, d'un air résolu, regarda les rangs et dans ce regard il embrassa aussi Rostov. « Peut-être moi ! » pensa Rostov.

— Lazarev ! appela le colonel en fronçant les sourcils. Le soldat Lazarev, qui se trouvait le premier du rang, s'avança bravement.

— Où vas-tu ? Attends ici !... chuchotait-on à Lazarev qui ne savait où aller. Lazarev s'arrêta, regardant effaré le colonel, et son visage tremblait comme il arrive aux soldats appelés devant le front.

Napoléon tourna à peine la tête, fit un mouve-

ment de sa petite main potelée, comme s'il voulait prendre quelque chose. Les personnes de sa suite devinèrent sur le champ de quoi il s'agissait ; elles se remuèrent, chuchotèrent, en se passant quelque chose, et le page, celui même que Rostov avait vu hier chez Boris, courut en avant, s'inclina respectueusement sur la main tendue, et sans la faire attendre, y remit la décoration au ruban rouge. Napoléon, sans regarder, serra deux doigts. La décoration était entre eux. Napoléon s'approcha de Lazarev qui roulait des yeux et continuait à regarder obstinément son empereur, et il se tourna vers l'empereur Alexandre, en montrant par là que ce qu'il faisait maintenant était fait pour son allié. La petite main blanche qui tenait la décoration touchait la boutonnière du soldat Lazarev. Napoléon semblait croire qu'il suffisait, pour que ce soldat fût heureux pour toujours, pour qu'il fût récompensé et distingué de tous les autres hommes, que la main de Napoléon daignât toucher la poitrine de ce soldat. Napoléon appuya seulement la croix sur la poitrine de Lazarev et retirant sa main il s'adressa à Alexandre, comme s'il savait que la croix devait s'attacher à la poitrine de Lazarev. En effet, elle s'y attachait.

Des mains secourables russes et françaises, saisissant vivement la croix, l'attachaient à l'uniforme. Lazarev regardait sombrement ce petit homme aux mains blanches qui lui avait fait quelque chose

et continuait, immobile, à présenter les armes ; puis de nouveau il regardait dans les yeux d'Alexandre ; il semblait lui demander : faut-il que je reste toujours debout, ne va-t-on pas m'ordonner de m'éloigner ou de faire quelque autre chose ? Mais on ne lui ordonna rien, et il resta longtemps immobile dans la même position :

Les empereurs montèrent à cheval et partirent. Les soldats de Préobrajensky se mêlèrent aux soldats de la garde française et s'assirent devant les tables préparées pour eux. Lazarev était à la place d'honneur ; on l'embrassait, on le félicitait ; les officiers russes et français lui serraient la main. Quantité d'officiers et de gens s'approchaient seulement pour voir Lazarev. Le bruit des conversations russes et françaises et des rires emplissait la place, autour des tables. Deux officiers aux visages gais, rouges et heureux passèrent devant Rostov.

— Quel régal, mon cher ! Tout sur l'argenterie ! fit l'un. As-tu vu Lazarev ?

— Je l'ai vu.

— On dit que demain les soldats de Préobrajensky les régaleront.

— Non, quelle veine pour Lazarev ! Douze cents francs de pension viagère.

— En voilà un chapeau, les enfants ! criait un soldat de Préobrajensky en mettant le bonnet à poil d'un Français.

— C'est merveilleux, comme c'est admirable!

— As-tu entendu le mot d'ordre? disait un officier de la garde à un autre. Avant-hier c'était: NAPOLEON, FRANCE, BRAVOURE; hier, ALEXANDRE, RUSSIE, GRANDEUR. Un jour notre empereur donne le mot, l'autre jour Napoléon. Demain l'empereur enverra la croix de Saint-Georges au plus brave des gardes françaises. C'est obligatoire, il doit répondre du même au même.

Boris et son camarade Gilinsky vinrent aussi regarder le banquet des soldats de Préobrajensky. En se retournant Boris remarqua Rostov qui était au coin de la maison.

— Rostov! bonjour! Nous ne nous sommes même pas vus, dit-il, et il ne put s'empêcher de lui demander ce qui lui était arrivé, tellement son visage était sombre et bouleversé.

— Rien, rien, répondit Rostov.

— Tu viendras?

— Oui, je viendrai.

Rostov resta longtemps dans son coin, regardant de loin ceux qui étaient autour des tables. Dans son esprit se faisait un terrible travail qu'il ne pouvait, par aucun moyen, mener jusqu'au bout. Des doutes perpétuels s'élevaient dans son âme. Tantôt il se rappelait Denissév avec son air changé, sa soumission et tout l'hôpital avec ces bras et ces jambes amputés, la saleté et la souffrance.

Il s'imaginait si vivement cette odeur d'hôpital, de cadavre, qu'il se retourna pour voir d'où elle pouvait venir. Tantôt il se rappelait Bonaparte, suffisant, avec sa main blanche, maintenant empereur, et aimé et respecté de l'empereur Alexandre. Alors pourquoi des membres arrachés, des hommes tués? Tantôt il se rappelait Lazarev décoré, Denissov puni et non gracié. Il se surprit avoir des pensées si étranges qu'il en fut effrayé. L'odeur du banquet de Préobrajensky et la faim le tirèrent de cet état. Il fallait manger quelque chose avant de partir. Il se rendit à l'hôtel qu'il avait aperçu le matin. Il y trouva tant de monde, des officiers venus comme lui en civil, qu'il eut peine à se faire servir à dîner. Deux officiers de sa division se joignirent à lui. Naturellement la conversation tourna sur la paix.

Les camarades de Rostov, comme la majorité de l'armée, étaient mécontents de la paix conclue après Friedland. Ils disaient qu'en résistant encore un peu, Napoléon aurait été perdu, car son armée n'avait déjà plus ni biscuits, ni cartouches.

Nicolas mangea en silence, mais surtout il but. Il but à lui seul deux bouteilles de vin. Le travail intérieur qui se livrait en lui sans se résoudre le tourmentait toujours autant. Il avait peur de s'abandonner à ses idées et ne pouvait s'en détacher. Tout à coup, aux paroles d'un officier qui disait :

que c'était dépitant de regarder les Français, Rostov se mit à crier avec une chaleur injustifiée qui étonna beaucoup d'officiers.

— Et comment pouvez-vous décider ce qui serait mieux ? — Son visage s'empourprait. — Comment pouvez-vous juger les actes de l'empereur ? Quel droit avons-nous de discuter ? Nous ne pouvons comprendre ni le but, ni les actes de l'empereur !

— Mais je n'ai pas dit un mot de l'empereur ! se justifiait l'officier qui ne pouvait s'expliquer cet emportement autrement que par l'ivresse de Rostov.

Mais Rostov ne l'écoutait pas.

— Nous ne sommes pas des fonctionnaires diplomates, nous sommes des soldats, rien de plus ! continua-t-il. On nous a ordonné de mourir, il faut mourir. Si l'on punit, c'est qu'on est coupable ; ce n'est pas à nous de juger. S'il plaît à l'empereur de reconnaître Bonaparte comme empereur et de conclure alliance avec lui, alors, c'est qu'il le faut ainsi. Si nous nous mettons à tout raisonner et discuter, il n'y aura plus rien de sacré ! Alors nous dirons qu'il n'y a pas de Dieu, qu'il n'y a rien ! criait Rostov très mal à propos de l'avis de ses interlocuteurs, mais logiquement selon la marche de ses pensées.

— Notre affaire, c'est de remplir nos devoirs et ne pas penser, voilà tout, conclut-il.

— Et boire, fit un officier qui ne désirait pas se quereller.

— Oui, et boire, reprit Nicolas. Eh toi! Encore une bouteille! cria-t-il.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE ET DU DEUXIÈME VOLUME
DE *Guerre et Paix*.

FIN DU TOME HUITIÈME
DES OEUVRES COMPLÈTES DU C^{te} LÉON TOLSTOÏ



VERIFICAT
2017